



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



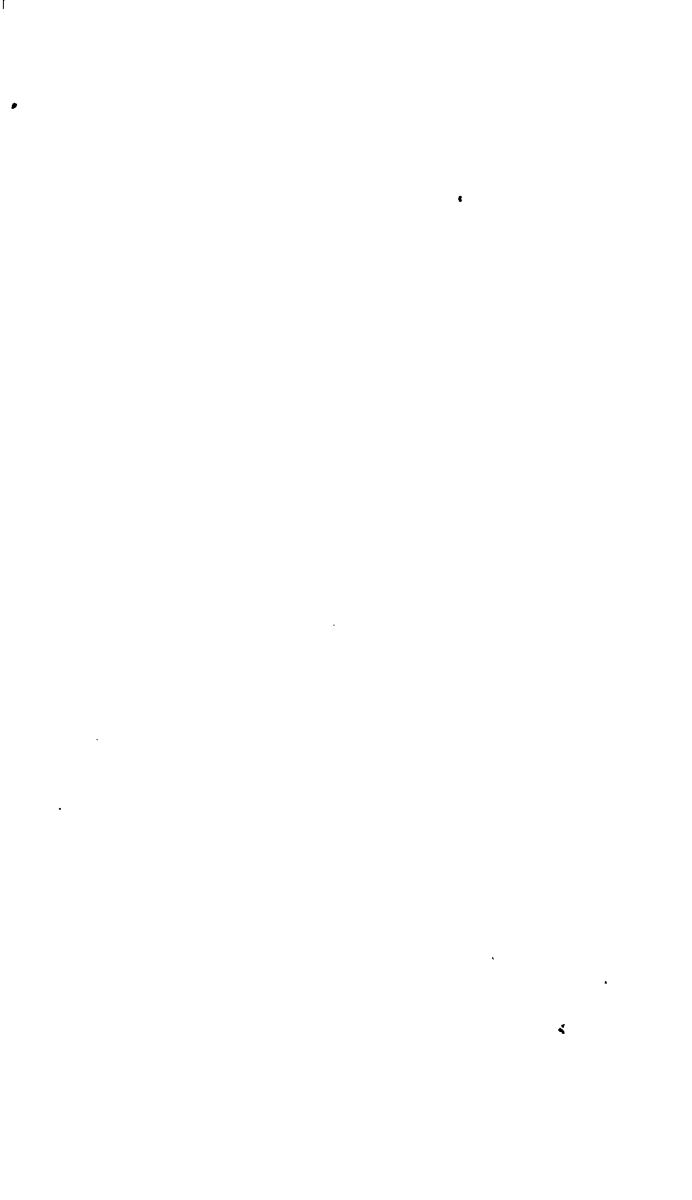
HW HAHJ Q

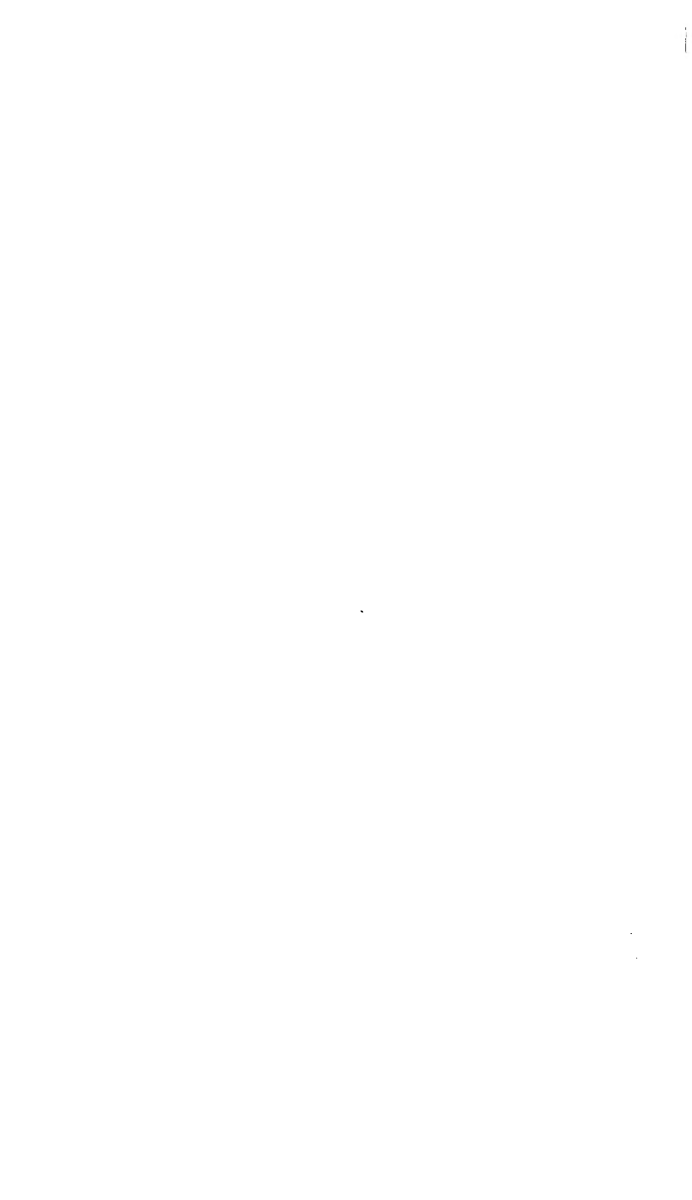
SA 1166.93.2

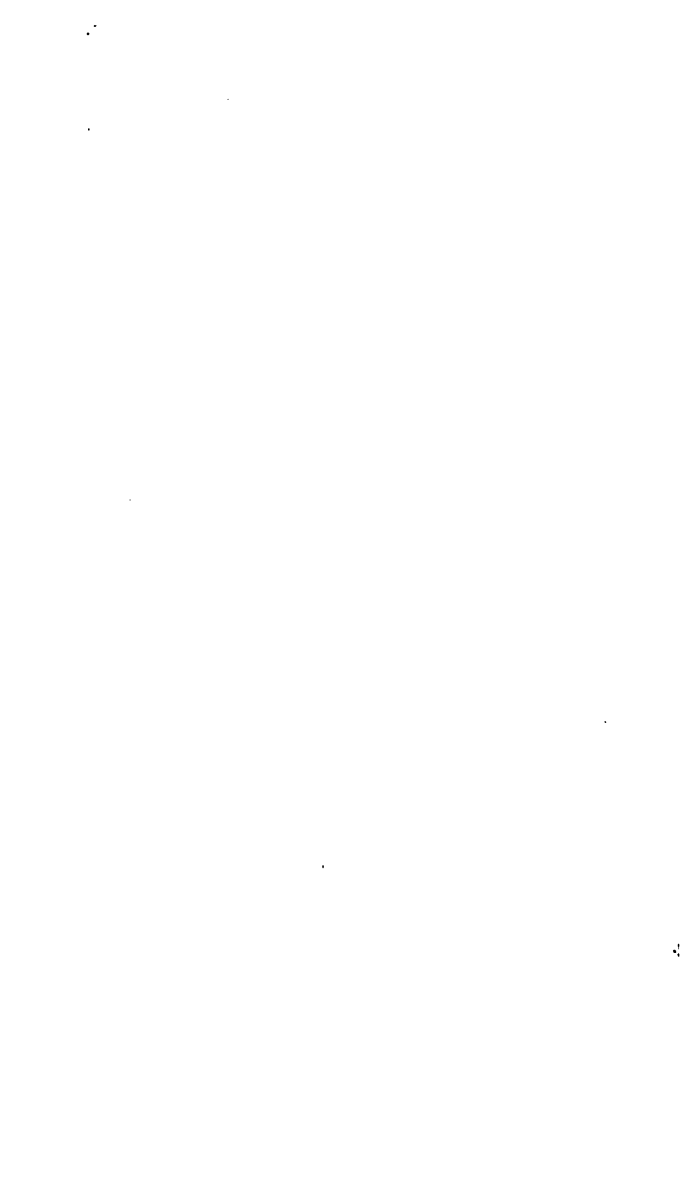
The gift of

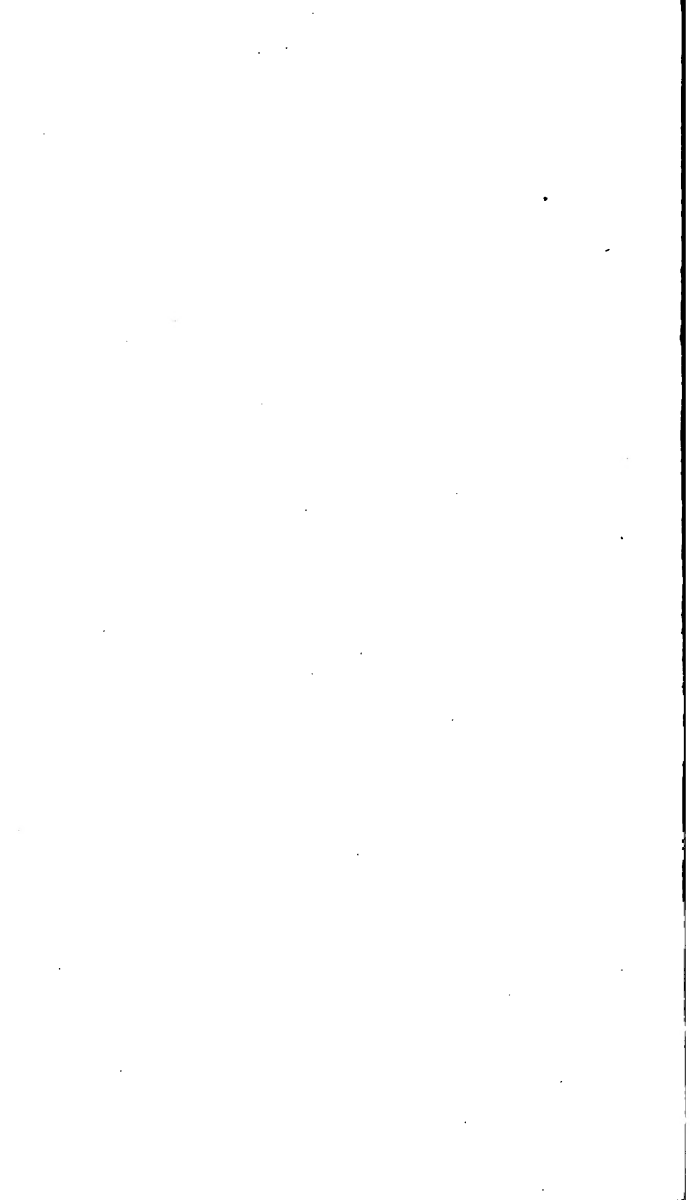
Georgina Lowell Putnam

HARVARD COLLEGE LIBRARY









V O Y A G E

DU PERE LABAT,

AUX ISLES

DE L'AMERIQUE.

²¹¹
C O N T É N A N T

Une exacte Description de toutes ces
Isles; des Arbres, Plantes, Fleurs &
Fruits qu'elles produisent; des Ani-
maux, Oiseaux, Reptiles & Poissons
qu'on y trouve; des Habitans, de leurs
Mœurs & Coutumes; des Manufactu-
res, & du Commerce qu'on y fait &c.

EN VI. VOLUMES.

6. 7. 1. 2.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10.

11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20.

21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30.

31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40.

41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50.

51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60.

5-A/B N. 3.

NOUVEAU VOYAGE AUX ISLES DE L'AMERIQUE.

C O N T E N A N T,

L'HISTOIRE NATURELLE DE CES PAYS,

l'Origine, les Mœurs, la Religion & le Gouvernement des Habitans anciens & modernes :

Les Guerres & les Evenemens singuliers qui y sont arrivés pendant le long séjour que l'Auteur y a fait :

LE COMMERCE ET LES MANUFACTURES
qui y sont établies, & les moyens de les augmenter.

Avec une Description exacte & curieuse
de toutes ces Isles.

*Ouvrage enrichi d'un grand nombre de Cartes, Plans,
& Figures en Taille-douce.*

T O M E S E C O N D.



A L A H A Y E,

Chez { P. HUSSON. T. JOHNSON.
P. GOSSE. J. VANDUREN.
R. ALBERTS, & C. LEVIER.

M. DCC. XXIV.

1 7 2 4

SA1166.93.2

Harvard College Library

July 1, 1914.

Bequest of

Georgina Lowell Putnam



TABLE DES CHAPITRES

De la SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

LE Supérieur General des Missions des Freres Prêcheurs meurt à S. Thomas; son Enterrement. Les Missionnaires de la Martinique en élisent un autre à sa place.

pag. 1

CHAP. II. Des Sauvages appelez Caraïbes, de leurs vêtemens, armes, vaisseaux & coutumes.

8

CHAP. III. L'Auteur va au Cul-de-Sac François. Description d'un Carbet des Caraïbes.

81

CHAP. IV. Description du Cul-de-sac François.

97

CHAP. V. Description de la Ville & de l'Eglise du Fort Royal. Mort extraordinaire de quelques personnes nouvellement arrivées de France. Conseil Souverain de la Martinique.

107

CHAP. VI. Des Mulâtres. Maniere de les
Tom. II.

*

111

TABLE DES CHAPITRES.

connoître. Histoire du *** & de quelques habitans blancs qui ont épousé des Nègres.	120
CHAP. VII. Des Palotruviers ou Mangles, de leurs différentes espèces; du Quinquina: & des Huitres.	136
CHAP. VIII. Des différentes espèces de Péroquets des Isles. Passage des Gallions d'Espagne.	154
CHAP. IX. Des Tourlouroux, des Crabes, des Ciriques; d'une maladie appelée mal d'estomac.	164
CHAP. X. L'Auteur va faire faire les Pâques aux habitans des Cul-de-Sac, Robert & François. Description d'un Poisson appelé Lamentin ou Manaté.	187
CHAP. XI. Du Goyavier; du Cerisier; & d'un petit poisson appelé Titiri ou Pisquet.	210
CHAP. XII. Description d'un Ouragan. Manière de mariner les Ramiers.	223
CHAP. XIII. Arrivée d'un Supérieur Général des Missions des Jacobins. On transporte à S. Domingue la Colonie Française de l'Isle Sainte Croix.	238
CHAP. XIV. L'Auteur part pour la Guadeloupe. Description des Barques, Brigantins, & Corvettes dont on se sert aux Isles.	246
CHAP. XV. Description du Bourg de la Bassé-	

TABLE DES CHAPITRES.

<i>se-terre; du Fort, des Eglises & des Couvents; & du quartier appelé le Baillif.</i>	257
CHAP. XVI. <i>Description des quartiers du Marigot, de S. Robert, de la Magdeleine; des habitans; & la Descente des Anglois en 1691.</i>	275
CHAP. XVII. <i>Description du quartier de l'Islet à Goyaves; des Fontaines bouillantes; de l'Ance à Ferri; de l'arbre & du baume de Copaii, & du bois Laitaux,</i>	297
CHAP. XVIII. <i>Du bois appelé Tendre à caillon; des Fournois blanches ou Poux de bois; du Bois amer & de ses effets; des Ignames & des Patates.</i>	326
CHAP. XIX. <i>Des Oiseaux appelez Dia- bles, de leur chasse. Description de la Son- phriere.</i>	348
CHAP. XX. <i>Des Mouches à miel & de leur cire; des Guêpes; remède à leur piquûre; des Mouches trifarmes; des grosses mouches cornuës; des Tatous, des Agoutis, & des Cochons marons.</i>	369
CHAP. XXI. <i>Du Cotton, de l'arbre qui le porte, de ses différentes espèces, & des mou- lins pour l'éplucher.</i>	398
CHAP. XXII. <i>Description du grand & du petit Cul-de-sac de la Guadeloupe; de la Riviere S. Charles; de la Riviere Salée; du Fort Louis; & ce que c'est qu'un Bou- can de Tortuë.</i>	416
CHAP.	

TABLE DES CHAPITRES.

- CHAP. XXIII. *Description de la Cabesterre.
Du Marquisat de Sainte Marie. Projet
d'une maison forte pour Monsieur Houel.
Du Gingembre ; de sa culture & de ses
usages ; des Bois marbrez & violets ; de
la Cannelle batarde.* 454
- CHAP. XXIV, *Description du Quartier des
trois Rivières. Du Reduit & de tout le païs
jusqu'au Fort de la Basse-terre.* 481
- CHAP. XXV. *Description de la Pointe du
vieux Fort, & de toute la côte jusqu'à
la rivière de S. Louis ; de la rivière des
Gallions ; du lieu appelé le Parc ; & de la
côte jusqu'à la rivière des Habitans.* 499
- CHAP. XXVI. *Voyage de l'Auteur de la
Guadeloupe à la Martinique. Description
des Isles des Saintes* 532
- CHAP. XXVII. *Du Pommier des Isles. La
maniere de faire les canots : de la chaux,
du sable, du moëllon, & des pierres de
taille.* 549

Fin de la Table des Chapitres de la
seconde Partie.



MEMOIRES
DES
NOUVEAUX VOYAGES
FAITS
AUX ISLES FRANCOISES
DE L'AMERIQUE.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Superieur General des Missions des Freres Prescheurs meurt à S. Thomas. Son Enterrement. Les Missionnaires de la Martinique en élisent un à sa place.

LE Jeudy 4 Novembre 1694. 1694.
je me rendis au fonds Saint Jacques, où tous nos Peres se trouverent aussi, à l'exception de celui qui étoit Curé du Mouillage,
Tom. II. A qui

2. Nouveaux Voyages aux Isles

1694. qui y étoit demeuré pour avoir soin de sa Paroisse. Le Pere Cabasson, Supérieur de nôtre Mission de la Martinique, qui nous avoit convoqué, nous fit part de la mort du Reverend Pere Caumels

*Mort du
Supé-
rieur Ge-
neral des
Freres
Pré-
cheurs.*

nôtre Supérieur General. Il étoit decédé en l'Isle S. Thomas, une des Vierges, où il étoit allé chercher un embarquement pour S. Domingue, après avoir fait sa visite & réglé les affaires de nôtre Mission de l'Isle de sainte Croix, voisine de celle de S. Thomas. Il y fut attaqué du mal de Siam qui l'emporta en cinq jours. Par bonheur il avoit avec lui le Pere Loyer qui le confessa & lui donna l'Extrême-Onction.

*Vanbel
Direc-
teur de
la Com-
pagnie de
Danne-
marcq.*

Monsieur Vanbel Directeur de la Compagnie de Dannemarcq, chez qui il étoit logé, lui rendit tous les services qu'on pouvoit attendre du plus honnête & du plus obligeant de tous les hommes, & je dois cette justice aux habitans de cette petite Isle, qu'il y a peu d'endroits où les étrangers reçoivent plus d'honnêteté de quelque pais & de quelque Religion qu'ils puissent être.

Tous les habitans de S. Thomas sont Protestans, Lutheriens ou Calvinistes. Le Ministre Luthérien & le Calviniste qui

qui étoit François, visiterent nôtre Supérieur pendant la maladie avec beaucoup d'assiduité; & quand il fut mort; il y eut dispute entre eux pour le lieu de sa sépulture. Chaque Religion prétendoit l'avoir dans son cimetière. Le Gouverneur trouva un tempérament qui fut de le mettre dans la lizière qui sépare les deux cimetières. L'Enterrement se fit aux dépens du public; toutes les personnes de distinction de l'Isle y furent invitées; les Ministres accompagnèrent le Père Loyer, & le Lutherien qui fit l'Oraison Funèbre, s'étendit beaucoup sur la charité des Missionnaires qui traversent tant de mers, & s'exposent à tant de dangers pour conduire les âmes qui leur sont commises, & pour en acquérir d'autres à Jésus-Christ. On mit sur la fosse une grande pierre sur laquelle on fit graver une Croix avec l'Épithète du défunt.

Comme le Père Caumels n'avoit point nommé de successeur en cas de mort, nos Missions se trouverent sans Chef. Naturellement cette Charge étoit dévolue au Supérieur particulier de la Mission de la Guadeloupe, comme étant la plus ancienne & celle qui a fondé

4 Nouveaux Voyages aux Isles

1694. toutes les autres : mais celui qui étoit Supérieur de cette Mission se trouvoit sans Patentes & seulement par *interim*, ce qui ne suffisoit pas pour autoriser ses prétentions. D'ailleurs ils n'étoient que cinq Religieux à la Guadeloupe, & nous étions douze à la Martinique, qui sans contredit est à présent la plus considérable de toutes nos Missions ; de sorte qu'ayant pesé toutes choses nous

Les Missionnaires de la Martinique nomment un Supérieur General.

résolûmes de reconnoître pour Supérieur General de nos Missions le Pere Cabasson, en attendant que le General de tout l'Ordre qui seul a le droit de le nommer, y eût pourvû. Nous donnâmes part de ce que nous avions fait aux Missions de la Guadeloupe, de sainte Croix & de saint Domingue, afin qu'elles s'y conformassent, ce qu'elles firent de bonne grace. L'Intendant à qui nous écrivîmes nôtre élection nous témoigna qu'il approuvoit fort nôtre choix, & nous promit son assistance en cas que quelqu'un voulût s'éloigner de l'obéissance du nouveau Supérieur, mais il n'en fut pas besoin.

Règlement du General de l'Ordre.

Depuis ce tems le General de l'Ordre a déclaré que le Supérieur particulier de la Mission de la Martinique, & en cas de mort le plus ancien Religieux de cette Mis-

Mission , seroit reconnu pour Vicaire ^{1694.}
General de tous les autres , & Vice-
pretet Apostolique en cas que le Su-
perieur General vînt à mourir sans avoir
declaré par écrit un Superieur General
à sa place.

- Le Vendredi 5. Novembre nous fîmes
un Service solennel pour le repos de
l'Ame de nôtre Superieur General. Le
successeur que nous lui avons donné
nous pria de faire la même chose dans
nos Paroisses. Je voulois m'en retour-
ner chez moi après dîné, mais on me
retint pour assister à l'audition des
comptes de nôtre Syndic, & pour re-
gler quelques autres affaires.

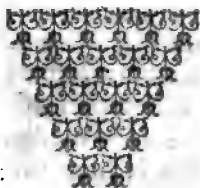
Nous partîmes le Samedi après dîné,
le Pere Cabasson vint coucher chez moi.
J'amenai avec moi, ou plutôt je portai
en croupe un enfant de neuf à dix ans,
fils d'un de nos Negres, qui me pria de
le prendre. Quoique cet enfant ne me
dût causer que de la dépense, je ne
laissai pas que de m'en charger avec
l'agrément de nôtre nouveau Supe-
rieur.

Ce fut aussi dans ce même voyage ^{Guillau-}
que je trouvai le pauvre Guillaume ^{me Mas-}
Massonier que j'avois amené de Paris ^{sonier, sa}
jusqu'à la Rochelle, malade d'une grosse ^{fortune}
et sa re-

1694. *connois-*
sance. fièvre qui lui étoit causée en partie par le chagrin qu'il avoit de son état, & par des ulcères que les chiques lui avoient fait aux pieds. J'obtins de nôtre Supérieur la permission de le faire porter chez moi, où j'espérois que le changement d'air & le soin que j'en ferois prendre, le remettroient sur pied. Je l'y gardai cinq ou six mois, il recouvra sa santé, & nos Peres eurent la bonté de lui donner le reste du tems de son engagement à ma priere. Dès que je le vis libre je le plaçai chez mon voisin Monsieur du Roi, qui lui donna quatre cens francs par an pour commander ses Negres. Il apprit à faire du sucre blanc, & au bout de deux ans il entra au service d'un habitant nommé Marchand, qui avoit une Sucrerie de l'autre côté de la grande riviere, où il gagnoit douze cens francs avec la moitié des eaux-de-vie, & Dieu a tellement beni son travail, que quand je suis parti des Isles il étoit fort à son aise.

Je puis dire que j'ai commencé sa fortune, mais je dois aussi ajouter qu'il en a eu toute la reconnoissance possible, jusques-là qu'étant tombé malade à la fin de 1698. il me vint trouver & m'apporta trois cens écus qui étoient la moitié

tié de ce qu'il avoit alors d'argent comp- 1694
tant, me priant avec de grandes instan-
ces de les employer à mes beſoins, &
de diſpoſer du reſte, ce qu'il a réitéré
plusieurs fois, & même depuis que je
ſuis revenu en Europe, il m'a écrit &
offert ce qu'il avoit plus d'une fois. On
peut croire que n'ayant jamais eu beſoin
de ce ſecours, je n'ai pas abuſé de ſon
honnêteté, & que je n'ai jamais tou-
ché à ſon argent, mais je ne lui en ai
pas moins d'obligation. Nous vivons
dans un ſiècle où l'on voit peu d'exem-
ples d'une ſemblable reconnoiſſance. Je
l'ai rapporté ici pour lui rendre la juſ-
tice que je lui dois, & pour exciter les
autres à l'imiter.



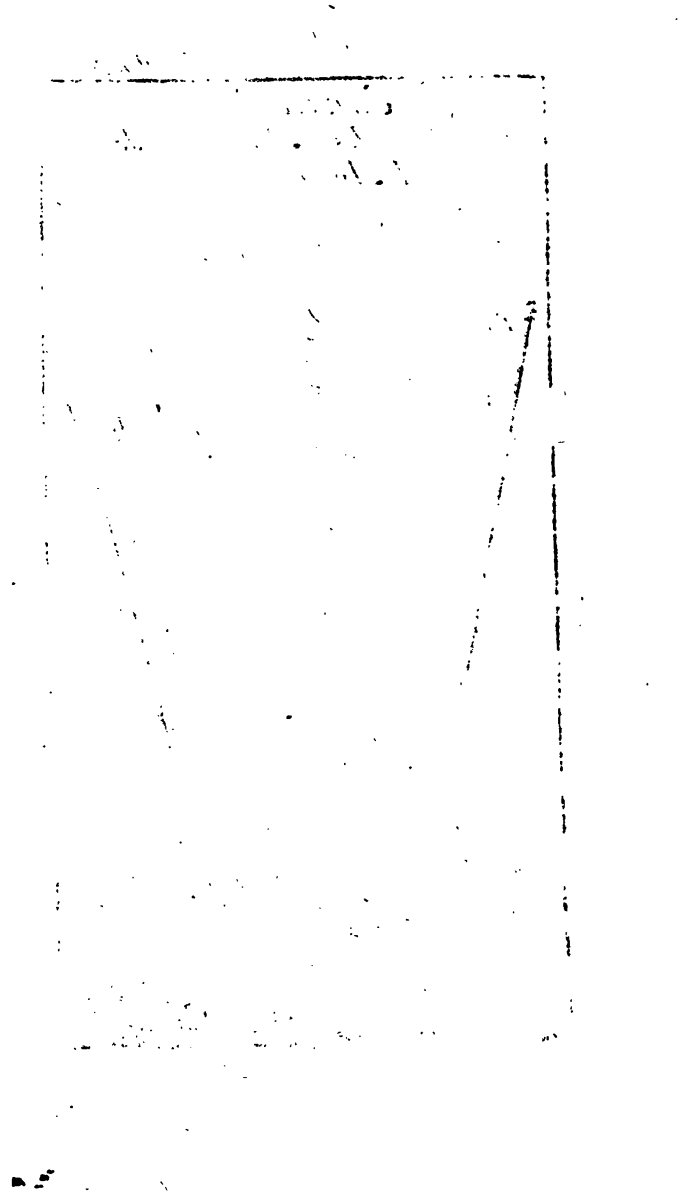


C H A P I T R E II.

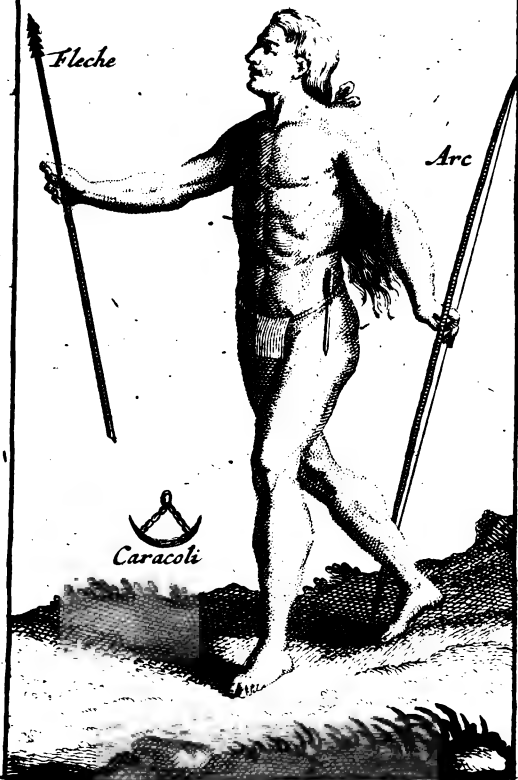
*Des Sauvages appelez Caraïbes, de
leurs vêtemens, armes, vaisseaux
& coutumes.*

IL y avoit dix mois que j'étois à la Martinique sans avoir pu contenter l'envie que j'avois de voir des Caraïbes ; car quoi qu'il en vienne assez souvent au Mouillage, je ne m'y étois jamais rencontré l'orsqu'il y en étoit venu. Enfin le Lundi 15. Novembre Monsieur Michel me manda qu'il y en avoit chez lui. J'ay allai aussi-tôt, & j'eus toute la commodité de me contenter sur ce sujet.

Caraïbes Ils étoient quarante-sept personnes
Sauva- dans les deux bâtimens qui les avoient
ges na- apportez, hommes, femmes & enfans.
turels La taille des hommes est pour l'ordi-
des Isles. naire au dessus de la médiocre. Ils sont
tous bien faits & bien proportionnez ,
les traits du visage assez agreables ; il
Figure n'y a que le front qui paroît un peu
de leur extraordinaire, parce qu'il est fort plat
front & & comme enfoncé. Ils ne naissent point
la rai- comme cela , mais ils forcent la tête
son. de



Caraïbe
ou Sauvage des Antislès de
l'Amérique.



de l'enfant à prendre cette figure en met- 1694
tant sur le front de l'enfant nouveau né
une petite planche liée fortement der-
rière la tête, qu'ils y laissent jusqu'à ce
que le front ait pris sa consistance, &
qu'il demeure applati de manière que sans
hauffer la tête ils voyent presque per-
pendiculairement au dessus d'eux. Ils
ont tous les yeux noirs & assez petits,
mais la figure ou la disposition de leur
front les fait paroître d'une grosseur fort
raisonnable.

Tous ceux qui étoient dans ces deux
bâtimens jeunes & vieux, avoient les
dents forts belles, blanches & bien ran-
gées. Ils ont tous les cheveux noirs,
plats, longs & luisans. A l'égard de la
couleur elle est naturelle; mais pour le
lustre, c'est l'effet de l'huile de carapat
ou autre huile dont ils ne manquent
jamais de les froter tous les matins.
Pour leur tein il est difficile d'en juger;
car ils se peignent tous les jours avec
du roucou détrempé dans de l'huile de
carapat ou palma-christi qui les fait
ressembler à des écrevisses cuites. Cette *ils sont*
couleur leur sert d'habillement; outre *peints de*
l'agrement qu'elle leur donne, du moins *rouge*
selon leur goût, elle conserve leur peau *pour*
contre l'ardeur du soleil qui la feroit *quoy,*

1694. crevasser, & les dessend des piqueures
des moustiques & des maringoins qui
les desoleroient sans cette précaution,
parce que ces insectes ont une extrême
antipathie pour l'odeur de cette cou-
leur. Lorsqu'ils vont à la guerre, en
festin ou en quelque visite de conse-
quence, leurs femmes ont soin de leur
faire des moustaches & plusieurs rayes
noires sur le visage & sur le corps avec
du jus de pommes de genipa. Ces mar-
ques durent neuf jours après quoi elles
s'effacent, & il faut recommencer à
broder le juste au corps. J'en vis quel-
ques uns qui étoient chamarez de cette
manière. Rien à mon sens n'est plus
desagréable, & rien au leur n'est plus
galant & mieux entendu. Telle est la
diversité des goûts. Tous les hommes
avoient une petite corde autour des
reins qui leur servoit à porter un cou-
teau flamand tout nud, qu'ils passent
entre cette corde & leur cuisse, & à
soutenir une bande de toile de cinq
à six pouces de large qui couvre en
partie leur nudité, & qui pend com-
me par négligence jusqu'à terre. Les
enfants mâles de dix à douze ans n'avoient
sur le corps que cette petite corde sans
bande de toile, destinée uniquement pour
sou-

*Ils ont
des rayes
noires
sur le vi-
sage &
sur le
corps.*

*Ils ont
une peti-
te corde
autour
des reins.*

soutenir leur couteau, qu'ils ont cepen- 1694.
dant plus souvent à la main qu'à la cein-
ture aussi bien que les hommes. Leur
physionomie paroît mélancolique : on dit ^{Leur}
qu'ils sont bonnes gens, mais qu'il faut ^{humeur.}
se garder de les offenser, parce qu'ils
sont fort vindicatifs, & yvrognes à l'ex-
cès.

Les femmes sont plus petites que les ^{Taille}
hommes, assez bien faites & grasses. ^{des fem-}
Elles ont les yeux & les cheveux noirs, ^{mes &}
le tour du visage rond, la bouche pe- ^{leurs a-}
tite, les dents fort blanches, l'air plus ^{juste-}
gai, plus ouvert & plus riant que les ^{mens.}
hommes; avec tout cela elles sont fort
réservées & fort modestes : elles sont
rocoüées ou peintes de rouge comme
les hommes, mais simplement & sans
moustaches ni lignes noires. Leurs che-
veux sont attachez derrière la tête avec
un cordon de coton. Leur nudité est
couverte d'un morceau de toile de cot-
ton ouvragé & brodé avec de petits
grains de rassade de différentes cou-
leurs, garni par le bas d'une frange de
rassade d'environ trois pouces de hau-
teur. Ce Camisa, c'est ainsi qu'on ap- ^{Camisa}
pelle cette couverture, a huit à dix ^{ce que}
pouces de long sur quatre à cinq pou- ^{c'est.}
ces de haut non compris la hauteur de

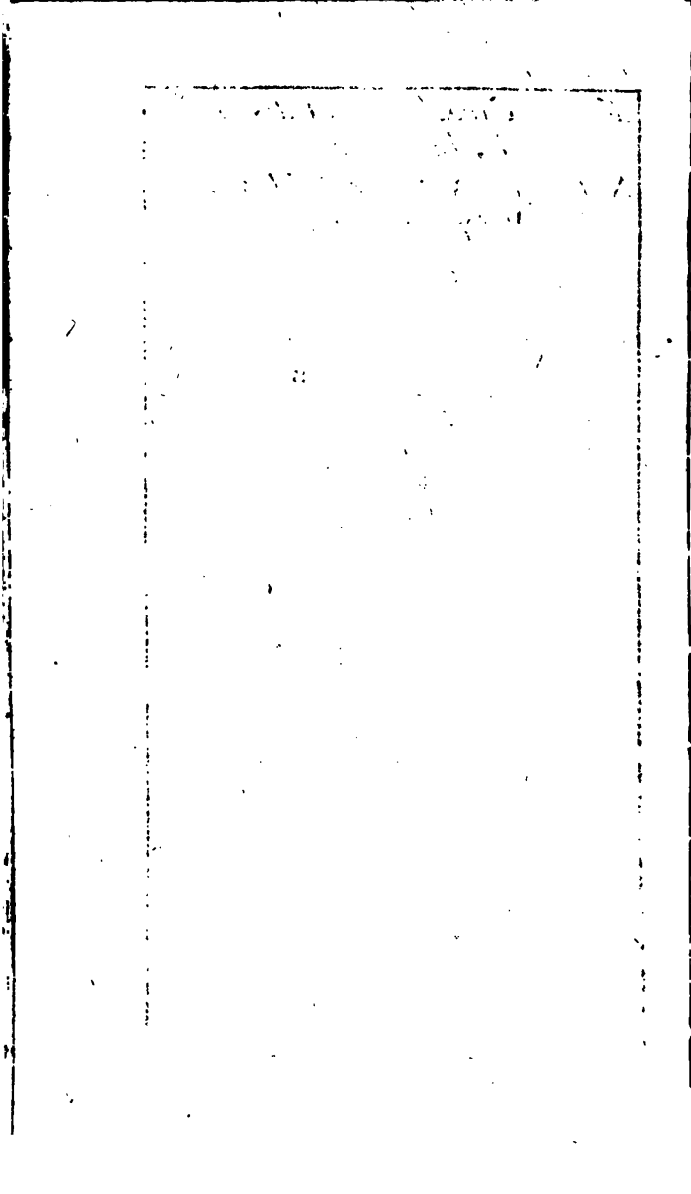
1694. la frange. Il y a à chaque bout une petite corde de coton qui le tient lié sur les reins. La plupart de ces femmes avoient au col plusieurs colliers de rassade de différentes couleurs & grosseurs qui leur pendoient sur le sein, & des brasselets de même espece à cinq ou six rangs aux poignets & au dessus des coudes, avec des pierres bleuës ou des rassades enfilées qui leur servoient de pendans d'oreilles. Les petits enfans de l'un & de l'autre sexe depuis ceux qui étoient à la mamelle jusqu'à ceux de huit à dix ans, avoient des brâcelets & une ceinture de grosse rassade autour des reins.

*Chaus-
sures par-
ticulieres
des fem-
mes.* Ce que les femmes ont de particulier, & ce que les hommes n'ont jamais, est une espece de brodequin de coton qui leur prend un peu au dessus de la cheville du pied, qui à environ quatre à cinq pouces de hauteur. Dès que les filles ont atteint l'âge de douze ans ou environ (car les Caraïbes ne sont pas fort exacts dans la supputation de leurs années) on leur donne le camisa au lieu de la ceinture de rassade qu'elles avoient porté jusqu'alors; & leur mere ou quelques unes de leurs parentes leur fait les brodequins aux jambes; elles ne

*Femme Caraïbe des Antilles de
l'Amérique.*

*A Bracelets. B Colier de Rasade C Camisa
D. Espece de Brodequins.*





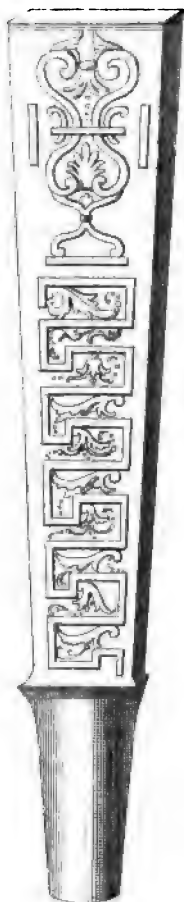
ne les ôtent jamais à moins qu'ils ne 1694
soient absolument usez ou déchirez par
quelque accident, & quand elles le vou-
droient faire il ne leur seroit pas possi-
ble; car ils sont travaillez sur le lieu où
ils doivent toujours demeurer; leur é-
paisseur les fait demeurer debout, ils
sont si serrez qu'ils ne peuvent ni mon-
ter ni descendre; & comme dans cet âge
les jambes n'ont pas encore toute leur
grosseur, quand elle vient à augmenter
avec les années, elles se trouvent si ser-
rées que le molet devient beaucoup
plus gros & plus dur qu'il n'auroit été
naturellement. Les extremités de ce
brodequin ont un rebord d'environ un
demi-pouce de large par le bas, & du
double par le haut, assez fort pour se
tenir droit par lui-même comme le
bord d'une assiette. Cela fait une assez
plaisante figure aux jambes d'une fem-
me. Il faut qu'elles conservent cette
chaussure toute leur vie, & qu'elles l'em-
portent avec elles en terre.

Lorsque les filles ont ces deux pie-
ces d'ajustemens, c'est-à-dire, le camisa
& les brodequins, elles ne vivent plus
avec les garçons dans la même familia-
rité qu'auparavant; elles sont retirées
avec leurs meres & ne s'en éloignent

1694. plus. Il est rare qu'une fille demeure
Degrez jusqu'à cet âge sans être retenuë par
dans les quelque garçon qui la regarde dès qu'il
quels les a déclaré sa volonté, comme sa femme
Caraïbes future, en attendant qu'elle soit en
se ma- âge de la devenir réellement. Parmi
rient. eux les parens ont droit de prendre
leurs parentes sans qu'elles puissent les
refuser, très-souvent ils les retiennent
dès l'âge de quatre à cinq ans. Leur
coutume n'est pas qu'un frere épouse sa
sœur, ni une mere son enfant; mais pour
tous les autres degrez, & pour la plura-
lité des femmes, ils ont une liberté si
generale & si étendue, que très-souvent
le même homme prendra pour femmes
trois ou quatre sœurs qui seront ses cou-
sines germaines ou ses nieces. Ils pré-
tendent qu'ayant été élevés ensemble
elles s'aimeront davantage, vivront a-
vec plus d'intelligence, se secourront
plus volontiers les unes les autres, &
ce qui est plus avantageux pour lui; elles
le serviront mieux. Car en ce point nos
Empire sauvages sont bien plus raisonnables que
dés Ca- le reste des hommes; ils regardent leurs
raïbes femmes comme leurs servantes, &
sur leurs quelque amitié qu'ils aient pour elles,
femmes. elle ne va jamais jusqu'à les dispenser
du service qu'elles sont obligées de leur
ren-



Bouton ou Massue des Caraïbes.



rendre, ni du respect qui le doit accom- 1694
pagner. Il est inouï, qu'une femme
mange avec son mari, ni même en sa
présence. Qu'on juge du reste par cet
échantillon.

Les armes de ces Messieurs étoient des
arcs, des fleches, un bouton, & le cou-
teau qu'ils ont à la ceinture, & le plus
souvent à la main. Ils sont ravis quand
ils peuvent avoir un fusil, mais quelque
bon qu'il soit, ils trouvent bien-tôt le
moyen de le rendre inutile, soit en le
faisant crever en y mettant trop de
poudre, soit en perdant les vis ou quel-
qu'autre piece; parce qu'étant fort mé-
lancoliques & fort desœuvrez, ils
passent les journées entières couchés
dans leurs hamacs à le démonter & *Indiffé-
rence des*
remonter, & comme il arrive souvent *Carai-
bes.*
qu'ils oublient la situation des pieces,
ou qu'ils en perdent quelqu'une, ils
jettent le fusil sans s'en mettre plus
en peine ni s'en chagriner; car ce sont
les plus indifférentes creatures qui
soient sorties des mains de Dieu.

Les arcs dont ils se servent ont six *Armes*
pieds ou environ de longueur, les deux *des Ca-*
bouts sont ronds de neuf à dix lignes *raibes,*
de diametre, avec deux boches pour *leurs*
arrêter la corde. La grosseur s'augmen- *arcs.*
te

1694. te également des deux bouts en venant vers le milieu qui est ovale en dehors & plat en dedans, c'est-à-dire du côté où est la corde; de sorte que le milieu de l'arc a un pouce & demi de diamètre. Ils les font pour l'ordinaire de bois verd ou d'une espece de bois de lettre, dont la couleur est brune, mêlée de quelques ondes d'un rouge brun. Ce bois est pesant, compacte & fort roide, ils le travaillent fort proprement, sur tout depuis que le commerce avec les Européens leur a procuré des instrumens de fer, au lieu de ceux de pierres ou de cailloux tranchans dont ils se servoient autrefois. La corde est étendue tout le long de l'arc qui est droit sans aucune courbure, elle est attachée aux hoches des deux bouts sans être ni trop roide, ni trop lâche. Elle est de pitte ou de caratas de deux à trois lignes de diamètre.

*Leurs
flèches.*

Leurs fleches sont faites de l'extrémité ou tige que les roseaux poussent tous les ans quand ils veulent fleurir. Elles ont environ trois pieds & demi de longueur avec la pointe qui y est entée & fortement liée avec du fil de cotton. Cette pointe est de bois verd de sept à huit pouces de long, sa grosseur

seur égale celle du roseau à l'endroit où elle y est entée, après quoi elle diminue insensiblement jusqu'au bout qui est pointu. Elle est toute coupée par de petites hanches qui font des arpillons fort proprement travaillez & taillez de maniere qu'ils n'empêchent point du tout la fleche d'entrer dans le corps contre lequel elle est décochée ; mais qui empêchent qu'elle n'en puisse sortir qu'en élargissant considérablement la playe, ou en poussant la fleche vers la partie opposée pour la retirer par une nouvelle blessure. Quoique ce bois soit très-dur par lui-même, les Caraïbes en augmentent encore la dureté en le mettant dans les cendres chaudes pour consommer peu à peu l'humidité qui y seroit restée, & resserrer ainsi ses pores. Le reste du roseau ou de la fleche est tout uni, il y a seulement une petite hanche au bout afin d'empêcher qu'elle ne glisse ou n'échappe de la corde quand on la tire. Ils les ornent quelquefois avec des plumes de peroquets fendues & collées à six pouces près du bout, mais cela est très-rare, & il l'est presque autant de trouver leurs fleches sans qu'elles soient empoisonnées. Quoique j'aye dit dans

ma

1624. ma premiere Partie comment ils le font, je vais le repeter ici pour la commodité du Lecteur. Ils font une fente dans l'écorce du mancenilier, & ils y mettent le bout de leurs fleches & les y laissent jusqu'à ce qu'elles soient imbibées du lait épais, visqueux & empoisonné de ce mauvais arbre. Après qu'elles sont seches ils les enveloppent dans une feuille de cachibou, ou dans une gaine de palmette pour s'en servir dans l'occasion.

*Maniere
de des-
empoisonner
les fle-
ches.*

Lorsqu'on veut ôter le poison de ces fleches on met les pointes dans les cendres rouges, & on gratte avec un couteau ou un morceau de verre, la pointe & tous les arillons jusqu'à ce que le bois soit bien net, après quoi on les passe encore au feu. On prétend qu'après cela le poison en est entièrement ôté. Cependant je ne voudrois par trop m'y fier.

Les fleches dont les Caraïbes se servent pour la chasse des gros oiseaux, comme sont les perroquets, les ramiers, les perdrix, les mansenis qui sont des oiseaux de proie, les crabiers, & autres, ont la pointe toute unie, sans arillons, & ne sont point empoisonnées. Celles qui servent pour les petits

tits oiseaux ont au bout un bouton de ¹⁶⁹⁴
cotton comme on en met au bout des ^{Fleches}
fleurets, qui les tue sans les percer, & ^{de diffé-}
sans que leur sang se répande & qu'il ^{rentes ef-}
puisse gâter leurs plumes. Celles qu'ils ^{pees.}
employent pour tirer le poisson dans
les rivières ou dans les endroits de la
mer où il n'y a que trois à quatre
pieds d'eau, sont de bois toutes d'une
pièce, & ont un ardillon assez long,
avec une petite corde attachée au bout
opposé à la pointe. Cette corde qui est
assez longue a à son extrémité un mor-
ceau de bois léger. Dès que le poisson
se sent percé il s'enfuit; mais le bois
léger qui vient toujours sur l'eau, fait
connoître le lieu où il est, & le Carai-
be se mettant à la nage le prend, &
suivant la corde il se rend maître du
poisson.

Le bouton est une espèce de massue ^{Bouton,}
d'environ trois pieds & demi de long, ^{espèce de}
plate, épaisse dans toute la longueur, ^{massue.}
de deux pouces, excepté à la poignée
où son épaisseur est un peu moindre;
elle est large de deux pouces à la poi-
gnée, & de quatre à cinq à l'autre ex-
trémité, d'un bois très-dur, fort pesant
& coupé à vives arrêtes. Ils gravent
différens compartimens sur les côtes
les

22. Nouveaux Voyages aux Isles

1694. on prétend que c'est un mélange d'argent, de cuivre & d'or. Comme les Indiens de ces païs-là ont ces métaux très-purs, le mélange qui en résulte est si parfait que la couleur ne s'en ternit jamais quelque long-tems qu'il demeure dans la mer ou dans la terre. Ma pensée est que c'est un métal simple. Il est aigre, graineux & cassant, & ceux qui le veulent employer sont obligez de le mélanger avec un peu d'or pour le rendre plus doux & plus traitable.

Les Orfèvres François & Anglois qui sont aux Isles ont fait quantité d'expériences pour imiter ce métal. On dit que ceux qui en ont approché le plus près ont gardé cette proportion dans leur alliage. Sur six parties d'argent ils ont mis trois parties de cuivre rouge purifié & une d'or. On fait des bagues, des boucles, des poignées de cannes & autres ouvrages de ce métal qui ont une grande beauté, quoique selon mon goût elle soit bien au dessous de celle du caracoli des Indiens qui paroît comme de l'argent surdoré légèrement avec quelque chose d'éclatant comme s'il étoit un peu enflammé.

Les caracolis que les Sauvages portent sont faits comme des croissans de gran-

*Caracoli
métal
orne-
ment des
Carai-
bes.*

*Alliage
pour fai-
re du ca-
racoli.*

grandeur différente selon le lieu où ils 1694.

doivent servir. Ils en portent d'ordinaire un à chaque oreille, dont la distance d'une corne à l'autre est d'environ deux pouces & demi, une petite chaîne avec un crochet le tient attaché à l'oreille, au deffaut de chaîne

(car tous n'en ont pas) on les attache avec un fil de coton qui est passé au centre du croissant, dont l'épaisseur est comme celle d'une piece de quinze sols. Ils en portent un autre de la même

*Les Caraïbes
portent
cinq Caracolis.*

grandeur attaché à l'entre-deux des narines qui leur bat sur la bouche.

Le dessous de la levre inferieure est encore percée, & on y attache un quatrième caracoli qui est un tiers plus grand que les précédens, & qui tombe à moitié sous le menton. Enfin ils

en ont un cinquième qui a six à sept pouces d'ouverture, qui est enchassé dans une petite planche de bois noir cintrée en croissant, qui leur tombe sur la poitrine, étant attaché avec une petite corde au col. Je laisse à penser qu'elle beauté tous ces croissans donnent à la tête d'un homme, & s'ils ne le font pas ressembler à un mulet orné de ses plaques. Lorsqu'ils ne portent point leurs caracolis, ils ont soin de remplir

les

1694. les trous qu'ils ont aux oreilles, au nez & à la levre, avec de petits bâtons pour les empêcher de se boucher : ils ressembloient pour lors aux cochons à qui on a mis des broches pour les empêcher de fouiller la terre. Quelquefois ils portent des pierres vertes aux oreilles & à la levre ; & quand ils n'y ont ni pierres vertes, ni petits bâtons, ni caracolis, ils y mettent des plumes de perroquets ou d'Aras rouges, bleües & jaunes qui leur font des mouftaches de dix à douze pouces de long de chaque côté au dessus & au dessous de la bouche, sans compter ce qu'ils ont aux oreilles ; ce qui leur donne la plus plaisante figure du monde.

*Ajuste-
mens des
enfans.*

J'ai vû de leurs enfans qui avoient quantité de plumes de differentes couleurs dans leurs cheveux, elles y étoient attachées d'une maniere qui les y tenoit toutes droites : cet ajustement tout naturel & tout simple qu'il étoit, leur donnoit un bon air.

Ils sçavent presque tous, particulièrement ceux de la Dominique, assez de mauvais François pour se faire entendre, & pour comprendre ce qu'on leur dit. Il y en avoit un dans cette troupe qui parloit François fort correctement.

Cela

Cela m'étonna & me donna lieu d'entrer ¹⁶⁹⁴
 en conversation avec lui; c'étoit un hom-
 me de plus de cinquante ans, je scûs qu'il
 avoit été élevé par Monsieur Chateau-
 Dubois, il avoit été baptisé & très-bien ^{Caraï-}
 instruit, il scavoit lire & écrire. Mais ^{be bapti-}
 il avoit quitté la Religion Chrétienne ^{se}
 dès qu'on l'avoit ramené à la Dominique ^{ensuite}
 qui étoit son païs, où on esperoit qu'il ^{apostat.}
 aideroit aux Missionnaires que nous y
 avions alors, à convertir ses compatrio-
 tes. Je ne manquai pas de lui faire des
 reproches de son apostasie; à quoi il me
 répondit que s'il fût né de parens Chré-
 tiens, ou qu'il eût toujourns demeuré
 avec des François, il auroit continué de
 vivre en Chrétien; mais qu'étant retour-
 né en son païs, il n'avoit pû se résoudre
 à ne pas vivre comme les autres, & à es-
 fuyer les injures & les mépris de ses pa-
 rens. Je lui offris de l'établir à la Marti-
 nique, & de lui faire donner de la terre
 pour lui & pour sa famille; à peine écou-
 ta-t-il mes offres. Je connus que je parlois
 à un sourd, & que le libertinage où il vi-
 voit, joint à l'indifference naturelle que
 les Caraïbes ont pour la Religion, l'avoit
 rendu incapable de penser à son sa-
 lut.

1694. Il n'y a que trois choses dans lesquelles on ne remarque point que les Caraïbes soient indifférens. C'est dans ce qui regarde leurs femmes; ils en sont si jaloux, qu'ils les tuent sur le moindre soupçon. Ils sont vindicatifs, & sur cet article il n'y a gueres de gens au monde plus vifs & plus actifs à chercher les occasions de se vanger dès qu'ils ont été une fois offensés. Et en troisième lieu, ils ont une passion extrême pour l'eau-de-vie & les autres liqueurs fortes; ils donnent tout ce qu'ils ont pour en avoir, & en boivent jusqu'à l'excès. Hors ces trois points tout le reste du monde n'est pas capable de les émouvoir.

Tout ce qu'on a fait jusqu'à présent pour les instruire & leur faire embrasser la Religion Chrétienne, a été inutile. Notre Ordre y a entretenu pendant plus de trente ans des Missionnaires qui avoient étudié leur langue, qui vivoient avec eux, qui leur avoient enseigné le Catéchisme & les Prières, & qui ne négligeoient rien de tout ce qui pouvoit les gagner à Dieu, & tout cela sans aucun fruit. Les Peres Raymond Breton, & Philippes de Beaumont, Religieux de notre Ordre de la Pro-

Les Missionnaires se sont employés inutilement à les convertir.

Province de S. Louis, ont demeuré plus 1694
de vingt-cinq ans à la Dominique sans
avoir pu faire autre chose que de baptiser
quelques enfans qui étoient à l'article de
la mort, & des malades qu'ils étoient mo-
ralement sûrs de voir mourir dans quel-
ques momens. Ce n'est pas qu'ils n'eus-
sent pu en baptiser un grand nombre, mais
comme ils connoissoient leur mauvais
naturel, leur inconstance & leur indif-
ference qui leur fait regarder comme des
jeux les actions les plus serieuses, ils ne
vouloient point exposer à une prophe-
nation certaine le Sacrement que plu-
sieurs leur demandoient avec instance,
sachant bien qu'ils ne le demandoient
qu'en vûe des presens que les parens
qu'on leur procuroit ne manquoient ja-
mais de leur faire, mais toujours dispo-
sés à retourner à leur vomissement, &
à recevoir de nouveau le Baptême, si ce
Sacrement pouvoit se réitérer autant de
fois qu'on leur auroit présenté un verre
d'eau-de-vie.

Un homme de qualité & fort riche M. Cha-
appelé Monsieur Chateau-Dubois, s'é-
toit établi à la Guadeloupe exprès pour ^{teau Du-}
travailler à leur conversion, & particu- ^{bois tra-}
lièrement de ceux de la Dominique qui ^{vaille à}
^{la con-}
^{version}
sont ^{des Can-}
^{raibes,}

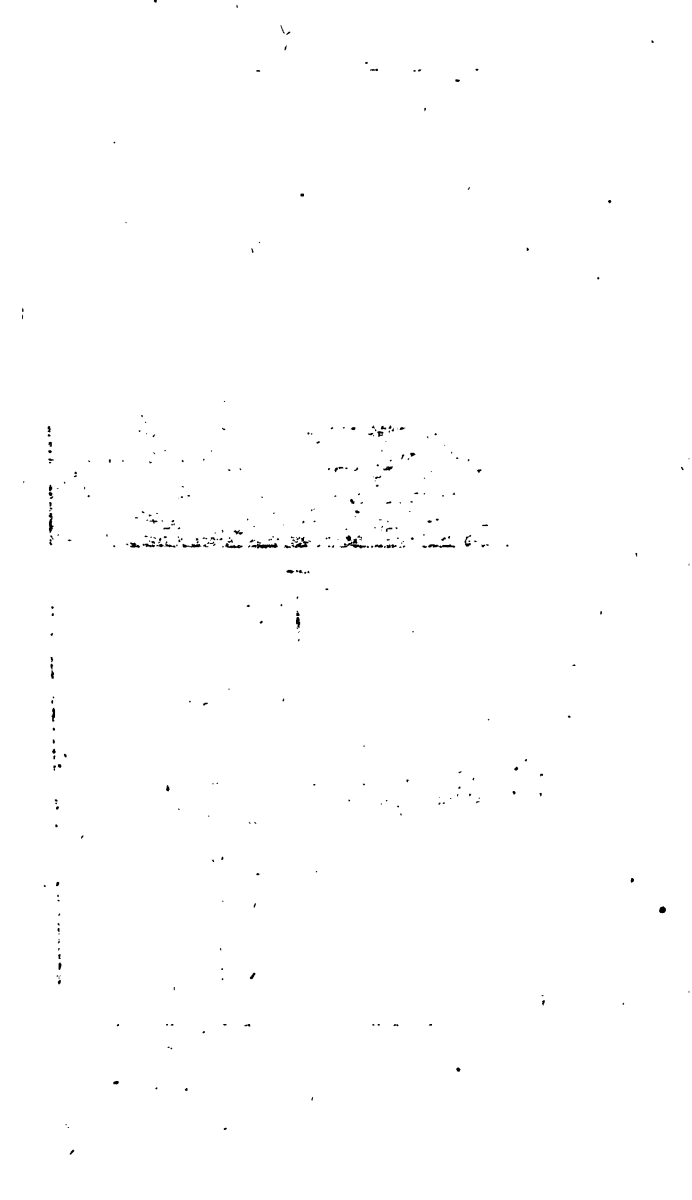
1694 sont nos voisins; il en entretenoit tous-
 jours chez lui un bon nombre qu'il in-
 struisoit & faisoit instruire avec tout le
 soin & toute la charité possible; cepen-
 dant il est mort dans ces pieux exercices
 sans avoir eu la consolation d'avoir fait un
 bon Chrétien: car quoiqu'il en ait fait
 baptiser plusieurs qu'il avoit gardez chez
 lui nombre d'années, qu'il avoit parfaite-
 ment bien instruits, & sur la foi des-
 quels il sembloit qu'en pouvoit compter
 seurement, ils ne se sont souvenus des
 obligations de leur Baptême & de la qua-
 lité de Chrétiens qu'autant de temps
 qu'ils sont demeurez dans sa maison &
 sont retournez à leur espece de Religion,
 ou plutôt à leur libertinage dès qu'ils ont
 remis le pied dans leur Isle.

*M. Va-
 ringhen
 Frère.*

Un Ecclesiastique fort pieux nommé
 Monsieur Varinghen, a demeuré plu-
 sieurs années à la Dominique, & y a tra-
 vaillé aussi inutilement que ceux qui l'ont
 précédé. Il a enfin été obligé de se reti-
 rer à la Martinique où je l'ai laissé en
 1705. Aumônier de Madame la Marqui-
 se d'Angennes.

*Mission
 des Je-
 suites à
 l'Isle S.
 Vincent.*

Il n'y a plus que les Peres Jesuites
 qui ont une Mission chez les Caraïbes
 de l'Isle S. Vincent. C'est la piété du
 Roi



Canot a la Voile



Pagalle



Piroque

Roi qui les y entretient. Il est à souhaiter que les peines qu'ils se donnent soient mieux recompensées à l'avenir, qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent. Ils ont le sort des autres Missionnaires, & n'ont baptisé que des enfans moribonds. On disoit même quand je suis parti des Isles, qu'ils alloient abandonner S. Vincent, parce que les Sauvages avoient voulu massacrer leurs Missionnaires.

J'ai dit ci-devant que ces quarante-sept Caraïbes étoient venus dans deux bâtimens. Je croyois que ce fussent des pirogues. Je vis étant descendu au bord de la mer que je m'étois trompé. L'un des deux étoit effectivement une pirogue, mais l'autre m'étoit tout-à-fait inconnu. Ils les avoient tirés à terre sans quoi ils n'auroient pas été en sécurité contre l'impetuosité des lames qui sont extraordinaires sur cette côte, & sur tout à l'endroit où ils avoient débarqué. Un de ces deux bâtimens étoit bien plus grand que l'autre, & fait d'une toute autre manière. J'en demandai le nom, on m'apprit qu'on l'appelloit Bacassas. Je les mesurai tous deux. La Pirogue avoit vingt-neuf pieds de long & quatre pieds & demi de largeur dans son milieu; elle finissoit en pointe

*Pirogue
ou Bacassas, leur
différence
ce & leur
description.*

1694. te par les deux bouts qui étoient plus élevés que le milieu, d'environ quinze à vingt poudres. Elle étoit partagée par neuf planches ou bancs qui paroissoient avoir été fendus, dolez, & non pas sciez. Derrière chaque banc & à environ huit poudres de distance, & plus haut que le banc il y avoit des bâtons gros comme le bras, dont les bouts étoient fichés dans les côtes de la Pirogue, ils servoient à soutenir les côtes du bâtiment, & les tenir toujours dans la même distance, & encore à appuyer les personnes qui s'assoyent sur les bancs. Le haut des bords de la pirogue étoit percé de plusieurs trous de tarières garnis de cordes de maho qui attachoient le bagage qui y étoit relé, car la plus grande partie étoit à terre sous une voûte de la sabais où ils avoient rendu leurs bagages à des pieux plantés en terre & appuyés contre les murs de cette caverne.

Le Bacaffas avoit quarante deux pieds de long, & près de sept pieds de large dans son milieu. L'avant étoit élevé & pointu à peu près comme celui d'une pirogue; mais l'arrière étoit plat & coupé en poupe. Il y avoit une tête de mar-

marmouset en relief très-mal faite, mais en échange bien barbouillée de blanc, de noir & de rouge, avec un bras d'homme boucané, c'est-à-dire séché à petit feu & à la fumée, qui étoit attaché à côté du marmouset. Ils me l'offrirent fort civilement en me disant que c'étoit le bras d'un Anglois qu'ils avoient tué depuis peu en une descente qu'ils avoient faite à la Barboude, où ils avoient massacré six personnes & enlevé une femme & deux enfans. Je les remerciai encore plus civilement du présent qu'ils me vouloient faire, & je leur offris beaucoup d'eau-de-vie & de traite, c'est-à-dire de marchandise, s'ils vouloient amener leurs trois prisonniers; ils me le promirent & l'oublierent aussi-tôt. J'ai sçû depuis qu'une de nos barques passant à la Dominique les avoit racheptez moyennant quatre barils d'eau-de-vie & un fusil, & les avoit apportez à la Martinique d'où on les avoit reportez chez eux à la Barboude.

Ce n'est gueres leur coûtume de faire du mal à leurs prisonniers, quand ils les ont une fois chez eux, sur tout aux femmes & aux enfans. Ils les traitent fort doucement, & les regardent bien-

1694. tôt comme de leur Nation ; mais leur première fureur est à craindre.

Le bacassas avoit des bancs comme la pirogue. Ils étoient tous deux de bois d'acajou. C'est une espece de cedre dont je parlerai dans un autre lieu. Ils étoient tout d'une piece, travaillez fort proprement & fort uniment. Les bords du bacassas avoient un évuage, c'est-à-dire une augmentation ou exaucement fait avec des planches delées de même bois, d'environ quinze pouces de haut, ce qui augmentoit considérablement la grandeur de ce bâtiment. Ni l'un ni l'autre n'avoient de gouvernail. Le Caraïbe qui gouverne est assis ou debout à l'arrière du bâtiment, & gouverne avec une pagalle qui est d'un bon tiers plus grande que celles dont on se sert pour nager ; car on ne dit point aux Isles voguer ou ramer, mais simplement nager quand on se sert de la pagalle, qui est bien plus ordinaire que les avirons.

La pagalle est faite comme une pelle de four ; elle est longue de cinq à six pieds, le manche qui est rond occupe les deux tiers ou les trois quarts de cette longueur, & la pelle le reste ; elle est large d'environ huit pouces sur un

un pouce & demi d'épaisseur dans son milieu, diminuant jusqu'à six lignes dans les bords. Les Caraïbes embellissent leurs pagalles de deux rainures ou nervûres qui partent du manche dont elles semblent marquer la continuation jusqu'à l'extrémité de la pelle, qu'ils échancrent en maniere de croissant. Ils mettent assez souvent au bout du manche une petite traverse de cinq à six pouces de long en maniere de bequille, où ils appuyent la paume de la main en nageant.

On ne se sert pas des pagalles comme des rames ou des avirons. Ceux-ci sont soutenus & attachez au bord du bâtiment dans lequel ceux qui rament regardent l'arriere ou la poupe; au lieu que dans les pirogues, canots ou bacassas, ceux qui nagent avec des pagalles étant assis regardent l'avant ou la proue du bâtiment. Ceux qui sont à la droite ou à tribord empoignent le manche de la pagalle environ à un pied au dessus de la pelle avec la main droite, & mettent la paume de la main gauche sur le bout du manche. En cette situation ils ployent le corps en avant en plongeant la pagalle dans l'eau, & la tirant en arriere en se redressant, de maniere

*pagalle
espece de
rame.*

*Maniere
de se servir
des
pagalles*

1694. qu'ils poussent l'eau fort violemment derriere eux, & font ainsi avancer le bâtiment avec beaucoup de vitesse. On conçoit assez que ceux qui sont à la gauche ou à bas bord du bâtiment tiennent la pagalle de la main gauche & appuyent la droite sur l'extrémité du manche. Pourvu qu'un canot ou pirogue ait trois pieds de large, deux hommes peuvent s'asseoir sur le même banc, & nager, ce qu'ils ne pourroient pas faire s'ils avoient des rames ou des avirons dont la longueur demande plus de place pour le mouvoir. Ainsi on peut mettre un plus grand nombre de pagalles que d'avirons dans un canot, & faire plus de diligence. Il est vrai que cette maniere de nager est plus fatigante; car si on considere la rame comme un levier, il faut dire en même temps que son point fixe ou le centre de son mouvement, est l'endroit du bord du bâtiment où elle est attaché ou appuyée, ce qui soulève par conséquent celui qui la fait agir, au lieu que la pagalle n'a d'autre point fixe ni d'autre centre de mouvement que la main qui la tient auprès de la pelle, & qu'elle reçoit tout son mouvement & toute sa force de l'impression de la main qui la tient par le bout, d'où il s'ensuit que

*Utilité
des Pa-
galles.*

que l'agent ne reçoit aucun soulagement, & qu'il est obligé d'employer beaucoup plus de force, & de travailler bien davantage en rageant avec une pagalle qu'en ramant avec un aviron. Mais il me semble que cet inconvenient est bien balancé par plusieurs raisons: premierement, parce qu'on peut doubler & tripler le nombre des rameurs. Secondement, par la diligence extraordinaire que l'on peut faire. En troisieme lieu, parce que ceux qui sont dans un canot à pagalles ne sentent point ce mouvement importun par sauts & par élancemens qu'on sent quand il y a des avirons; & enfin parce qu'on n'est point étourdi par le bruit que le frottement des avirons fait necessairement sur le bordage du bâtiment. Ce dernier point est d'une plus grande consequence qu'on ne se l'imagine. Nos Flibustiers qui l'ont appris des Caraïbes, s'en servent aussi-bien qu'eux pour entrer la nuit dans les ports, dans des rades, ou dans d'autres endroits où ils veulent faire des descentes, où la réussite dépend de la surprise qu'ils feront à leurs ennemis dont les sentinelles ne pouvant les voir à cause de l'obscurité de la nuit, pourroient entendre le bruit des avirons si on ramoit, au lieu

1694. qu'on les surprend en nageant avec des pagalles qu'on plonge dans l'eau & qu'on retire aussi souvent que l'on veut & sans faire le moindre bruit.

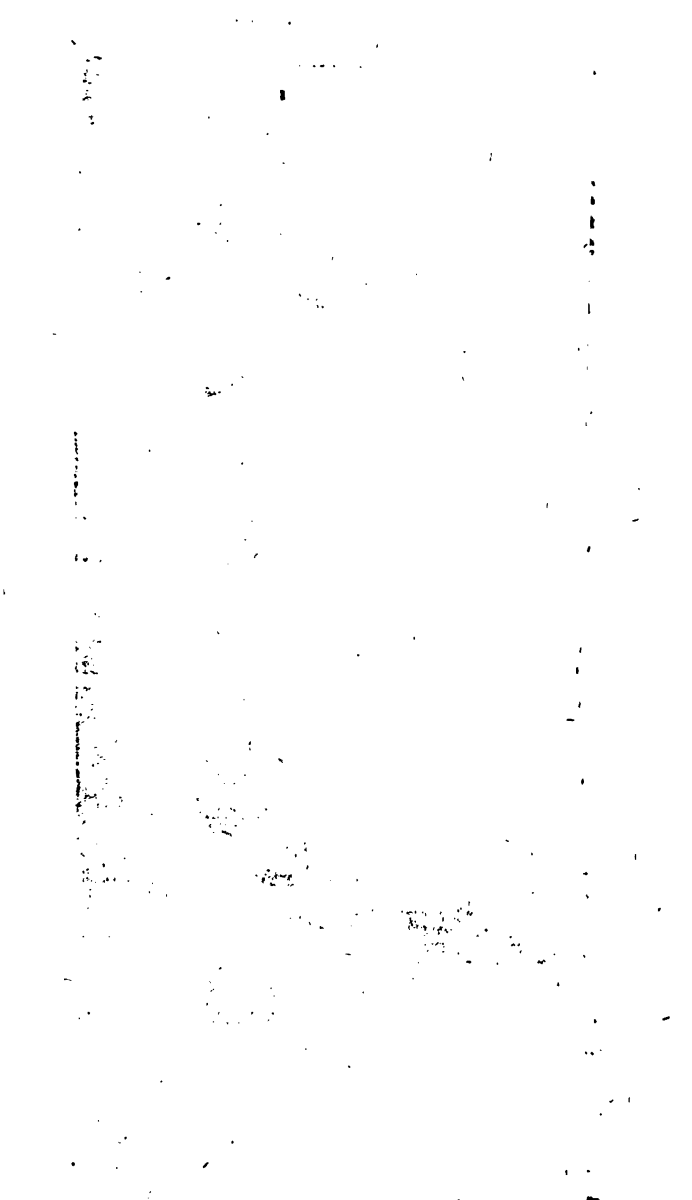
J'ai dit que la pagalle de celui qui gouverne étoit d'un tiers plus grande que celles dont on se sert pour nager. On n'aura pas de peine d'en concevoir la raison si on veut bien se souvenir que j'ai dit que l'arrière des pirogues étoit toujours bien plus élevé que le milieu ; & si on considère que celui qui gouverne devant voir par dessus les têtes de tous ceux qui sont dans la pirogue afin de la conduire au lieu qu'il s'est proposé, il doit avoir son siège beaucoup plus haut que les autres, & par conséquent une pagalle plus longue pour pouvoir la plonger assez avant dans l'eau pour imprimer à la pirogue le mouvement nécessaire ; mais cela ne suffit pas encore , il faut sçavoir que celui qui gouverne est plus souvent debout qu'assis, & que cette situation jointe à la hauteur de la pirogue, demande une pagalle bien plus longue que les autres. Celui qui gouverne tient sa pagalle à côté du bord plongée dans l'eau, la pelle parallèle au côté de la pirogue opposé au point où il la veut conduire. Il est vrai qu'il travaille bien plus

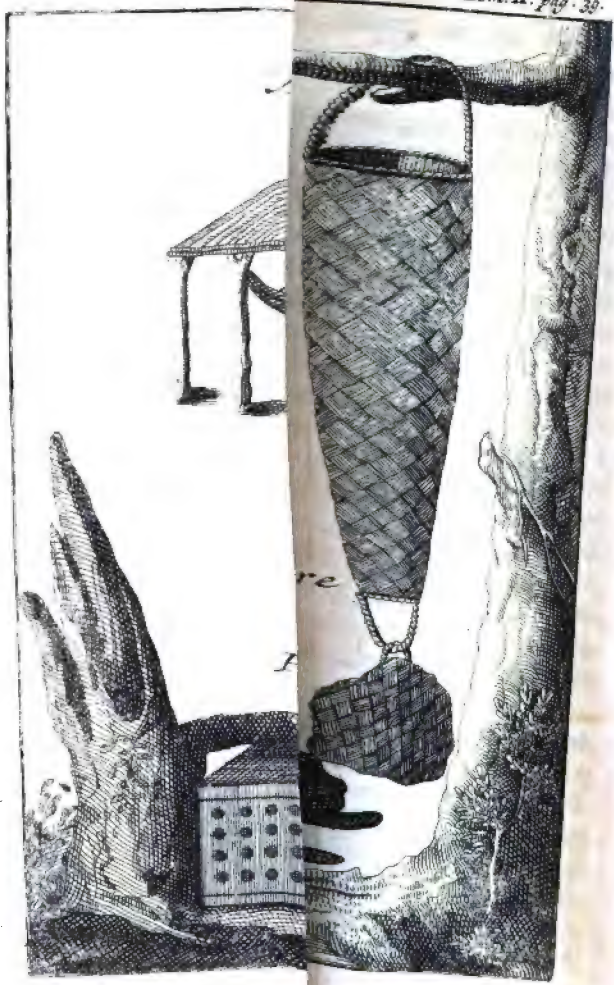
plus qu'il ne feroit en tenant la barre ¹⁶⁹⁴
d'un gouvernail ; mais si son travail est
plus rude, il faut avouer qu'il a bien
plus d'effet, sur tout quand il faut doub-
bler une pointe sur laquelle le vent &
la mer poussent le bâtiment, ou qu'on
est obligé de virer avec précipitation
pour parer quelque roche qu'on n'avoit
pas apperceu, ou pour quelque autre cas
imprevû ; car il est certain qu'avec un
gouvernail on ne peut donner qu'un seul
mouvement au bâtiment, & qu'on ne
peut pas le redoubler sans rompre l'erre-
ou le cours que le bâtiment avoit com-
mencé de prendre, au lieu qu'on peut
retirer la pagalle autant de fois que l'on
veut, la replonger de même, & imprimer
ainsi plusieurs fois de suite le même
mouvement, ce qui l'augmente si
considérablement qu'on peut faire tourner
une pirogue autour d'un point avec
autant de vitesse qu'on fait tourner un
cheval autour d'un piquet.

Les pirogues des Caraïbes ont ordinairement deux mats & deux voiles quarrées. Les bacassas ont trois mats & assez souvent ils mettent de petits huniers, ce qui a fait que quelquefois on a été trompé, & qu'on a donné l'alarme & fait prendre les armes aux habitans pour

4694. avoir vu une trentaine de ces bacassas avec leurs huniers. Le Sieur de S. Aubin Capitaine du quartier de Sainte Marie, étoit fameux pour une pareille méprise. Il vit au point du jour une assez grande quantité de pirogues & de bacassas. L'air s. Aubin embrumé & la petitesse de ces bâtimens Capitai- lui firent croire qu'ils étoient fort loin, ne de quoiqu'ils fussent presque à terre : Il Milice. les prit pour une armée navale ennemie son histoire. que venoit attaquer la Martinique, il envoya en diligence en donner avis au Gouverneur, & cependant il fit tirer l'alarme, elle se répandit par toute l'Isle, on prit les armes, chaque Compagnie se rendit à son lieu d'assemblée, & n'attendoit que les ordres pour marcher, quand le soleil ayant dissipé la brume, fit voir une vingtaine de pirogues & de bacassas qui rangeoient la côte sans songer à nous, & tout-à-fait hors d'état de nous faire du mal.

Lorsque les Caraïbes se mettent en mer pour quelques expéditions de guerre, ils ne conduisent avec eux qu'une ou deux femmes par bâtiment pour faire la cassave, & pour les rocouïer. Mais quand ils font des voyages de plaisir ou de commerce, ils mènent leurs femmes & leurs enfans ; & outre leurs armes qu'ils





qu'ils n'oublient jamais non plus que 1694
leurs lits, ils portent avec eux toutes les
ustensiles de leur ménage, qui consistent
en des grages, des couleuvres, des hebi-
chets, des platines, des canaris, des
coüis, des calebasses, des coyenhoucs.
J'ai parlé de me sembler de toutes ces
choses dans ma première Partie. & je
viens de décrire leurs armes & leurs
ajustemens; il ne me reste à parler que
de leurs lits, leurs matatous, leurs
paniers, leurs catolis, pour achever l'in-
ventaire de leurs meubles.

Leur lit ou hamac, car c'est le nom *Descrip-*
qu'ils lui donnent, est une piece de gros- *tion des*
se toile de cotton de six à sept pieds de *hamacs*
long sur douze à quatorze pieds de lar- *ou lits*
ge, dont chaque bout est partagé en *des In-*
diens.
cinquante ou cinquante-cinq parties,
enfilées dans de petites cordes qu'on ap-
pelle rabans; elles sont de cotton, &
plus communement de pitte, bien filées
& bien torfes, elles ont chacune deux
pieds & demi à trois pieds de longueur.
Toutes les petites cordes d'un bout de
la piece de toile s'unissent ensemble pour
faire une boucle où l'on passe une corde
plus grosse qui sert à attacher le hamac
par les bouts à deux arbres ou à deux
murs, & supporter la personne qui est
de-

4694 dedans. Tous leurs hamacs sont ro-
 toïez, non seulement parce que se met-
 tant dedans ayant le corps tout rouge,
 ils les peignent de la même couleur,
 mais encore parce qu'ils ont soin de
 leur donner cette couleur avant de s'en
 servir; ils y dessinent aussi des com-
 partimens de couleur noire très-jolis &
 très-agreables, & compassez avec autant
 de justesse que s'ils s'étoient servis du
 compas & des regles de la Geometrie;
 & cependant ce sont les ouvrages des
 femmes. Un Caraïbe feroit deshonoré
 à jamais s'il avoit filé du coton, ou s'il
 avoit tissé ou peint un hamac. Ils lais-
 sent ces sortes d'ouvrages à leurs fem-
 mes, qui y employent un temps con-
 siderable & beaucoup de peine à cause
 de la largeur de la toile qui les oblige
 à être deux personnes pour la travail-
 ler. Ils n'ont pas eu encore l'industrie
 de faire des métiers, de sorte que quand
 elles ont étendu les fils de la trame
 sur deux gros rondins plantez en terre
 & appuyez contre la sabliere du car-
 bet, & qu'elles ont ainsi déterminé la
 longueur & la largeur qu'elles veulent
 donner au hamac, elles sont obligées
 de passer leur peloton de fil dessus &
 dessous tous les fils de la trame l'un
 après

*Manie-
 re dont
 les fem-
 mes des
 Carai-
 bes font
 les ha-
 macs.*

après l'autre, & de battre dessus avec ¹⁶⁹⁴
une espee de couëteau d'un bois dur &
pesant pour faire entrer tous les fils
dans leur place, & rendre le travail
plus uni. Il est certain que les hamacs
faits de cette façon sont bien plus
forts, plus unis, s'étendent bien mieux,
& durent bien davantage que ceux que
les François & les Anglois font sur le
métier, qui étant de quatre piéces ou
de quatre lez n'obeissent jamais si bien,
parce que les coutures sont toujours
plus roides que le reste de la toile, ce
qui ne peut manquer de causer de l'in-
commodité à celui qui y est couché.

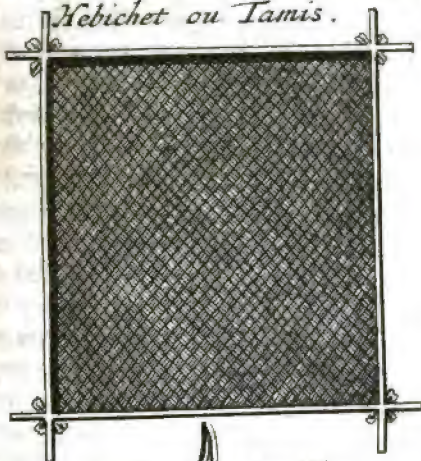
La manière d'attacher un hamac, ou ^{Maniè}
pour parler en Ameriquain, de le ten- ^{re d'at-}
dre, est d'éloigner les deux extremi- ^{tacher}
tez l'une de l'autre de telle sorte que ^{un ha-}
le hamac avec ses cordages fasse un de- ^{mac &}
mi-cercle dont la distance d'un bout ^{de s'y}
à l'autre soit le diametre. On l'élève ^{coucher.}
de terre de manière à s'y pouvoir as-
seoir comme sur une chaise un peu hau-
te. Quand on s'y met il faut observer de
mettre une de ses mains en arriere pour
l'ouvrir, de crainte que s'asséyant dessus
quand il est tout plissé, on ne fasse la
culbutte; ce qui arrive assez souvent à
ceux qui ne sont pas accoutumez à ces
fortes

1694 en compartimens tout à jour fort bien entendu. Celles qui sont travaillées à plein sont si ferrées, qu'on les peut remplir d'eau sans qu'il en sorte une goutte. On les attache sur les épaules comme en Europe avec deux gallons de cotton larges de deux pouces & assez épais. Cet instrument est tellement à l'usage des femmes, qu'on regarderoit un Caraïbe comme un infâme s'il l'avoit porté : de sorte que si dans un très-presant besoin un homme est obligé de porter ce qui est dedans, il laissera le catoli, & aimera mieux faire plusieurs voyages pour porter ce qu'il contenoit, que de le porter en un seul dans le catoli.

*Corbeil-
les ou
paniers
Caraï-
bes.*

Les corbeilles dont se servent nos Sauvages, qu'on appelle Paniers Caraïbes, ont la longueur double de leur largeur. Ils en font qui ont trois pieds de long sur dix-huit à vingt pouces de large, & d'autres qui n'ont que huit à dix pouces de long sur une largeur proportionnée. La hauteur dépend du caprice ou de l'usage auquel on les destine. Pour l'ordinaire elle n'excede pas neuf à dix pouces dans les plus grands. Le fond est plat & les côtes tous droits & perpendiculaires au fond ; le dessus ou couverture du panier est de la même figure

Kebichet ou Tamis.

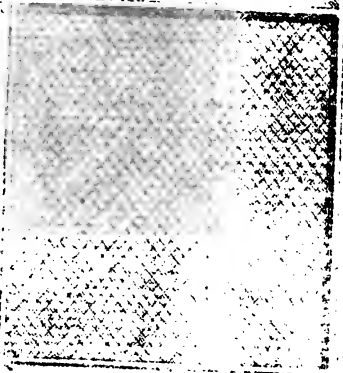


Panier

Caräibe.



Page 10 of 10



gure que le dessous qu'il enchâsse très-juste, & si uniment qu'on ne peut pas plus. Il a un tiers de hauteur moins que le dessus. C'est dans ces paniers grands & petits qu'ils renferment tous leurs petits meubles & leurs ajustemens, après quoi ils les attachent contre le bord de la pirogue afin qu'il ne se perde rien lorsqu'elle vient à tourner, ce qui arrive assez souvent.

Ils se servent de queues de latanier ou de roseaux pour faire leurs paniers, leurs matatous, catolis, couleuvres & autres meubles. Ce qui est fait de roseau est plus ferme & dure plus longtemps, mais le latanier se travaille mieux & plus facilement.

Le Latanier est une espèce de palmiste; il vient fort haut & fort droit, & également gros par tout. Sa tête est enveloppée d'une grosse toile naturelle, rude & raboteuse, de laquelle sortent quinze, vingt, & quelquefois jusqu'à quarante branches toutes droites, vertes, lisses, sans noeuds & assez souples, de trois à quatre pieds de longueur, qui portent à leur extrémité une feuille plissée, qui venant à s'épanouir se partage en plusieurs pointes qui sont comme une étoile à plusieurs rayons. C'est de

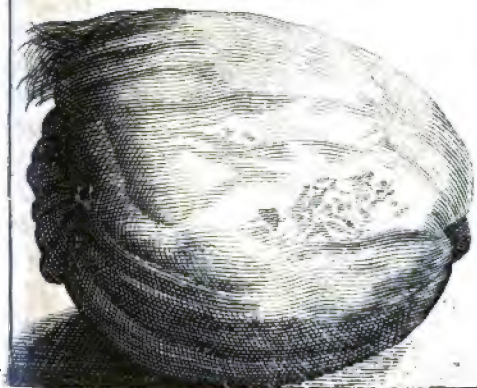
1694. ces queües dont les Caraïbes se servent pour faire les meubles dont je viens de parler ; pour cet effet ils partagent la côte ou queüe du latanier en plusieurs parties dans toute sa longueur, & après avoir gratté le dedans avec un couteau ou une écaille de moule pour en ôter la mouelle ou pulpe brune qui y est attachée, ils réduisent ces longueurs selon le besoin qu'ils en ont, leur laissant seulement deux lignes ou environ de largeur, & l'épaisseur d'une piece de cinq sols.

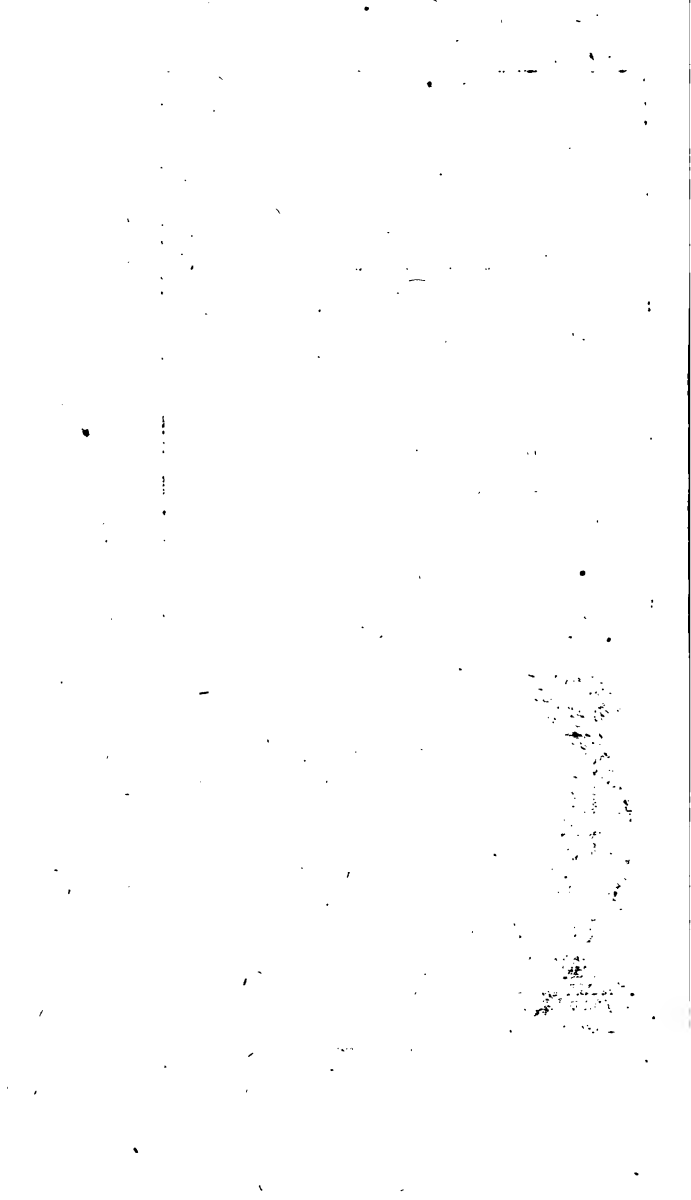
Les roseaux qu'ils employent sont de même espece que ceux que nous avons en Europe. On les coupe quand ils sont encore verds, & avant qu'ils aient fleuri ; parce que pour lors ils sont plus tendres & plus lians. Ils les fendent d'abord en huit parties dans toute leur longueur, ils grattent ensuite le dessus jusques à ce qu'ils aient entierement effacé les vestiges des nœuds qui y sont de distance en distance ; après quoi ils grattent aussi le dessous ou dedans pour en ôter toute la pulpe ou mouelle blanche & assez ferme, dont ils sont remplis, & les réduire à l'épaisseur d'environ un fol marqué ; enfin ils leur donnent la largeur qu'ils veulent selon l'ou-

Latanier.



Gros Cocos.





l'ouvrage qu'ils en veulent faire. Ceux 1694.
qu'ils destinent pour distinguer les compartimens ont pour l'ordinaire quatre lignes de largeur; & ceux dont les compartimens sont composez n'ont que deux à trois lignes. Lorsque les roseaux sont polis ils sont blancs, ou tout au plus d'un jaune fort clair. Il est rare qu'ils leur laissent leur couleur naturelle, ils leur en donnent d'autres, & sçavent fort bien les teindre en rouge, en jaune, en bleu, ou en noir qu'ils entremêlent fort proprement pour diversifier leur ouvrage, & le rendre plus agreable.

Après qu'ils ont déterminé la longueur & la largeur qu'ils veulent donner au panier qu'ils entreprennent, ils tressent leurs roseaux, ou quarrément, ou en compartiment, d'une maniere fort serrée; & quand ils ont fait le dessous du panier & sa doublure qui est de même matiere & de même proportion, ils ajustent entre deux des feuilles de cachibou ou de balifier amorties au feu ou au soleil, d'une maniere si propre; si unie & si pressée, que l'eau qu'on met dans le panier ne peut pas s'écouler. Ils couvrent les bords avec un morceau de roseau ou de latanier assez large pour être doublé, & l'arrêtent

*Maniere
de faire
les paniers.*

1694. d'espace en espace avec des filets de pite teints en couleur, parfaitement bien filez & tors. Le dessus du panier se fait de la même manière que le dessous, qu'il couvre, & qu'il emboîte si juste que rien ne peut passer entre deux, excepté l'eau quand on y plonge le panier toute entier. Mais quelque pluie qu'il fasse ou quelque quantité d'eau qu'il tombe dessus, on est seur que ce qui est dedans ne peut être mouillé. Ces paniers sont les coffres & les armoires des Indiens, ils n'en connoissent point d'autres. Les François & les autres Européens s'en servent aussi bien que les Caraïbes parce qu'ils sont fort propres, fort legers & fort commodes. Quand on va d'un lieu à un autre, on met dans un panier les hardes dont on croit avoir besoin pour changer lorsqu'on est arrivé. Un Negre le porte sur sa tête & n'en est pas fort chargé, parce qu'étant fort leger il n'a que le poids des hardes qui ne peut pas être considerable.

Ce sont les hommes qui font les paniers & les autres ouvrages de cette espece. Ils en font non seulement pour leur usage, mais encore pour vendre & pour le procurer les choses dont ils ont

ont besoin, comme des couteaux, des haches, de la raffade, de la toile, & autres choses, & sur tout de l'eau-de-vie. 1694

Surquoi il y a une remarque à faire; qui est qu'ils entreprendront un voyage souvent dans une saison dangereuse, uniquement pour acheter une bagatelle, comme seroit un couteau ou autre chose semblable, & qu'ils donneront tout ce qu'ils ont apporté de marchandise ou de traite pour cela, au lieu qu'ils n'en donneroient pas la moindre partie; si au lieu de ce couteau on leur presentoit une boutique entiere d'autre sorte de marchandise.

Outre leurs paniers & autres meubles dont ils se deffont selon les besoins qu'ils ont, ils nous apportent des perroquets, des lézards, des volailles, des cochons, des ananas, des bananes, & quantité de crabes blanches & violettes.

La maniere dont nos Caraïbes prennent les perroquets est trop ingenieuse pour ne pas l'écrire ici. Je ne parle pas des petits qu'ils prennent dans le nid, mais des grands. Ils observent sur le soir les arbres où il s'en perche le plus grand nombre, & quand la nuit

Artifice des Caraïbes pour prendre les perroquets.

1694. est venue ils portent aux environs de l'arbre des charbons allumez, sur lesquels ils mettent de la gomme avec du piment verd, cela fait une fumée épaisse qui étourdit de telle sorte ces pauvres oiseaux qu'ils tombent à terre comme s'ils étoient yvres ou à demi morts. Ils les prennent alors, leur lient les pieds & les ailes, & les font revenir en leur jettant de l'eau sur la tête. Quand les arbres sont trop hauts pour que la fumée y puisse arriyer & faire l'effet qu'ils prétendent, ils accommodent des coüis au bout de quelques grands roseaux ou de quelques longues perches, ils y mettent du feu, de la gomme & du piment, ils les approchent le plus qu'ils peuvent des oiseaux, & les enyrent encore plus facilement. Pour les apprivoiser & les rendre traitables, ils ne font que les laisser jeûner pendant quelque tems; & quand ils jugent qu'ils ont bien faim, ils leur présentent à manger; s'ils mordent & qu'ils se montrent trop revêches, ils leur soufflent la fumée du tabac au bec, ce qui les étourdit de telle manière qu'ils oublient presque aussitôt leur naturel sauvage; ils s'accoutument à voir les hommes, à s'en laisser toucher, & deviennent

*Manière
d'apprivoiser
les per-
roquets.*

viennent en peu de tems tout à fait 1694
privez, ils leur apprennent même à parler.

Ils prennent les lézards de la maniere que j'ai marqué dans la premiere partie de ces Memoires; & comme ils n'en mangent point, & qu'ils en ont une averfion extrême, ils nous les apportent pour les trafiquer.

Ils nourriffent beaucoup de volailles & de cochons, beaucoup moins pour s'en servir pour leur nourriture, que pour les vendre. Leur viande la plus ordinaire est le poiffon & les crabès. Je parlerai des differentes efpeces de crabes dans un autre endroit.

On peut croire qu'étant nouvellement venu d'Europe, & voyant pour la premiere fois tous ces meubles Indiens, je ne manquois pas d'envie d'en acheter tant pour moi que pour en envoyer en France à mes amis : je fouhaitois furtoutes choses un lit ou hamac Caraïbe, & une garniture de caracolis.

Je priai Monsieur Michel d'en faire marché s'il étoit poffible; mais il me dit qu'il étoit trop tard pour leur parler de vendre leurs lits, que quand la nuit approchoit ils n'étoient pas traitables fur ce point-là, parce qu'ils sen-

1694. toient le besoin qu'ils en alloient avoir pour dormir; au lieu que le matin ils ne faisoient pas tant de reflexions, leur prévoyance n'étant pas si étendue. Nous résolûmes donc de remettre ce marché au lendemain; cependant je vis ce que je voulois avoir de leurs meubles, & je le dis à mon ami.

Je choisiss trois beaux perroquets que nous eûmes pour vingt-deux sols marquez. C'est la seule monnoye qu'ils connoissent. Un louis d'or chez eux n'est pas tant que deux sols marquez, parce qu'ils s'embarassent moins de la matiere que du nombre. Ils n'ont pas encore jugé à propos de se remplir l'esprit des différentes valeurs des monnoyes, ni de leurs réductions.

Méthode. J'ai pris encore une circonstance qu'il faut observer quand on leur compte de l'argent; c'est d'étendre les sols marquez qu'on leur donne, & de les ranger les uns après les autres comme on met des soldats en haye, loin à loin, sans jamais doubler les rangs, ni les mettre les uns sur les autres en les comptant & les couvrant à moitié, car cela ne satisfait pas assez leur vûe, & vous ne concluez rien: mains quand ils voyent une longue file de sols marquez

quez, ils rient & se réjouissent comme 169*
des enfans.

Une autre chose qu'il faut observer est d'ôter de leur vûte & d'enlever aussitôt ce qu'on a acheté; car si la fantaisie leur venoit de le reprendre, ils le reprendroient sans ceremonie & sans vouloir rendre le prix qu'ils en auroient reçu. Je sçai bien qu'on le leur feroit bien rendre par force; mais comme on veut vivre en paix avec eux, & ne pas exposer toute la Nation à une nouvelle guerre, on évite autant qu'il est possible toutes sortes de discussions avec eux, & cela en serrant promptement ce qu'on a acheté, & quand ils viennent le redemander, ce qui arrive assez souvent, on feint de ne pas sçavoir ce que c'est.

J'achetai deux grands arcs & un petit, avec deux douzaines de fleches, dont la moitié étoient empoisonnées, & l'autre moitié étoit pour la chasse & pour la pesché. J'eus avec cela deux boutons & trois paniers Caraïbes. Cette partie me coûta quelques sols marquez avec sept à huit pots d'eau-de-vie.

On m'achétra deux pierres vertes & deux camisas qui me coûtèrent quatre

1694. couteaux Flamands, six brasses de grosse toile, une masse de raffade, & une grosse callebasse d'eau-de-vie.

Les pierres vertes viennent de la riviere des Amazones ou de celle d'Orenoque qui est dans le continent de l'Amerique Meridionale. Comme nos Sauvages ne les ont qu'avec bien de la difficulté, & qu'ils en connoissent les vertus, ils ne s'en détont què dans un besoin extrême. J'eus le bonheur de les trouver dans cet état : une des voiles du bacassas avoit été emportée, & il en falloit faire une à quelque prix que ce fût. Je priaï Monsieur Michel de me prêter la toile & les autres choses dont j'avois besoin pour ma traite, ce qu'il fit très-volontiers. Il fallut encore leur laisser mesurer eux-mêmes la toile, ce qu'ils firent en étendant les bras de toute leur force, de sorte que ces six brasses en emporterent plus de dix aunes, qui quoique grosse, car c'étoit du gros vitré, valoit un écul'aune. Mais tout cela étoit peu de chose en comparaison de la valeur des pierres vertes, qui étant veritables étoient hors de prix. Si nôtre marché avoit été en toile blanche, comme celle dont ils se servent pour passer dans leur ceinture &

cou-

couvrir leur nudité, je n'aurois pas manqué de faire ce qu'on pratique ordinairement avec eux, qui est de fendre la toile dans toute sa longueur, & de l'éfiler des deux côtez pour cacher la supercherie; & d'ailleurs une toile large leur est inutile, parce qu'ils ne la veulent que de huit à dix pouces de large, & qu'ils estiment plus ces bandes pourvû qu'elles soient bien longues, qu'une toile de Hollande ou de baptiste qui auroit trois quarts de large & qui auroit moins de longueur. C'est une commodité pour eux d'en trouver de la largeur qu'ils souhaitent, & c'en est encore une plus grande pour ceux qui traitent avec eux.

La principale vertu des pierres vertes, ^{Vertu} est d'empêcher les vertiges, les ébloüis-^{des} semens de quelque principe qu'ils vien-^{des} nent, & les accidens de l'épilepsie. On ^{des} a voulu dire qu'elles guerissoient radica-^{vertes.} lement cette maladie, mais cela n'est pas véritable; je me suis convaincu par plusieurs expériences qu'elles ne font qu'en suspendre les accidens; mais il est vrai aussi qu'elles les empêchent tout autant de tems qu'on en porte, non pas sur soi, mais au dedans de soi, c'est-à-dire entre cuir & chair. Voici comme je me suis

1694. convaincu de cette vérité ; il est vrai que ce que je vais écrire n'est arrivé que quelques années après que j'eus acheté ces pierres, mais je croi que cette transposition ne gâtera pas beaucoup la suite de ces Memoires, si je la mets ici.

*Expe-
rience de
l'Auteur
sur un
Negre
qui tom-
boit du
mal ca-
dec.*

Etant à la Guadeloupe en 1700. un de mes amis acheta d'un habitant une famille de Negres parmi lesquels il y avoit un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, qu'il fit marier aussi-tôt avec une de ses Negresses. On s'apperçut peu de jours après que ce nouveau marié avoit de frequens accidens que les Chirurgiens jugerent être d'épilepsie. Mon ami auroit pû obliger son vendeur à reprendre son Negre, & à lui payer la Negresse avec laquelle il étoit marié ; mais ayant sçû que j'avois une pierre verte il m'en demanda un petit morceau. Je fus bien aise d'avoir cette occasion de l'obliger & d'éprouver ma pierre. J'en fis rompre un petit éclat gros environ comme la moitié d'une lentille, & le Chirurgien aiant fait une ouverture au bras du Negre entre le coude & l'épaule, y mit cet éclat, & fit un point pour réunir les lèvres de la playe, avec un petit em-

emplâtre dessus pour la consolider. La 1694.
playe fut bien-tôt fermée, mais il y resta
toujours une petite galle qui tomboit de
tems en tems. Pendant plus de trois ans
qu'il porta ce petit éclat, il n'eut pas la
moindre atteinte de son mal. A la fin il
se fit une cicatrice sur la playe, elle s'ou-
vrit, la pierre tomba & se perdit, & le
Negre retomba aussi-tôt dans ses pre-
miers accidens. On me le manda à la
Martinique. J'envoyai aussi-tôt un autre
petit éclat qu'on lui mit dans l'autre bras
avec tant de succès que jusqu'à mon dé-
part des Isles en 1705. il n'avoit point été
attaqué de son mal. J'ai donné de la mê-
me pierre à deux ou trois autres person-
nes sur lesquelles elle a produit le même
effet; & c'est par-là que je me suis con-
vaincu qu'elle étoit véritable & non con-
trefaite comme il s'en trouve beaucoup
plus que de vraies.

Les Portugais de la riviere des Ama-
zones, & les Hollandois qui sont à
Surinan & à Barbiche, sçachant l'estime
que les Indiens font de ces pierres, n'ont
pas manqué de les contrefaire, & d'en
trafiquer avec eux avec un profit consi-
derable.

Les véritables ne sont gueres plus gran- *Marques*
C 6 *des pour dis-*

1694: des qu'une piece de trente sols, de l'épais-
 seur de trois écus ou environ, elles sont
 singulier les veri- plates, rondes, ou presque rondes, elles
 tables sont naturellement rudes & raboteuses;
 pierres ce n'est qu'à force d'être portées ou d'a-
 verres, voir roulé dans les sables & les graviers
 des faus- des rivieres qu'elles deviennent unies &
 ses: lissées. La superficie est d'un verd pâle
 tirant sur le bleu, le dedans est un peu
 plus coloré avec des ondes brunes; elles
 sont fort dures. On remarque quand on
 les rompt que les éclats suivent plutôt la
 longueur de la pierre que son épaisseur.
 Elles sont fort compactes, & on peut
 dire très-pesantes par rapport à leur vo-
 lume.

Comme le sçavoir des Indiens ne va
 pas jusqu'à les pouvoir percer comme
 les autres Nations percent les pierres
 precieuses & les perles; il faut se dé-
 fier de toutes celles que l'on voit per-
 cées ou travaillées avec quelque sorte
 de simetrie. Car il est très rare que les
 Indiens libres de qui nos Caraïbes les
 acheptent, ayent commerce avec les
 Européens Espagnols ou Portugais qui
 peuvent travailler de ce métier. Celles
 que j'avois acheptées étoient entieres,
 sans trous & sans avoir jamais été mises
 en

en œuvre, elles étoient dans un petit ¹⁶⁹⁴rezeau de pite, par le moyen duquel on pouvoit les attacher aux trous des oreilles ou de la levre.

On voit des pierres vertes faites en cylindre, de deux à trois pouces de longueur & percées dans leur longueur, celles-cy sont fort sujettes à être fausses, & on ne doit jamais les acheter sans les avoir éprouvées auparavant.

Un Religieux de la Charité très-habile Chirurgien, nommé le Pere Auguste, m'a assuré que plusieurs expériences l'avoient convaincu que les éclats de pierre verte mis entre cuir & chair, perdoient à la fin leur vertu, & que cela n'arrivoit point à ceux qu'on portoit appliquez immédiatement sur la peau, comme dans une bague, ou d'une autre maniere équivalente, quoiqu'ils produisissent le même effet.

J'ai eu le malheur de perdre ou de me laisser dérober ma pierre verte, dont j'avois fait lever cinq petits éclats.

Les femmes Indiennes prétendent que ces pierres sont spécifiques pour les perres de sang. Comme je n'ai point fait cette experience, je me garderai bien de rien dire pour ou contre.

La rassade dont les Caraïbes, les Ne-

1494 gres, & même les femmes blanches se servent pour faire des brasselets & autres choses de cette nature, est une espece d'émail qui est teint de différentes couleurs. Il y en a qui sont en cylindre, percées dans leur longueur pour être enfilées. C'est de celles-là dont on fait les ceintures des enfans mâles & des filles Indiennes, jusqu'à ce qu'elles prennent le camisa. On en fait de toutes sortes de grosseurs. C'est une très-bonne marchandise pour traiter avec les Caraïbes qui en usent beaucoup à leurs coliers & leurs bracelets, à broder leurs camisas & à faire des glands & des franges aux hamacs que les meres donnent à leurs filles quand elles les marient. Ces hamacs sont bien plus longs & plus larges que les ordinaires, quoiqu'ils ne servent jamais qu'à une seule personne à la fois, n'étant pas possible que deux personnes puissent dormir commodément dans le même hamac.

C'étoit un hamac de mariage que je voulois avoir, mais pour cela il falloit attendre jusqu'au lendemain, ce qui m'obligea de demeurer chez Monsieur Michel; par son conseil j'envoyai chercher chez moi un vieux fusil, que je fis bien nettoyer & polir, parce que nous
avons

avons remarqué que le Caraïbe à qui ¹⁶⁹⁴ appartenoit le hamac que je voulois avoir, avoit envie d'un fusil. En effet, nous descendîmes le lendemain au matin au bord de la mer ; je faisois porter le fusil par mon Negre qui en tira quelques coups sur des aigrettes, qui sont des oiseaux d'une blancheur extraordinaire, qui ont de très-belles & très-longues plumes à la queue. Le Caraïbe qui vit tomber quelques-uns de ces oiseaux, eut envie du fusil, & le demanda ; mais on lui refusa, à moins qu'il n'eût beaucoup de traite, c'est-à-dire, de marchandise à donner en troque ; & pour s'expliquer à sa manière & lui faire comprendre que ce fusil étoit d'une grande valeur, on lui dit qu'il valloit plus de fols marquez, que sept ou huit personnes qui étoient là présens n'avoient de cheveux à la tête, ce qu'on fait en prenant les cheveux avec la main, & disant *mouche, mouche, fols marquez*. C'est leur manière de s'expliquer quand ils sont au bout de leur arithmétique, & qu'ils veulent exprimer un très-grand nombre, pour lequel ils n'ont point de termes, car ils ne sçavent compter que jusqu'à dix, & quand ils passent ce nombre, ils mettent des pois dans une calebasse

4694. lebaïlle, ou font des nœuds à une petite cordelette pour s'en souvenir, ou pour le faire comprendre à une autre. Le Caraïbe qui vouloit avoir mon fusil, me presenta un panier, un arc, des fleches, & quelques autres bagatelles, mais voyant que cela ne m'accommodoit pas, il fut enfin chercher son lit; nous fîmes encore quelque resistance, & à la fin nous troquâmes, & sur le marché je lui donnai environ une livre de plomb & une demie livre de poudre, & j'envoyai sur le champ l'hamac à mon Prelbytere. Cependant Monsieur Michel rachoit d'engager un autre Caraïbe à se défaire de ses caracolis; il en vint à bout avec assez de peine, à condition de lui donner un fusil, & qu'on lui rempliroit deux grosses calebasses d'eau-de-vie de cannes. Ce dernier article étoit facile à exécuter, mais je n'avois plus qu'un fusil dont je ne voulois pas me défaire, & ceux qui étoient chez mon ami étoient trop bons pour ces sortes de gens, à qui il n'est pas permis en bonne conscience ou en bonne politique de donner de bonnes armes. Un Negre d'un habitant du voisinage me tira d'embarras, en m'offrant de me vendre un vieux fusil qu'il avoit, je le pris au mot, & pour amuser le Caraïbe

be afin d'avoir le temps d'envoyer chercher le fusil & le bien ajuster; nous le menâmes à la maison de Monsieur Michel, où on lui donna à manger, & à boire plus qu'à manger. Cependant le Negre apporta le fusil que je lui payai quatre écus, ce qui étoit un peu plus qu'il ne valoit. On le fourbit, on l'huila, & on le mit dans un vieux garde-fusil de drap rouge que le hazard nous fit trouver, d'où je le fis tirer avec cérémonie pour le donner au Caraïbe. Il en fut charmé, & dès qu'il l'eut entre les mains, il se mit en devoir de le charger sans s'embarasser s'il l'étoit ou non; on l'avertit qu'il l'étoit, & on l'empêcha ainsi de le faire crever dans ses mains. Il le tira sur nôtre parole sans accident; après quoi il demanda son eau-de-vie, qu'on lui mit dans ses calebasses, comme nous avons compté les sols marquez, c'est-à-dire, qu'on fut autant de tems à les remplir, que les sols marquez avoient tenu d'espace. Le Negre qui avoit soin de l'eau-de-vie avoit mis un petit morceau de bois dans la champlure du tonneau, pour l'empêcher de couler comme elle devoit faire naturellement, de sorte que ces deux calebasses qui pouvoient tenir huit à neuf pors, fu-

1694. furent près d'une heure sous le robinet. C'est une petite tromperie qu'on observe pour leur faire croire que les vaisseaux qu'on leur remplit sont plus grands qu'ils ne pensent. Ils s'applaudissent eux-mêmes, comme nous le remarquâmes sur le visage de notre marchand, qui aidé de ses camarades à qui on avoit aussi donné à boire, emporta avec bien de la joye la valeur, vraie ou prétendue, de ses caracolis.

Nous fûmes avertis quelque temps après qu'ils se dispoient à partir, quoique la descente jusqu'au bord de la mer fut fort rude, je ne laissai pas d'y aller aussi-tôt pour voir comment ils se tireroient d'affaire, car ils avoient abordé en un endroit fort difficile, & la mer étoit bien plus grosse ce jour là que quand ils étoient arrivés. Mais il faut avouer que ce sont d'excellens hommes de mer qui bravent le peril par une grandeur de courage des plus extraordinaires.

Ils mirent tout leur bagage dans les deux bâtimens, & en attachèrent toutes les pièces avec les cordes qui étoient passées dans les trous du bordage. Ils poussèrent ensuite les bâtimens sur des rochers ou pierres qu'ils avoient arrangés

gées avec assez de pente, jusqu'à l'en- 1694
droit où la grosse lame vient finir. Les
femmes & les enfans entrèrent dans les
bâtimens & s'affirent dans le milieu du
fond. Les hommes se rangèrent le long
des bords en dehors, chacun vis-à-vis <sup>Adresse
des Ca-
raibes
pour
mettre
en mer
leurs
vais-
seaux.</sup>
du banc où il devoit être assis; les pa-
gales étoient à côté de chaque place.
En cet état ils attendirent que les plus
grosses lames fussent venues se briser à
terre, & quand celui qui devoit gou-
verner le bâtiment jugea qu'il étoit tems
de partir, il fit un cri, & aussi-tôt tous
ceux qui étoient aux côtez du bâtiment
le poussèrent de toutes leurs forces dans
l'eau, & sauterent dedans à mesure que
l'endroit où ils devoient voguer ou plu-
tôt nager entroit dans l'eau. Celui qui
devoit gouverner y sauta le dernier, &
tous en même tems se mirent à nager
avec tant de force, qu'ils surmonte-
rent en moins de rien les grosses la-
mes, qui roulant avec impetuosité, sem-
bloient les devoir rejeter bien avant
sur la côte; je croi que cela leur seroit
arrivé sans l'habileté de celui qui gou-
vernoit. Il étoit tout droit à l'arriere,
& il paroît avec une adresse merveil-
leuse le choc de ces montagnes d'eau, en
les prenant, non pas tout droit & de
fa-

1694. face, ou comme on dit aux Isles, le bout au corps, mais de biais, enforte que dans le moment que la pirogue s'élançoit sur le côté d'une lame, elle étoit toute panchée jusqu'à ce qu'elle en eût gagné toute la hauteur, où elle se redressoit & disparoissoit en s'enfonçant de l'autre côté de la même lame. Elle resortoit ensuite, & l'on voyoit son avant tout en l'air quand elle commençoit à monter sur une autre, de maniere qu'elle paroissoit toute droite jusqu'à ce qu'ayant gagné le dos de la seconde lame, il sembloit qu'elle n'étoit soutenue que sur le milieu de la sole, & qu'elle avoit ses deux extrémités tout en l'air. Après cela l'avant s'enfonçoit, & la pirogue en se plongeant faisoit voir son arrière & un quart de sa sole tout à découvert. Ce fut en cette maniere qu'ils franchirent les grosses lames, où tous autres que des Caraïbes auroient été enveloppez, & qu'ils arriverent où la mer ne roule plus avec tant d'impetuosité; car les grosses lames ne commencent qu'à cent cinquante ou deux cens pas de la côte. Je les avois regardez avec admiration, mêlée de crainte, pendant qu'ils avoient été dans le danger; je puis dire que je ressentis de la
joye

joye lorsque je les vis en feureté. 1694.

La mer forme toujours sept grosses lames, ondes, ou vagues, comme on voudra les appeller, qui viennent se briser à terre avec une violence étonnante, ce qui se doit entendre des cabesterres où les côtes sont pour l'ordinaire fort hautes, & où le vent pousse la mer continuellement. Les trois dernieres de ces sept lames sont les plus grosses. Après qu'elles sont passées en venant se briser à terre, il se fait un petit calme qu'on appelle un *Embeli* qui dure environ autant de tems qu'il en faut pour dire un *Ave Maria*, après quoi les lames recommencent, leur grosseur & leur impetuosité s'augmentant toujours jusqu'à ce que la septième se soit venue briser à terre.

Comme ce mouvement ne se remarque qu'aux cabesterres des Isles, on peut croire que c'est le vent qui le produit, ou du moins qui aide à la mer à le former. Il ne seroit pas indigne de l'attention d'un habile homme de chercher les causes & les periodes de ce mouvement, de voir si pendant toute l'année il est le même, & si les changemens de la lune, & les différentes positions du soleil y ont quelque part. Entre plusieurs

1694. fleurs choses que je m'étois proposé d'observer, si je retournois aux Isles, celle-ci n'auroit pas été oubliée.

Le sujet du voyage de ces Messieurs dans notre quartier, où ils n'ont pas accoutumé de venir trafiquer, étoit autant que nous le pûmes conjecturer (car ils ne jugerent pas à propos de nous en instruire) pour chercher un de leurs compatriotes, qui s'étoit sauvé de la Dominique après en avoir tué un autre. Les parens du mort lui vouloient rendre la pareille, & n'y auroient pas manqué s'ils l'eussent trouvé; & peut être qu'on les auroit laissé faire, feignant de ne les pas voir, pour n'être pas obligé de rompre avec eux pour si peu de chose. Ils avoient sçu, je ne sçai comment, que ce Caraïbe avoit quitté le Fort saint Pierre où ses compatriotes vont très-souvent, & qu'il s'étoit retiré en notre quartier pour être plus en seureté. Dès qu'il fut averti qu'il y avoit des Caraïbes au bord de la mer, il ne fallut pas le prier de se cacher. Je l'employois quelquefois à pêcher pour moi dans la riviere, ou au bord de la mer avec l'épervier

On appelle épervier aux Isles un filet rond en forme de cône, dont les mailles

les sont assez petites. Le bas est retrou- 1694
 sé en maniere de poches, il est garni de *Diffé-*
 balles de plomb tout autour pour le *rentes*
 faire couler bas promptement. Il y a *manie-*
 une corde de sept à huit pieds à sa poin- *res de*
 te, dont le bout s'attache au poignet *pêcher.*
 gauche du pêcheur; elle sert à retirer *Pêche à*
 le filet quand on l'a jetté dans l'eau. La *l'éper-*
 maniere de le jeter, est de prendre le *vier.*
 bord du filet avec les dents, & de le
 tenir étendu en partie avec la main
 gauche, pendant qu'on en tient plissé
 dans la droite autant qu'on en peut te-
 nir. Lorsqu'on voit quelque poisson, ou
 que sans en voir on juge qu'il y en peut
 avoir dans quelque endroit, on jette le
 filet sur ce lieu là, ou sur le poisson en
 faisant un quart de conversion dans le
 moment qu'on lâche ce que les deux
 mains & les dents tenoient, ce qui fait
 étendre le filet en rond, & le fait aller
 jusqu'au fond de l'eau dans cette même
 situation. Le poisson qui est étonné du
 bruit, se sauve & entre dans les poches
 où il demeuré enfermé; sa propre pe-
 santeur aidant à les fermer quand on
 retire le filet par le moyen de la corde.
 On pêche quelquefois de cette maniere
 au bord de la mer, mais il faut que ce
 soit dans un grand calme; car il est bien
 rare

1694. rare que le poisson vienne dans les lames, à moins qu'il ne soit poursuivi par d'autres poissons plus gros & plus voraces, comme sont les Requiens, les Becunes & autres semblables qui payent assez souvent la peine de leur témérité, en demeurant échoïez à la côte.

*Pêche
aux
flam-
beaux.*

Il y a une autre maniere de pêcher dans nos rivières, ou plutôt dans nos torrens; c'est la nuit aux flambeaux. Les Caraïbes y sont fort adroits. Nos Negres l'ont appris d'eux, & il s'en trouve d'aussi habiles que leurs maîtres; le mien quoique jeune auroit donné des leçons de cet art, aussi bien que de celui de pêcher à la main, mais je ne lui permettois gueres de sortir la nuit, de crainte qu'il ne fut mordu de quelque serpent, qui sont plus en mouvement en ce tems-là que pendant le jour, & qui se voyent beaucoup moins. Je craignois d'ailleurs que sous pretexte d'aller à la pêche, il n'allât trouver d'autres Negres, avec lesquels il auroit pu s'adonner au jeu, à la boisson, & peut-être à quelque autre libertinage.

Ceux qui vont pêcher la nuit dans les rivières y marchent fort doucement; ils tiennent leur flambeau de la main gauche, de maniere qu'il les éclaire sans
les

les ébloüir. Ils ont à la main droite un ¹⁶⁹⁴ petit filet étendu autour d'un cercle avec un manche de trois à quatre pieds de long. Dès que le poisson voit la lumière il s'en approche, il s'élance, il joue sur l'eau ; & le pêcheur prend son tems pour couler son filet sous lui & l'enlever, sans crainte qu'il puisse sauter dehors, parce que le filet qui est fait en maniere de poche d'environ un pied & demi de profondeur, obéit & ne permet pas au poisson de s'élancer. Outre le flambeau & le filet, le pêcheur porte encore un havresac ou un coyanbouc passé en bandouliere où il met le poisson qu'il prend.

La pêche à la main se fait de jour. ^{Pêche à la main} On entre dans l'eau, on y marche doucement ; on regarde attentivement, & quand on découvre quelque poisson qui se retire dans des racines ou sous des roches, on le suit, on met la main où on l'a vû se retirer, & on le prend d'autant plus facilement, qu'il se croît en seureté quand il est dans son trou où il se tient en repos. Il est rare que les Caraïbes ou les Negres manquent leur coup, quand ils ont une fois vû un poisson se retirer dans quelque endroit. Lorsqu'ils n'en apperçoivent point, ils

4694. fouillent tout le long du bord de la rivière, dans les racines, & autour des roches.

Les Caraïbes sont de très mauvais serveurs.

Je me serois servi plus souvent de ce Caraïbe réfugié, & j'aurois même essayé de le garder chez moi à des conditions raisonnables, si j'avois crû en pouvoir tirer du service; mais c'est une chose presque impossible. Ces sortes de gens sont indolens & fantasques à l'extrême. Il faut des ménagemens infinis avec eux; ils ne peuvent souffrir d'être commandez, & quelque faute qu'ils fassent, il faut bien se garder de les reprendre, ou seulement de les regarder de travers, leur orgueil sur ce point n'est pas concevable; & de là est venu le proverbe, que regarder de travers un Caraïbe, c'est le battre, & que de le battre, c'est le tuer, ou s'exposer à en être tué. Ils ne font que ce qu'ils veulent, quand ils veulent, & comme ils veulent, de sorte qu'il arrive souvent que quand on a besoin d'eux, c'est pour lors qu'ils ne veulent rien faire, ou que quand on veut qu'ils aillent à la chasse, ils veulent aller à la pêche, & il en faut passer par-là. Le plus court est de ne s'en point servir, ou de ne compter jamais sur eux, ni leur laisser rien entre les mains,

1694
mains, car ils sont comme des enfans à qui tout fait envie, & ils la passent sans beaucoup de façon, en prenant, mangeant ou buvant ce qu'on leur laisse sans discretion.

Une autre raison pour laquelle on doit éviter autant qu'il est possible de se servir des Caraïbes, sur tout de ceux qui sont libres, car pour ceux qui sont esclaves, on les ménage d'une autre maniere; c'est l'antipatie qu'il y a entre eux & les Negres. Leur orgueil leur fait croire qu'ils sont beaucoup au dessus des Negres, & les Negres qui en ont du moins autant qu'eux, les regardent avec encore plus de mépris, sur tout quand ils ne sont pas Chrétiens, & ne les appellent jamais autrement que Sauvages, ce que les Caraïbes ne peuvent entendre qu'avec un extrême dépit, qui les porte souvent à des extrémitez qu'on ne peut éviter avec trop de soin.

Il arrive quelquefois que nos barques qui vont traiter à l'Isle de la Marguerite, & aux bouches de la riviere d'Orenoque, prennent en troc de leurs marchandises des Indiens esclaves qu'elles nous apportent. Quoiqu'ils soient bien meilleurs, & qu'on en puisse tirer plus de service que de ceux de nos Isles voi-

1694. fines qui sont libres; il ne faut cependant les acheter qu'avec de grandes précautions; car c'est toujours le même génie, le même naturel, les mêmes inclinations. A moins qu'on ne les achete fort jeunes, c'est-à-dire, dès l'âge de sept ou huit ans, il est difficile de les dresser & d'en faire de bons domestiques, & il s'en faut toujours beaucoup qu'ils résistent au travail autant que les Negres. Quand par un bonheur extraordinaire ils se mettent au bien, ils sont assez adroits, assidus, & affectionnez à leurs maîtres, mais plutôt par jalousie contre les autres esclaves Negres, que par une véritable amitié.

Il y a encore une autre difficulté, c'est de les marier quand l'âge ou le besoin le demande. Car il est très-rare qu'un Caraïbe veuille épouser une Negresse, & une Negresse ne se résoudra presque jamais de prendre un Caraïbe; & on trouve souvent les mêmes difficultés à les marier ensemble, quoiqu'en achetant mâle & femelle on ait observé qu'ils fussent du même pays, parce qu'il arrive souvent qu'ils sont voisins, qu'ils parlent la même langue, qu'ils ayent les mêmes coutumes; mais avec tout cela s'ils sont en guerre, ou qu'il

qu'il y ait quelque inimitié entre eux, 1694
quoique sortis de leur pays encore enfans, il semble qu'ils aient succé la haine avec le lait, & il est impossible de les aprivoiser assez pour les réduire à ce point-là. Il faut donc s'informer avec soin de toutes ces choses avant de les acheter, afin de ne pas avoir dans la suite le chagrin de les voir se désespérer, se prendre ou manger de la terre pour se faire mourir, quand ils croient avoir quelque sujet de déplaisir, ou qu'ils se voyent contrarier dans leurs sentimens. Je le répète encore une fois, ce sont de mauvais domestiques, à moins qu'on ne les prenne pour s'exercer dans la vertu de patience.

J'ai dit cy-devant que les hamacs des Caraïbes étoient bien meilleurs que ceux qui sont faits par les François ou par les Anglois: outre qu'ils sont bien mieux croisez, il faut convenir que le fil qui les compose est plus tors & bien mieux filé. Ils ne se servent point de roüet comme nous; ils filent à la main, leurs fuseaux sont d'un bois le plus pesant qu'ils peuvent trouver; & ils affectent quand ils filent de se mettre dans un lieu élevé, afin que le fuseau descendant plus bas, le fil soit plus tiré & plus

allongé, & en même-tems plus tors. L'incommodité des hamacs Caraïbes, est qu'ils sentent horriblement l'huile & le roucou. On m'apprit que pour leur faire perdre cette odeur desagréable, & la couleur rouge dont ils sont peints, du moins en partie, il falloit après les avoir fait passer dans deux ou trois bonnes lessives, les étendre sur l'herbe, les arroser & les laisser au soleil, & au ferein pendant plusieurs jours, comme on fait en Europe pour blanchir les toiles. On peut après cela s'en servir, sans crainte de se rougir, ni de gagner l'épian, qui est en bon François la grosse verolle, à laquelle les Caraïbes sont fort sujets, & dont ils s'embarassent moins que les Européens, parce qu'ils la guérissent plus facilement, & à moins de frais, de peines & de risques.

On peut compter qu'un hamac Caraïbe durera autant, & peut-être plus que trois hamacs François. Je me suis servi de celui que je viens de dire que j'avois acheté, pendant plus de dix ans. Je l'ai porté avec moi dans plusieurs voyages; je l'ai mis à la lessive une infinité de fois, & au bout de ce tems-là, il ne me paroissoit pas plus usé que
quand

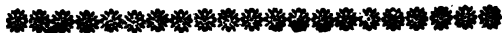
quand je l'achetai. Il n'y avoit que les ¹⁶⁹⁴ compartimens noirs qui étoient entièrement effacé, & au lieu que dans le commencement il étoit d'un rouge foncé, il étoit devenu à la fin d'une couleur de chair fort claire.

Au commencement du mois de Décembre, le Supérieur de notre Mission me chargea d'aller au cul de sac François pour voir l'endroit qui seroit le plus commode pour bâtir une Eglise & <sup>Etablis-
sement
d'une
Paroisse
au cul de
sac
Fran-
çois.</sup> un Presbytère. Ce quartier commençoit à se peupler; & comme il est très-beau & très-étendu, il y avoit apparence qu'il seroit bien-tôt rempli d'habitans, dès qu'il y auroit un Curé résident.

Le sieur de la Vigne-Granval, Capitaine des Milices de ce quartier-là, pressoit beaucoup pour qu'on fît cet établissement, mais il ne se pressoit point du tout d'y contribuer, ni d'offrir le terrain qui étoit nécessaire. Un autre Officier fort riche, appelé le Sieur du Bois-Jourdain qui avoit une Sucrerie en ce quartier-là, & qui en faisoit faire encore une autre; & un Provençal nommé Saffren, pressoient sans relâche l'Intendant & notre Supérieur d'établir un Curé. Tous vouloient la Paroisse dans le voisinage de leurs habitations, mais

1694. pas un ne la vouloit chez soi. A la fin le Sieur Joyeux Capitaine de Cavalerie, dont j'ai déjà parlé, qui avoit une très-belle place dans le milieu des terres de ces trois Messieurs, offrit de donner le terrain nécessaire pour l'Eglise & le presbytere avec leurs dépendances, à condition d'avoir le premier banc dans l'Eglise, & de n'être point obligé à se cotiser pour la construction des bâtimens. Monsieur de Marcüil Lieutenant de Roi à la Cabesterre y devoit aussi aller, & j'eus ordre de veiller à ce que l'Eglise & la maison curiale fussent placées dans un endroit sain & commode, & qu'il y eut du terrain suffisant pour le cimetiere, le jardin & la savanne du Curé. C'étoit naturellement au Pere Martelli Curé de la Trinité d'où ce quartier dépendoit, à faire ce voyage, mais il étoit broüillé avec le Lieutenant de Roi, qui lui donnoit tous les jours de nouveaux sujets de chagrin.





CHAPITRE III.

L'Auteur va au cul de sac Francois.

*Description du carbet des
Caraïbes.*

JE partis du Macouba le 12. de Decembre après que j'eus dit la Messe. Je chargeai mon voisin le Pere Breton du soin de ma Paroisse, je dînai en passant à la grande ance, & j'arrivai d'assez bonne heure au Bourg de la Trinité chez Monsieur de Mareuil, pour aller avec lui coucher chez Monsieur Joyeux à la riviere des Gallions.

Nous en partîmes le lendemain matin. Comme Monsieur Joyeux ne demouroit pas au quartier où nous allions, & qu'il n'y avoit chez lui qu'un Commandeur & des Negres, dont les provisions ordinaires ne nous auroient pas accommodé: il avoit eu soin de faire mettre dans son canot les provisions de bouche dont nous pouvions avoir besoin, afin de n'être pas obligé d'aller chez pas un de ses voisins, avant que l'affaire fut terminée. Précaution sage, dont nous vîmes l'utilité; quand nous

2694. tumes aux trois quarts du cul de sac Robert, car nous fûmes surpris d'un coup de vent d'Ouest si violent, que si nous n'eussions trouvé la pointe à la Rose pour nous mettre à couvert, je ne sçai ce qui seroit arrivé de nôtre canot, & de ceux qui étoient dedans.

*Pointe à
la Rose.*

Cette Pointe à la Rose est un cap qui forme le côté oriental du cul de sac Robert. Un Caraïbe qui y demeure en a pris le nom, ou lui a donné le sien; je ne sçai pas bien lequel des deux. Mais ce que je sçai très-bien, c'est que cette pointe nous fut d'un grand secours; nous y échoûâmes nôtre canot, & pendant que les Negres le déchargeoient pour le tirer plus haut, nous entrâmes dans le carbet du Sieur la Rose. A la peur près, je ne fus pas trop fâché de cette aventure, qui me donnoit le moyen de voir les Caraïbes dans leurs maisons, après les avoir vûs dans leurs pirogues.

Le Caraïbe la Rose est Chrétien, aussi bien que sa femme, & dix ou douze enfans qu'il a eu d'elle, & de quelques autres qu'il avoit avant d'être baptisé. Il nous reçût fort civilement, il avoit un caleçon de toile sur un habit d'écarlate tout neuf de pied en cap, c'est-à-dire, qu'il venoit d'être racouïé, car il n'étoit

n'étoit gueres plus de neuf heures quand nous entrâmes chez lui. Sa femme avoit une pagne autour des reins qui lui descendoit jusqu'à mi-jambes. Nous vîmes deux de ses filles de quinze à seize ans, qui n'avoient que les anciens habits de la Nation quand nous parûmes, c'est-à-dire, le camisa, les brodequins & les bracelets; mais un moment après elles se firent voir avec des pagnes. *Co que c'est que Pagne.* Pagne est un morceau de toile dont les femmes s'enveloppent le corps au défaut des aisselles, qui fait ordinairement deux tours, & dont les bouts qui se croisent, se replient en dedans pour le tenir ferme, & qui va pour l'ordinaire jusqu'au milieu des jambes. Il y a des pagnes plus courtes, mais rarement de plus longues. Cette espece d'habillement est fort commode, se met & s'ôte facilement; les hommes & les femmes s'en servent également dans toute la côte de Guinée. La Rose avoit quatre grands garçons bien rocoüez, avec la bande de toile à la petite corde. Le reste des enfans étoient petits, & vêtus comme ils étoient venus au monde, à l'exception de leur ceinture de rassade. Nous trouvâmes une grosse compagnie dans ce carbet; il y avoit près de tren-

1694. te Caraïbes qui s'y étoient rendus, à l'occasion dont je parlerai tout à l'heure.

Car- Les maisons des Caraïbes s'appellent
bets, Carbets, je ne sçai point l'étimologie
maisons de ce nom-là. Je n'ai jamais entendu
des Ca- dire qu'il y en eût dans toute la Marti-
raïbes. nique d'autre que celui de la Rose. Ce carbet avoit environ soixante pieds de longueur, sur vingt-quatre à vingt-cinq pieds de large; il étoit fait à peu près comme une halle. Les petits poteaux avoient neuf pieds hors de terre, & les grands à proportion. Les chevrons touchoient à terre des deux côtez, les lattes étoient de roseaux, & la couverture qui étoit de feuilles de Palmiste, descendoit aussi bas que les chevrons. Un des bouts du carbet étoit entierement fermé avec des roseaux, & couvert de feuilles de Palmiste, à la reserve d'une ouverture pour aller à la cuisine. L'autre bout étoit presque tout ouvert. A dix pas de ce bâtiment il y en avoit un autre de la grandeur à peu près de la moitié du premier, qui étoit partagé en deux par une palissade de roseaux. Nous y entrâmes, la premiere chambre servoit de cuisine; sept ou huit femmes ou filles étoient occupées à faire de la
caf-

caffave. La seconde chambre servoit 1694
apparemment pour coucher toutes ces
Dames avec les enfans qui ne sont pas
encore admis dans le grand Carbet;
il n'y avoit d'autres meubles que des
paniers & des hamacs aussi-bien que
dans le grand Carbet. La Rose avoit
auprès du sien un coffre, un fusil, un
pistolet, un sabre & un gargousier. Ses
quatre grands garçons étoient aussi ar-
mez, & avoient parfaitement bien fait
leur devoir quand les Anglois avoient
attaqué l'Isle. Quelques Caraïbes tra-
vailloient à des paniers : c'est-là où j'ob-
servai pour la premiere fois la maniere
de les faire. Je vis aussi deux femmes
qui faisoient un hamac qui étoit sur un
métier comme je l'ai décrit ci-devant.
Les arcs, les fleches, les boutons, étoient
en grand nombre, proprement attachez
aux chevrons. Le plancher étoit de ter-
re battüe, fort net & fort uni, excepté
sous les sablières où il y avoit un peu
de pente. Il y avoit un assez bon feu
vers le tiers de la longueur du Carbet,
autour duquel huit ou neuf Caraïbes
accroupis comme quand on fait ses ne-
cessitez; fumoient en attendant que
quelques poissons qu'on appelle des
coffres fussent cuits. Ces Messieurs nous

1694- avoient fait leurs civilitez ordinaires sans changer de posture, en nous disant : *Bon jour compere, toi tenir raffia.* Ils connoissoient Monsieur Joyeux, & l'aimoient, parce que quand ils alloient à la sucrerie il leur faisoit donner du sirop pour faire leur ouycou, & ne manquoit jamais de les faire boire, ce qui est un moyen infailible pour gagner leur amitié.

Comme les Caraïbes cuisent les poissons, Les poissons dont je viens de parler, étoient par le travers du feu entre le bois & les charbons pêle mêle. Je les pris d'abord pour quelques restes de buches, ne pouvant m'imaginer qu'on fit la cuisine d'une si étrange façon. Je le dis au compere la Rose qui me répondit que c'étoit leur manière; & que quand j'aurois goûté de ces poissons, il étoit assuré que je les trouverois bons, & que j'avoüerois que les Caraïbes n'étoient pas si mauvais cuisiniers que je me l'imaginois. On me permettra bien ici de ne pas rapporter précisément ses paroles, je crois que le sens suffit, & il est exactement tel que je viens de le dire.

Cependant l'heure de dîner s'approchoit, & l'air de la mer nous avoit donné de l'appetit. Je dis donc aux

Ne-

Nègres de Monsieur Joyeux d'apporter 1694
une natte, & voyant au coin du Car-
bet une belle natte étendue je crus que
c'étoit l'endroit où ces Messieurs de-
voient prendre leur repas, & qu'en
attendant qu'il en eussent besoin, nous
pourrions bien nous en servir. J'y fis
jeter la natte avec quelques serviet-
tes; on apporta du pain, du sel & un
plat de viande froide. Monsieur de Ma-
reuil & Monsieur Joyeux me pressèrent
de prendre place, c'est-à-dire de m'as-
seoir sur la natte. Après les complimens
ordinaires je m'assis, ces Messieurs en
firent autant; & nous commencions
déjà à manger quand nous primes gar-
de que ces Caraïbes nous regardoient
de travers, & parloient à la Rose avec
quelque sorte d'alteration. Nous lui en
demandâmes la raison, il nous dit qu'il
y avoit un Caraïbe mort sous la natte
où nous étions assis, & que cela fâchoit
beaucoup ses parens. Nous nous levâ-
mes sur le champ, & fîmes ôter tout
notre appareil. Le compere la Rose fit
apporter une autre natte qu'on étendit
dans un autre endroit, nous nous y
mîmes, & continuâmes notre repas à
notre aise, & fîmes boire Monsieur de
la Rose & toute la compagnie, afin de

1694. reparer le scandale que nous leur avions donné en nous asséyant sur leur mort. De cette maniere nous redevînmes amis comme auparavant.

Dans l'entretien que nous eûmes avec la Rose pendant que nous mangions, nous aprîmes que tous ces Caraïbes s'étoient assemblez chez lui pour célébrer les obseques d'un Caraïbe qui étoit sous la natte où nous nous étions assis d'abord, & qu'on n'attendoit plus que quelques-uns de ses parens de l'Isle S. Vincent pour l'enterrer tout-à-fait.

Coûtume des Caraïbes souchant la mort de leurs parens.

Car il est nécessaire que tous ses parens voyent qu'il est mort de mort naturelle pour le croire; de maniere que s'il s'en trouvoit un seul qui ne l'eût pas vû, tous les autres ensemble ne seroient pas suffisans pour le lui persuader; au contraire il croiroit qu'ils auroient tous contribué à sa mort, & il se croiroit obligé par honneur d'en tuer quelqu'un pour la venger. Cette coutume & ce point d'honneur nous parurent fort incommodes & fort impertinens. Je crois que nôtre hôte auroit bien voulu que ce Caraïbe ne lui eût pas fait l'honneur de choisir son Carbet pour mourir, parce que cette grosse compagnie diminueoit beaucoup son

son manioc, dont il n'avoit peut-être 1694
que la provision bien juste pour sa famille.

Après que nous eûmes dîné, je demandai si comme ami du deffunt nous ne pourrions pas le voir. La Rose me dit qu'ouy, & que cela feroit plaisir à toute la compagnie, sur tout si nous buvions & faisons boire à sa santé; il fit aussi-tôt lever la natte & les planches qui couvroient la fosse. Elle étoit faite comme un puits, d'environ quatre pieds de diamettre, & de six à sept pieds de profondeur. Le corps y étoit à peu ^{Comme} près dans la même posture que j'ai dé- ^{les Ca-} crit ceuz qui étoient autour du feu. Ses ^{raïbes} coudes portoient sur ses genoux, & les ^{sont en-} paulmes de ses mains souûtenoient ses ^{terraz} joües; il étoit proprement peint de rouge avec des moustaches & des rayes noires, d'une autre teinture que les ordinaires qui ne sont que de genipa. Ses cheveux étoient liez derriere sa tête, son arc, ses fleches, son bouton & son couteau étoient à côté de lui. Il n'avoit du sable que jusques aux genoux, autant selon les apparences, qu'il en falloit pour le souûtenir dans la posture où il étoit, car il ne touchoit point aux bords de la fosse. Je demandai si on le pou-

1694. pouvoit toucher, & on m'en laissa la liberté toute entière. Je lui touchai les mains, le visage & le dos, tout cela étoit très-sec, & ne rendoit aucune mauvaise odeur, quoiqu'on m'assurât qu'on n'avoit pris aucune autre précaution que de le rocoüer aussi-tôt qu'il fut expiré, après quoi on l'avoit mis dans la fosse comme nous le voyions. Les premiers de ses parens qui étoient venus, avoient ôté la sable pour visiter le corps, & comme il ne rendoit aucune mauvaise odeur, on n'en avoit point remis pour n'avoir pas la peine de l'ôter à chaque nouveau parent qui arrivoit. On nous dit que quand tous l'auroient vû, on empliroit la fosse entièrement & à demeure. Nous ne manquâmes pas de boire & de faire boire la compagnie à la santé du défunt, après quoi on remit les planches qui fermoient la fosse, & la narte par dessus. Il y avoit près de cinq mois qu'il étoit mort. J'aurois bien voulu qu'il fût arrivé quelque parent pendant que nous étions là, nous eussions été témoins de leurs ceremonies, mais il n'en vint aucun.

Cependant les poissons qui étoient au feu étant cuits, & ces Messieurs ayant appetit, les femmes apporterent deux

deux ou trois matatous chargez de ca-¹⁶⁹⁴
saves fraîches & encore chaudes, avec ^{Leur}
deux grands coüis, dont l'un étoit plein ^{manière}
de taumali de crabes, & l'autre de ^{de prendre leur}
pimentade. Cela étoit accompagné d'un ^{repas.}
grand panier de crabes bouïllies, des
coffres qui étoient au feu, & de quel-
ques poissons à grandes écailles cuits
de la même façon.

Quoique j'eusse assez bien dîné, je
ne laissai pas de m'approcher du ma-
tatou afin de goûter leur poisson &
leur saulce. Ce qu'il y a de commode a-
vec ces gens-là, c'est que leur table est
ouverture à tout le monde, on n'a pas
besoin d'être invité ni d'être connu:
pour s'y mettre; ils ne prient jamais
personne, mais aussi ils n'empêchent
qui que ce soit de manger avec eux.
Monsieur de la Rose & ses quatre
garçons firent le signe de la croix &
dirent le *Benedicite*, les autres s'en
dispensèrent parce qu'ils n'étoient pas
Chrétiens, quoiqu'ils eussent peut-être
été déjà baptisés, & qu'ils fussent en-
core prêts de l'être autant de fois qu'on
leur donneroit un verre d'eau de-vie.

J'expliquerai ce que c'est que le tau-
mali quand je parlerai des crabes.
Pour leur pimentade c'est du suc de

1694. manioc bouilli avec du jus de citron, dans lequel ils écrasent une si grande quantité de piment, qu'il est impossible à tout autre qu'à eux d'en user. J'ai déjà dit que c'étoit leur saulce favorite

Les Caraïbes n'usent point de sel.

& universelle. Il faut faire une autre remarque, qui est qu'ils ne se servent jamais de sel ; ce n'est pas qu'ils en manquent ; ils y a des salines naturelles dans toutes les Isles où ils pourroient s'en fournir, mais il n'est pas de leur goût non plus que la viande ou le poisson bouilli. J'ai sçeu d'eux-mêmes qu'excepté les crabes qui font la meilleure partie de leur nourriture, ils ne mangent rien qui soit cuit dans l'eau, tout est roti ou boucané. Leur maniere de rotir est d'enfiler la viande par morceaux, ou les oiseaux quand ils sont petits dans une brochette de bois, & de la planter en terre devant le feu,

Maniere de cuire les viandes.

& quand on juge que la viande est cuite d'un côté, on lui fait faire un demi-tour afin que l'autre côté se cuise : mais quand c'est un oiseau un peu gros comme un perroquet, un ramier ou une poule, ils ne prennent pas la peine de les plumer ni de les vider. Ils les jettent tout chauffez & tout vêtus dans le feu, & quand la plume est rotie,

ils

ils jettent dessus des cendres & des charbons, & les laissent en cet état le tems qu'ils jugent necessaire pour leur cuisson, après quoi ils les retirent; ils enlevent facilement la croute que les plumes & la peau ont faite sur la chair, ils ôtent les boyaux & le jabot, & mangent ainsi l'oiseau. J'en ai mangé plusieurs fois de cette maniere; j'en ai accommodé moi-même comme je viens de dire, & j'ai toujours trouvé que la chair toute remplie de son suc étoit d'une tendreté & d'une délicatesse admirable. Ceux qui ne me croient pas en peuvent faire l'experience à peu de frais, & se convaincre de la verité ou de la fausseté de ce que je rapporte.

Je goutai des poissons à grandes écailles, qu'on dépouilla comme si on les avoit tirez d'un étui. La chair étoit très-bonne, bien cuite & si grasse qu'on eût dit qu'on l'avoit remplie de beurre. Il est vrai que ce poisson est d'ordinaire assez gras; mais il faut convenir que quand il est cuit, sans que l'eau, le beurre ou l'huile aient changé la bonté de son suc, en s'y mêlant, il ne peut être que beaucoup meilleur.

Le Coffre est un poisson ainsi appelé *Poisson*
par- *appelé*
Coffre.

8694. parce qu'il est couvert d'une écaille assez mince, sèche & très-dure. De la queue jusques à la tête qui est jointe au corps sans qu'il y paroisse aucune distinction, il est triangulaire, & sa tête a la même figure. Lorsqu'on ouvre par un des angles un de ceux qui avoient été servis sur le matatou, on eût dit que c'étoit un pâté chaud qu'on venoit d'ouvrir; l'odeur étoit bonne, la chair blanche & bien cuite, & quoique ce poisson ne passe pas pour un des meilleurs, peut être parce qu'il a plus d'écaille que de chair, je le trouvai très-bon & très succulent.

C'étoit un vrai plaisir de voir cette grande bande de Caraïbes accroupis sur leur derriere comme des singes, manger avec un appetit qui en auroit donné à un malade, sans dire une seule parole, & épluchant avec une adresse & une vitesse admirable les plus petits pieds des crabes. Ils se leverent avec aussi peu de ceremonie qu'ils en avoient fait pour s'asseoir; ceux qui avoient soif allerent se desalterer avec de l'eau, quelques-uns se mirent à fumer, une partie se mit au lit, & le reste entra dans une conversation où je n'entendois rien, parce qu'elle étoit en Langue-Caraïbe.

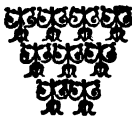
Les

Les femmes vinrent ôter les matatous & les couïs, les filles nettoyerent le lieu où l'on avoit mangé, & toutes ensemble avec les petits enfans se retirèrent à la cuisine où nous allâmes les voir manger en la même posture & d'aussi bon appetit que les hommes venoient de faire. Je fus un peu surpris que les femmes n'eussent pas mangé avec leurs maris, ou si c'étoit une regle chez la Nation, pourquoi Madame la Rose comme Chrétienne & maîtresse de la maison n'en eût pas été exceptée. J'en dis ma pensée à son mari, qui me répondit que la coutume ne le permettoit pas ; que jamais les femmes ne devoient manger avec leurs maris ; & que quand même il eut été seul, il n'eût mangé qu'avec ses grands garçons, & que la femme, ses filles, & le reste des enfans eût mangé à la cuisine. Cette coutume toute extraordinaire qu'elle paroisse d'abord, n'est pas trop sauvage ; après quelques reflexions elle m'a paru remplie de bon sens, & fort propre pour contenir ce sexe superbe dans les bornes du devoir, & du respect qu'il doit aux hommes. Les Caraïbes ne sont pas les seuls qui en usent ainsi ; je rapporterai dans un

Les femmes ne mangent jamais avec leurs maris.

1694. autre endroit quelques exemples sur lesquels les Européens devroient se regler pour éviter bien des chagrins.

Nous demeurâmes au carbet de la Rose jusques sur les trois heures après midi. Le vent s'étoit calmé tout-à-fait, il ne restoit plus que la mer qui étoit fort grosse; mais le fils aîné de la Rose s'étant offert de venir avec nous, & trois autres Caraïbes attirés par l'espérance de l'eau-de-vie, nous ayant fait la même avance, nous les primes au mot; & quoique nous eussions déjà sept Negres dans le canot, nous jugeâmes que ce secours ne nous seroit pas inutile; que le jeune la Rose nous piloteroit mieux que le Negre de Monsieur Joyeux, & que le nombre de nos nageurs étant augmenté de quatre personnes, nous irions plus vite & plus seurement.





CHAPITRE IV.

Description du cul-de-sac François.

Nous partîmes du cul-de-sac Robert sur les trois heures, le fils de la Rose gouvernoit le canot; nos sept Negres & les trois Caraïbes nageoient à l'envie les uns des autres, & nous firent passer en moins de deux heures les quatre lieuës qu'il y a de la pointe à la Rose au cul-de-sac François. Malgré la grosse mer & un grain de vent que nous eûmes en passant le cul-de-sac ou la plaine aux roseaux, nous n'eûmes aucun coup de mer, & ne prîmes pas une seule goutte d'eau.

Il étoit environ cinq heures quand nous arrivâmes au cul-de-sac François. Il s'en faut bien qu'il soit aussi beau que le cul-de-sac Robert, soit pour la largeur, soit pour la profondeur; c'est-à-dire pour son enfoncement dans les terres; car pour la profondeur de l'eau il y en a assez pour porter des vaisseaux; si une barre de sable mouvant qui est à son entrée ne les en empêche.

1694. choit. Cette barre change de situation selon le changement des marées, ou selon qu'elle est transportée çà & là par la violence de la rivière quand elle est débordée. Il y a quelques Islets qui forment ce cul-de-sac, dans l'un desquels on trouve des pierres de taille blanches assez tendres, dont on se sert pour faire les fourneaux des sucreries, c'est-à-dire qui résistent assez bien au feu, quoique beaucoup moins que les pierres grises de la Basse-terre & les rougeâtres qu'on trouve aux environs du cul-de-sac de la Trinité. La rivière porte le nom du cul-de-sac où elle se trouve; elle peut avoir trente-cinq à quarante toises de large, elle est très-profonde. La mer qui y monte la rend salée jusques à deux mille pas ou environ de son enbouchure. La pente de son lit la fait pour lors devenir en torrent comme les autres rivières de l'Isle. Les arbres qu'on appelle Paleuviers ou Mangles, qui la bordent des deux côtez, rétrécissent beaucoup son lit; mais ils y font un ombrage des plus agreables, & rendent les bords inaccessibles aux ennemis qui voudroient y faire des descentes: de sorte qu'on n'a à garder que les endroits où l'on

l'on a fait des ouvertures pour le ¹⁶⁹⁴ passage des canots, & pour la commodité de charger les barques qui y montent jusqu'à mille pas ou environ. Il est vrai qu'on paye un peu cherement le service que ces arbres rendent à ceux qui passent sur cette riviere, en les deffendant de l'ardeur du soleil; car ils entretiennent un si prodigieux nombre de moustiques & de maringoins, que l'air en est quelquefois épaissi, d'où ces insectes se répandent dans les habitations voisines en si grande quantité qu'il seroit impossible d'y demeurer si le vent ne les emportoit, ou si on ne les chassoit des maisons avec la fumée, & par le soin qu'on a de fermer les portes & les fenêtres des chambres où l'on veut dormir avant le coucher du soleil, & de n'y point porter de lumiere lorsqu'on se retire. Cette riviere est fort poissonneuse, parce que le poisson y est en seureté, n'y ayant pas moyen d'y jetter la senne à cause des racines de paletuviers sous lesquelles il se retire; de sorte qu'on n'y peut pêcher qu'à la ligne & avec des nasses. Ces deux expediens sont bons, & on prendroit assez de poisson si les requiens & les bécunes qui frequentent

1694 fort cette riviere, ne rompoient ou n'emportoient les nassés quand ils y voyent du poisson, ou ne coupoient celui qui pend à la ligne.

*Habitations des
seigneurs
Joyeux & de la
Vigne-Granval.*

L'habitation de Monsieur Joyeux est un terrain uni de mille pas en quar-ré, bornée d'un côté par la riviere dont je viens de parler, & séparée de celle de Monsieur Dubois-Jourdain par un ruisseau d'eau douce qui se jette dans la riviere. Il n'y avoit pas une heure que nous étions arrivez, que Monsieur de la Vigne-Granval nous vint prier d'aller loger chez lui, & nous en pressa si fort, que malgré la resolution que nous avions faite de n'aller chez personne, nous nous embarquâmes avec lui, & allâmes à sa maison. Elle est à cinq ou six cens pas plus haut que l'endroit où la riviere n'est plus navigable pour les barques: mais il a creusé un canal de neuf à dix pieds de large qui porte les canots & les chaloupes jusqu'à la porte de sa sucrerie, avec des rigolles qui traversent sa savanne, par le moyen desquelles il a desséché ses terres basses & noyées, & d'un marais inutile qui causoit un très-méchant air, il en a fait de très-belles prairies où il pourra plan-

planter des cannes dans la suite; à 1694.
quoi il faut ajoûter que son canal luy
donne la facilité d'embarquer ses mar-
chandises à la porte de sa maison,
sans avoir besoin de cabrovets ou cha-
rettes pour les transporter.

Nous reconnûmes dès qu'il fut nuit
combien nous avions été sages d'ac-
cepter ses offres & de venir loger chez
lui, puisque malgré toutes les précau-
tions qu'il avoit prises pour éloigner
de sa maison les moustiques & les ma-
ringoins, il y en avoit encore assez pour
desespérer ceux qui n'y sont pas accou-
tumez; d'où il est aisé de juger ce qui
nous seroit arrivé si nous fussions res-
tez dans les cases de Monsieur Joyeux,
où il ne demeure pour l'ordinaire qu'un
Commandeur, des Ouvriers & des Ne-
grés, qui sont accoutumez, du moins
en partie, à ces sortes d'incommoditez,
ou qui s'en exemptent en faisant dans
leurs cases une fumée si épaisse qu'el-
le seroit insupportable à tout autre qu'à
eux.

Le Mardi 14. Decembre tous les ha-
bitans qui avoient été avertis de nôtre
arrivée, se trouverent chez Monsieur
de la Vigne. Je dis la Messe dans une
petite Chapelle qu'il avoit fait bâtir à

1694. côté de sa maison. Après que j'eus achevé les divins Myſteres, je dis à l'Assemblée que les Superieurs ayant reconnu la neceſſité où ils étoient d'avoir un Curé réſident, étoient reſolus de leur accorder ce qu'ils demandoient ſi inſtamment, d'autant plus que la Paroiſſe de la Trinité augmentant tous les jours, il ſeroit doreſnavant tout-à-fait impoſſible au Curé qui la ſervoit de les ſecourir dans leurs beſoins. Je leur fis voir qu'il ne falloit pas beaucoup compter ſur celui qui s'établiſſoit au cul-deſac Robert qui auroit aſſez d'affaires chez lui pour l'occuper tout entier; outre que les chemins par terre étant preſque impraticables, ſur tout dans la ſaiſon des pluyes, ils ſeroient obligez de l'aller chercher; & de le reconduire dans leurs canots, ce qui ne pourroit ſe faire ſans déranger beaucoup le travail de leurs habitations. Je leur propoſai les offres de Monſieur Joyeux & la juſtice de ſes prétentions. Je les exhortai à ne pas différer la con-
 cluſion d'une affaire pour laquelle Mon-
 ſieur le Lieutenant de Roi étoit venu
 expreſſur les lieux; & enfin je les
 aſſurai que chacun pouvoit dire ſon
 ſentiment avec toute ſorte de liberté;

*Etabliſ-
 ſement
 d'une
 Paroiſſe
 au cul-
 deſac
 Fran-
 çois,*

&

& que si quelqu'un se trouvoit en état 1694.
de faire des offres plus avantageuses
que celles de Monsieur Joyeux, on les
écouteroit avec plaisir.

Il y eut quelques logeres contesta-
tions, mais enfin on convint que Mon-
sieur Joyeux & ses ayans cause auroient
le premier banc dans l'Eglise, & qu'ils
seroient exempts des contributions pour
le bâtiment ou réparations de l'Eglise
& du Presbytere ; au moyen dequoi
Monsieur Joyeux donna tout le terrain
nécessaire pour l'édifice de l'Eglise &
du Presbytere, pour le Cimetiere & le
jardin du Curé, avec le droit de met-
tre deux chevaux du Curé dans sa fa-
yanne. L'Acte fut dressé & signé, après
quoi on proceda à l'élection d'un Mar-
guillier qui fut le sieur de la Vigne.
Tous les habitans se cottiserent eux-
mêmes pour la dépense de ces bâtimens
avec beaucoup de generosité, & donna-
rent leurs billets au nouveau Marguil-
lier.

Nous sûmes après dîné visiter le
terroin ; je le choisiss à côté du ruis-
seau dont j'ai parlé. Je marquai avec
des piquets le lieu de l'Eglise, du Ci-
metiere, de la maison Curiale & de son
jardin ; Monsieur Joyeux nous laissant

1694. les maîtres de son terrain. En attendant qu'on pût bâtir l'Eglise, on convint qu'on se serviroit de la salle de la maison curiale pour y dire la Messe, & qu'on commenceroit le bâtiment incessamment. Cependant on fit une croix de bois pour planter dans le milieu de l'endroit destiné pour le Cimetiere; & on se pressa de faire une petite Chapelle de fourches en terre, pallissadée de roseaux & couverte de paille, où en cas qu'il vînt quelque Religieux avant que la maison fut faite, il pût dire la Messe sans incommoder Monsieur de Granval. On y travailla dès ce moment, & le lendemain les habitans pressèrent si bien l'ouvrage, que cette Chapelle longue de vingt-six pieds & large de quatorze, fut achevée le Jeudi au soir, & le Cimetiere presque renfermé avec une liziere du bois immortel.

On s'étonnera peut-être que Monsieur Joyeux ait été récompensé pour la cession de son terrain, & que Monsieur Monel ne l'ait point été pour celui où l'Eglise du cul-de-sac Robert a été bâtie. En voici la raison. Le terrain qu'on avoit pris dans la savanne de Monsieur Monel étoit sur les cin-

cinquante pas que le Roy se reserve ¹⁶⁹⁴ autour des Isles, en les mesurant, non pas tout-à-fait du bord de la mer, mais de l'endroit où l'herbe peut croître : quoique le Roi accorde la jouissance de ces cinquante pas à ceux qui ont le terrain qui est au dessus, il se reserve toujours la faculté de le reprendre quand il lui plaît, ou que le besoin le demande, & c'est ce qui étoit arrivé à Monsieur Monel, qui par consequent n'avoit rien à prétendre pour le terrain où l'Eglise & la maison Curiale avoient été bâties; au lieu que Monsieur Joyeux n'étoit pas dans ce cas-là. Son terrain étoit bien éloigné des cinquante pas du Roi, & comme il en étoit le maître absolu, la justice vouloit qu'on le recompensât en quelque sorte du present qu'il faisoit à l'Eglise & au public.

Le Vendredi matin je benis la Croix & la plantai. Je benis aussi la Chapelle; j'y dis la Messe & communiai beaucoup de personnes. On fit marché avec des Charpentiers pour la maison Curiale, à laquelle on devoit donner trente-fix pieds de long sur dix-huit pieds de large. Ils la devoient rendre parfaite dans six mois. Je fus fort

4694. content des habitans de cette nouvelle Paroisse; ils apportèrent des tapis d'Indienne pour tapisser la Chapelle, & donnerent de la toile pour faire des nappes, & les autres linges nécessaires à une Eglise. Ils prièrent le Marguillier de faire une collecte chez eux pour acheter des Vases sacrez, & des ornemens, parce que ceux dont je m'étois servi appartenoient à Monsieur de la Vigne.

Nous partîmes après dîné. Nous remîmes à la pointe à la Rose les quatre Caraïbes que nous y avions pris, qui étoient fort contens de leur voyage, où ils avoient bû de l'eau de vie à discretion, & en emportoient encore chacun unealebasse. Nous arrivâmes avant la nuit chez Monsieur Joyeux où nous couchâmes, & le Samedi de grand matin je m'en retournai à ma Paroisse. Je trouvai au fond Saint Jacques le Superieur de nôtre Mission, je lui rendis compte de ce qui avoit été fait; il me remercia de la peine que j'avois prise, & me pria de me trouver au Mouillage le second jour de l'année prochaine, afin de l'accompagner au Fort-Royal où il devoit aller faire les complimens du nouvel an

à Monsieur le Comte de Blenac, & 1694
lui parler de l'établissement de la nouvelle Paroisse du cul-de-sac François, afin de la faire mettre sur l'état.

Je passai le reste du mois dans ma Paroisse, où les Fêtes de Noël me donnerent assez d'occupation; car un Missionnaire qui veut s'acquitter de ses devoirs à toujours du travail, & ne trouve jamais du tems de reste.



CHAPITRE V.

Description de la Ville & de l'Eglise du Fort Royal. Mort extraordinaire de quelques personnes nouvellement venues de France. Conseil Souverain de la Martinique.

LE premier jour de l'année 1695. je 1695.
receus les complimens de tous mes Paroissiens, & des presens de la plus grande partie. On me donna entre autres choses une chevre, ou comme on dit aux Isles une cabritte, avec les trois petits qu'elle avoit eu de sa dernière portée C'étoit la plus belle & la meilleure bête qu'on pût voir. Je priai Monsieur Michel de la souffrir dans sa

4695. favanne avec les siennes. Elle auroit
 peuplé toute une Isle tant elle étoit
 féconde ; car elle faisoit trois portées
 en treize ou quatorze mois, & trois
 petits à chaque portée, & quelquefois
 quatre. Les chevreaux ou cabrittons
 des Isles, chatrez lorsqu'ils sont en-
 core au lait, sont très-estimez, leur
 chair est tendre, grasse, delicate, &
 de très-facile digestion. Je partis le
 Dimanche après le Service pour le
 Mouillage, où j'arrivai d'assez bonne
 heure pour faire mes complimens à
 l'Intendant, au Gouverneur, aux Com-
 munautez Religieuses, & à mes amis
 particuliers.

Nous partîmes nôtre Superieur &
 moi dans le canot de Louis Galere sur
 les trois heures après minuit. Il étoit
 environ sept heures quand nous arrivâ-
 mes au Fort-Royal. Nous allâmes dire
 la Messe aux Capucins, & prendre le
 chocolat chez Monsieur Houdin ; & en
 attendant qu'on pût voir Monsieur le
 General, jem'occupai à considérer l'E-
 glise & les maisons de cette nouvelle
 Ville. Les rues sont tirées au cordeau
 & bordées de maisons de différentes
 especes. Il y en avoit déjà plusieurs
 de maçonnerie dont la plupart mena-
 goient

çoient ruine, parce que tout le terrain ^{1693.}
 où la Ville est située est un sable mou- ^{ville de}
 vant, dans lequel, quand on veut faire ^{Fort}
 les fondemens d'un édifice, plus on ^{Royal.}
 creuse, & moins on trouve de solidité.
 On prétend même avoir expérimenté
 que pour bâtir avec quelque sorte d'as-
 surance, il falloit mettre le mortier &
 les premieres assises sur une certaine
 herbe courte en maniere de chiendent
 dont ce terrain est tout couvert. On
 n'a pas crû devoir suivre cette obser-
 vation en bâtissant l'Eglise. On a fait
 un grillage qui a beaucoup coûté, &
 qui n'a pas empêché que les murs
 n'ayant travaillé beaucoup, & ne soient
 surplombez & ouverts en plusieurs en-
 droits. Cette Eglise a environ cent tren-
 te pieds de longueur sur trente pieds ^{Eglise}
 de large, avec deux Chapelles qui sont ^{Parois-}
 la croisée. Les fenêtres sont à peu près ^{siales de-}
 le même effet que le capuchon des ^{servis}
 Capucins qui la desservent, c'est-à-dire ^{par les}
 qu'elles sont formées par deux arcs de ^{Capu-}
 cercle qui font un angle fort pointu ^{cins.}
 & fort desagreable à la vûë. Le dedans
 étoit peu orné & fort mal propre; &
 pour la disgracier encore davantage, on
 y a fait un portail de pierre de taille gri-
 se dont les joints de plus d'un pouce

1695. sont remplis d'un mortier bien blanc, qui est terminé en pointe comme le comble sans amortissement & sans ornemens. Avec tout cela il ne manque pas de gens qui en ont envie, & qui se donnent assez de mouvement pour en débusquer les Capucins.

Nous allâmes saluer Monsieur le General sur les neuf heures. Il nous reçût très-bien, il approuva ce qu'on avoit fait au cul-de-sac François pour l'établissement d'une nouvelle Paroisse, & nous promit de concourir avec l'Intendant pour la faire mettre sur l'Erat, & même de nous faire donner quelques quartiers avant qu'il y eust un Curé résident pour achepter les meubles qui lui seroient nécessaires. Malgré toutes nos excuses il nous retint à dîner. En attendant l'heure nous fûmes rendre visite à Monsieur le Begue Lieutenant de Roi, à quelques autres Officiers, & à deux Conseillers qui demeuroient dans la Ville.

Nous partîmes un peu après quatre heures, & arrivâmes au Mouillage avant sept heures, ayant eu une bonne brise pendant tout le chemin. Je demeurai tout le Mardi au Fort S. Pierre pour achever mes visites, & recevoir celles de

de mes amis. J'en partis le Mercredi de 1695.
grand matin, & fus dîner chez moi.

Le 10. de Janvier un vaisseau de la
Rochelle nommé le Pont d'or arriva au
Fort Royal: il y avoit plus de quatre
mois que les vaisseaux qui étoient par-
tis avec lui de France étoient arrivez,
sans qu'on en eût pû apprendre aucune
nouvelle. On étoit seur qu'il n'avoit
point été pris, on le croyoit perdu; son
arrivée fit plaisir à bien du monde, &
sur tout à quelques Marchands qui a-
voient été assez hardis pour assurer qua-
rante mille écus à soixante & quinze
pour cent, quoique selon toutes les ap-
parences, ce vaisseau dût être péri en
mer; auquel cas c'étoit un présent de
dix mille écus qu'ils risquoient de faire
à ceux qui leur avoient payé la prime.

Il vint dans ce vaisseau un assez grand
nombre de passagers, & entre autres un
de nos Religieux, appelé le Pere le
Clerc, fils ou frere d'un Conseiller au
Presidial d'Orleans. La longueur du
voyage, & mille incommoditez qu'il
avoit souffertes dans la traversée l'a-
voient rendu malade, cependant la fié-
vre l'avoit quitté trois semaines avant
qu'il débarquât, & il avoit jouï d'une
assez bonne santé depuis qu'il étoit à
terre

*Mort
très
prompte
d'un de
nos Re-
ligieux.*

1695. terre; nôtre Medecin ne laissa pas de le faire saigner & purger au bout de dix ou douze jours, & l'étant venu voir sur le soir du jour qu'il avoit pris medecine, il le trouva à table prêt à souper. Il ne manqua pas à la cérémonie ordinaire des Medecins, il lui tâta le pouls, dont le mouvement extraordinaire lui ayant fait connoître que ce Religieux étoit très-mal, quoiqu'il ne sentît pour toute incommodité qu'un grand appétit & un petit mal de tête, qu'il prenoit pour l'effet de la medecine, il l'empêcha de souper, & sans lui en dire la raison, il fit ôter ce qu'on lui avoit servi, lui fit prendre seulement un bouillon, avec lequel il lui ordonna de s'aller mettre au lit. Il n'y eut rien à repliquer à cet arrêt souverain, il alla se coucher, pendant que le Pere Cabasson nôtre Supérieur & un autre Religieux allerent reconduire le Medecin, qui leur dit d'avertir ce Religieux de se préparer à la mort, parce que suivant les indices de son pouls, il ne seroit pas envie le lendemain à midi. Cependant nos Peres ne voyant point d'altération ni de changement en lui, trois ou quatre heures après que le Medecin fut sorti, ils jugerent qu'il pouvoit bien s'être trompé, &

& qu'un avertissement de cette nature pouvoit lui faire une terrible impression ; & comme ce Religieux s'étoit confessé & avoit dit la Messe le jour précédent , ils crurent qu'il seroit assez tems de lui dire de penser à la mort le lendemain matin, en cas qu'il se trouvât plus mal. Le Pere Superieur se leva effectivement le lendemain deux heures avant le jour , & étant entré dans la chambre de ce Religieux , il le trouva presque sans connoissance. Il appella aussitôt son Compagnon qui l'avoit confessé , afin qu'il tâchât de le réconcilier pendant qu'il se prépareroit à lui donner l'Extrême-Onction , car pour le Viatique il n'étoit plus en état de le recevoir. A peine cette fonction fut-elle achevée qu'il entra en agonie , & mourut sur les neuf heures du matin. Dès qu'il fut expiré il rendit une grande quantité de sang par tous les conduits , & son corps devint en un moment tout noir & tout livide. C'étoit une marque infallible qu'il avoit été attaqué du mal de Siam qui ne s'étoit point manifesté. Le Medecin ne manqua pas de publier par tout la justesse avec laquelle il avoit prédit cette mort , qui nous fut d'autant plus sensible , que ce Religieux étoit un très-bon sujet.

1695. Il ne fut pas le seul qui mourut de cette sorte. Un jeune homme qui étoit arrivé dans le même bâtiment, étant couché au Fort Royal chez un de ses amis, s'éveilla en sursaut, & se mit à crier que quelque chose étoit tombé sur ses jambes, & les lui avoit rompuës. Ses cris éveillèrent toute la maison, on fut à lui, on alluma du feu, & on vit que ce n'étoit pas un songe, & que réellement ses jambes étoient toutes noires & sans aucun mouvement ni sentiment. On envoya chercher le Curé & le Medecin, & cependant on chauffe des linges, on le frotte d'eau de la Reine de Hongrie, on lui fait avaler de l'élixir de propriété, & tout cela inutilement; il s'écrie qu'on lui rompt les genoux, un moment après il se plaint de sentir les mêmes douleurs dans les cuisses, & à mesure que la noirceur montoit, la partie devenoit insensible. Le Curé & le Medecin arrivent dans le tems que le malade perd l'usage des bras, & s'écrie qu'on lui brisoit l'épine du dos, de sorte qu'en moins d'une demie-heure, il perdit la parole, la connoissance & la vie, sans qu'on pût lui apporter aucun remède, & son corps devint en moins de rien, comme s'il fut mort depuis plusieurs jours.

Quoi-

*Un jeune
homme
meurt
du mal
de Siam
d'une
manière
extraor-
naire.*

Quoique le vaisseau le Pont d'or ne fut pas attaqué du mal de Siam, il ne fut pas plus heureux que ceux qu'il avoit apportez aux Isles, dont plus des deux tiers moururent, ou des fatigues d'un très-long voyage, ou du mal de Siam. 1695.
Le vais-
seau le
Pont
d'or de-
sagrée &
échoué.

Comme il avoit beaucoup souffert dans trois ou quatre tempêtes qu'il avoit es-
fuyées; on jugea que les réparations qu'il
y faudroit faire excéderoient sa valeur,
de sorte qu'il fut condamné à être dé-
sagrée & échoué. Le Procureur des biens
vacquans s'en empara pour le compte
des Assureurs, & les Propriétaires per-
dirent peu de chose: mais on murmura
beaucoup contre cette action. On la ta-
xoit ouvertement de mauvaise foi, &
on disoit que ce vaisseau n'avoit d'autre
mal que celui d'avoir fait un long voia-
ge, & d'avoir trop de gages à payer à
l'équipage qui l'avoit conduit.

J'eus avis dans le même tems qu'on
avoit jugé au Conseil Supérieur de l'Isle,
qui s'assemble au Fort Royal, un pro-
cès où j'avois quelque intérêt, voici le
fait. Un certain Commandeur nommé
Dauphiné qui étoit aux Isles depuis cinq
ou six ans, après avoir servi fort long-
tems sur les Galeres, s'étoit amouraché
d'une Mulâtresse de mon voisin le fleur
du Maria-
ge d'un
blanc &
d'une es-
clave
déclaré
nul.

1695. du Roy, il y en avoit des effets. Il prétendoit l'épouser, mais comme une esclave ne peut pas se marier sans le consentement de son maître, & que les maîtres ne donnent jamais ces sortes de permissions, à moins qu'on ne leur paye leurs esclaves, ce Dauphiné étoit fort embarrassé, il crût que le plus court étoit d'enlever la Mulâtresse & de l'épouser, après quoi il esperoit que Monsieur du Roy seroit obligé de la lui ceder, au moins pour peu de chose. Il fit ce qu'il avoit prémédité; la Mulâtresse disparut, & l'on fut cinq ou six mois sans sçavoir ce qu'elle étoit devenue. On apprit enfin que Dauphiné qui étoit Commandeur chez un des principaux habitans du quartier du Fort Royal l'avoit épousée. Monsieur du Roy m'en parla, & me pria d'en écrire à M. l'Intendant afin que son esclave lui fit restituée; le mariage qu'elle avoit contracté étant nul de plein droit, & Dauphiné devant être condamné à lui payer ses dommages & interests. Je ne manquai pas d'en écrire, & aussi-tôt M. l'Intendant eut la bonté d'ordonner au Procureur General de poursuivre cette affaire au Conseil directement. Dauphiné & sa prétendue femme furent emprison-

sonnez, & le Pere Gabriel de Vire Capucin, Curé du Fort Royal, fut mis en cause. Il fut dit par l'Arrêt, que le défaut du consentement du maître de la Mulâtresse & de la publication des bans, avoit rendu les Parties incapables de contracter, & qu'ainsi il n'y avoit point eu, & qu'il n'y avoit point de mariage entre elles; que la Mulâtresse seroit remise à son maître aux frais de Dauphiné, lui condamné à l'amende & aux dépens; & sans la protection qu'il trouva, & le tour qu'on donna à l'affaire, il auroit été condamné à payer à M. du Roy une pistole par jour pour tout le tems que la Mulâtresse avoit été absente du service de son maître, selon l'Ordonnance du Roi. Le Pere Gabriel de Vire fut mandé au Conseil & réprimandé; on lui enjoignit d'être plus circonspect dans l'administration de sa Paroisse, sous les peines portées par les Ordonnances.

Dauphiné prit le parti de ramener lui-même la Mulâtresse à Monsieur du Roy. Il se munit de quelques lettres pour moi, qui m'obligerent de porter Monsieur du Roy à lui vendre la Mulâtresse. J'en fis le marché à dix-huit cens francs, sçavoir trois cens écus pour elle,



C H A P I T R E V I.

*Des Mulâtres. Maniere de les connoître.
Histoire du *** & de quelques habi-
tans blancs qui ont épousé des Ne-
gresses.*

*Origine
des Mu-
lâtres*

ON entend par Mulâtres, les en-
fans qui naissent d'une mère noire
& d'un pere blanc, ou d'un pere noir &
d'une mere blanche. Quoique ce der-
nier cas soit rare, on en a pourtant des
exemples. Quant au premier, il n'est
que trop fréquent; & ce libertinage des
blancs avec les Negresse est la source
d'une infinité de crimes. La couleur des
enfans qui naissent de ce mélange, par-
ticipe du blanc & du noir; & produit
une espece de bistre. Les cheveux des
Mulâtres sont bien moins crespus que
ceux des Negres; ils sont châtains & mê-
me assez clairs, ce qu'on ne trouve
point aux Negres. J'ai cependant veu
un Negre à Cadix qui avoit les cheveux
roux. Les Mulâtres sont pour l'ordi-
naire bien faits, de bonne taille, vi-
goureux, forts, adroits, industrieux,
courageux & hardis au de-là de l'ima-
gina-

gination; ils ont beaucoup de vivacité, ^{1696.} mais ils sont adonnez à leurs plaisirs, volages, fiers, cachez, méchans, & capables des plus grands crimes. Les Espagnols qui en sont bien mieux fournis que tous les autres Européens qui habitent l'Amerique, n'ont point de meilleurs soldats, & de plus méchans hommes.

Le nombre en seroit bien plus grand dans nos Isles, sans les peines qu'encourent ceux qui les font; car les Negresses sont d'elles-mêmes très-lascives, & les hommes blancs ne l'étant gueres moins, & trouvant beaucoup de facilité à contenter leurs passions avec ces créatures, on ne verroit autre chose que ^{Peine contre les peres des Mulâtres.} des Mulâtres, d'où il s'ensuivroit de très-grands desordres, si le Roi n'y avoit remedié, en condamnant à une amende de deux mille livres de sucre, ceux qui sont convaincus d'en être peres; mais si c'est un maître qui ait débauché son esclave, & qui en ait eu un enfant, outre l'amende, la Negresse & l'enfant sont confisqueés au profit de l'Hôpital, sans pouvoir jamais être rachetez sous quelque pretexte que ce soit. On ne peut assez louer le zèle du Roi dans la disposition de cette Ordon-

1695. nance; mais on permettra aux Missionnaires de dire qu'en cherchant à remédier au scandale que ce crime caufoit, on a ouvert la porte à un crime bien plus énorme, qui consiste dans des avortemens fréquens que les Negresses se procurent quand elles se sentent grosses, & cela fort souvent, du consentement ou par le conseil de ceux qui en ont abusé.

Les Religieux de la Charité qui ont le soin des Hôpitaux, sont fort alertes sur ce point, parce que l'intérêt des pauvres & le leur ont trop de liaison pour leur permettre de regarder avec indifférence ces amendes, & ces Mulâtres avec leurs meres. Il y avoit entre *Histoire du Frere *** Religieux de la Charité.* autres un certain Frere *** qui avoit un talent merveilleux pour faire ces découvertes, & pour en tirer partie. Il est vrai qu'il étoit aidé fort souvent par les maîtresses des Negresses, qui ne pouvant souffrir que leurs maris entretinssent leurs esclaves, lui en donnoient avis, lui aidoint à les faire prendre, aimant mieux les voir confisquées que de laisser passer l'occasion de se venger. Monsieur *** riche habitant du Fort Royal de la Martinique en peut dire des nouvelles, & il n'est pas le seul. Je l'ai

1695
l'ai cité plutôt qu'un autre, parce qu'é-
tant un parfaitement honnête homme,
son témoignage sera d'un plus grand
poids. Avec tout cela il ne laissoit pas
d'arriver souvent de fâcheux contretems
au Frere ***, car les maîtres qui se vo-
yoient dans le cas de la confiscation de
leurs enfans & de leurs Negresses, ai-
moient mieux leur promettre la liberté,
que de les voir esclaves perpetuelles de
l'Hôpital. Ils avoient soin d'instruire la
Negresse de ce qu'elle devoit répondre
quand elle seroit devant le Juge, & qu'elle
seroit interrogée sur le pere de l'enfant.
Le désir de la liberté leur faisoit retenir
leur leçon à merveille, & le défaut de
témoins qu'on ne va pas chercher dans
ces sortes d'occasions, joint à l'effron-
terie avec laquelle elles soutenoient leur
cause & celle de leur maître, faisoit
quelquefois condamner Frere *** aux
dépens.

J'ai eu quelquefois le plaisir d'enten-
dre ces démêlez; & une fois entre au-
tres, la Negresse d'un habitant d'une de
nos Paroisses soutint au Frere *** que
c'étoit lui-même qui étoit le pere de
l'enfant Mulâtre dont elle étoit acou-
chée. Par malheur pour ce Religieux il
avoit passé neuf à dix mois auparavant

1695. chez le maître de la Negresse, & y avoit couché. Le maître qui s'en étoit souvenu, n'avoit pas manqué d'en faire souvenir la Negresse, & de la bien instruire de tout ce qu'elle avoit à dire; en sorte que ce fut une scene des plus plaisantes d'entendre les circonstances qu'elle rapportoit pour prouver qu'elle n'avoit jamais connu d'autre homme que lui. Le Juge mit tout en œuvre pour l'obliger de se couper sans y pouvoir réussir; elle demeura toujours ferme, & comme elle tenoit son enfant entre ses bras, elle le presentoit au Frere *** en lui disant, *toi papa li*, & puis elle le montrait à toute l'assemblée, prétendant qu'il ressembloit comme deux gouttes d'eau au Frere.***, qui, tout accoutumé qu'il devoit être à ces sortes d'aventures, étoit tellement décontenancé, que tout le monde pâmoit à force de rire, sans pouvoir au vrai distinguer qui en donnoit plus de sujet, ou l'effronterie de la Negresse qui paroissoit accompagnée d'une grande naïveté, ou l'embarras où se trouvoit ce Religieux, homme très-sage, & reconnu de tout le monde pour incapable d'une pareille foiblesse, ou la gravité chancelante du Juge, qui malgré tous ses efforts auroit suc-

succombé, s'il n'eut fini cette scene en 1695. renvoyant la Negresse chez son maître jusqu'à plus ample information, les dépens reservez.

Quand les maîtres ne sont pas coupables de ces excès, il est facile aux Negresses de tirer d'affaires leurs amis, & leur épargner le chagrin de payer l'amende ; elles n'ont qu'à nommer pour pere du Mulâtre quelque matelot d'un vaisseau qui est parti, ou quelque soldat qu'elles ont rencontré dans le chemin, & dont elles ne savent pas le nom ; & c'est à quoi elles ne manquent gueres. Elles en sont quittes pour quelques coups de foïet, que l'on leur fait distribuer pour les rendre plus sages.

Les Religieux de la Charité auroient bien voulu obliger les Curez à leur donner avis des enfans Mulâtres qu'ils baptisoient, mais jusqu'à present ils ne l'ont pû obtenir. Les Curez ont eu de bonnes raisons pour ne point s'embarasser dans ces sortes de discussions, qui ne pouvoient que leur être desagréables, & rendre leur ministere odieux. Ils ont représenté ce que j'ai dit cy-devant, que pensant remedier à un mal, on ouvroit la porte à un plus grand,

1695. qui étoit des avortemens fréquens que les Negresses se procuroient. La plupart y sont fort adroites, & connoissent des simples qui leur font faire cette operation avec une facilité surprenante.

Les Sages-femmes cachent ordinairement la qualité de ces sortes d'enfans, quand elles les apportent au Baptême; ce qui leur est très-facile, car il ne paroît aucune différence pour la couleur entre les uns & les autres; toute sorte d'enfans étant blancs ou presque blancs, quand ils viennent au monde; ce n'est qu'au bout de huit à dix jours que la couleur qui les fait distinguer commence à paroître.

Comment on connoît un enfant mulâtre d'avec un noir.

Lorsqu'on veut être assuré de quelle couleur doit être l'enfant, Il n'y a qu'à le faire découvrir; car s'il est d'un Nègre & d'une Negresse, il a les parties naturelles toutes noires; & s'il est d'un blanc & d'une Negresse, ses parties sont blanches ou presque blanches. Si on ne veut pas venir à cette preuve, en voici une plus aisée, c'est de regarder à la naissance des ongles, c'est-à-dire, à l'endroit où les ongles sortent de la chair, car si on remarque que cet endroit soit noir, c'est une marque infail-

lible que l'enfant sera noir; mais si cet-

te

te place est blanche ou presque blanche, on peut dire avec certitude que l'enfant est Mulâtre; soit qu'il provienne d'un Blanc & d'une Negresse, ou d'une Blanche & d'un Negre. J'en ai vu & baptisé de ces deux façons, & j'y ai toujours remarqué ce que je viens de dire. 1693.

Qu'après cela les Medecins nous disent tant qu'ils voudront que les deux sexes ne concourent pas également à la production de l'enfant, & que les femmes sont comme les poules qui naturellement ont des œufs dans le corps, & que l'homme comme le coq ne fait autre chose que les détacher & perfectionner le germe. Car si cela étoit une Negresse feroit toujours des enfans noirs, de telle couleur que pût être le mâle, ce qui est tout-à-fait contraire à l'experience que nous avons, puisque nous voyons qu'elle fait des noirs avec un noir, & des Mulâtres avec un blanc. Si on marie des Mulâtres mâle ou femelle avec des personnes blanches, les enfans qui en proviendront seront plus blancs, leurs cheveux ne seront presque plus crespus. On ne reconnoitra la troisième generation que par le blanc des yeux qui paroîtra toujours un peu

1695. battu, ce deffaut cessera à la quatrième generation, pourvû qu'on continuë à les unir toujours avec des blancs ; car si on les allioit avec des noirs, ils retourneroient dans le même nombre de generations, à leur premiere noirceur, parce qu'une couleur se fortifie à mesure qu'elle s'unit à une couleur de même espece, & diminué à mesure qu'elle s'en éloigne. Les enfans qui naissent d'un blanc & d'une Mulâtresse sont appelez Quarterous, & ceux qui viennent d'un blanc & d'une Indienne, Merifs.

*Blancs
qui ont
épousé
des Ne-
gresses.*

Je n'ai connu dans nos Isles du vent que deux blancs qui eussent épousé des Negresses. Le premier s'appelloit Lietard, Lieutenant de Milice du quartier de la Pointe noire à la Guadeloupe. C'étoit un homme de bien qui par un principe de conscience avoit épousé une très-belle Negresse, à qui selon les apparences il avoit quelque obligation.

Le second étoit un Provençal nommé Isautier, Marchand au Fort S. Pierre de la Martinique. Son Curé lui mit tant de scrupules dans l'ame, qu'il l'obligea d'épouser une certaine Negresse appelée Janneton Panel, qui auroit

cu

eu bien plus de maris que la Samari- 1695.
taine si tous ceux à qui elle s'étoit
abandonnée l'avoient épousée.

Monsieur Lietard avoit de beaux petits mulâtres de son épouse noire, mais le Provençal n'en eut point de la sienne; il demeura même assez peu de tems avec elle, parce que ses compatriotes lui firent tant de honte d'avoir épousé eette créature qu'il la quitta; & elle s'en mit peu en peine, assez contente de ce qu'elle profita dans le tems qu'elle demeura avec lui, & du nom de Mademoiselle Isautier qu'elle avoit acquis par son mariage.

Quoiqu'il soit plus rare de trouver des femmes blanches débauchées par des Nègres, que des Nègresses débauchées par des blancs, cela ne laisse pas d'arriver quelquefois; & peut être que s'il y paroïssoit à chaque fois que cela arrive, le cas seroit beaucoup moins rare. Mais la honte d'une semblable action leur fait employer les mêmes remèdes dont les Nègresses se servent pour empêcher l'éclat que feroit leur crime s'il venoit à paroître. On en sçait pourtant quelques-unes qui après être tombées dans ces déreglemens, ont eu trop de confiance pour faire périr leur fruit, &

1695. ont mieux aimé porter la honte de leur crime que de le cacher par un plus grand, entre autres la fille d'un certain ouvrier du quartier du Pain de sucre, nommé ***. Cette fille âgée de dix-sept à dix-huit ans, s'amouracha d'un esclave de son pere; & malgré toute la resistance que fit ce pauvre Negre qui prévoyoit les suites de cette action si elle éclatoit, elle le pressa si fort qu'il succomba à ses instances. Elle devint grosse. Quelques-unes de ses parentes s'en apperçurent, & en avertirent son pere. Il ne fallut par lui donner la question ni au Negre pour leur faire tout avouer. Le pere vint me trouver pour me demander conseil sur cette affaire. Je lui dis d'envoyer le Negre à saint Domingue ou à la côte d'Espagne pour le vendre, & de faire passer sa fille à la Guadeloupe ou à la Grenade sous quelque pretexte, & de l'y faire accoucher le plus secretement qu'il se pourroit, lui offrant en même tems tout le secours dont il pouvoit avoir besoin. Mais la colere où il étoit contre son Negre qu'il prétendoit faire punir comme ayant suborné sa fille, ne lui permit pas de voir la bonté du conseil que je lui donnois; il alla trouver l'In-

ten-

tendant, & y conduisit son Negre. L'In- 1695.
tendant fit venir la fille & l'interrogea
sur la violence que son pere prétendoit
lui avoir été faite par son Negre. Mais
elle avoit trop d'honneur & de con-
science pour dire les choses autrement
qu'elles s'étoient passées; elle avoüa
que c'étoit elle qui avoit sollicité le
Negre, & qu'elle étoit la seule coupa-
ble dans cette affaire. On voit bien qu'a-
près cet éclat la honte de cette fille ne
pouvoit plus être secrette; tout ce qu'on
pût faire fut d'envoyer le Negre à la
côte d'Espagne où il fut vendu, & l'ou-
vrier ramena sa fille chez lui pour atten-
dre le tems de son accouchement. Il y ^{Polonois qui}
avoit apparence qu'elle seroit demeurée ^{épouse}
le reste de sa vie dans l'opprobre, s'il ne ^{une fille}
se fut trouvé un Polonois nommé Cas- ^{blanche}
mir, Scieur de long de son métier, qui ^{grosse}
s'offrit de l'épouser, & de reconnoître ^{d'un}
pour sien l'enfant dont elle accouche- ^{Negre.}
roit. Le pere vint m'apporter cette nou-
velle. Je lui dis qu'il falloit en presser
la conclusion de peur que cet homme
ne changeât de sentiment. Il suivit
mon conseil cette fois. Il amena dès
le lendemain son prétendu gendre &
sa fille avec les témoins necessaires. Je
les dispensai des Banns, & je les ma-
riai.

1695. riai. L'enfant étant venu au monde quelque tems après le mariage, le Polonois s'en déclara pere, & signa en cette qualité sur le Registre. Il est rare de trouver une pareille charité dans le siecle où nous sommes. Je doute même qu'on trouve un pareil exemple dans les premiers siecles de l'Eglise; aussi je ne prétends pas le proposer pour qu'on l'imité, mais seulement pour en conserver la memoire. Les noms des acteurs de cette scene sont inutiles; cependant si quelques curieux les veut sçavoir, il pourra consulter les Registres de la Paroisse de sainte Marie à la Cabaisterre de la Martinique dans l'année 1698.

Comment on connoît les Metifs.

J'ai dit que les enfans qui proviennent d'un blanc & d'une Indienne s'appellent *Metifs*. Ils sont pour l'ordinaire aussi blancs que les Européens. La seule chose qui les fait connoître est le blanc de leurs yeux qui est toujours un peu jaunâtre, comme il arrive à ceux qui après une longue maladie ont les yeux battus. Si une *Metif* se marie avec un blanc, les enfans qui en viennent ne conservent rien de leur premiere origine.

Dans le commencement qu'il y eût des

des Negres aux Isles, & que le liber- 1695:
tinage y produisit des Mulâtres, les Sei-
gneurs propriétaires ordonnerent que
les Mulâtres seroient libres quand ils
auroient atteint l'âge de vingt-quatre
ans accomplis, pourvû que jusqu'à ce
tems là ils eussent demeuré dans la
maison du maître de leur mere. Ils ^{Etat des}
prétendoient que ces huit ans de servi- ^{Mulâ-}
ce qu'ils avoient rendu depuis seize ^{tres ar-}
jusqu'à vingt-quatre accomplis, suffi- ^{vant} 1672:
soient pour dédommager les maîtres
de la perte qu'ils avoient faite pendant
que leurs Negresses les avoient élevez,
& de ce qu'au lieu d'un Negre qui au-
roit été toujours esclave, elle n'avoit
produit qu'un Mulâtre.

Mais depuis que le Roi a réuni les
Isles à son domaine en 1674. en les
racheptant des Compagnies qui les a-
voient possédées sous son bon plaisir,
il a fait revivre par sa Declaration la
Loi Romaine, qui veut que les en-
fans suivent le sort du ventre qui les
a portez; *Partus sequitur ventrem*; & ^{Leur}
que par conséquent les Mulâtres pro- ^{état de-}
venans d'une mere esclave soient ^{puis} 1674.
aussi esclaves. A propos dequoi je ne
dois pas oublier qu'un Conseiller du
Conseil Souverain de la Guadeloupe,

1699. citant cette Loi dans un procès où il s'agissoit de décider si un Mulâtre né après la date de la Declaration du Roi, mais avant qu'elle fut arrivée & publiée aux Isles, étoit libre ou non; ce sçavant Jurisconsulte au lieu de s'attacher au point de la difficulté que je viens de dire, ne pensoit qu'à faire parade de son latin qu'il estropioit en disant : *Patus sequitur ventris*. Belle preuve de son sçavoir, qui n'empêchoit pas qu'il ne fût d'ailleurs honnête homme, & qu'il n'eût eu l'occasion d'apprendre à parler latin plus correctement s'il avoit voulu en profiter, puisqu'il avoit demeuré quelques années au service de nos Peres, d'où il étoit monté à l'office de Maître d'Ecole, & de Chantre d'une de nos Paroisses. Il s'appelloit M. D. L. C. Il étoit Doyen du Conseil de la Guadeloupe en 1705.

Belle latinisé
d'un
Conseiller de la
Guadeloupe.

Depuis cette Ordonnance les Mulâtres sont tous esclaves; & leurs maîtres ne peuvent être contraints de quelque manière que ce soit, de les vendre à ceux qui en sont les peres, sinon de gré à gré. Ils sont obligez à servir comme les autres esclaves, sont sujets aux mêmes corrections; & s'ils s'absentent de la maison de leurs maîtres, & qu'ils aillent

ma-

marons, on peut les mettre entre les mains de Justice qui les traite comme les esclaves noirs, c'est-à-dire qu'on leur coupe les oreilles la seconde fois qu'on les met en prison pour maronage, & le jaret la troisième fois. Ces peines sont portées par les Reglemens du Roi, aussi-bien que celle qu'encourent ceux qui retirent chez eux, ou font travailler les esclaves de leurs voisins quand ils sont marons. Car pour empêcher ce desordre, ^{Peine contre ceux qui retirent les esclaves marons,} & pour punir la mauvaise foi de ceux qui étant dans des quartiers éloignez, attiroient les esclaves marons, & les faisoient travailler à leur profit, ou qui les retiroient chez eux pour priver leurs maîtres de leurs travail; le Roi les a condamné à payer au propriétaire de l'esclave, une pistole par chaque jour, depuis celui qu'il s'est absenté, jusqu'à celui qu'on le remet entre les mains de son maître.





C H A P I T R E V I I.

*Des Paletuviers ou Mangles. De leurs
differentes especes. Du Quinquina,
& des Huitres.*

*Paletu-
vier ou
Mangle
de trois
sortes.* JE croi ne devoir pas renvoyer à un
autre endroit ce que je dois écrire
des Paletuviers, dont j'ai dit que les
bords de la riviere du cul-de-sac Fran-
çois étoient garnis. Les Espagnols &
les autres Européens de l'Amerique les
appellent Mangles. A la Guadeloupe
même on leur donne ce nom plutôt
que celui de Paletuvier. Je ne sçai ce
qui a obligé les habitans de la Marti-
inique à se servir de ce terme, plû-
tôt que de celui qui est en usage par
tout ailleurs que chez eux. Il y en a
trois sortes, de rouges, de blancs & de
noirs. Le rouge est l'arbre que nous
appelons Raisinier. Le blanc est le
*Mangle
noir ou
Paletu-
vier.* Mahot. Je parlerai dans un autre lieu
du Raisinier & du Mahot. A l'égard du
Mangle noir ou Paletuvier, c'est un
Arbre qui ne vient jamais que sur les
bords des rivières ou de la mer. Son
écorce est fort brune, lisse, ployante
quand

quand elle est verte, de l'épaisseur d'une 1695
pièce de quinze sols. Dessous cette é-
corce il y a une peau plus mince, plus
tendre & moins brune. Le bois est à
peu près de la même couleur que l'é-
corce; il est dur, ployant, & fort pe-
sant. Sa feuille ressemble assez pour la
figure à celle du laurier, elle est mince
& si unie que ses fibres se distinguent
à peine du reste. Les plus gros arbres
que j'ai vû de cette espece ne passaient
pas treize à quatorze pouces de diame-
tre, & vingt à vingt-cinq pieds de
haut, leurs branches sont en grand
nombre, toutes droites & sans nœuds,
elles laissent tomber des especes de re-
jettons qui prennent racine quand ils
ont atteint le fond de la mer ou de la
riviere sur le bord de laquelle le pied
& la racine principal a pris naissance;
cette racine qui va toute droite enterre
n'est pas seule, elle est accompagnée
d'une infinité d'autres qui s'élèvent un
pied & demi, & quelquefois davantage
au dessus de la superficie de l'eau, à
quelque hauteur qu'elle puisse arriver
dans les plus hautes marées. Ces ra-
cines après s'être élevées font des ar-
cades en retombant en terre où elles
reprennent, qui s'entrelacent les unes
dans

1695. dans les autres, se soutiennent & sont comme un grillage sur lequel on peut marcher sans crainte de se mouiller tout le long des rivières & sur le bord de la mer, & souvent même très-avant. J'ai vû de ces mangles occuper plus de cinq cens pas dans la mer. Il est vrai qu'on ne peut pas marcher fort vite sur ces arcades, & qu'il faut bien regarder où l'on met ses pieds & comment on les pose, mais avec tout cela ils ne laissent pas d'être d'une grande utilité & d'une bonne défense contre les descentes & les surprises des ennemis. Car quoiqu'on puisse marcher sur ces arcades, comme il faut continuellement regarder à ses pieds & s'aider de ses mains pour écarter les branches, & se tenir ferme, cette maniere de marcher est impossible à des gens chargez d'armes & de munitions, & qui viennent pour surprendre, parce que la diligence & le silence leur sont absolument nécessaires pour réussir dans leurs entreprises, qui échoient & leur deviennent préjudiciables dès qu'elles sont découvertes, ce qui ne manque jamais d'arriver quand on marche sur des mangles, & sur tout la nuit, où le moindre bruit s'entend de fort loin, sans com-
ter

ter le danger qu'il y a de s'égarer en marchant comme à tâtons dans ces épaisses forêts, où même dans le jour le plus clair il est difficile de suivre une même route. 1695.

Outre cet avantage j'en remarque trois autres qui me paroissent d'une assez grande considération. Le premier est que ces arbres fournissent d'excellent bois pour brûler, qui fait un feu vif & ardent, & qui dure beaucoup plus à proportion qu'un autre. Ce bois revient promptement, & autant de fois qu'on le veut couper, pourveu qu'on ait soin de ne pas endommager considérablement la principale racine. On peut se servir du tronc de cet arbre pour les ouvrages où l'on a besoin d'un bois qui résiste à l'eau. On est sûr que celui là y est presque incorruptible. Sans sa pesanteur on pourroit l'employer à toutes sortes d'ouvrages, car il est doux à travailler, il est compact, ne s'éclate point, & il est très-rare qu'on le trouve vicié. *Usages des Man- gles noirs.*

Le second avantage que l'on en tire est que son écorce est très-bonne pour tanner les cuirs. On ne se sert point d'autre tan aux Îles, & on ne laisse pas de réussir parfaitement. *Ecorces de Man- gles bonnes pour tanner.*

Le

1695. Le troisiéme est que les racines & les branches qui sont dans l'eau, servent à recueillir les semences des huîtres, qui s'y attachent, s'y nourrissent & y multiplient à merveille. Dans les autres pais du monde, du moins autant que je l'ai pû voir ou apprendre, on pêche les huîtres en les détachant des rochers qui sont au fond de la mer, on peut dire que dans celui-ci on les cueille sur les arbres. Ces huîtres sont petites, à peine les plus grandes arrivent-elles à la grandeur de celles de Cancalle en Bretagne; mais elles sont délicates, grasses, blanches, tendres & d'un très-bon goût. On peut croire que pendant que nous fûmes au cul-de-sac François nous n'en manquâmes pas. Il faut seulement observer de ne manger que celles qui trempoient dans la mer quand on les a cueillies, parce que celles qui se trouvent au dessus de la surface de l'eau, soit que la mer ait baissé dans son reflux, soit que les racines aient crû, ne sont pas si bonnes à beaucoup près, pour l'ordinaire même elle sont douceâtres, plus dures, plus maigres & plus petites que celles qui sont toujours sous l'eau.

Le Mangle au Paletuvier rouge que
nous

On
cueille
des huî-
tres sur
les Man-
gles
noirs.

nous appellons aux Isles Raïsinier, vient ¹⁶⁹⁵
toujours au bord de la mer & des rivie-
res vers leurs embouchures, mais ja-
mais dans l'eau soit douce ou salée, *Mangle*
quoique la mer quand elle est grosse, *rouge ou*
ou les rivières quand elles sont debor- *Raïsi-*
dées, ne lui portent aucun prejudice. *nier.*
Les racines qui le soutiennent ne sont
point en arcades comme celles du pre-
cedent. Il vient en pleine terre, & re-
vient autant de fois qu'on le coupe,
pourvu qu'on empêche les bestiaux de
brouter ses bourgeons à mesure qu'il
pousse, parce que cela le fait mourir.
Cet arbre vient très-gros & très-grand,
mais très-mal fait. Ses branches se ren-
versent vers la terre, elles sont tortuës
& noueuses, & embarrassent extrême-
ment le terrain qu'elles occupent. J'ai
trouvé de ces arbres qui avoient près
de deux pieds de diametre, & plus de
vingt-cinq pieds de hauteur, avec quan-
tité de branches très-grosses & fort
étenduës; mais cela est rare, parce-
qu'on ne lui donne pas le tems de croî-
tre & de demeurer sur pied assez long-
tems pour acquerir cette grandeur &
grosseur. L'écorce est mince & grise.
Lorsque l'arbre est jeune, elle est unie
& fort adherente; mais quand il est
vieux,

1695. rir il pousse de petits scions, comme la vigne, qui se chargent de petits grains, qui en s'ouvrant, produisent une très-petite fleur blanche, d'une odeur douce à peu près comme celle de la vigne. A ces fleurs succèdent des fruits tout ronds d'environ quatre lignes de diamètre qui sont verts avant d'être mûrs, & qui deviennent violets quand ils ont acquis toute leur maturité. Ils sont bons, leur goût approche de ces gros raisins qu'on appelle, chasselas. On en fait un petit vin assez agreable ; mais la maniere la plus ordinaire de les manger, est après les avoir lavez de les passer dans un blanc d'œuf battu avec un peu d'eau rose ou de fleurs d'orange, & ensuite les rouler dans du sucre bien blanc, bien sec & bien pilé jusqu'à ce qu'ils en soient bien couverts. On les sert de cette maniere, ils semblent de grosses dragées. Ils seroient bien plus estimez si leurs noyaux occupoient moins de place.

Maniere d'accommoder le fruit.

Les Caraïbes prétendent que quand il y a une abondance extraordinaire de ce fruit, c'est un pronostique assuré d'un ouragan cette année-là. J'ai expérimenté plusieurs fois qu'ils se trompoient.

L'arbre

L'arbre que nous appellons Mahot ^{1695.}
aux Isles, & Mangle blanc par tout aill- ^{Mangle}
leurs, vient ordinairement sur les bords ^{blanc ou}
des rivieres, & ses branches s'étendent ^{Mahot.}
sur la surface de l'eau, comme si elles
vouloient jouir de sa fraîcheur. On en
trouve assez au bord de la mer, mais il
ne vient pas si bien, qu'auprès des ri-
vieres, à moins qu'il ne se trouve sur
des costiers élevées. Son écorce est gri-
se, de l'épaisseur d'un demi-écu. Le bois
est blanc; il est assez souple quand il est
verd; mais il se seche dès qu'il est cou-
pé, devient très-leger & très-cassant.
Le dedans est rempli de mouelle com-
me le sureau, quoiqu'en plus petite
quantité. La feuille est presque ronde
de trois à quatre pouces de diametre;
elle est fort lisse, fort tendre & fort
douce. Il porte deux fois l'année des
fleurs jaunes, qui s'épanouissent à peu
près comme des tulippes, mais qui sont
beaucoup plus grandes. Je n'ai point re- ^{Utilité}
marqué que ces fleurs fussent suivies ^{du Ma-}
d'aucun fruit, graine ou semence qui ^{hot.}
servît à multiplier l'arbre; il vient de
bouture, & se multiplie de lui-même,
parce que ses branches touchant à terre
y prennent racine pour peu que le terrain
soit humide. Malgré la sterilité, il ne

1695 laisse pas d'être fort utile aux habitans, parce que son écorce sert à faire des cordes de toute espece, qui sont si bonnes, que nos Corsaires & Flibustiers en ont souvent agrée entierement leurs bâtimens. Plus on coupe le mahot, plus il pousse de branches. Elles sont longues, assez droites & sans nœuds, mais comme elles sont foibles & en grand nombre, elles tombent les unes sur les autres, s'entrelassent & embarassent extrêmement le terrein. Dès qu'on les a coupées, on enleve facilement l'écorce qui les couvre, parce que la seve dont la branche est remplie, fait que l'écorce n'y est pas fort adhérence, ce qui ne se trouve plus quand on les laisse un peu secher.

*Manis-
re de se
servir de
l'écorce
du Ma-
hot.*

Lorsqu'on a levé cette premiere écorce, on peut encore tirer de longs filets d'une peau qui est entre elle & le bois. Ces filets sont fort doux, fort blancs, fort souples; on les tond facilement, & on en fait de bonne ficelle. Les Negres en font des hamacs à jour en forme de rezeau. J'en ai vû de fort propres. Les Caraïbes filent cette seconde écorce comme si c'étoit de la pite.

Quant à la grosse & premiere écorce, on la bat entre deux pierres pour sepa-
rer

rer la partie qui est dure & véritablement du bois, d'avec celle qui est plus molle & plus tendre. On en fait des cordes de toutes grosseurs, qui sont très-bonnes, & qui ne pourrissent pas facilement dans l'eau. 1695.

Je n'ai jamais vû de ces arbres qui eussent un pied de diamètre, parce qu'on ne leur donne pas le tems de devenir si gros. On les coupe trop souvent, il n'y a que leur souche ou tête qui devient fort grosse, à peu près comme celle des Saules. Quand ce bois a pris une fois racine dans un endroit, il n'est pas facile de le détruire, parce que ses racines courent beaucoup, & quelque petites qu'elles soient, elles poussent incessamment; de manière que lorsqu'on veut purger un terrain de ces sortes d'arbres, il ne faut pas se contenter de couper les racines, il faut les arracher soigneusement & entierement: car malgré l'utilité qu'on retire de ces arbres, & le besoin qu'on en a, on est obligé de les détruire, quand ils se trouvent proche des maisons, & sur tout à la Martinique, parce que les volailles trouvent des niches sous les racines où elles se retirent, vont pondre leurs œufs & les couvent, ce qui

*Incommodité
des Ma-
hosières.*

1695. d'animaux nuisibles, des Negres pour les dérober avec d'autant plus de facilité, que l'épaisseur des branches & des feuilles les cachent facilement; en second lieu, des rats qui sont fort friands des œufs, & qui dans l'occasion mangent aussi les poulets; & enfin des serpens qui font une guerre continuelle aux volailles & aux rats; car c'est une regle generale, que où il y a des rats & des volailles, on y trouve toujours des serpens. Or comme le voisinage de ces trois sortes d'animaux n'est pas agréable, & ne tend pas à augmenter le nombre des poules & des poulets, il vaut mieux se passer d'avoir une mahotiere proche de sa maison.

J'ai vu dans les montagnes de la Guadeloupe deux sortes d'arbres qui ont un très-grand rapport aux mangles noirs.

Paletuviers de montagne, espece de Mangle. Le premier s'appelle, Paletuvier de montagne. Il ne croît point aux bords de la mer, mais seulement dans les montagnes qui en sont éloignées, & sur les bords des rivieres ou torrens qu'on trouve dans les coupes de ces montagnes. Sa feuille est presque entierement semblable aux mangle du bord de la mer. Son écorce est noirâtre, de l'épaisseur

leur d'un écu; elles s'écaille facilement, 1695.
de sorte que l'arbre paroît tout crevassé.
Sous cette premiere écorce il y a une
peau d'un rouge brun, bien moins épaisse
que la premiere, qui est lissée, qui
ne se crevasse point, lorsque la premiere
est ôtée, quoiqu'elle ne soit pas fort
adherente à l'arbre. Ces deux écorces
sont fort ameres, le bois en est brun
quand on l'entame, on le trouve plus
gris à mesure qu'on approche du cœur.
Il est roide, assez pesant, dur, naturellement
sec, & sans beaucoup de sève. Il ne vient
jamais fort gros; le plus gros que j'ai
veu, n'arrivoit pas à un pied de diametre.
Il n'est pas bien rond. Quant à sa hauteur,
j'en ai trouvé de vingt-cinq à trente
pieds de tiges. Ses branches ne s'étendent
pas beaucoup; elles sont assez garnies
de feuilles. Ce qui le fait ressembler
au mangle du bord de la mer, & qui lui
en fait donner le nom, est que son tronc
est porté tout en l'air. La principale
racine du plus gros n'avoit pas trois
pouces de diametre à l'endroit où elle
se joignoit au tronc, & à peine en
avoit-elle un à fleur de terre; mais
elle étoit aidée de quinze ou vingt
autres, qui partoient de la circonférence
du bas du tronc, & qui

1695. soutenoient l'arbre en faisant des arcades, de sorte que d'une racine à celle qui lui étoit opposée, il y avoit sept à huit pieds; & ainsi l'arbre étoit porté en l'air, & élevé de terre d'environ trois pieds. Ces racines sont couvertes d'une peau noirâtre par dessus, & rouge en dedans; le cœur de la racine est rouge, elle est liante, pleine d'un suc amer & assez tendre.

Nous nous servons de ce bois pour faire des sablières, des fairages & des traverses aux cases de pailles où on conserve les bagages, & à celles des Nègres, parce qu'il est droit & roide, & qu'il y a peu à travailler pour l'équarrir.

Depuis que je suis revenu en Europe, les conversations que j'ai eues avec des voyageurs & des marchands de Cadix qui avoient été aux Indes Occidentales, m'ont fait penser que cet arbre pouvoit bien être celui qui produit le *Quinquina*. J'ai lû des Relations qui m'ont confirmé dans cette pensée, parce que tous conviennent que le *Quinquina* n'est autre chose que l'écorce de certains mangles qui se trouvent dans les montagnes du Pérou sur les bords des ruisseaux ou des lacs d'eau douce qui y sont.

*Pensée
de l'Au-
teur sur
le Quin-
quina.*

font. Comme la description qu'on m'en a faite convient presque en tout à l'arbre que je viens de décrire, j'ai lieu de croire que son écorce première ou seconde est le véritable Quinquina. La seule différence qu'il y a entre les mangles du Pérou & ceux de la Guadeloupe, est que les premiers sont des arbres nains, & les seconds de grands arbres. Cette différence est peut-être avantageuse à ceux de la Guadeloupe, & leur écorce pourra avoir d'autant plus de force & de vertu, que l'arbre qu'elle couvrait aura de grandeur, & tiré plus de substance du fond où il est planté. J'ai écrit à quelques-uns de mes amis à la Guadeloupe pour avoir de ces écorces, dont je ne manquerai pas de faire l'expérience dès que j'en aurai. Si elle réussit, ce ne sera pas un petit avantage pour cette Isle, du moins pendant quelque tems, car les meilleures choses deviennent méprisables & hors d'usage, dès qu'on les a facilement & à bon marché.

Le second arbre n'a point d'autre nom que celui de sa couleur, & comme il est jauné, on l'appelle Bois jaune: mais aussi comme il n'est pas le seul de cette couleur & de ce nom, il me semble qu'on doit l'appeller Manglé ou Palétu-

*Manglé
jaune.*

1695. vier jaune. Sa feuille est si semblable à celle du précédent, que ce n'est pas la peine de la décrire de nouveau, elle est seulement beaucoup plus grande, & l'arbre est aussi bien plus grand & plus gros. J'en ai vû de plus de deux pieds de diamètre, & de trente pieds de tige droits comme une fleche. L'écorce qui est épaisse de sept à huit lignes, est d'un jaune fort pâle; le bois & sur tout le cœur, est d'un jaune fort vif. Il a les fibres longues & déliées, le grain fin & pressé; il est roide, & très-bon à quelque forte d'ouvrage qu'on l'employe, & en quelque lieu qu'on le mette. Ce qui le rend semblable au Paletuvier de mer & de montagne, c'est que son tronc est porté en l'air sur plusieurs racines qui le soutiennent & l'appuyent comme des arcades, & le tiennent fort élevé hors de terre. J'en ai vû qui étoient élevés de plus de huit pieds. La racine principale tombe à plomb du centre du tronc; elle est très-petite par rapport à l'arbre qu'elle soutient. Si on incise les racines ou le tronc, il en sort une gomme jaune & amere, dont les Negres se servent après l'avoir fait chauffer & dissoudre dans de l'eau-de-vie, pour oindre la tête des petits enfans qui ont la gale ou la

*Remede
pour la
teigne.*

la teigne. Elle les guérit promptement 169.
& les nétoye parfaitement bien.

Ce qui m'a donné occasion de connoître la bonté de ce bois & sa durée, est que faisant faire un chemin dans une costiere, où une avalasse d'eau avoit emporté plus de cent pas de terre en largeur, avec tous les arbres qui s'y étoient trouvez, il y avoit environ quar-^{Comment}torze ans. Je trouvai en fouillant la ter-^{l'Au-}re, tous les arbres pourris, parce qu'ils ^{teur a} étoient entierement ensevelis sous ter-^{décom-}re, & que pour peu qu'il plût, elle en ^{vers la} demeueroit toute imbibée; & je ne trou-^{bonté de}vai que ce seul arbre qui eut resisté pendant tant d'années à l'humidité, ou plutôt à la pourriture. Ses racines, son tronc, son écorce & ses branches, bien que toutes ensevelies dans la terre & dans la bouë, étoient en bon état. Je le fis couper en billes, & ensuite debiter partie en cartelage, & partie en planches; ce bois étant poli étoit d'une couleur jaune très-vive.

La gomme de cet arbre ne perd presque rien de sa couleur en sechant, Elle devient très-dure, & est toujours fort amere.



C H A P I T R E VIII.

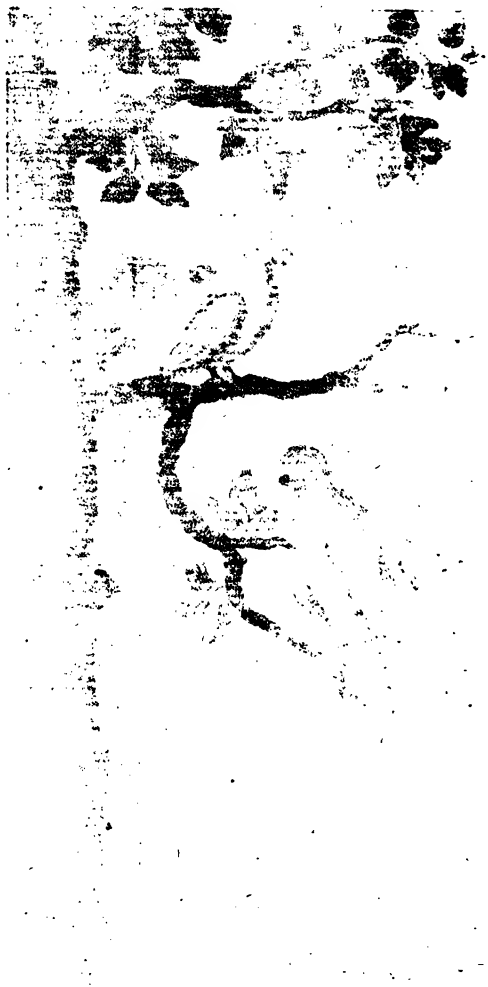
*Des différentes especes de Perroquets
des Isles. Passage des Gallions
d'Espagne.*

LE Perroquet est un oiseau trop connu pour m'arrêter à en faire la description. Il y en a de trois especes; l'Aras, le Perroquet & la Perrique. On trouve ces trois especes dans chacune de nos Isles, & il est aisé de remarquer à leur plumage de quelle Isle ils sont. Ceux de la Guadeloupe sont communément plus gros que les autres, & les Perriques sont les plus petites.

*Aras,
premiere
espece
de Perroquets.*

L'Aras que je mets dans la premiere espece, est le plus gros de tous les Perroquets, soit des Isles, soit de terre ferme. Il est pour l'ordinaire de la grosseur d'une poule à fleur. Les plumes de la tête, du col, du dos & du ventre sont de couleur de feu; ses ailes sont mêlées de bleu, de rouge & de jaune; & sa queue qui est longue de quinze à vingt pouces, est ordinairement toute rouge; il a la tête & le bec fort gros, l'œil assuré; il marche gravement; il parle très-





très-bien quand il est instruit étant jeune; il a la voix forte & distincte; il est familier & aimant fort à être caressé. 1695.

Un de nos Religieux en avoit un qui s'étoit rendu si familier avec son maître, & qui l'aimoit tellement qu'il en étoit devenu jaloux; personne ne pouvoit approcher de ce Religieux, sans s'exposer à être mordu. On étoit contraint de l'enfermer, lorsqu'il alloit dire la Messe, & quand on oublioit de le faire ou que l'Aras se pouvoit échaper; il le suivoit, se mettoit sur le marche pied de l'Autel, & ne souffroit pas que le Clerc approchât de lui.

Cet oiseau nous donna un jour une *Histoire* scène des plus plaisantes. Il s'échapa *d'un* pendant qu'on faisoit la barbe à quel- *Aras.* ques-uns de nous, & ayant trouvé son maître dans le même lieu, il se plaça selon sa coutume auprès de lui, & demeura en repos jusqu'à ce que son maître s'assit pour se faire raser, il commença aussi-tôt à dresser ses plumes; on le caréssa; on lui donna à manger; & on fit si bien qu'il souffrit que le barbier lavât son maître; mais quand il vit qu'il prenoit le rasoir & qu'il s'approchoit, il se mit à crier de toutes ses forces, & se jeta à une de ses jambes où

1695. il le mordit si furieusement, que le sang en couloit en abondance. Quoique nous fussions fâchez de la disgrâce du barbier, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'empressement que l'Aras témoignoit pour défendre son maître; il sauta d'abord sur ses genoux, & de-là sur son épaule, d'où il sembloit menacer tout le monde, en criant, ouvrant le bec, & tenant toutes ses plumes hérissées. Il fallut du tems à son maître pour l'apaiser; il le porta enfin dans une chambre, & l'enferma pour donner le tems au barbier de panser sa jambe & de lui faire la barbe. C'étoit quelque chose d'étonnant d'entendre les cris de l'oiseau, & les efforts qu'il faisoit en rongant la porte pour sortir. J'avois un gros dogue qui caressoit souvent le maître de l'Aras; il en devint jaloux au point que dès qu'il le voyoit, il couroit ou voloit à lui, se jettoit sur son dos & le mordoit. Je ne croi pas qu'on pût voir au monde un animal plus affectionné à son maître. Il parloit fort bien & fort distinctement; lorsqu'on entendoit sa voix sans le voir, il étoit difficile de distinguer, si c'étoit celle d'un oiseau ou d'un homme.

On distingue les Perroquets des Isles
de

de la Terre-ferme, de Guinée par leur 1695
plumage qui est tout different, ceux de *Perro-*
la Guadeloupe sont un peu moins gros ^{quets,}
que les Aras; ils ont la tête, le col & ^{leurs}
le ventre de couleur d'ardoise avec quel- ^{différen-}
ques plumes vertes & noires; le dos est ^{ces selon}
tout verd, les aîsles sont vertes, jaunes
& rouges. ^{leur país}

Ceux de la Dominique ont quelques
plumes rouges aux aîsles, à la queue &
sous la gorge, tout le reste est verd.

Ceux de la Martinique on le même
plumage que ces derniers, excepté que
le dessus de la tête, est de couleur d'ar-
doise avec quelque peu de rouge.

Les Perroquets de ces trois Isles sont
fort gros, & apprennent facilement à
parler, sur tout quand ils sont jeunes.

Des trois que j'avois achetez, il y en
avoit un de la Guadeloupe, les deux au-
tres étoient de la Dominique. La gros-
seur de celui de la Guadeloupe me fai-
soit croire qu'il étoit vieux & qu'il n'ap-
prendroit jamais. Il ne faisoit que criail-
ler, & comme il avoit la voix extrême-
ment forte, il me rompoit les oreilles;
cela m'obligea de le faire tuer; mais je
m'en repentis presque aussi-tôt; quel-
ques-uns de mes Paroissiens étant ve-
nus chez moi, pendant que mon Negre.

1695. le plumoit, m'assurèrent qu'il étoit tout jeune, & que ses cris étoient ce qu'on appelle *cancaner* au langage des Isles, qu'il auroit appris à parler en peu de tems, & auroit surpassé les autres. Sa voix étoit très-forte. Comme le mal étoit sans remede, je le fis mettre en daube; la viande en étoit très-bonne, délicate & succulente. Quand ces oiseaux sont vieux on en fait de la soupe; on prétend qu'ils valent les perdrix; je m'en rapporte à ce qui en est. J'ai plus mangé de perroquets que de perdrix d'Europe. Lorsque les perroquets sont jeunes on les met à la broche, sur le gril, ou en compote comme des pigeonnoux, & comme ils sont ordinairement fort gras, ils sont par conséquent extrêmement délicats & tendres.

Je mis les deux autres qui me restoient en pension chez une de mes Paroissiennes, c'est ce que je pouvois faire de mieux pour leur apprendre à parler. On sçait que les femmes ont le don de la parole, & qu'elles aiment à s'en servir; en effet, quoique mes perroquets fussent vieux, ils étoient en une si bonne école, qu'ils apprirent en perfection, sur tout le mâle, car la femelle ne voulut jamais parler qu'après la mort de son

son mari. Je ne sçai si c'étoit par respect 1695
qu'elle gardoit ainsi le silence, ni qui le
lui avoit appris, car assurément ce n'étoit
pas sa maitresse, quoiqu'il en soit, la mort
du mâle m'ayant donné un peu de cha-
grin, je me défis de la femelle pour n'en
pas avoir une seconde fois. Je les avois
gardez près de quatre ans, quand le mâle
fut écrasé par le contrevent d'une fenê-
tre. Ils étoient si privez, que quoiqu'ils
eussent toutes leurs ailes, & qu'ils vo-
lassent par tout jusque dans les bois, je
n'avois qu'à siffler pour les faire reve-
nir. J'avois lieu d'espérer que cette li-
berté leur donneroit le moyen de faire
des petits, cependant ils n'en firent point.
On disoit qu'étant hors de leur pays *Perro-*
ils ne produisoient plus; mais je suis *quets*
convaincu que cela n'est pas véritable, *nez à*
puisque Madame Auger veuve du Gou- *Paris.*
verneur de Saint Domingue étant à Pa-
ris en 1707. eut deux de ses perroquets
qui firent des petits & des œufs plusieurs
fois. Il est vrai que les petits ne vécu-
rent pas; mais n'importe, cela suffit
pour prouver qu'ils peuvent produire
en toutes sortes d'endroits, puisqu'ils
l'ont fait dans un climat aussi froid que
celui de Paris.

Les perroquets de la riviere des Ama-
zonca

1695. zones sont plus petits que ceux de nos Isles. Ils sont tous verds, excepté la tête, dont le dessus est jaune.

Ceux de Guinée sont gris, couleur de cendre. Ils ont les ailes & la queue presque toutes rouges.

Chaque Isle & chaque contrée de la Terre-ferme produit ses Perroquets, que l'on distingue par le plumage. Tous ces oiseaux vivent très-long-tems, quoiqu'ils soient sujets à un mal qui leur fait souffrir les mêmes accidens que le mal caduc, fait ressentir aux hommes. Ils vivent tous de fruits & de graines, & leur chair contracte l'odeur & la couleur du fruit ou graine dont ils se nourrissent. Ils deviennent extrêmement gras dans les saisons que les goyaures sont meures, & ils ont une odeur de muscade & de gérofle qui fait plaisir quand ils mangent des graines de bois d'Inde. Ils ne pondent jamais que deux œufs, que le mâle & la femelle couvent l'un après l'autre. Ces œufs sont à peu près de la grosseur de ceux de pigeon; ils sont picottez & marquetez de differens points, comme ceux des perdrix. Ils choisissent des trous dans les arbres pour faire leur nid: pour peur qu'un trou de pourriture ou de branche

rompuë soit commencé, ils l'ont bien-^{1695?}
tôt agrandi avec leur bec; c'est là que
sans autre matiere que quelques unes
de leurs plumes, ils pondent leurs œufs,
les couvent & élèvent leurs petits.

On appelle Perriques la troisiéme es-^{Perri-}
pece des Perroquets. Elles sont toutes ^{ques,}
très-petites, & c'est en partie leur peti-^{troisié-}
tesse qui fait leur beauté. Celle de la ^{meespece}
Guadeloupe sont à peu près de la gros-^{de Per-}
seur d'un merle, toutes vertes, excepte
quelques petites plumes rouges qu'elles
ont sur la tête. Leur bec est blanc; elles
sont fort douces, caressantes, & ap-
prennent facilement à parler. Celles du
Bresil sont entierement vertes; leurs
plumes semblent couvertes d'un petit
duvet blanc très-fin, qui les fait paroî-
tre comme d'un verd argenté. Elles ont
la queue fort longue, la tête bien faite,
l'œil vit, le bec noir & fort recourbé;
elles sont fort privées, & semblent ai-
mer à s'entretenir avec les personnes;
il est rare de leur voir garder le silence,
car qu'elles entendent parler, soit de
jour ou de nuit, elles se mettent de la
partie, & veulent toujours avoir le des-
sus. Elles vont toujours en troupes, &
suivent les graines & les fruits à mesu-
re qu'ils meûrissent. C'est un vrai plai-
sir

1695. fir de les entendre quand elles sont sur un arbre, leur plumage verd empêche qu'on les puisse distinguer des feuilles, quoique leur babil fasse connoître qu'elles y sont en grand nombre, de sorte qu'un chasseur qui n'est pas fait à ce badinage, se desespere d'entendre sa proye si proche de lui sans la pouvoir voir ni la tirer. Le remede à cela est de demeurer en repos & en posture de tirer, parceque ces babillardes ne peuvent pas demeurer long-tems en la même place; quand elles ont un peu becqueté une baye ou un fruit, elles volent à un autre, on les voit alors & on les tire. Elles regardent tomber celles qu'on a tirées & crient de toutes leurs forces, comme si elles vouloient chanter injures au chasseur. Elles sont pour l'ordinaire très-grasses, & ont un goût merveilleux, sur tout dans la saison des graines de bois d'Inde. Après qu'elles sont plumées & vidées, on les enveloppe dans les feuilles de vigne pour les faire rotir. C'est un manger des plus délicats.

Maniere de chasser aux Periques.

Passage des Galions d'Espagne Le jeudi vingt-huit Janvier les Galions d'Espagne passerent devant le Ma- couba, environ à une lieuë & demie au large. Ils étoient au nombre de dix-sept

avec

avec deux petites fregattes ou pataches. 1695;
Dès qu'on les apperçût, & avant qu'on ^{vant la} connût qui ils étoient, on donna l'alar- ^{Marti-}
me, & les habitans se rendirent avec ^{nique.}
leurs armes au quartier d'assemblée,
pour marcher de là selon les ordres qui
leur seroient donnez. Mais quand on
reconnut que c'étoient les Gallions d'Es-
pagne, chacun s'en retourna chez soi,
bien assuré que ces Messieurs étoient
trop pacifiques pour rien entreprendre
contre nôtre repos. Ces vaisseaux nous
parurent fort chargez de monde. Ils a-
voient la plûpart trois galeries, ce qui
les faisoit paroître fort élevez; il y en
avoit sept ou huit qui paroissoient avoir
ou du moins qui pouvoient porter cin-
quante ou soixante canons. Les autres
n'en paroissoient pas si bien pourvûs.
Par bonheur pour eux, nous n'avions
pour lors qu'un seul vaisseau de guerre,
& tous nos Flibustiers étoient dehors.
S'ils étoient venus un peu plûtôt, nous a-
vions cinq gros vaisseaux qui en auroient
rendu bon compte, & qui leur auroient
fait terminer leur voyage au Fort Royal
ou au Fort Saint Pierre. Ils mouillèrent
sous le vent de la Dominique, où ils fi-
rent de l'eau & du bois.



C H A P I T R E I X.

*Des Toulouroux, des Crabes, des Ciri-
ques. D'une maladie appelée mal
d'estomac.*

*Crabes
de diffé-
rentes
espèces.*

Nous eûmes dans les premiers jours du mois de Mars quatre ou cinq grains de pluye, qui nous amenèrent un nombre presque infini de Toulouroux. C'est une espèce de Crabes de terre faites à peu près comme celles que l'on prend dans les mers d'Europe, mais bien plus petites, puisque les plus gros Toulouroux n'ont pas plus de deux pouces & demi ou au plus trois pouces de largeur. Leur écaille est assez dure, quoiqu'elle soit mince. Elle est rouge; le milieu du dos est d'un rouge-brun, qui s'éclaircit peu à peu, jusque sous le ventre qui est d'un rouge fort clair. Leurs yeux sont noirs, durs comme de la corne, qui sortent & qui rentrent dans leurs orbites, comme ceux des Ecrevisses, Il ont quatre jambes de chaque côté, composées chacune de quatre articles, dont le dernier est plat & terminé en pointe; c'est avec cela qu'ils

qu'ils marchent & qu'ils raclent la terre. 1695.
 Outre ces huit pieds, ils ont encore deux mordans bien plus gros que les jambes, dont les extremittez faites comme celles des Crabes de mer, pincement bien fort & coupent les racines, les fruits & les feuilles dont ils se nourrissent. Le gauche est toujours plus petit que le droit. Quand ils marchent & qu'ils rencontrent quelque chose qui leur fait peur, ils frappent leurs mordans l'un contre l'autre, comme s'ils vouloient à leur tour épouventer leurs ennemis. Si on les prend par une jambe ou par un mordant, ils vous la laissent à la main & s'enfuyent, car ils ont cela de commun, que leurs jambes se détachent par piéces de leurs jointures, comme si elles n'y étoient que colées; & s'ils ont le bonheur des'échaper, il leur revient une autre jambe ou un autre mordant l'année suivante. La raison qui le fait croire, est qu'on trouve fort souvent des dépouilles de Crabes ou de Tourlouroux auxquels il manque quelque membre, & cependant l'animal qui l'a quitté & qui est dans des feuilles ou sous des racines auprès de sa vieille peau, a tous ses membres; sans qu'il lui en manque aucun. Quand les Crabes sont dans cet

*Adresse
des Crabes pour
s'échaper
quand
elles
sont prises.*

1695. cet état, on les appelle Crabes bourfières; leur écaille n'est pas plus dure alors que du parchemin mouillé; elles sont extrêmement foibles; elles ne peuvent souffrir l'air, jusqu'à ce que leur nouvelle peau ait acquis la dureté de l'écaille; le repos, le bain qu'elles ont pris à la mer, & la nourriture dont elles ont fait provision avant de se retirer dans leur trou, les engraisse extrêmement.

*Diffé-
rence des
mâles
des fe-
melles.*

Les Turlouroux & les Crabes mâles se distinguent des femelles par la figure de leur queue. Les uns & les autres l'ont repliée sous le ventre. Elle est composée de plusieurs rangs de petites écailles attachées sur une membrane peu épaisse, forte comme du parchemin, où l'on remarque plusieurs petits nerfs qui la partagent dans sa largeur, & qui servent à faciliter le mouvement des écailles qui sont sur la partie extérieure de la membrane; la partie intérieure est garnie de plusieurs poils ou barbes longues & raboteuses. Cette queue aux mâles va toujours en diminuant, depuis l'endroit où elle est jointe au corps, jusqu'à la naissance des premières jambes de derrière où elle finit en pointe. Celle des femelles est également

ment large dans toute sa longueur, & se termine en arc de cercle. La femelle a besoin de cette large queue pour couvrir & pour conserver ses œufs, à mesure qu'elle les met hors de son ventre. Ils s'attachent en sortant à ces poils, dont je viens de parler, & la largeur de la queue les soutient, les enveloppe & empêche qu'ils ne tombent, & que les pierres, le sable, les herbes ou autres inegalitez sur lesquelles la Crabe passe, ne les puisse détacher. L'une & l'autre de ces queues, c'est-à-dire, celle du mâle & celle de la femelle, quand elle n'est pas chargée d'œufs, s'emboitent si juste dans une cavité qui est dans l'écaille du ventre, qu'elles ne paroissent presque pas.

C'est une regle generale que tous les animaux que je vais nommer, sçavoir les Tourlouroux, les Crabes, les Ecrevisses, les Serpens, les Lézards & les Soldats descendent tous les ans à la mer pour se baigner, & changer de peau ou de coquille. Les Crabes, les Tourlouroux & les Ciriques y vont encore pour faire leurs œufs, ce qui leur est fort aisé, car comme ils sont déjà hors de leurs corps attachez seulement aux poils de leur queue, ils ne font que la secouer dans

1693. dans l'eau où ils se baignent, & ces œufs, un peu plus petits que ceux des Carpes, se détachent des poils qui les retiennent, tombent dans la mer où ils s'écloient & s'attachent aussi-tôt aux rochers, & quelque tems après sortent de l'eau, se retirent sous les premières herbes qu'ils trouvent, & montent ensuite de compagnie avec leurs meres à la montagne.

Les Crabes & les Turlouroux s'étant baignez & ayant fait leurs œufs, quittent leur vieille écaille. Ils en sortent si adroitement, qu'il est comme impossible de voir comment ils ont pû se tirer de tant de jointures sans en rompre aucune, car on trouve les dépouilles toutes entières. J'ai eu beaucoup de peine à le découvrir : à la fin je trouvai que l'écaille s'ouvroit sous le ventre, entre les naissances des jambes, & comme cette ouverture ne se peut apercevoir sans faire un peu de violence pour éloigner les deux parties l'une de l'autre, je vis qu'elles retournoient comme un ressort dans leur situation naturelle, dès que je cessois de les tenir écartées, d'où je conclus qu'il se passoit la même chose quand le corps de l'animal en sortoit. Il paroît plus de difficulté à concevoir comment

Conjecture de l'Auteur sur la manière dont les Crabes se dépouillent de leur écaille.

ment les jambes ont pû sortir de leur étui, 1695.
& se débarasser de tant de jointures, & sur tout les mordans qui sont beaucoup plus gros à leur extrémité que dans le milieu. Mais cette difficulté cessera dès qu'on prendra garde que les jointures ne sont formées que de cartilages & de peaux comme du parchemin, qui s'élargissent, s'étendent ou se retrecissent, selon le besoin de l'animal. Il peut encore bien arriver que le bain que ces animaux prennent dans la mer, les atténue en même tems qu'il les affoiblit, & qu'en cet état leur chair étant diminuée de volume, elle ne remplit plus si exactement qu'auparavant son écaille; ou qu'étant devenue plus molle, elle a acquis plus de facilité à s'allonger ou à se comprimer, ce qui suffiroit pour leur donner le moyen de sortir aussi facilement qu'ils font.

Lorsqu'ils quittent leurs écailles, il ne faut pas s'imaginer qu'ils rentrent dans une autre, comme je le dirai ci-après de certains animaux qu'on appelle Soldats; c'est leur peau intérieure qui étoit sous l'écaille qui se durcit peu à peu, & qui acquiert enfin la solidité nécessaire pour conserver leur chair des injures de l'air, & des mor-

1695. fures des autres animaux.

Les crabes & les tourlouroux avant de quitter leur écaille, ont soin de se creuser un trou en terre ou dans quelque souche pourrie, ou entre des pierres ou des racines, elles y apportent des feuilles pour leur servir de nourriture, & dès qu'elles ont quitté leur écaille, elles s'y retirent & y demeurent jusqu'à ce que leur peau se soit changée & endurcie comme l'écaille qu'elles ont quittée. Le repos & la nourriture qu'elles prennent dans ce tems-là, les engraisent extrêmement. Si on les prend alors, on les trouve couvertes seulement d'une petite peau rouge, tendre & mince comme du parchemin mouillé, elles sont bien plus délicates qu'en tout autre tems; on les appelle alors crabes bourfieres. Elles sont ordinairement près de six semaines depuis qu'elles sont descendues des montagnes pour se baigner à la mer, faire leurs œufs, & changer de peau, avant qu'elles y remontent avec les petits qu'elles ont fait. Quand je dis qu'elles remontent avec leurs petits, il ne faut pas s'imaginer que chaque mere conduise les siens comme une poule conduit ses poussins; point du tout: elles
ne

ne les connoissent seulement pas. J'en- 1695.
tends seulement par ce terme les pe-
tites crabes ou tourlouroux nez depuis
peu qui suivent les vieux à la monta-
gne.

Leurs œufs comme ceux des écre-
visses & des poissons, sont fort petits
& attachez les uns aux autres. Ils sont
rouges lorsqu'ils sont cuits & de fort
bon goût. Lorsqu'ils ne sont pas en-
core sortis du corps & attachez à ces
barbes qui sont sous la queue, on les
trouve dans le corps comme deux pe-
lottes separez l'un de l'autre par une
petite membrane, & cantonnez d'une
matiere épaisse de la même couleur que
les œufs sont alors, mais qui devient
blanche quand elle est cuite. Les mâ-
les, outre cette matiere blanche qui est
leur graisse, ont au lieu d'œufs une au-
tre matiere verdâtre qu'on appelle Tau-
malin. C'est la saulce avec laquelle on
les mange. Pour cet effet on enleve
l'écaille du dos, en la separant de celle
du ventre où les pieds & les mordans
sont attachez: on amasse dans une é-
cuelle tout le taumalin des mâles avec
la graisse, on y mêle un peu d'eau &
de jus de citron pour les délayer, & on
y met du sel & du piment écrasé.

*Tauma-
lin &
graisse
des Cra-
bes. Ma-
niere de
s'en ser-
vir.*

1695. Pendant que les corps des crabes cuisent dans l'eau, on fait bouillir le taumalin en le remuant bien, & quand tout est cuit, on mange la chair des crabes en la saulçant dans le taumalin comme on mange la viande avec la moutarde.

Différentes manières d'accommoder les crabes.

Souvent on ne fait pas tant de façons. On se contente de faire cuire les tourlouroux & les crabes toutes entières dans l'eau ou sur les charbons, & après qu'on les a ouvertes, on tire la graisse, les œufs, le taumalin, on jette le fiel qui est fort reconnoissable, parce qu'il est noir, & on mange tout le reste avec du sel. Cependant quand on mangeroit le fiel, il ne pourroit causer d'autre mal qu'un peu d'amertume dans la bouche.

Une autre maniere d'accommoder les tourlouroux & les crabes, est après qu'ils sont cuits dans l'eau avec le sel, de les ouvrir, en tirer toute la chair, les œufs, la graisse & le taumalin, & leur donner un tour de poële dans du beurre roux, avec de l'oignon haché bien menu & du persil; après quoi on les met dans une casserolle avec un bouquet de fines herbes, du poivre, des écorces d'oranges & des jaunes d'œufs

d'œufs délayez dans le jus d'oranges 1695.
& de citrons; & quand on est prêt de
les servir, on y rappe un peu de mus-
cade, c'est un très-bon manger.

Les crabes ne different des toulou- *Crabes*
roux que par la grandeur. Il y en a *violet-*
de violettes & de blanches. Les vio- *tes.*
lettes se trouvent dans les montagnes,
dans les cannes & autres lieux éloi-
gnez du bord de la mer, excepté dans
la saison qu'elles viennent se baigner
à la mer, qui est au commencement
des pluyes dans le mois de Juillet.

Les crabes blanches ne se trouvent que *Crabes*
dans des lieux bas, marecageux & vers *blan-*
les bords de la mer. Elles sont bien *ches.*
plus grosses que les violettes. J'en ai
vû à la grande terre de la Guadeloupé
qui avoient plus de sept pouces de
large dans leur grand diametre. Elles
ont cinq jambes de chaque côté, & deux
mordans dont les pinces sont faites en
maniere de tenaille, d'un si grand dia-
metre qu'on peut passer le poing au
milieu de leur circonference. Les tour-
louroux & toutes les crabes ont le mor-
dant droit un tiers plus gros que le
gauche.

De ces trois especes, les toulouroux
sont les plus délicats, & les crabes

1695. blanches sont les moins recherchées, On peut dire que ces animaux sont une vraie manne pour le pais. Les Caraïbes ne vivent presque d'autres chose. Les Negres s'en nourrissent au lieu de viande salée, que leurs maîtres négligent souvent de leur donner, ou parce qu'elle est rare, ou parce qu'elle est chere. Les blancs ne les négligent pas, & on voit par les différentes manieres de les accommoder, que je viens de rapporter qu'on en sert sur toutes sortes de tables.

On dit communement que les crabes sont une bonne nourriture. Pour moi je suis convaincu qu'elles sont de difficile digestion, & qu'elles causent beaucoup d'humeurs froides & hypocondriaques. J'ai remarqué que toutes les fois que j'en avois mangé, quelque soin qu'on se fut donné pour les bien accommoder, je me trouvois assoupi & comme endormi le reste de la journée. J'ai demandé à plusieurs personnes si elles sentoient la même chose, & si elles avoient le même accident, & toutes m'ont assuré qu'elles les ressentoient; d'où j'ai conclu que si cette nourriture étoit bonne pour des Caraïbes qui sont élevez avec elle, & ac-

cou-

coutumez à s'en nourrir dès leur enfance : si elle est bonne pour des Ne- *Remar-*
grès dont le temperament est fort & *que de*
robuste, le travail grand & continuel, *l'au-*
& qui n'ont très-souvent autre chose *teur sur*
à manger, si elle est bonne à des ou- *la chair*
vriers & autres gens de travail; c'est *des Cra-*
parce que le travail continuel leur aide *bes.*
à la digerre, & à dissiper les obstruc-
tions que cette viande cause ordinaire-
ment : si elle est bonne, dis-je, pour ces
sortes de gens, je ne la croi point du
tout bonne pour des Européens, dont
la constitution n'est pas si forte, qui
ne sont point aidés à la digerer par
un grand travail, en un mot qui n'y
sont point accoutumez. Je croi même
que la mélancolie & la nonchalance
qu'on remarque dans les Caraïbes, est
un effet de cette nourriture pesante &
indigeste, qui assoupit les sens en di-
minuant le mouvement du sang & des
esprits; ce qui est si vrai, que les Eu-
ropéens qui s'en nourrissent faute d'au-
tre chose, & qui n'ont pas de vin ou
d'eau-de-vie pour corriger sa crudité
& son flegme épais, tombent dans une
maladie qu'on appelle aux Isles, mal
d'estomach; ils deviennent pâles; jau-
nes & bouffis; leurs pieds & leurs jam-

1695. bes s'enflent, ils ressentent une lassitude extraordinaire, avec une pesanteur de tête qui fait qu'ils ont presque toujours envie de dormir, leur ventre & leur estomach s'enflent, & ils tombent enfin dans une hidropisie incurable, s'ils n'apportent dès le commencement des remèdes convenables, qui sont les portions cordiales & sudorifiques, les bains chauds, de bonne nourriture, de bon vin, de la joye, & sur tout de l'exercice le plus violent qu'on puisse soutenir afin d'exciter la sueur. On prétend que cette maladie peut encore venir de coucher au froid ou au serain sans couverture, de chagrin & autres causes semblables. Je conviens que tout cela peut y contribuer, & même l'augmenter quand elle est formée; mais j'ai de bonnes raisons pour croire qu'elle vient plutôt de la mauvaise nourriture que de toute autre chose.

Je viens de dire que les Negres & autres gens qui travaillent beaucoup ne se ressentoient gueres de la mauvaise qualité de cette nourriture; on en voit cependant beaucoup qui sont atteints de maux d'estomach & d'hidropisie, & sur tout les Negres des Portugais du Bresil y sont plus sujets que

que les autres. Peut-être que les mau- 1695.
vais traitemens qu'ils reçoivent de leurs
maîtres, qui surpassent infiniment les
Anglois en ce point-là, y peuvent con-
tribuer beaucoup; mais de quelque cause
que ce mal leur vienne, voici le remède
qu'ils y apportent, & qui réussit sans
presque manquer jamais. Ils les abandon-
nent à eux-mêmes, & les laissent comme
en liberté dans des endroits où il y a de
grands bocages de pommiers d'Acajou
sans leur donner aucune autre nourriture
que celle qu'ils peuvent tirer de ces ar-
bres. La faim les oblige de se remplir de
ce fruit, dont le suc qui est acide incise
l'humeur épaisse & coagulée qui empê-
choit le mouvement des humeurs & la
circulation du sang, ce qui causoit les ob-
structions, l'enflure & les autres acci-
dens dont ils étoient attaquez; de manie-
re qu'en assez peu de tems ils recouvrent
une santé parfaite. Je tiens ceci de gens
de probité qui ont demeuré long-tems
au Brésil. Je croi qu'on pourroit se ser-
vir du même remède dans nos Isles avec
un succès aussi heureux.

*Remède
des Por-
tugais
pour le
mal d'es-
tomach.*

Lorsque les crabes sont accommodées
en ragoût comme je l'ai écrit ci-dessus,
elles sont beaucoup meilleures; c'est-à-
dire qu'elles sont moins mal faisantes :

1695. mais ellès sont toujòurs très-indigestes, & toute la diligence qu'on peut apporter pour les bien accommoder, ne peut faire autre chose que diminuer leur mauvaise qualité, sans la changer entiere-ment.

Ces trois especes d'animaux vivent de feüilles, de racines, & des fruits qui tombent des arbres. Par cette raison il faut prendre garde si entre les fruits dont ils se sont nourris il n'y en a point qui ait des qualitez venimeuses comme sont les pommes de mancenilier.

Les crabes violettes & les tourlouroux ne sont jamais si dangereux que les crabes blanches, parce que vivant la plupart du tems dans les montagnes ou dans les cannes, où il ne se trouve point de ces méchans fruits, ils ne sont pas sujets à s'empoisonner. On ne doit craindre cet accident que quand ils descendent au bord de la mer où il y a de ces sortes d'arbres; mais les crabes blanches sont fort sujettes à être empoisonnées, parce que vivant au bord de la mer elles trouvent des pommes & des feüilles de mancenilier qu'elles mangent sans se faire beaucoup de mal: mais elles en font beaucoup à ceux qui les mangent.

C'est une regle generale qu'il n'en faut
point

point manger quand on les trouve sous des ¹⁶⁹⁵⁻
 manceniliers. Les feüilles de la sensitive ^{Précau-}
 les empoisonnent aussi ; de forte qu'il faut ^{tion}
 s'abstenir de celles qu'on trouve sous ces ^{qu'il}
 fortes d'arbres ou de plantes. Le secret ^{sans}
 pour connoître si elles sont saines ou non, ^{prendre}
 est de regarder leur ^{en man-}
 taumalin, s'il est noir, ^{geant}
 c'est une marque assurée qu'elles sont ^{des}
 empoisonnées. ^{crabes.}

Il y a plusieurs manieres de prendre les
 crabes. La plus ordinaire est d'aller la nuit
 dans le bois & autour des cannes avec un
 flambeau de bagaces ou de bois de chan-
 delle. C'est dans ce tems-là qu'elles sont
 en mouvement, elles sortent de leurs
 trous & vont chercher à manger ; la lu-
 miere du flambeau les découvre, & il ^{Diffe-}
 est facile de les prendre par dessus le dos ^{rentes}
 & les mettre dans le sac que l'on porte ^{manieres}
 pour cet effet, ou dans un panier qui ^{de pren-}
 a un couvercle qui s'emboëte comme le ^{dre les}
 dessus d'un coyanbouc. Il arrive souvent
 que quand on les veut prendre elles se
 renversent sur le dos, & presentent leurs
 mordans. Ceux qui sont habiles à cette
 chasse ne s'embarassent gueres de les voir
 ainsi en deffenses, ils les prennent par les
 pieds de derriere où les mordans ne peu-
 vent arriver, & les mettent dans le sac.
 Ceux qui ont peur d'être mordus, les ren-

1695. versent sur le ventre, & les prennent par dessus le dos. Il faut être prompt à mettre la main dessus dès qu'on les apperçoit; car comme elles ne s'écartent gueres de leurs trous, ou qu'elles en trouvent facilement d'autres, elles s'y retirent promptement & marchent fort vite.

La seconde maniere de les prendre est de fouïller avec une serpe les trous que l'on voit en terre pour y trouver la crabe qui s'y est retirée. On se sert de cette maniere lorsqu'on va aux crabes pendant le jour, parce que pour lors il est très-rare qu'on les trouve hors de chez elles: ou dans le tems qu'elles sont effectivement retirées sans sortir, ce qui dure cinq à six semaines; cela arrive ordinairement après qu'elles sont de retour de leur voyage au bord de la mer. Il semble qu'elles aient besoin de ce tems-là pour se reposer & reparer leurs forces; mais comme tout le monde n'est pas obligé d'entrer dans leurs raisons, on ne laisse pas d'aller troubler leur repos, & de les prendre.

La troisiéme maniere ne se pratique que pour les crabes blanches lorsqu'on va pour les prendre pendant le jour. Com-

me

me elles sont, ainsi que je l'ai dit, dans 1695.
des lieux marecageux vers les bords de
la mer, elles sortent souvent de leurs trous
pour prendre l'air, ou pour se retirer
dans un lieu sec & élevé, quand elles
sentent que le flot les doit couvrir d'eau:
on remarque le trou où la crabe se retire,
& on y fiche un bâton qui l'empêche de
sortir quand la mer monte, & après qu'elle
est descendue on ôte le bâton, & on
trouve la crabe étouffée au bord du
trou.

Il y a une quatrième espèce de crabes *Ciriques*
que l'on trouve dans les rivières & sur ^{espaces}
les rochers au bord de la mer. Elles sont ^{de crabs}
beaucoup plus plates que les autres, leur ^{bes.}
écaille est plus épaisse & plus dure, leurs
mordans quoique plus petits, ne pincant
pas moins; elles ont encore bien moins
de chair & de graisse que les autres. C'est
à leur peu de valeur qu'elles sont rede-
vables du repos qu'on leur donne. Il faut
que les Negres ne trouvent rien quand
ils vont chercher des Ciriques, c'est ainsi
qu'on les appelle.

Il est bon pour achever cet article de
dire un mot des flambeaux de bagaces,
& de bois de chandelle.

Les premiers sont composez de cannes,
qui après avoir passé au moulin, ont été

1695. sechées au soleil. On en prend trois ou quatre selon la grosseur que l'on veut donner au flambeau, on les lie de six en six pouces avec des aiguillettes de mahor, ou de mibis, qui est une espèce de petite lianne ou façon d'ozier, dont je parlerai tout à l'heure, qu'on employe en une infinité de choses. On ente plusieurs bagaces les unes sur les autres selon la longueur qu'on veut donner au flambeau, & on les lie comme les premières. D'ordinaire on donne au flambeau sept à huit pieds de long. On le porte un peu panché appuyé sur le bras gauche, avec le panier à crabes passé en bandoulière du même côté, afin d'avoir le bras droit libre. Quand un flambeau de bagaces est allumé il faut qu'il fasse un grand vent pour l'éteindre, car les bagaces brûlent très-bien, & souvent plus vite qu'on ne veut, & c'est pour cette raison qu'on les fait si longs. Il est rare de trouver les cases des Negres sans une bonne provision de ces flambeaux ou de ceux dont je vais parler.

Le bois de chandelle est ainsi appelé, parce que l'usage le plus ordinaire auquel on l'employe est pour faire des flambeaux. On ne le trouve qu'au bord de la mer; il n'est jamais ni bien gros
ni

*Matiere
des flam-
beaux, &
la ma-
niere de
les faire.*

ni bien droit, je n'en ai point vu qui 1695.
eût plus de six pouces de diamètre.

Ses feuilles sont toujours couplées, grasse, ^{Arbre}
épaisses, & arrondies par le bout. ^{appelé}
^{bois de}

Son écorce est fort brune, rude, cre-
vassée, peu adhérente & fort cassante. ^{chan-}
^{delle.}

Le bois est brun, le fil est long & droit,
& par conséquent il se fend fort aisé-
ment. Quoiqu'il paroisse fort sec, il
est cependant huileux, on le recon-
noît quand il est allumé. Il conserve
bien le feu, & l'entretient bien plus
long tems qu'une quantité égale d'au-
tre bois ne pourroit faire, ce qui vient
de ce qu'il est huileux, aussi on remar-
que toujours une certaine humidité
onctueuse proche l'endroit qui brûle,
qui rend une odeur d'autant plus forte
& plus agréable, que les éclats dont le
flambeau est composé, sont plus près
du cœur de l'arbre. On fend ce bois par
éclats aussi longs & aussi déliés qu'il est
possible, & on les lie ensemble comme
les bagages, les entant les uns dans les au-
tres selon la longueur qu'on veut don-
ner au flambeau. Ce bois fait une lu-
mière fort claire & fort vive.

On fait encore des flambeaux avec un
certain bois jaune dont je parlerai dans
la suite, qu'on appelle, Bois épineux. On
le

1695. le fend & on le lie comme le précédent, mais auparavant il faut faire sécher les éclats: c'est ce qu'on n'est pas obligé de faire au bois de chandelle qui brûle très bien dès qu'il est coupé.

*Mibi,
lianne.*

Le mibi dont on se sert pour lier les flambeaux, est une lianne qu'on emploie à une infinité d'usages. On en fait des paniers, elle sert à lier les roseaux dont on fait les nasses pour la pêche, à arrêter les roseaux ou gaulettes qui servent de lattes aux couvertures des cases, ou de palissades. Cette lianne pousse de très-longes sarmens ou especes de branches, qui s'élevent jusqu'au sommet des plus grands arbres, par le moyen des petites queues ou filamens qu'elle jette en quantité, & qui s'attachent aisément aux écorces & branches qu'elles rencontrent. Son écorce est mince, assez unie elle se leve aisément, elle est de couleur de rendre. Le bois qu'elle couvre est souple, liant, flexible, ses fibres sont longues & droites, il a le grain fin. Sa feuille a presque la figure d'un cœur, elle est molasse, lisse, unie, d'un verd pâle par dessus, & damasquinée par le dessous. Sa fleur avant d'être épanouie est comme un bouton pentagone qui est d'abord de couleur rouge, qui en s'épanouissant

nouissant produit une espèce de rose à 1695.
cinq feuilles de trois grandeurs & couleurs différentes. La plus petite est rouge, les deux moyennens sont orangées, & les deux plus grandes sont de même couleur avec des filets couleur de pourpre; les bords de ces feuilles sont dentelés, rudes & frisés, le milieu de la fleur renferme trois fillets à tête ronde de couleur verdâtre accompagnez de plusieurs étamines jaunes. Cette diversité de couleurs fait un très-bel effet. Cette fleur n'a point d'odeur, & je n'ai point vû qu'elle produisît aucune semence, cette lianne se multiplie assez d'elle-même, elle prend aisément par tout, & souvent où on ne la demande pas, je veux dire dans les cannes, les maniocs & les cacoyers, qu'elle accableroit à la fin si on n'avoit pas soin de la couper ou arracher, ce qui est la manière la plus sûre pour s'en débarrasser.

Il y a une autre lianne que le rapport *Mibipi,*
qu'elle a avec la précédente a fait nom- *autre*
mer Mibipi, parce qu'elle est plus gran- *lianne*
de, plus grosse & plus forte; on s'en sert *qui porte*
aussi aux mêmes usages. Celle-ci porte *des pois.*
des pois à peu près de la grosseur & de la
figure de ceux que nous avons en France,
qui sont renfermez dans une gouffe à
quatre pans, ils sont d'une substance ver-
dâ-

1695. dâtre, tendre, fort gluante, doux au goût. Les oiseaux les mangent quand ils peuvent les avoir avant que de certains vers qui s'en nourrissent, les aient dévoré après avoir percé la silique qui les renfermoit. La feuille du mibipi est d'un assez beau verd par dessus, mais presque blanche par dessous, elle est douce au toucher & comme veloutée, ovale, & trois à trois à chaque pedicule. La fleur est soutenue par une queue de quatre à cinq pouces de long, ronde, ferme, quoique gresle & veluë. Le bouton est ovale, couvert d'un poil ou espee de duvet assez long; il se divise en cinq parties lorsqu'il s'ouvre qui font une maniere de cloche qui renferme un pistis environné de quelques filets ou étamines, on voit dans cette fleur le blanc, le jaune & le violet agréablement mélangés. Son odeur approche beaucoup de celle de l'œillet.





CHAPITRE X.

*L'Auteur va faire faire les Pâques aux
habitans des Culs-de-sac Robert &
François.*

*Description d'un Poisson appelé Lamantin,
ou Manate.*

LE Dimanche de Quasimodo 10.
Avril, je me rendis sur le soir au
Cul de sac de la Trinité, chez mon Con-
frere le Pere Martelli, qui m'avoit prié
de l'aider à faire faire les Pâques aux
habitans des culs-de-sac Robert & Fran-
çois; qui n'avoient point encore de cu-
rez residens. Je trouvai qu'on avoit chan-
gé la garnison qui étoit sur la pointe où
la maison Curiale est bâtie. La Com-
pagnie détachée de la Marine qui y étoit
depuis quelques jours, étoit comman-
dée par Monsieur Coulet, Officier de
réputation, & mon compatriote. Cela
me fit un vrai plaisir. Je croi pouvoir
mettre ici tout de suite ce qui est ré-
pandu dans differens endroits de mon
journal touchant cet Officier.

Monsieur Coulet est Parisien. Il est
né

1695. né au Palais Royal. Son pere qui étoit attaché à la personne de Monsieur , Frere unique de Louis XIV. commandoit un Bataillon du Regiment de Navarre , & sa mere avoit élevé tous les enfans de Monsieur , qui aussi-bien que Madame ont toujours eu une consideration très-particuliere pour toute la famille. Il étoit Lieutenant dans le Bataillon de son pere , & il n'auroit pas manqué de s'avancer bien plus vite qu'un autre , puisque outre la protection de Monsieur , il étoit brave & fort appliqué à son métier. Cependant l'envie de voir l'Amerique lui fit quitter le service de terre pour entrer dans celui de mer , & passer à la Martinique en qualité de Lieutenant d'une Compagnie détachée de la Marine. Il y arriva en 1687. A peine eut-il mis pied à terre que Monsieur le Comte de Blenac Gouverneur General des Isles , l'envoya à S. Christophle. Il y fut parfaitement bien receu de Monsieur de Saint Laurent Chevalier de Malthe , qui étoit Gouverneur de cette Ile , qui avoit besoin d'un Officier habile , actif & vigilant tel qu'étoit le Sieur Coulet pour discipliner les Troupes réglées & les Milices de son Gouvernement , dans la situation

tion où étoient les affaires en Europe, 1695.
où tout sembloit se disposer à la guerre.
En effet il le pria de faire les fonctions
d'Aide Major, ce que le Sieur Coulet
accepta, & s'en acquitta d'une maniere
qui contenta également le Gouverneur,
les Officiers, les Troupes réglées & les
Milices.

La guerre s'étant déclarée en Euro-
pe environ six mois après, les Anglois
qui partagent l'Isle avec nous, en fu-
rent avertis bien avant nous. Ils crai-
gnirent avec sujet que les Irlandois Ca-
tholiques qui demeuroient dans leurs
quartiers ne se joignissent aux François,
c'est pourquoi ils leur ordonnerent sous
de grandes peines d'apporter leurs ar-
mes dans leurs forteresses, afin qu'étant
desarmez, ils n'eussent plus rien à crain-
dre de leur côté. Mais ceux-ci refuse-
rent d'obéir, & aiant abandonné leurs
habitations, ils vinrent demander azile
au Chevalier de Saint Laurent, avec
un Officier pour les commander. On
les reçût avec joye, & le Gouverneur
aiant assemblé son conseil, tout le mon-
de jetta les yeux sur le Sieur Coulet pour
être le Commandant des Irlandois. Ils
étoient environ trois cens hommes ;
le Sieur Coulet se mit à leur tête, & quel-

1695. quelques François les aiant joint , ils allerent attaquer les Anglois au quartier de Cayonne & ensuite à la Cabelterre. Il est vrai que les Anglois n'avoient point de forteresses dans ces quartiers-là , mais ils avoient parfaitement bien retranché les passages des ravines & les défilez ; & la plûpart de leurs maisons étoient comme autant de petites Forteresses dont il falloit les chasser les uns après les autres , ce qui demandoit bien du tems ; de la prudence & de la valeur. C'est pourtant ce que le Sieur Couillet executa en moins de huit jours avec sa petite troupe sans avoir presque perdu personne, quoiqu'il eût été obligé de rendre autant de combats qu'il avoit trouvé de ravines , de défilez & de maisons fortes. Cette expedition lui fit beaucoup d'honneur & lui gagna absolument le cœur de tous les Irlandois que l'on remit en possession de leurs terres ; & qui s'accommoderent aussi de celles des Anglois qui se trouverent à leur bien-seance. Dès que celà fut achevé le Sieur Couillet s'embarqua avec sa Compagnie pour accompagner Monsieur de Blenac à l'attaque de S. Eustache, Isle appartenante aux Hollandois, éloignée seulement de
trois

trois lieues de la pointe de l'Oüest de S. 1695.

Christophle. Les ennemis furent forcez aux deux endroits où nos troupes mirent pied à terre; leur Forteresse qui étoit bonne, bien reguliere & bien munie, fut attaquée si vivement qu'elle fut obligée de se rendre; de maniere qu'on acheva cette conquête en six jours. Le Sieur Coulet se signala infiniment à la descente & à l'attaque du Fort, & y fut blessé à la jambe.

Le Comte de Blenac aiant receu un secours considerable de France, voulut achever la conquête de S. Christophle où les Anglois étoient encore maîtres du quartier de la Basse-terre où est leur principale Forteresse, appelée le Fort Charles. Elle est composée de cinq bastions avec quelques demies-lunes, & un bon chemin couvert bien palissadé. Elle auroit arrêté long-tems notre petite armée si on n'avoit pas trouvé le moyen de faire monter du canon sur une éminence qui la commande, qu'on appelle la Souppiere. Avec tout cela les Anglois se deffendirent très-bien, & donnerent lieu à nos braves, d'acquérir de la gloire. On remarqua beaucoup le Sieur Coulet, son emploi qui l'obligeoit d'être par tout le fit:

con-

4695. connoître très-particulièrement à Monsieur de Blenac, qui fut si satisfait de ce qu'il lui avoit vû faire, & de la discipline qu'il avoit retablie dans les Troupes & dans les Milices, qu'il lui en fit complimens; ce qui n'étoit pas fort ordinaire à ce Seigneur, mais qui étoit une grande distinction pour le Sieur Couillet.

Il venoit d'être fait Capitaine en 1693. lorsque les Anglois vinrent attaquer la Martinique. Après s'être long-temps promené autour de l'Isle, & avoir fait quelques descentes dans des quartiers éloignez où ils n'acquirent pas beaucoup de gloire, ils s'approcherent enfin du Fort S. Pierre, & mirent près de trois mille hommes à terre dans un endroit appelé le fond de Cananrille, à une petite lieüe au vent du Fort S. Pierre. Le Sieur Couillet y étant accouru avec sa Compagnie & quelques Milices, retarda leur débarquement, & ensuite leur marche, leur disputa le terrain pied à pied; & quoiqu'il ne fût pas en état de les repousser, puisqu'il n'avoit pas avec lui trois-cens hommes, il ne laissa pas de les arrêter si long-temps qu'il donna le loisir au Comte de Blenac d'arriver avec le
reste

reste des troupes, & d'empêcher les ennemis de pénétrer plus avant. Le Sieur Couillet eut toujours le commandement des postes les plus avancez, & harcela tellement les ennemis, qu'on lui doit en partie la retraite honteuse que les Anglois furent obligez de faire cinq jours après leur débarquement, abandonnant quantité d'armes, de munitions & de bagages, plus de trois cens prisonniers que le Sieur Couillet leur fit lorsqu'ils se rembarquerent, beaucoup de deserteurs, & laissé cinq à six cens morts sur la place.

Le Sieur Couillet fut fait Major de la Martinique en 1698. & Chevalier de Saint Louis en 1704.

Les Anglois s'aviserent en 1708. de faire leur accommodement avec les Sauvages de l'Isle Saint Vincent, après quoi ils les engagerent à force de presents & de promesses de rompre l'alliance ou paix qui étoit entr'eux & nous, depuis un grand nombre d'années. Ils leur promirent de puissans secours, & tout le butin qu'on feroit sur nous dans les expéditions qu'on feroit sur nos Colonies, & sçeurent si bien tourner les esprits inconstans de ces Barbares, qu'eux & les Negres fugitifs qui occupent la

1695. Cabesterre de leur Isle, leur donnerent jour pour aller tous ensemble massacrer les François établis à la Grenade, & venir ensuite faire des descentes à la Martinique dans les quartiers éloignez, & porter le fer & le feu par tout où ils pourroient pénétrer. Monsieur de Machaut Gouverneur General des Isles fut averti de ce complot, dont il étoit plus aisé de voir les conséquences, que d'y apporter les remedes necessaires; car quoiqu'on n'ait rien à craindre de ces sortes de gens pour les Forteresses & les Bourgs & autres lieux où il y a beaucoup de monde assemblé & des Corps de Garde; on doit tout apprehender des surprises qu'ils font pendant la nuit dans les quartiers éloignez, & dans les habitations qui sont à quelques distances les unes des autres. Après bien des délibérations, on convint qu'il n'y avoit que le Major Couillet qui fut capable de rompre ces projets, & d'obliger les Caraïbes & les Negres à vivre comme à l'ordinaire en bonne intelligence avec nous. Il s'étoit acquis beaucoup d'autorité sur eux, ils l'aimoient & le respectoient, parce que toutes les fois qu'ils alloient le voir, soit à son habitation, soit au Fort Royal ou au Fort S. Pierre, il

il les régaloit, les faisoit bien boire, & leur donnoit toujours quelque present. 1695.
Le General le chargea de certe commission, & l'Intendant le laissa maître de prendre chez les Marchands tout ce qu'il jugeroit à propos pour les bien régaler & leur faire des presens, qui dans ces sortes d'occasions sont les plus puissantes raisons qu'on puisse apporter pour les convaincre de ce qu'on leur veut faire entendre. Il partit avec une nombreuse suite d'Officiers & de domestiques le 29. Novembre 1708. de la rade du Fort Saint Pierre, & arriva le lendemain sur le minuit à la Basse terre de Saint Vincent. La mer qui étoit fort rude empêchant les chaloupes de s'approcher assez pour débarquer commodément, le Sieur Coulet se jeta dans l'eau, & s'étant fait connoître à une troupe de Caraïbes qui étoient accourus sur le rivage; ils appellerent aussitôt leurs camarades, en disant, *c'est le compere Coulet, il faut sauver tout ce qu'il a.* En effet, ils se mirent aussitôt à la mer, & apporterent à terre les gens & les bagages dont les chaloupes étoient chargées. Le compere Coulet fut ensuite conduit dans leur grand carbet, où tous les Capitaines & autres s'em-

1695. presserent de le venir voir, & de lui témoigner toute l'amitié qu'on peut attendre de ces sortes de gens. Il est vrai qu'on leur faisoit grand'chere, & qu'on les faisoit boire largement. On envoya par ordre du Compere avertir tous les Capitaines ou Chefs des carbets, tant Caraïbes que Negres, que le compere Coulet étoit arrivé & qu'il vouloit leur parler. Ils vinrent en diligence, & quand ils furent arrivez, le Sieur Coulet fit un vin general, c'est-à-dire, une assemblée & festin extraordinaire, afin de leur dire le sujet de sa venue, & leur distribuer les presens qu'il avoit apportez. Ce fut dans cette assemblée que s'étant fait rocouier, c'est-à-dire, peindre de rouge comme eux; il leur parla avec tant de force, qu'il les fit renoncer à l'alliance qu'ils avoient fait avec les Anglois; les obligea à mettre le feu à tous les bois de charpente que les Anglois avoient fait dans leur Isle, & dont il y en avoit pour plus de dix mille écus sur le bord de la mer prêt à être embarqué, & qu'il exigea d'eux des ôtages pour seureté de la parole qu'ils lui donnerent de rompre tout commerce avec les Anglois. Tout cela s'executa, ils donnerent les ôtages &
massa-

massacrèrent les premiers Anglois qui 1695
tomberent entre leurs mains, & appor-
terent quelques-uns de leurs membres
boucanez au Fort Royal, pour faire
voir qu'ils'avoient entierement rompu
avec nos ennemis. Ce fut ainsi que le
Sieur Couillet dissipa par son adresse une
tempête qui auroit fait bien du desordre
dans nos Colonies, sur tout dans un
tems où nous étions en guerre avec nos
voisins les Anglois & les Hollandois.
La Cour recompensa les services qu'il
avoit rendus en une infinité d'occasions,
en le faisant Lieutenant de Roy de la
Guadeloupe en 1712. Cette charge lui
donna moyen de rendre encore un ser-
vice des plus considerables à l'Etat & à
la Colonie de cette Isle, car les habitans
s'étant soulevez à l'occasion de certai-
ne taxe nouvelle qu'on vouloit leur im-
poser en 1715. & ayant pris les armes,
le Sieur Couillet appaisa par sa pruden-
ce & par l'autorité que ses manieres
honnêtes, liberales, ouvertes, desin-
teressées lui avoient acquises sur ces
peuples, ces mouvemens seditieux ;
pouvût à la seureté du Gouverneur &
des autres Officiers de Sa Majesté, &
rétablit le calme & la tranquillité dans
cette Colonie, dont la perte auroit peut-

1695. être entraîné avec elle les autres Isles, si on n'avoit pas éteint de bonne heure cet embrasement. Enfin le Sieur Couillet étant venu en France en 1716. pour ses affaires particulieres, M. le Regent qui connoît son mérite, l'y a arrêté par une pension considerable, la Lieutenance de Roy de l'Isle de Ré, & l'expectative de la premiere pension qui vaquera dans l'Ordre de Saint Louis, en attendant qu'il se presente quelque occasion de récompenser ses services d'une maniere plus éclatante & qui lui convienne.

Nous partimes le Lundi onze Avril de grand matin le Pere Martelli & moi, par le cul-de sac Robert. Nous trouvâmes à la riviere des Gallions un canot de Monsieur Monel qui nous attendoit. Il fallut se mettre à entendre les Confessions dès que nous fûmes arrivez ; je dis la Messe sur les dix heures, mon Compagnon la dit fort tard ; à peine eûmes-nous le tems de dîner, qu'il fallut se remettre à confesser, ce que nous continuâmes de faire tout le Mardi. Le Mercredi le Pere Martelli acheva d'entendre les Confessions, & de communier ceux qui restoient, & s'en retourna à la Trinité, pendant que je m'embarquai dans un canot de Monsieur de la Vigne-

Vigne-Granval pour aller faire les mêmes fonctions au cul-de-sac François. 1695.

J'arrivai d'assez bonne heure à la nouvelle Eglise de ce quartier; je confessai presque jusqu'à midi, après quoi je dis la Messe & je communiai ceux qui s'étoient confessés. Je retournai à l'Eglise aussi-tôt que j'eus dîné, pour confesser & instruire un bon nombre de Negres, & je m'en retournai si tard chez Monsieur de la Vigne, que je pensai être mangé des mariugoins & des moustiques, avec les Negres qui me conduisoient dans le canot. Le Jeudi j'achevai de confesser ceux qui étoient en état de communier, remettant les autres après dîné; mais à peine eus-je le tems de manger un morceau, qu'il fallut m'embarquer pour aller au cul-de-sac Simon, éloigné de près de trois lieues du lieu où j'étois, pour confesser & donner les Sacremens à un Commandeur d'une nouvelle habitation. J'y arrivai à tems, mais il n'y en avoit pas de reste. Ce fut un bonheur pour lui, que je fusse dans le quartier, cars'il avoit fallu aller chercher le Curé de la Trinité, qui est éloigné de près de dix lieues, il eût été impossible à ce Religieux d'y arriver assez-tôt pour le secourir. Sa maladie étoit un mal d'esto-

1695. mac qui l'emporta deux heures après que je l'eus quitté pour retourner à l'Eglise. On l'apporta le Vendredi matin; je dis la Messe pour lui & je l'enterrai, & j'achevai de confesser les Negres. Après dîné je partis pour venir coucher au cul-de-sac Robert chez Monsieur Bouchard, où le canot de Monsieur Joyeux me devoit attendre.

*Descrip-
tion
d'un
poisson
appelé
Lamen-
tin ou
Manati.*

J'y arrivai tout à propos pour voir tirer à terre un Lamentin femelle que les Negres avoient harponné. J'avois entendu dire beaucoup de choses du Lamentin, mais je n'en avois point encore vû, parce qu'il est devenu assez rare, depuis que les bords de la mer sont habitez. Ce poisson cherche les endroits où il y a des rivières, parce qu'il y vient boire de l'eau douce une fois ou deux chaque jour, après qu'il a mangé une certaine herbe qui croît au fond de la mer: mais il s'éloigne dès qu'il entend le moindre bruit, car il est fort craintif, & il a l'ouïe aussi subtile, qu'il a la vûë mauvaise; au contraire de la Tortuë qui a la vûë très-perçante & qui est sourde.

Les Espagnols appellent Manate ou Manati, c'est-à-dire, poisson qui a des mains, ce que nous appellons Lamentin. On pourroit, ce me semble, l'appeller
vache

Lamentin.



1695. ce poisson. En second lieu, je me suis informé de ce fait d'un très-grand nombre de personnes, & sur tout de nos Flibustiers qui n'ont souvent d'autre ressource pour vivre que la pêche du Lamentin, qui tous m'ont assuré que ni eux ni les Indiens de l'Isthme de Darien, qui sont sans contredit les meilleurs pêcheurs du monde, n'ont jamais vû de Manate à terre. Les pieds ou mains du Lamenrin ou plutôt les nageoires ne sont ainsi appellées, que parce qu'il s'en sert pour porter ses petits, ou pour les tenir pendant qu'il leur donne à téter. Ces nageoires ressembtent assez aux pates de la Tortuë, comme je les ai dépeintes dans ma premiere Partie; il est vrai qu'elles sont plus grosses & plus longues, & cela est juste, car l'animal est bien plus gros. Si on les doit appeller pieds ou mains, je le laisse au jugement des lecteurs; je ne ferai querelle à personne pour ne pas embrasser mes idées. Le Lamentin femelle a deux mamelles rondes, celles du Lamentin que je mesurai avoient sept pouces de diametre, sur quatre pouces ou environ d'elevation; le tetin étoit gros comme le pouce, & sortoit un bon pouce au dehors. Ce poisson qui est tout rond depuis la tête jusqu'à la naissance

1695
sance de la queue, avoit huit pieds deux
pouces de circonference. Sa queue étoit
comme une large palette de dix-neuf
pouces de long, depuis sa naissance jus-
qu'à son extrémité, elle avoit environ
quinze pouces dans sa plus grande lar-
geur; son épaisseur tout au bout étoit
d'environ trois pouces. Elle avoit assez
la figure de ces plaques de fer dont on
fait les focs de charuë lorsqu'elles sortent
de la forge. La peau de ce poisson est é-
paisse sur le dos presque comme deux cuirs
de bœuf, mais elle est beaucoup plus min-
ce sous le ventre. Elle est de couleur d'ar-
doise, brune, d'un gros grain & rude,
avec des poils de même couleur clair-se-
mez, gros & assez longs. On comptoit
que ce Lamentin pesoit huit cens livres.
Je ne l'ai pas pesé, mais à la vûe, je croi
qu'on nes'éloignoit gueres de la verité.

Les pêcheurs avoient aussi pris son
petit, il avoit environ trois pieds de
long; nous en mangeâmes à souper. On
avoit fait rotir à la broche le côté de la
queue, la tête & le reste du corps é-
roient accommodez de différentes ma-
nieres. Un veau de lait & ce poisson ne
different en rien, c'est la même chair,
par sa blancheur, sa tendreté, sa délica-
tesse: le goût & la saveur sont les mêmes,

1695. & si je n'avois pas vû le poisson avant qu'il fut coupé & cuit, on auroit eu de la peine à me persuader que ce n'étoit pas de la viande.

*Maniere
de pren-
dre le
Lamen-
tin.*

Je m'informai comment on avoit pris ce poisson. Un des Negres presens me dit que l'ayant aperçû qui dormoit vers l'embouchure de la riviere des Gallions, il étoit venu en diligence chercher son harpon, sa corde & sa masse, parce qu'il n'avoit avec lui que de petites lignes.

Le fer du harpon avoit huit à neuf pouces de long, à deux pouces & demi de la pointe il y avoit un ardillon. Le haut de la doüille étoit garni d'un anneau où un bout de la corde étoit attaché; il y avoit à l'autre bout un bloc de bois blanc autour duquel la corde étoit roulée. Cette corde ou ligne étoit de la grosseur du doigt.

Le Negre étant revenu avec son équipage, & ayant encore vû le Lamentin s'en approcha le plus doucement qu'il fut possible de peur de l'éveiller, & quand il fut à portée il le darda de toutes ses forces, pendant qu'un autre Negre fila la corde, & jetta à la fin le bloc à la mer. Le poisson prit la fuite dès qu'il se sentit frapé. Les Negres nageant de toutes leurs forces le suivoient dans leur

leur canot, étant guidéz par le bloc, 1695.
qui paroissant toujours sur l'eau, leur
indiquoit le chemin que le poisson fai-
soit. Au bout d'une bonne heure ils s'a-
perçurent que le bois ne se mouvoit
plus, d'où ils conjecturerent que le
poisson commençoit à se fatiguer & qu'il
se reposoit, ils nagerent alors plus vi-
vement pour reprendre leur bois, &
l'aïant attrapé, ils attachèrent le bout
de la corde a l'avant du canot. Le Ne-
gre qui avoit harponné s'y tenoit pour
donner un second coup de harpon, s'il
en trouvoit l'occasion, comme il arri-
ve assez souvent, & montrait avec le
bout de sa vare à celui qui gouvernoit
le chemin que le poisson prenoit, afin
qu'il gouvernât justement de ce côté-là;
car il n'étoit plus question de nager, les
deux autres Negres étoient assis dans le
fond du canot afin de faire le contre-
poids & servir de lest. Dès que le pois-
son sentit le mouvement de la corde, il
reprit la fuite, & entraînoit après lui
le canot plus vite qu'un carosse qui est
tiré à six chevaux qui courent à toutes
jambes. Il fit ce manège encore pendant
une heure. A la fin ils s'échoüa sur un
haut fond où les Negres acheverent de
l'assommer à coups de masse. Le petit
qui

1695. qui avoit toujours suivi sa mere, s'arrêta auprès d'elle. Le Negre le harponna, il fut pris aussi-tôt & mis dans le canot; mais comme la mere étoit trop grosse, ils lui lierent fortement leur ligue à la naissance de la queue & l'amarrerent à l'arriere du canot pour la conduire chez leur maître, où il seurent besoin du secours des autres Negres pour la tirer sur le sec.

*Nourri-
sure du
Lamen-
tin.*

L'herbe dont ce poisson se nourrit est longue de huit à dix pouces, étroite, pointue, tendre & d'un assez beau verd. On voit des endroits dans la mer, dont le fond est comme une prairie. Les Tortues en mangent aussi. Il est aisé de voir quand ces animaux sont en pâture, parce que l'herbe qui leur échape en marchant ou en la coupant, vient au dessus de l'eau.

*Proprié-
tez des
côtes &
des os
des La-
mentins.*

Si j'avois scû que les os des côtes du Lamentin étoient bons pour les hémorragies, & pour les flux & pertes de sang, je m'en serois bien muni; mais je n'ai scû ce secret que quelques années après, & je n'ai pas trouvé depuis une occasion aussi favorable pour en avoir. On prétend que le Lamentin a quatre os dans la tête qui sont spécifiques pour la gravelle & pour la pierre.

Com-

Comme je n'en ai point vû d'experience, je n'en dirai rien. 1695. Souvent un remede ne réussit pas, parce qu'il est mal préparé, ou donné à contre-tems. La graisse du Lamentin est très-bonne; elle se resoud facilement en huile qui ne rancit jamais, & qu'on employe à differens usages.

Je partis le Samedi 16. Avril deux heures avant le jour. Monsieur Bouchard qui avoit fait des présens de sa pêche à ses voisins, m'obligea d'en prendre plus de cinquante livres, & me donna un Negre pour l'apporter jusqu'au fond S. Jacques. C'étoit, comme on le peut croire, du meilleur endroit, qui est depuis le milieu des côtes jusque sous le ventre. Il est certain qu'on ne peut voir une chair plus blanche, plus tendre & plus délicate que celle-là.

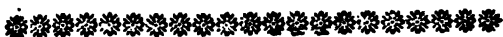
Je trouvai au fond Saint Jacques un de nos Negres du Mouillage, que le Supérieur avoit envoyé m'y attendre & m'apporter une Lettre. J'y fis réponse sur le champ, & fis partir le Negre avec dix livres de Lamentin que je lui envoyai. Nous en mangeâmes à dîné au fond Saint Jacques. J'en laissai un morceau au Curé de la grande Ance; je pris en passant le Pere Breton pour venir sou-

1695. souper chez moi avec mon voisin Monsieur du Roi, & j'en envoiai à Messieurs Michel & Dauville:

Je trouvai à mon retour un malade auquel je ne m'attendois pas. C'étoit un jeune homme de vingt-deux ans, fort sage & fort dévot, nommé Philip-pes Roche, fils de la veuve de ce nom, dont j'ai parlé au commencement de ces Memoires. Depuis mon départ pour le cul-de-sac de la Trinité, il avoit fait un voyage au Fort Saint Pierre, dont il étoit revenu chez sa mere quelques heures avant que j'arrivasse chez moi. Il se plaignoit d'un grand mal de tête & de reins, symptômes ordinaires du mal de Siam, mais on ne pouvoit s'imaginer que ce le fut, parce que depuis près de sept ans que ce mal regnoit dans les Isles, aucun Créole, c'est à dire, aucune personne née dans le païs n'en avoit été attaqué. Il commença dès la même nuit à jeter du sang en abondance par la bouche & par le nez, ce qui ne laissant plus lieu de douter que ce ne fut le mal de Siam, on l'avoit saigné au pied & au bras presque en même temps. Je l'allai voir aussi-tôt que je fus averti de sa maladie, & comme tout est à craindre dans ce dangereux mal,

mal, je le confessai, resolu de lui donner ^{1695.} la Communion dès que son vomissement seroit cessé. Le soin qu'on eut de lui, & les remedes ne furent cependant pas capables de lui sauver la vie; mais sa jeunesse jointe à une bonne constitution qui n'avoit point été alterée par aucune débauche, lui fit resister au mal jusqu'au qu'inzième jour qu'il mourut. Il a été le premier qui ait resisté si long-tems & qui en soit mort. Ce qu'il y eut de particulier dans ce malade, c'est qu'environ deux heures avant de rendre l'esprit; lorsqu'il sembloit que son corps devoit être épuisé de sang, il lui en vint une ^{Accident extraordinaire} sueur si forte & si abondante, qu'il sembloit qu'on lui piquoit tout le corps avec ^{dans un jeune homme} des aiguilles; car non-seulement le sang sortoit comme l'eau sort des pores dans ^{attaqué du mal de Siam} les sueurs extraordinaires, mais il jaillissoit comme il jaillit de la veine, quand elle vient d'être piquée avec la lancette: ce nouveau symptome que je n'ai remarqué qu'en ce seul homme, donna matiere à nos Esculapes de faire bien des raisonnemens, aussi inutiles que leurs remedes l'avoient été à ce jeune homme.

1695.



C H A P I T R E X I.

Du Goyavier, du Cerisier & d'un petit poisson appelé Titiri ou Pisquet.

JE ne sçai comment j'ai differé jusqu'à present à parler des Goyaves, qui est un fruit très-bon, & si commun dans toute l'Amerique, qu'on en trouve par tout, & souvent où on ne voudroit pas, & plus qu'on ne voudroit, parce que l'arbrisseau qui le porte vient très-facilement par tout où la graine tombe, & remplit en peu de tems les savannes. Ce fruit ressemble assez à la pomme de rainette, excepté qu'il a une couronne à peu près comme celle de la grenade, sur le bout opposé à la queue. Son écorce paroît unie & douce, quand on la regarde de loin, mais on la trouve rude & pleine d'inégalitez lorsqu'on la considere de plus près. Elle a trois lignes ou environ d'épaisseur, quand le fruit est encore verd, & un peu davantage lorsqu'il a toute sa maturité. Elle renferme une substance rouge ou blanche,

*Descrip-
tion de
la Goya-
ve.*

che, selon la qualité ou l'espèce du fruit. 1695.

Cette substance avant d'être meure est de la consistance d'une pomme ou d'une poire verte, mais elle devient comme le dedans d'une nefle bien meure, quand elle a toute sa maturité. Cette substance renferme & est mêlée d'une quantité de petites graines blanches ou rougeâtres, fort inégales & raboteuses, de la grosseur des graines de navette, si dures qu'elles ne se digerent jamais. Les hommes & les animaux les rendent comme ils les ont pris, sans que la chaleur naturelle ni le ferment de la digestion y aient fait aucune impression, ni pu éteindre ou mortifier leur germe. De-là vient que les animaux qui en ont mangé, les rendent avec leurs excréments dans les savannes ou prairies où ils paissent toute l'année; ils prennent racine, levent & produisent des arbrisseaux qui couvriroient & gâteroient entièrement les savannes si on n'avoit pas soin de les arracher.

Il y a des Goyaves de plusieurs espèces. ^{Deux espèces de Goyaves.} Les plus connues sont les blanches & les rouges. La couleur de la peau de toutes les deux est la même, c'est-à-dire, vertes avant qu'elles soient meures, & d'un jaune de citron quand elles le sont.

Mais

1695. Mais les unes ont le dedans blanc, & les autres l'ont rouge, ou pour parler plus juste de couleur de chair. Les graines ou pepins qu'elles renferment sont de la couleur de la pulpe.

On dit que les blanches sont plus délicates que les rouges. J'ai mangé des unes & des autres une infinité de fois, sans y trouver de différence quand elles se sont trouvées dans un même degré de maturité, & dans la même exposition au soleil. Car il est certain que les fruits d'un même arbre different en bonté, selon qu'ils sont placez du côté du midi ou du septentrion; que les premiers meurissent bien mieux, & ont leur suc plus cuit & plus épuré que celui des seconds. Cette différence se remarque encore dans le même fruit, dont le côté qui est continuellement exposé au soleil, est toujours plus coloré & meilleur que celui qui n'y est pas exposé.

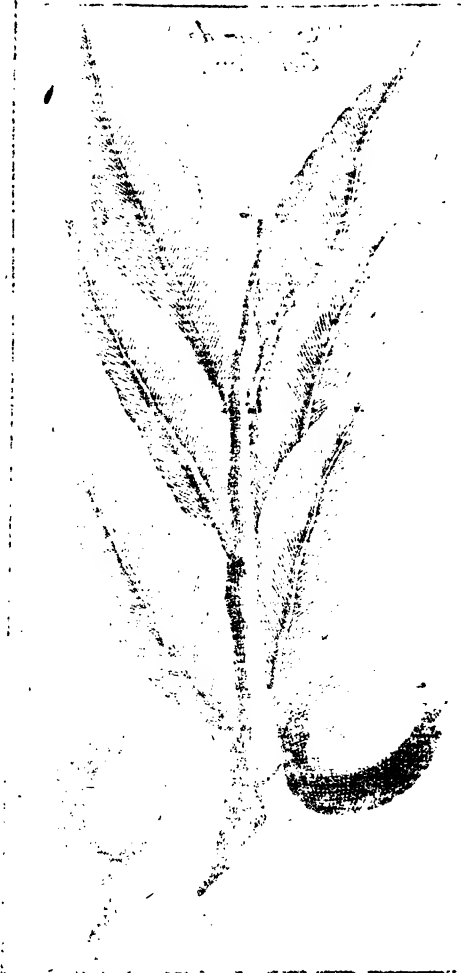
Remarque sur la bonté des fruits.

Description du Goyavier. L'arbre qui produit les Goyaves, ou le Goyavier, est plutôt un arbrisseau qu'un arbre. Je n'en ai point vû qui eût plus de sept à huit pouces de diametre. L'écorce est grise avec de petites taches brunes, elle est fort mince, & fort adhérente au bois pendant que l'arbre est sur pied, mais elle se détache aisément,

Rameau de
Goavier.



Goiave.



ment, se fend & se roule aussi-tôt qu'il est abbatu. Le bois est grisâtre; ses fibres sont longues, fines, pressées, mêlées & flexibles, ce qui le rend coriace & difficile à couper. Sa feuille est pointue par les deux bouts, trois fois plus longue que large, assez bien nourrie, rude au toucher, d'un verd pâle; elle est traversée de beaucoup de nervures. Cet abrisseau pousse beaucoup de branches, & quantité de feuilles toujours couplées: 1695.

Il fleurit deux fois l'année. Sa fleur ressemble assez à une fleur d'oranger épanouie; elle est blanche, elle a une odeur fort douce & agréable, mais beaucoup moins de consistance que la fleur d'orange; il porte du fruit en abondance. Comme on trouve de ces arbres dans tous les endroits, on trouve aussi dans les saisons de la maturité de leurs fruits des oiseaux de toute espèce qui s'y assemblent pour les manger. Les perroquets, les periques, les aras, les ramiers, les merles recherchent ces fruits, en mangent quantité & s'en engraisent extrêmement. On est sûr de ne pas manquer de grives ou tourdes quand les Goyaves sont meures, car elles en sont fort friandes & si gourmandes, qu'elles chaf-

1695. chassent à grands coups de bec les autres oiseaux. C'est pour lors qu'on en prend en quantité, sans se donner la peine de les tirer; cette chasse est pour les enfans, ils font des attrapes avec un crin de cheval & une Goyave bien-meur, & en prennent quantité. Nous avons des grives de deux sortes, de grises & de noires, celles qui ont les pieds jaunes sont toujours les plus grasses, & par conséquent les plus délicates.

*Proprié-
tez de la
Goyave.*

Ce fruit est si sain qu'on le peut manger en quelque état qu'il soit, sans craindre d'en être incommodé. Si on le mange verd il resserre le ventre, & si on le mange bien meur il le lâche. Ses bourgeons bouillis avec un peu d'orge & de reglisse font une tisanne excellente pour la diarée, & même pour le flux de sang lorsqu'il n'est pas trop inveteré.

*Diffé-
rentes
manie-
res de se
servir de
ce fruit.*

On mange ce fruit en plusieurs manieres. Les femmes, dont le goût est ordinairement dépravé, l'aiment mieux verd que quand il est meur. Je me suis trouvé quelquefois dans des maisons, ou cinq ou six femmes ou filles Créoles faisoient collation; je regardois avec étonnement comment elles pouvoient manger des Goyaves vertes, des cannes de sucre, des oranges, des melons d'eau &

& des ananes , & tout cela sans pain, 1691
sans vin & sans crever. Est-ce la bonté
des fruits ou celle de leur tempérament
qui les conservoit ?

J'ai mangé des Goyaves cuites au four *Goyaves*
& devant le feu, comme on fait cuire *cuites au*
des pommes, avec un peu de sucre. *four.*
Cette maniere qui n'est pas des plus usi-
tées ne laisse pas d'être fort bonne.

La maniere la plus ordinaire de les ac- *Goyaves*
commoder, est après les avoir pelées le- *mangées*
gerement, de les couper par tranches & *crues.*
les mettre pendant une demie heure dans
le vin avec un peu de poudre de ca-
nelle.

On les met en compote en deux fa- *Deux*
çons. La premiere est après les avoir *sortes de*
pelées legerement de les faire bouillir *compotes*
dans l'eau claire, jusqu'à ce qu'elles *de Goya-*
soient à demi-cuites, après quoi on les *ves.*
retire & on les fait égouter. On les cou-
pe alors par moitiez ou par quartiers,
& on acheve de les faire cuire dans un
sirop clarifié & de peu de consistance,
dans lequel on met un peu de canelle en
bâton.

L'autre maniere est de les vuides après
les avoir pelées, pour ôter toute la pulpe
& les graines. On fait bouillir dans
du sucre clarifié cette pulpe & ces grai-
nes,

1695. nes, pendant qu'on fait cuire à demi la chair du fruit dans l'eau claire. On presse ensuite le sucre où la palpe & les graines ont bouilli, dans un linge, & on les presse pour en exprimer tout le suc, & on acheve de faire cuire les Goyaves dans ce suc avec un peu de canelle. Cette compote est bonne, elle est pectorale; on en donne aux malades.

*Gelle de
Goya-
ves.*

On se sert encore des Goyaves pour faire de la gelée. Pour cet effet on fait bouillir les Goyaves pelées & coupées par morceaux, jusqu'à ce qu'elles soient presque consommées, & qu'il reste peu d'eau. On les presse pour lors dans un linge pour en exprimer tout le suc, qu'on acheve de faire cuire dans un sirop bien clarifié, & de la consistance nécessaire. On y jette quelques gouttes d'essence d'ambre ou autre; en le retirant de dessus le feu & en refroidissant, il prend la consistance de gelée. Si on veut lui donner une belle couleur rouge, il n'y a qu'à y mêler un peu de sirop ou de jus d'ozeille de Guinée, ou de pommes de raquettes.

Enfin on se sert des Goyaves pour faire des pâtes & des candis, comme on fait des autres fruits.

Le bois du Goyavier est très-bon à brûler. Il fait un feu vif & ardent, & dure beaucoup. On en fait aussi d'excellent charbon pour les forges.

Tous les pays qui sont situez entre les deux tropiques n'ont que deux saisons: celle des pluies, & celle de la secheresse. On regarde la premiere comme l'hyver, & la seconde comme l'été. Il seroit plus à propos à mon avis de prendre la saison des pluies comme un printems ou la nature se renouvelle, & celle de la secheresse comme une automne, ou les moissons du sucre, du cacao & des autres fruits sont plus abondantes & meilleures. Du reste la chaleur est à peu près égale.

Dans les pays qui sont situez au Nord de la Ligne, comme sont les Antilles, les pluies commencent dans le milieu ou au plutôt à la fin du mois de Juillet, & durent jusqu'au mois de Decembre. Ce n'est pas à dire qu'il pleuve continuellement pendant ce tems-là; mais il ne se passe gueres de jours qu'il ne pleuve, & souvent les grains se suivent de près, durent long-tems & tombent avec violence. Les éclairs & le tonnerre les accompagnent souvent, sur tout à S. Domingue où ils sont effroyables, Mais
Tom. II. K *quoi-*

1695. quoique ces pluyes soient incommodes pour ceux qui sont en campagne ou qui ont du sucre à faire, il faut pourtant avouer que ce sont elles qui rendent les terres fertiles. En effet dès que les premiers grains sont tombez, on voit tout reverdir & se renouveller. Les savannes dépouillées de leur verdure par la secheresse qui avoit grillé les herbes de maniere qu'elles paroissent plutôt des sables arides que des prairies, se couvrent d'herbes en moins de vingt-quatre heures, & ces herbes croissent à vûe d'œil. On voit les arbres pousser de nouvelles feuilles à mesure qu'ils laissent tomber les anciennes, & on sent dans l'air une fraîcheur agréable. Mais tous ces avantages sont contrebalancez par la crainte où l'on est d'essuyer des ouragans qui n'arrivent jamais que dans cette saison; c'est-à-dire, ainsi qu'une longue experience l'a confirmé, depuis le vingtième de Juillet jusqu'au quinzième d'Octobre.

Aussi-tôt que les pluyes ont commencé on trouve les embouchures des rivières & toutes les roches qui sont aux environs ou dans leur lit, couvertes d'une infinité de petits poissons de toutes especes, qui ne sont pas plus grands & gue-
res

res plus gros que de grosses épingles. Il ^{1691.} faut que dans ce tems-là les poissons de mer & d'eau douce ayent laissé aller leurs œufs, qui étant éclos s'attachent à toutes les roches qu'ils trouvent aux embouchures des rivières, la nature leur ayant donné l'instinct de se retirer dans ces lieux de seureté où les gros poissons ne scauroient les aller devorer. C'est effectivement dans ce tems-là qu'on trouve le plus grand nombre de poissons à la côte.

On appelle ces petits poissons du nom *Tisiri* de *Tisiri*, à la Martinique. Je croi que ce terme est Caraïbe. On les nomme *Pisquet* ou *Lattarini*, à la Guadeloupe. Il s'en trouve en quelques endroits de la Méditerranée. Les Italiens les appellent *Lattarini*. On en trouve quatre ou cinq jours avant & autant de jours après les pleines lunes des mois de Juillet, Août, Septembre & Octobre. Dans les premiers jours ils sont blancs comme neige, peu à peu ils grossissent & deviennent gris, & ne sont plus si délicats.

La pèche en est fort facile. Quatre personnes prennent un linceuil chacune par un coin, & le tenant étendu elles le passent sous l'eau, où pour parler plus

1695. juste entre deux caux, aux endroits où ils voyent foûmiller une plus grande quantité de ces poissons, & l'élevant en l'air ils en prennent des meilleurs. Lorsqu'ils se tiennent au fond de l'eau, il n'y a qu'à marcher dans la rivière pour les faire lever, & passer le hameçon par dessous.

Il est encore plus facile de prendre ceux qui s'attachent au rocher, où j'en ai vû quelquefois de l'épaisseur d'un pouce; car on n'a qu'à les faire tomber avec la main dans un coüy que l'on tient dessous.

Différentes manières de l'apprêter.

L'abondance & la délicatesse de ce poisson, fait que tout le monde en mange; & il n'est pas besoin de grands apprests pour le rendre de bon goût. On se contente souvent de le faire cuire dans l'eau avec du sel, du piment, & un bouquet de fines herbes. Il n'y a ni écailles à ôter, ni arêtes à craindre, il porte son beurre avec foi, car quoiqu'il soit petit, il ne laisse pas d'être gras.

On le met aussi entre deux plats avec un peu de beurre frais, des herbes fines, du poivre, du sel & des écorces d'orange, & quand on est prêt de servir on l'arroce d'une saulce liée avec

avec un jaune d'œuf & du vinaigre, & on rappe dessus un peu de muscade.

Quelquefois on l'accommode en bigarres. On prépare une pâte claire pendant qu'on le trempe dans l'eau bouillante, & qu'on le laisse égoutter. Après quoi on en prend avec une cueiller à peu près autant qu'on prendroit d'une pomme coupée en tranches. On le trempe dans la pâte, & on le jette dans le beurre, huile ou saindoux bouillant, où on achève de le cuire. Quelques personnes se contentent quand il est sorti de l'eau bouillante & égoutté, de le rouler dans la fleur de farine, & de le frire. Il se met en petites boulettes que l'on mange avec le jus d'orange. Enfin de quelque manière qu'on l'accommode il est toujours très-bon, très-délicat & très-nourrissant.

Comme la saison des pluies est le vrai temps du jardinage, j'envoyai à la Bassette chercher quelques pieds de cerisiers pour les planter dans mon jardin que j'avois soin de remplir de toutes sortes d'arbres & de plantes. Cet arbrisseau ressemble assez au Grenadier, le bois est gris, il jette beaucoup de branches bien chargées de feuilles.

*Cerisier.
Sa description
et de son fruit.*

1695. les, presque de même figure & couleur que celles du Grenadier, mais un peu plus grandes & moins épaisses. Il fleurit deux fois chaque année. Ses fleurs viennent par bouquets, elles sont composées de cinq petites feuilles blanches qui font une espèce de calice, dont la capacité est toute remplie de petits pistils ou étamines blanches, douces & déliées comme de la soie; d'une odeur approchant de celle de jasmin. Le fruit qui succède à la fleur est un peu plus gros que les cerises qu'on apporte à Paris des griottes, & de même couleur. Sa queue est courte; le côté qui lui est opposé n'est pas rond, mais un peu plat, avec un petit enfoncement dans le milieu. Ce fruit n'a point de noyau, mais il a en sa place une espèce de cartilage comme le zeste d'une orange composé de six petits ailetons d'une ligne & demie de largeur sur six lignes de hauteur; qui n'a pas plus de dureté & de solidité que les zestes d'orange quand elles sont mûres & fraîchement cueillies. Le goût de ces cerises approche assez de celui des griottes, mais il faut pour cela qu'elles soient bien mûres, car quand cette maturité leur manque, elles sont fort acides.

On les confit comme les cerises d'Europe, & on en fait de la gelée; criées ou euites elles sont toujours fort bonnes & fort saines.

Cet arbrisseau que l'on peut tailler presque comme le bouis, vient de bouture ou de graine : depuis que la graine est levée, ou que la bouture est reprise, il ne faut que huit à neuf mois pour le voir rapporter du fruit.



CHAPITRE XII.

Description d'un ouragan. Maniere de marmer les Ramiers.

IL y eût cette année dans nos Isles un ouragan qui fut de plus extraordinaires. J'ai déjà remarqué qu'ils n'arrivent que depuis le vingtième de Juillet jusqu'au quinziesme d'Octobre. Je croi pourtant que cette regle n'est pas si generale ni si bien établie, qu'il n'y puisse avoir quelque exception & quelque changement; car elle n'est fondée que sur la remarque qu'on a faite depuis que le pais est habité par les

1695. François qu'il n'en est jamais arrivé
 vant le vingtième de Juillet, ni après
 quinze d'Octobre; de sorte qu'avant
 après ces deux termes on se croit
 une entière sécurité.

*Tempête
 appelée
 oura-
 gan.* On entend par le mot d'ouragan
 tempête ou vent impetueux qui
 tout le tour du monde; c'est-à-
 qui parcourt & qui souffle de tous
 points de l'horizon. les uns après
 autres; de sorte que ce qui a été éb-
 lé quand il souffloit d'un côté, est
 porté, arraché ou démolí quan-
 souffle de la partie opposée. Il ne
 pour l'ordinaire que vingt-quatre
 res; & sa plus grande force ne se
 ressentir que pendant douze ou qu-
 heures au plus, ce qui n'est que
 suffisant pour faire de très-grands dé-
 dres.

Il est ordinairement précédé par
 grand calme, un ciel serein & un
 fort doux. Peu à peu l'horizon se
 ge de nuages, & devient gras, c-
 me on parle dans le pays; on voit
 suite la mer briser sans qu'on sen-
 moindre vent. On voit les ois-
 dans une espèce d'inquiétude qui
 lent de tous côtez, qui s'approc-
 des maisons & des, faibles co-

elles cherchoient des endroits pour se mettre en sûreté. Les bêtes à quatre pieds s'assembloient & se mettoient en troupes comme j'ai dit. qu'elles font quand elles sentent les approches d'un tremblement de terre, elles frappent des pieds & meuglent avec quelques sorte d'effroi. Le vent se leva peu à peu, & souffla enfin avec une impetuosité extraordinaire. Quand il est accompagné de pluie, on a sujet de craindre davantage, parce que l'eau humectant la terre qui soutient les arbres, les cannes, le manioc & les autres choses qui sont sur la terre, la rend molle, & donne par conséquent plus de facilité au vent de les arracher, que quand la terre est sec, & par conséquent plus ferme. On avoit prétendu jusqu'alors que quand il fait de grands coups de tonnerre, il dissipoit le vent, & faisoit cesser l'orage; cependant on remarqua tout le contraire cette année. La saison des pluies étoit venue de fort bonne heure, il avoit plu à outrance, & il avoit tonné effroyablement quantité de fois, de sorte qu'on se croyoit exempt d'un ouragan. Mais la pluie recommença avec plus de force que de coutume le Dimanche deuxième

1695. me Octobre, mêlée de grains de vent furieux, avec de grands coups de tonnerre; elle dura ainsi sans presque discontinuer jusqu'au Vendredi septième qu'elle cessa tout à coup sur les six heures du matin.

Nous crûmes alors que tout étoit fini, & je me préparois à remettre mon Eglise en état d'y dire la Messe. Car dès le Lundi l'apparence d'un ouragan me faisant craindre que le comble de l'Eglise ne fût emporté, parce que toute la nef & une partie des Chapelles n'étoient fermées que par des balustrès sans contrevents, j'avois à tout hazard retiré le Très S. Sacrement du Tabernacle, & je l'avois serré le plus déceument qu'il m'avoit été possible dans une grande armoire que j'avois couverte avec des tapis, & par dessus avec une toile cirée bien clouée. J'avois fait contrebouter l'armoire avec de bonnes pieces de bois, & j'avois ajusté des planches par dessus, afin que si le comble venoit à tomber, il n'arrivât aucun accident à ce que j'y avois renfermé. J'étois donc prêt à remettre toutes choses en leur place, & j'avois déjà fait appeller mon Sacristain quand j'entendis que le vent recom-

man-

mençoit à souffler avec plus de violence qu'il n'avoit encore fait. Pour lors on ne douta plus que nous n'eussions un ouragan de vents dans toutes les formes, après avoir essuyé un déluge d'eau avec beaucoup de vent & de tonnerre les cinq jours precedens. Je me retirai dans ma maison; mais mon voisin Monsieur du Roi m'envoya prier d'aller passer le mauvais tems avec lui, parce qu'il me croyoit plus en seureté dans sa maison que dans la mienne. Il fallut monter à cheval pour m'y rendre, & m'y tenir en embrassant le col du cheval, sans quoi le vent m'auroit emporté. Je n'aurois pourtant pas pris de voiture pour faire un trajet d'environ trois cens pas qu'il y avoit de ma maison à la sienne si le chemin avoit été praticable; mais la savanne quoique fort élevée & fort en pente, étoit comme une mer, où les elevations du terrain paroïssient comme de petites Isles, tout le reste étant couvert de plus de deux pieds d'eau qui couloit comme un torrent. J'arrivai enfin chez mon voisin, & j'y passai le reste de la journée & toute la nuit. Mes gens se barricaderent de leur mieux dans ma maison. Le fort du vent commença sur les deux

1695 heures après midi par le Sud, il vint
Sud-ouest, puis à l'Ouest, il sauta
Nord sur les sept heures, & acheva
tour du compas avec la même violence
sur les quatre heures après minuit, à
qu'on me dit, car je m'étois mis dans
un hamac sur les dix heures, où
m'endormais si bien que je ne sentis
n'entendis rien de tout, ce qui se
fit : je ne me réveillai que sur les six
heures, quand tout étoit presque ac-
mé. Il est vrai que de tous ces tem-
pêtes me faisoit tressaillir, & qu'
je me réveillais quelquefois en sursaut
quand le changement du vent fai-
sant trembler & craquer la maison plus
qu'à l'ordinaire, mais je me rendormois
au moment, ce qui fit dire à tout le monde
que j'avois peut-être été le seul de
toute l'Isle qui eût dormi pendant cette
effroyable nuit.

Le vent & la pluie durèrent en-
core jusqu'à neuf heures, mais d'une man-
ière modérée, ce qui ne paroissoit rien
en comparaison de ce qu'on avoit ressenti
pendant la nuit. A midi l'horizon
clair de tous côtes. Le vent ordinaire
d'Est commença à souffler, & le
beau tems du monde succéda au
dépité affreux que l'on eût vu depuis bien

américains. Mais il ne repara pas les dommages infinis que l'ouragan avoit causés. C'étoit une chose pitoyable de voir les arbres abattus les uns sur les autres, ceux qui étoient demeurés sur pied sans feuilles & sans branches, les cannes & les maniocs arrachés, les racoyeres presque ruinés, les maisons renversées ou déconventes, les chemins rompus, les endroits les plus secs réduits en fondrières & en ravins; les animaux les plus domestiques étoient devenus sauvages, ils regardoient avec effroi de tous côtés, & sembloient ne plus reconnaître les lieux où ils étoient tous les jours, & véritablement ils n'étoient plus reconnaissables, car on ne pouvoit rien ajouter à la désolation qu'on voyoit de tous côtés. Dieu conserva mon Eglise pour laquelle je craignois extrêmement; elle en fut quitte aussi bien que ma maison pour quelques rangs d'essentes qui furent emportées avec les planches du toit. La Cabotterie souffrit beaucoup, mais ce fut encore toute autre chose à la bastierne & au Fort Royal. Notre Couvent du Mouillage qui en ce tems-là n'étoit que de bois, & fort vieux, pouvoit être emporté par une ravine d'eau qui

1695. tomboit du morne au pied duquel il étoit bâti, il fut presque entierement decouvert aussi-bien que l'Eglise.

Pendant que le vent étoit à l'Oüest il fit tellement enfler la mer & la porta avec tant de violence contre la terre, qu'elle emporta une batterie de huit canons qui étoit à l'embouchure de la riviere S. Pierre, elle ruina une partie des murailles du Fort, les logemens du General, avec l'angle du côté de l'Oüest. Six ou sept vaisseaux & quantité de barriques vinrent à la côte, où la plupart furent mis en piece. Toute cette grande & longue vüe qu'on appelloit la Galerie, de plus de sept à huit cens pas de long, fut tellement ruinée qu'on ne pouvoit pas connoître le lendemain les lieux où il y avoit eu des maisons, tant la mer y avoit apporté ou decouvert de grosses roches. De toutes les maisons qui formoient ce quartier, il n'en resta que trois ou quatre, avec le magasin de la Compagnie de Guinée, & un autre qui aiant de gros murs en forme d'éperons pour soutenir les terrasses qui étoient devant leurs portes, rompirent la violence de la mer, & se garantirent ainsi de sa fureur & de son impetuosité.

Il me semble avoir déjà remarqué 2695
que la plupart des arbres de l'Amérique ont peu de racines en terre, & qu'ils ne sont soutenus que par de grandes cuisses dont les extrémités semblent plutôt ramper sur la terre que d'y pénétrer suffisamment pour y prendre de la nourriture; en effet, elles n'y entrent pas de la profondeur d'un pied. Il y avoit une infinité d'arbres de cette sorte que le vent avoit arrachés, qui étant renversés sur le côté faisoient comme des murailles, tant ces grandes cuisses remplies de terre entre les fentes des racines étoient droites & hautes. J'ai vu avec étonnement des arbres de plus de deux pieds de diamètre coupez par la moitié, & emportez à plus de mille pas du reste de leur tronc.

La première chose à laquelle il fallut penser, fut la réparation des chemins. Ma Paroisse eut beaucoup à travailler, parce que presque toutes les habitations étant séparées les unes des autres par des rivières ou par des ravines extrêmement profondes, la pluie avoit tellement gâté & dégradé les chemins, qu'ils étoient impraticables.

Tout le bien que produisit cet ouragan à ceux qui n'avoient pas grand-chose

1691. chose à perdre comme moi, fut que pendant la pluie qui précéda l'ouragan, les endroits des savannes & des jardins qui n'étoient pas inondés, étoient couverts d'une infinité d'oiseaux de mer & de rivière, comme ocards sauvages, poules d'eau, pluviers, cercelles & alouettes de mer qu'on tuoit par les fenêtres on tel-
le quantité qu'on vouloit.

Précaution pour conserver les arbres fruitiers : Mon jardin souffrit un peu de ce mauvais tems, mais beaucoup moins qu'il n'auroit fait sans la précaution que j'avois eu de mettre quatre ou cinq cordes à la naissance des branches des arbres que je voulois conserver avec plus de soin, & d'attacher les bouts à des piquets que j'avois fait enfoncer bien avant en terre. Le vent faisoit ployer les arbres, mais les cordes les soutenoient de sorte que j'en perdis aucun.

Le Dimanche 9 Octobre, je dis la Messe assez tard, pour donner le tems à mes Paroissiens de s'assembler, parce que les chemins ne permettoient pas qu'on pût aller à cheval, ni qu'on marchât fort vite.

Oiseaux qui quittent la Martinique : Nous nous aperçûmes ce jour-là qu'il passoit beaucoup d'oiseaux comme perroquets, grives, ramiers & autres, qui prenoient la route de la Dominique, qui n'est

n'est éloignée du Macouba que de sept lieux. Les perdrix, les tourterelles & les ortolans prenoient aussi le même chemin; mais quand ils avoient un peu volé sur la mer, ils revenoient vers la terre si las & si fatiguez qu'ils tomboient sans avoir la force de se relever, de sorte qu'on les prenoit à la main. J'en pris moi même quelques-uns. C'auroit été prodiguer la poudre que de les tirer dans ce tems là.

La raison qui obligeoit tous ces oiseaux à changer de demeure, est qu'ils ne trouvoient plus de graines dans les bois pour se nourrir. Ceux de nos quartiers croyoient apparemment en trouver à la Dominique, qui est la terre la plus voisine, & ceux de la Dominique pensoient en trouver dans nos quartiers, de sorte que le jour suivant nous vîmes des nuages de ramiers, de perroquets & de grives qui venoient de la Dominique, ou qui en revenoient si abbaissés par la faim & par la fatigue, que quelques-uns tomboient dans la mer, d'autres sur le sable, d'autres dans nos savannes, & d'autres enfin qui n'avoient pas la force de se tenir sur les branches des arbres où ils se posoient en arrivant. Nos habitans se yangerent
sur

1695. sur ces pauvres oiseaux des dommages que l'ouragan leur avoit causé, ils firent un carnage épouvantable. Il eut de mes Paroissiens qui en salerent des barils entiers. Je suivis l'exemple des autres, & j'en fis une assez bonne provision, tant de ceux que je tuai que de ceux dont on me fit présent. Mais la quantité que j'en avois m'auroit été inutile, si on ne m'avoit appris le secret de les conserver en marinant comme je vais le dire. Je parle que des ramiers, car pour grives, les perroquets, les perdrix & autres plus petits oiseaux, il est si commun qu'on se donne la peine de les mariner. Pour les ramiers après qu'ils sont plumés, videz & flambez, ou les mettez à la broche où on leur donne environ le tiers de leur cuisson, après cela les fend en deux, on leur coupe la tête & les pieds, & on ôte tous les os dans qui sont attachez aux côtes: on met une couche de sel pilé environ d'un demi-doigt d'épaisseur, dans le fond d'une jarre de terre vernissée, ou d'un baril bien étanché, on couvre de sel de feuilles de bois d'inde sechées & on arrange dessus les moitiés de ramiers les uns à côté des autres,

*Maniere
de con-
server
les ra-
miers en
les mari-
nant.*

les saupoudrant avec du sel, du poivre 1695
& de la graine de bois d'inde battus ensemble. On fait sur cette couche de ramiers une autre couche de feuilles de bois d'inde, sur laquelle on étend d'autres moitez de ramiers que l'on saupoudre comme les premiers, continuant ainsi tant que le vaisseau soit plein, ou du moins tant qu'on a de ramiers; après quoi on le remplit de vinaigre, & on le couvre. De cette manière les ramiers se conservent dans toute leur bonté une année entière & même davantage. J'en accommodai ainsi environ deux cens, qui se conserverent si bien, que j'en mangeai à mon retour de la Guadeloupe plus de huit mois après les avoir marinés, & je les trouvai aussi frais & aussi bons que le premier jour. Lorsqu'on les tire du baril, il faut les bien laver dans de l'eau tiède, & les laisser tremper environ un quart d'heure, & ensuite les laver & les laisser tremper autant de tems dans de l'eau fraîche, & après qu'il sont égouttez & essuyez, achever de les faire cuire comme on le juge à propos, soit sur le gril, soit en compote. Il semble qu'ils viennent d'être tuez. Sans lieu de les mettre dans du vinaigre on pouvoit les mettre dans du sain-

1693. saindoux, comme on met les cuisses d'oyes en France dans leur propre graisse; je croi qu'ils se conserveroient encore mieux.

L'ouragan dépeupla presque entièrement nos Isles de perdrix & de grives, & l'on fut près de trois ans sans en voir comme on en voyoit auparavant.

Tourterelles & ortolans des Isles.

Les tourterelles ne se trouvent gueres que dans les endroits écartez où elles sont peu chassées. Celles de l'Amérique m'ont paru un peu plus grosses que celles de France; comme les perdrix de France sont en échange bien plus grosses que celles de l'Amérique.

Quand on va dans les Isles qui sont aux environs des Isles, dans le tems que les tourterelles font leurs nids, on en prend beaucoup de jeunes avec des filets, on les nourrit dans de grandes cages comme des volieres. Elles s'y engraisent parfaitement bien; cependant les connoisseurs prétendent qu'elles n'ont jamais le goût si fin que celles qui vivent en liberté. Il est presque impossible de les apprivoiser quelque soin qu'on se donne, elles sont toujours sauvages. Celles qui vivent en liberté se nourrissent en certains tems de prunes de monbin & d'olives sauvages, dont les noyaux

noyau leur demeurent assez long-tems dans le jabot: ce qui a fait penser à quelques personnes qu'elles mangent de petites pierres. Elles sont ordinairement fort grasses, & d'un très-bon goût.

Les oiseaux à qui nos insulaires ont donné le nom d'ortolans, ne sont que des tourterelles d'une espèce beaucoup plus petite que celles dont je viens de parler. Ils sont à peu près de la grosseur d'une raille: leur plumage est gris ochré; le dessous de la gorge tire un peu sur le roux. Ils vont toujours coupez. On en trouve beaucoup dans les bois, ils aiment à voir le monde, se promenant dans les chemins sans s'effaroucher, & quand on les prend seules ils deviennent très-privez. Ce sont des pelotons d'une graisse qui a un goût excellent.





C H A P I T R E X I I I .

Arrivée d'un Supérieur General des Missions des Jacobins. On transporte à Saint Domingue la Colonie Française de l'Isle de Sainte Croix.

LE Lundi second jour de Janvier 1696. il arriva au Fort Saint Pierre une flotte de vaisseaux Marchands escortez par trois navires de guerre. Il y avoit sur cette flotte un nouveau Supérieur General de nos Missions. C'étoit le Pere Pierre Paul qui avoit été autrefois Supérieur de notre Mission de la Martinique, Religieux de mérite, de beaucoup de zele, & d'une charité pour les pauvres, qui auroit servi de modele à tout le monde, si elle avoit été accompagnée de prudence & de discretion. J'ai parlé de lui dans le cinquième Chapitre de ma premiere Partie. M'étant trouvé à la Basse-terre quand il arriva, avec la plûpart de nos Peres qui étoient venus pour rendre les visites du nouvel an aux Puissances; nous nous assemblâmes pour voir de qu'elle manière nous pourrions l'empêcher

pêcher de dissiper le bien de la Mission par ses charitez indiscrettes. Je fus chargé de lui en parler, & quoique je visse bien que cela me mettroit mal dans son esprit, le bien commun l'emporta sur toute autre consideration. Je l'allai trouver dans sa chambre; & après lui avoir fait le détail de l'état pitoyable où étoit le temporel de notre Mission, je lui dis que tous les Religieux m'avoient chargé de le prier de ne plus faire de charitez avec des billets de sucre, parce que nous n'étions pas en état de les payer, & qu'il s'en falloit encore beaucoup que ceux qu'il avoit faits autrefois fussent acquittez. Car il est bon de se souvenir de ce que j'ai dit ci-devant, que la coutume étoit de faire des billets de sucre payables au porteur, & de les distribuer à ceux qui lui demandoient l'aumône, & particulièrement à de certaines femmes de mauvaise vie qu'il vouloit retirer du crime en leur fournissant de quoi vivre. Le motif de ces aumônes ne pouvoit être meilleur; mais il falloit auparavant supputer si notre sucrerie qui étoit des plus médiocres, pouvoit faire autant de sucre qu'il écrivoit de billets, & c'étoit justement de quoi il

ne

ne s'étoit jamais embarrasé. Je le suppliai donc fortement de ne plus se donner cette peine, & qu'en échange nous lui remettrions toutes les aumônes dont nous aurions la disposition pour les distribuer lui-même comme il le jugeroit à propos, à quoi il pouvoit encore ajouter les retributions de ses Messes. Il me parut assez content de ces propositions, & me promit de se conformer à ce que la Mission souhaittoit de lui. Cependant je crus entrevoir que cette gesne lui déplaisoit; je le dis à mes Confreres en leur rendant compte de la commission dont ils m'avoient chargé, qui conclurent tous qu'il ne feroit pas long séjour à la Martinique. Nous vîmes dès le lendemain que nous avions pensé juste, car il nomma pour Supérieur de la Mission de la Martinique le Pere Cabasson, avec la qualité de Provicaire General & de Vice-prefet Apostolique pendant son absence, & en cas de mort, jusqu'à ce que le Réverend Pere General y eût pourvû. Il nous déclara qu'il partiroit avec les vaisseaux qui alloient prendre la Colonie de Sainte Croix pour la porter à Saint Domingue, où il demeureroit jusqu'à ce qu'il eût établi l'ordre nécessaire dans cette Mission.

sion. Il avoit amené avec lui trois Reli- 1696.
gieux, sçavoir le Pere Rosier qui s'en
étoit retourné en France au commence-
ment de 1694. le Pere Noguet, & le
frere aîné du Pere Romanet, dont j'ai
parlé au commencement de ces Memoi-
res.

Monfieur du Maitz de Goympy nôtre *M. du*
Intendant reçût par cette flotte le con- *Maitz*
gé qu'il avoit demandé pour retourner *Inten-*
en France, après que Monsieur Robert *dant re-*
qui avoit été nommé en sa place seroit *çoit son*
arrivé. Il eut sujet d'être content de la *congé*
lettre qu'il reçût de la part du Roi, qui *pour*
étoit toute pleine de l'estime qu'on avoit *revenir*
pour lui, à cause des importans servi-
ces qu'il avoit rendus pendant une In-
tendance de plus de douze ans.

Nôtre Superieur General destina le P.
Noguet pour être le premier Curé d'u-
ne nouvelle Paroisse qu'on vouloit éta-
blir à la Guadeloupe, au quartier de la
Pointe-noire, & le Pere Rosier pour la
Paroisse du cul-de-sac Robert, & s'em-
barqua avec le Pere Romanet son Com-
pagnon sur les vaisseaux qui alloient pren-
dre la Colonie de Sainte Croix, pour la
porter à Saint Domingue afin d'augmen-
ter celle de cette Isle. Ils partirent le
quinze Janvier.

1696.
On
trans-
porte la
Colonie
de S.
Croix à
S. Do-
mingue.

Il étoit difficile de pénétrer les raisons qu'on avoit d'abandonner cette Isle, dont la Colonie qui étoit établie depuis soixante ans, étoit alors dans un état florissant, après avoir coûté de très-grandes sommes, & consommé une infinité de personnes qui étoient périés dans le commencement de son établissement; car c'est une regle generale & presque infailible que les premiers qui défrichent une terre n'en jouissent pas, parce qu'ils sont attaquez de maladies dangereuses, & le plus souvent mortelles. En effet, rien n'est plus à craindre que les exhalaisons qui sortent des terres nouvellement découvertes, défrichées & cultivées. Il y avoit encore dans ces commencemens une incommodité qui a causé la mort à bien des gens, c'étoit le manque d'eau douce, parce que cette Isle étant une terre plate, unie & sans aucune montagne un peu considerable, il y avoit par conséquent peu de fontaines. On n'y trouvoit qu'une seule riviere assez petite, dans laquelle la mer montoit assez haut pour la rendre presque inutile aux habitans. On avoit remedié à ces défauts par des citernes qu'on avoit faites dans toutes les habitations, de sorte qu'ex-
cepté

cepté les fièvres quartes qui attaquoient 1696:
les nouveaux venus, on y jouïssoit d'u-
ne très-bonne santé ; la chasse & la
pêche y étoient abondantes, le sucre &
les autres denrées y venoient en perfec-
tion , & la Colonie se fortifioit tous
les jours. Mais pour son malheur elle
étoit obligée de vendre ses sucres &
autres marchandises aux Danois de l'Isle ^{Raisons}
Saint Thomas, pour avoir les choses ^{que la}
dont elle ne pouvoit pas se passer , & ^{Cour &}
qu'elle ne pouvoit pas esperer des Fran- ^{enies}
çois, parce que les vaisseaux Marchands ^{pour}
ne se risquoient pas pendant le guerre ^{trans-}
de descendre si bas , à cause qu'ils au- ^{porter la}
roient pû être enlevez à la rade, ou es- ^{Colonie}
piez par les ennemis & ensuite pris au ^{de Sainte}
débouquement. Cependant cette neces- ^{Croix à}
sité absolue d'avoir recours aux étran- ^{S. Do-}
gers, servit de prétexte aux Interes- ^{mingue.}
sez dans les Fermes du Roi pour se
plaindre que ce transport des sucres
chez les Danois diminuoit considera-
blement leurs droits d'entrée. On en
fit un crime à ces pauvres habitans, &
on s'en servit pour appuyer les deman-
des du Gouverneur de Saint Domingue
qui faisoit tous ses efforts pour augmen-
ter sa Colonie aux dépens de toutes les
autres.

1696.

J'ai sçû par le retour d'un bon nombre d'habitans qui aimèrent mieux remonter aux Isles du Vent, que de demeurer à Saint Domingue, que les trois vaisseaux étant arrivez à Sainte Croix, le Commandant fit publier les ordres de la Cour, qui ordonnoit à tous les habitans de s'embarquer avec leurs effets pour aller s'établir à Saint Domingue, où on leur devoit donner des terres à proportion de leurs forces. Il fallut obéir, mais comme ces trois vaisseaux & deux ou trois barques qu'ils avoient avec eux ne suffisoient à peine qu'à porter les personnes dont la Colonie étoit composée, les Officiers subalternes les vexerent d'une étrange maniere quand il fallut embarquer leurs effets. Ils affectoient de ne point trouver de place pour les meubles & les marchandises, de sorte que pour en embarquer une partie, les Propriétaires étoient obligez de leur vendre l'autre au prix qu'ils en vouloient donner; les acheteurs étant bien feurs de les leurs revendre ou à d'autres gens de Saint Domingue bien plus cher qu'ils ne l'avoient acheté. On laissa dans l'Isle les chevaux, les bêtes à corne & à laine; on mit le feu aux maisons, on démolit le Fort, & on mit à la voile. Nous

em-

embarquâmes nos esclaves qui étoient au nombre de quatre-vingt-quatre grands ou petits, avec ce que nous pûmes des attirails de nôtre sucrerie. Cela a servi à faire l'établissement que nous avons à Leogane, dont nous avons été obligez d'acheter le fond, que la Mission de la Guadeloupe a payé pour la plus grande partie.

Pendant le peu de jours que nôtre Supérieur General demeura à la Martinique, le Religieux qui avoit soin de nôtre habitation de la Guadeloupe le vint voir, & lui proposa de faire un moulin à eau à une habitation que nous avons à une lieue du bord de la mer, dans le quartier appelé le Marigor. On ne manqua pas de jeter les yeux sur moi pour conduire cet ouvrage, & on me pressa fortement de m'en charger. J'eus toutes les peines du monde à m'y résoudre, parce que depuis la mort du Pere Caumels, j'avois entièrement perdu les idées qu'on m'avoit inspirées de gouverner nôtre temporel, résolu de me borner au soin de ma Paroisse, & d'employer le reste de mon tems à l'étude. Mais enfin il fallut malgré moi commencer cette pénible carrière, & quitter ma solitude & mon repos; sous la promesse que le Supérieur me fit de me

rendre ma Paroisse sitôt que j'aurois vû ce qu'on pouvoit faire à la Guadeloupe, & que j'aurois tracé l'ouvrage, si je ne voulois pas l'executer entierement. On me permit de charger du soin de ma Paroisse qui je voudrois de nos Peres, afin que je fusse seur que ce que j'y laissois seroit bien entretenu & bien conservé. Je priai le P. Etienne Astrucq de me rendre ce service; nous étions bons amis, & je le connoissois très-capable de contenter parfaitement bien mes Paroissiens; & je me préparai au voyage de la Guadeloupe.



C H A P I T R E X I V.

L'Auteur part pour la Guadeloupe. Description des Barques, Brigantins & Corvettes dont on se sert aux Isles.

JE partis du Fort S. Pierre de la Martinique le Jeudi premier jour de Mars, dans une fregate de dix-huit canons, fort bonne voiliere, qui étoit venue de Brest aux Isles exprès pour faire la course. Monsieur Auger cy-devant Gouverneur de Marie-galante, se servit

vit de cette occasion pour aller prendre 1696.
possession du Gouvernement de la Guadeloupe qui comprend la Grande-terre, les Saints, & la Desirade. Ce fut dans ce voyage que je commençai à le connoître, & à lier avec lui une amitié qui a duré jusqu'à sa mort, malgré les mouvemens que se font donner bien des gens pour la rompre. Nous fûmes pris de calme, comme cela est assez ordinaire, devant la grande savanne de la Dominique. C'est un terrain uni de quinze cens à deux mille pas de large, ^{Situation & longueur de l'Isle de la Dominique.} qui fait justement le milieu de l'Isle, & la moitié du chemin de la Martinique à la Guadeloupe. On compte trente lieues de la pointe de Saint Martin de la Martinique, à la pointe du vieux Port de la Guadeloupe. La grande savanne est justement au milieu de cet espace, & fait la moitié de la Dominique, à qui on donne quinze lieues de long de ce côté-là.

Il ne faut pas confondre l'Isle de la Dominique avec celle de Saint Dominique comme font quelques écrivains peu instruits de la langue Espagnole, d'où les noms de ces Isles sont dérivez. La Dominique ou la Dominica signifie l'Isle du Dimanche, parce qu'elle fut décou-

1696. verte un Dimanche, & celle de S. Domingue ou San-Domingo, signifie l'Isle de S. Dominique. On l'avoit d'abord appelée la petite Espagne ou Hispaniola, mais après la découverte de la Terre-ferme dont une partie fut nommée la nouvelle Espagne, l'Isle appelée la petite Espagne n'eut plus d'autre nom que celui de S. Dominique qui étoit celui de sa ville capitale.

Comme nous étions assez près de terre le Vendredi matin, il vint à nous une pirogue de Caraïbes qui nous aborda, après s'être bien assuré que nous étions François. Ils furent ravis d'y trouver Monsieur Auger, & d'apprendre qu'il étoit Gouverneur de la Guadeloupe. Ils retournerent aussi-tôt à terre pour en donner avis aux autres Caraïbes qui vinrent en grand nombre le voir, lui témoigner leur joye, & lui promettre qu'ils viendroient traiter dans son Isle, & qu'ils lui apporteroient des Anglois avec lesquels eux & nous étions en guerre. Ils connoissoient Monsieur Auger depuis long-tems, & l'aimoient, parce que quand il étoit Gouverneur de Marie-galante, il les recevoit bien, les protegeoit & les faisoit bien boire; ce qui est chez eux de tous les bienfaits le plus

plus estimé, & dont on se souvient plus 1696
long-tems. Ils apporterent des fruits, des
crabes & des volailles qu'on traita avec
eux, & après qu'on les eut bien fait boi-
re, ils s'en retournerent fort contens.
Nous profitâmes du vent de terre qui
vint sur le soir, qui nous porta presque
jusqu'à la pointe du Nord, où le calme
nous reprit, & nous fit un peu deriver.
Le Samedi matin nous louvoyâmes pour
nous approcher des Saintes, ou pour par-
ler plus juste, des Saints. Ce sont trois pe-
tites Isles, dont celle qui est sous le vent
& à l'Ouest, s'appelle la terre de Bas,
& celle qui est à l'Est la terre de Haut.
La troisième qui est à une moyenne dis-
tance des deux autres, ne paroît que
comme un grand rocher qui n'est pour-
tant pas inutile, puisqu'il aide à former
un très-bon Port. Il y a environ quatre-
vingt-dix habitans portant armes dans
ces deux Isles; le Capitaine qui les com-
mande est comme Subdelegué du Gou-
verneur de la Guadeloupe de qui ces Isles
dépendent.

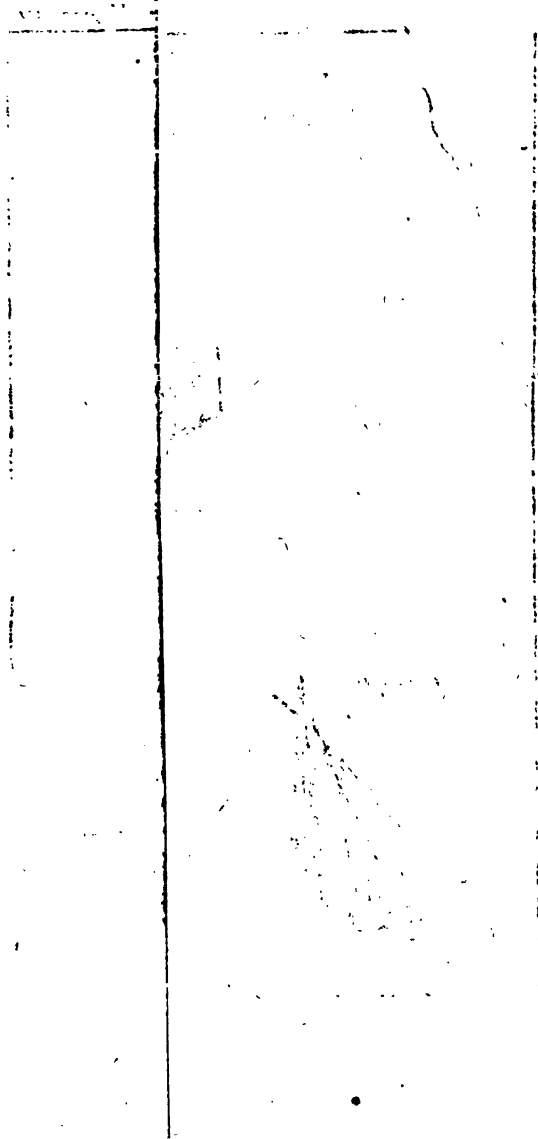
Dès qu'on nous appercût de la poin-
te du vieux Fort qui est à deux lieues au
vent du Bourg & du Fort de la Basse-
terre de la Guadeloupe, on en donna
avis par deux coups de canon, afin que

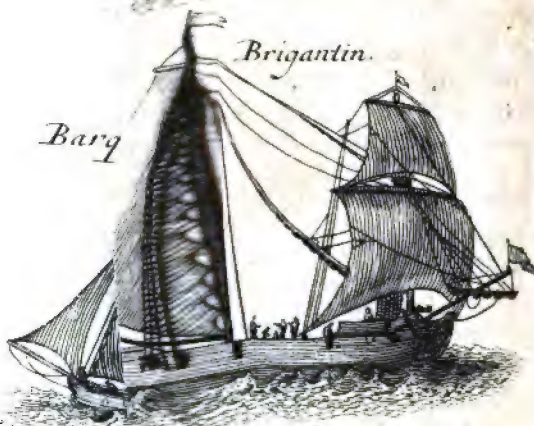
1696. les habitans se missent sous les armes pour recevoir leur Gouverneur, qu'on sçavoit être dans le bâtiment qui paroissoit, parce qu'une barque Flibustiere qui étoit partie avec nous de la Martinique, en avoit donné avis à Monsieur de la Malmaison, Lieutenant de Roi qui commandoit en l'absence du Gouverneur.

Il ne faut pass'étonner que cette barque qui étoit partie avec nous, fut arrivée devant nous. Car quoique nôtre fregate fut une très-bonne voiliere, il y a une très-grande difference pour le sillage entre les bâtimens à voiles quarrées comme étoit nôtre fregate, & les barques dont nous nous servons aux Isles qui sont à voiles letines, & d'une toute autre maniere que celles qu'on voit sur les côtes de l'Océan d'Europe, & sur la Méditerranée.

Nos barques des Isles ont leurs voiles disposées de maniere, qu'au lieu que les bâtimens à voiles quarrées ont besoin de cinq airs de vent pour naviger, elles n'en ont besoin que de deux ou de deux & demi tout au plus; c'est pour cela qu'elles ne sont pas obligées de faire tant de bordées, parce qu'elles prennent le vent bien plus près que tout au-

tre





tre sorte de bâtiment. De quelque grandeur que soient nos barques, elles n'ont jamais qu'un mât droit. On les appelle quelquefois simplement bateaux ; les Espagnols les nomment balandres. La vergue, qu'on appelle aussi le guy est attachée par un bout à un anneau de fer qui est eloué dans le mât à sept ou huit pieds au dessus du pont, faisant un angle droit avec le mât. La voile est triangulaire, le plus petit côté est attaché à la vergue ; celui qui forme l'angle droit avec le côté attaché à la vergue, est joint au mât par des cercles de bois passez dans le mât qui coulent tout le long, par le moyen desquels on élève la voile à telle hauteur qu'on veut, car on prend les ris par le bas de la voile, & non par le haut comme on fait aux voiles quarrées. Le haut de la voile n'est pas pointu, mais occupé parallèlement à la vergue, & attaché à une autre petite verge, dont le bout échancré en demi-cercles'emboîte & coule le long du mât. On appelle cette vergue une corne. Il y a une manœuvre à son extrémité qu'on appelle balancine, qui aide au hissas à lever la voile & à tenir la corne en état, afin qu'elle soit toujours parallèle au guy. Il part de la tête du mât deux manœuvres ou cor-

1696.
Description des barques dont on se sert à l'Amérique.

1696. des, dont l'une est frappée à la naissance du beaupré entre les bittes, & l'autre à la tête du beaupré. Dans la première sont passés les anneaux qui soutiennent une petite voile triangulaire, qu'on appelle le trinquet, & dans la seconde ceux d'une autre voile aussi triangulaire nommée le foc. Quelquefois on allonge le beaupré avec une perche pour fraper à son extrémité une troisième manœuvre qui porte un faux foc.

*Utilité
de ces
bar-
ques, &
la faci-
lité de
les
man-
œuvres.*

On voit aisément parce que je viens de dire, que ces bâtimens doivent être excellens pour aller au plus près du vent, & qu'ils sont fort aises à manœuvrer. Par exemple, pour virer de bord il ne faut que traverser le foc & le trinquet, pendant qu'on pousse la barre au vent, & qu'on largue l'écoute de la grand voile, parce que dans ce moment le vent la prend par le revers, & la jettant de l'autre côté fait virer le bâtiment.

On voit encore assez que la voile étant parallèle au mât, le vent agit assez sur elle, pour peu qu'il s'éloigne de la perpendiculaire, ce qui suffit pour pousser la barque en avant : & c'est ce qui ne se peut pas trouver dans les bâtimens à voiles carrées, où les voiles ne peuvent jamais être parallèles aux côtes.

Les

Les meilleures de ces barques se font 1695.
à la Vermude, Isle Angloise qui est *Les*
par les 32. degrez & demi de latitu- *barques*
de Nord. Outre qu'il se trouve dans *de Ver-*
ces Isles des constructeurs très-habiles *mude*
pour ces sortes de bâtimens, ils ont *sont les*
encore abondance de bois d'Acajou, *meilleu-*
que les Espagnols & Anglois appel- *res voi-*
lent par honneur cedre ; bois très- *lières.*
liant & très-leger, & qu'on prétend
ne craindre ni la pourriture ni les
vers.

Il est vrai que quand nos Corsaires en-
prennent qui ne font que sortir de la
Vermude, ils les trouvent fort mal équi-
pées, n'ayant pour l'ordinaire que de
vieilles voiles & des cordages de mahot ;
mais ils les ont bien-tôt équipées sans
qu'il leur en coute rien, & veritable-
ment elles meritent bien qu'on fasse cas
d'elles, car elles sont d'excellentes voi-
lières.

Il s'en fait aussi à la Jamaïque, où l'a-
cajou ou cedre est fort commun, mais
elles n'arrivent pas à la perfection & à
la vitesse des Vermudiennes. Elles ont
ordinairement peu de canons. Celle que
j'ai vûë qui en portoit davantage, ap-
partenoit à Monsieur de Codrington,
General des Isles Angloises sous le vent,

2596. c'est-à-dire, d'Antigues, Nieves, Montserrat, la Barboude, Paneston, les Vierges, & partie de Saint Christophle. Elle avoit quatorze canons.

Les Flibustiers veulent peu de canons dans leurs bâtimens.

Nos Flibustiers en ont pris quelquefois qui avoient dix canons, mais ils en diminuent le nombre quand ils les arment. Ils n'y en laissent jamais plus de six, étant persuadés que quatre fusils font plus d'exécution qu'un canon; au contraire des Anglois qui comptent beaucoup plus sur leur canon que sur leur mousqueterie.

Les Anglois ajustent les poupes de leurs barques avec bien de la propreté; ils y menagent des chambres, des cabanes, & mille autres commoditez que les François négligent fort mal-à-propos, & sur tout nos Flibustiers qui abbattent toutes les chambres, afin d'avoir plus de place pour ranger leur mousqueterie.

Nous avons encore deux autres sortes de bâtimens que l'on employe à faire la course; ce sont les brigantins & les corvettes: car pour les bâtimens à trois mâts comme sont les vaisseaux, à moins qu'ils ne viennent exprès de France, nos Corsaires s'en servent peu, ou pour parler plus juste, point du tout. J'ai vu
très-

très-souvent qu'ils ont pris de bons vaisseaux de trente & quarante canons, & même davantage, qu'ils auroient pû armer, qu'ils ont mieux aimé vendre à très-vil prix & continuer à faire la course dans leurs petits bâtimens, & cela pour deux ou trois raisons. La première, parce qu'il y a beaucoup de manœuvre à un vaisseau, & que par conséquent il y a beaucoup à travailler, & c'est dont les Flibustiers ne veulent pas entendre parler. Ils n'aiment qu'à se battre pour gagner de l'argent, qu'ils dépensent aussi facilement & en aussi peu de tems qu'ils l'ont gagné. La seconde, que les gros bâtimens consomment beaucoup d'argent pour les équiper, & qu'il faut un plus grand nombre d'hommes pour les monter, ce qui diminue considérablement le lot ou la part de chacun d'eux. Et enfin, parce qu'ils ne sont jamais si bons voiliers ni si fins bouliniers que les petits bâtimens, & sur tout les barques; car comme il est du devoir d'un Corsaire de reconnoître tout ce qu'il voit à la mer, il est aussi de sa prudence de se pourvoir d'un bâtiment avec lequel il puisse se tirer promptement de dessous le feu d'un bâtiment qui seroit trop fort pour lui.

&

1696. & où il n'y auroit que des coups à gagner.

*Descrip-
tion du
brigantin.*

Les brigantins n'ont que deux mâts droits, & leur beaupré qui sert à soutenir les manœuvres du trinquet & du foc, quand le tems permet de se servir de ces deux voiles; ils portent aussi la fivadiere comme les autres bâtimens à voiles quarrées. Le mât d'avant ou de misene, porte deux voiles quarrées; sa misene & son humier. Le grand mât a une voile latine, coupée, attachée & qui se manœuvre comme celle des barques que je viens de décrire, avec un humier quarré au dessus.

*De la
corvette.*

La corvette ne diffère du brigantin qu'en ce que toutes ses voiles sont quarrées.

*Recep-
tion du
Gou-
verneur
de la
Guade-
loupe.*

Nous arrivâmes devant le Bourg de la Basse-terre de la Guadeloupe sur les trois heures après midi. Je descendis avec Monsieur Auger dans la chaloupe de la frégate, qui ne manqua pas de le saluer d'onze volées de canon, auxquelles le canon de toutes les batteries répondit en même tems. On fit une seconde décharge quand il mit pied à terre; celle-cy fut accompagnée de la mousqueterie des Milices & de la garnison. Il fut reçu au bord de la mer par
le

le Lieutenant de Roi, à la tête des Officiers & des Conseillers qui se trouverent à portée de se rendre au Bourg. Les Carmes, les Jésuites, les Capucins, les Religieux de la Charité & nos Peres ne manquerent pas de le venir complimenter. Je l'accompagnai jusqu'au Fort, où il s'étoit fait préparer son logement. Il me pria de venir dîner le lendemain avec les Officiers de la frégate qui nous avoient passez. On fit une troisième décharge de canon & de mousqueterie quand il entra au Fort, ce qui termina la ceremonie. La frégate ayant mouillé dans ce tems-là, salua la Forteresse de sept coups de canon, auxquels Monsieur Auger fit répondre par cinq volées.



CHAPITRE XV.

Description du Bourg de la Basse-terre, du Fort, des Eglises & des Couvents, & du quartier appelé le Baillif.

LEs Peres Carmes me donnerent un cheval pour me porter à nôtre habitation qui est à une petite lieue du Bourg. On passe en y arrivant une assez grosse

1696. grosse rivière, qu'on appelle la rivière de Saint Louis, & plus communément la rivière des Peres. Depuis que les Anglois eurent ruiné nôtre Couvent dans l'irruption qu'ils firent à la Guadeloupe en 1693. nous avions bâti une maison de bois au milieu de la savanne, environ à cent pas de la sucrerie. C'étoit un très-petit bâtiment : j'étois aussi bien logé au Macouba, à une chambre près, que tous nos Peres l'étoient dans ce petit bâtiment. Outre le Pere Vidal qui y étoit Supérieur, j'y trouvai encore le Pere Nogues qui étoit destiné pour remplir la nouvelle Paroisse de la Pointe-noire, & le Pere Dussier qui faisoit les fonctions curiales dans nôtre Eglise du Baillif qui servoit encore d'Eglise Paroissiale.

*Acci-
dens qui
ont rui-
né le
Bourg S.
Louis &
celui du
Baillif.*

L'endroit où nous sommes étoit le plus beau quartier de l'Isle dans le tems de la premiere Compagnie qui peupla les Isles, & des Seigneurs particuliers qui avoient acheté les droits de cette Compagnie. Il y avoit deux Bourgs considerables, l'un à côté de la rivière des Peres, & l'autre des deux côtez de celle du Baillif. Mais le premier ayant été emporté deux fois par des débordemens furieux de la rivière dans des tems d'ouragan;

ragan, les habitans qui restèrent ne voulurent plus courir de pareil risque, à quoi il faut ajouter que toute la terre où étoient les maisons aiant été emportée, il n'étoit demeuré en sa place que des monceaux de rochers, où il étoit impossible de bâtir qu'avec une dépense extrême. Ces habitans, dis-je, se sont transportez vers le Fort, où peu à peu ils ont fait le Bourg qui est à présent le principal de l'Isle. 1696.

Le Bourg qui est des deux côtez de la rivière du Baillif a été aussi ruiné plus d'une fois. Il a été brûlé par les Anglois en 1691. & lorsqu'il étoit presque entièrement rétabli, il fut emporté tout entier par un débordement furieux de la rivière. La cause de ce malheur fut qu'un côté de la falaise chargé de grands arbres s'étant écroulé tout d'un coup, dans un endroit où les falaises retrecissoient extrêmement le lit de la rivière, les arbres, les broussailles, les terres & les pierres firent une digue qui retint les eaux, jusqu'à ce que leur poids entraînant tout d'un côté cet obstacle, le torrent se répandit avec tant d'impetuosité, qu'il couvrit ou entraîna à la mer toutes les maisons du Bourg avec une partie des habitans. Il commençoit à se rétablir, lorsqu'il

1696. lorsqu'il a été brûlé de nouveau par les Anglois en 1703. comme je le dirai en son lieu.

Depuis la ruine du Bourg qui étoit à côté de la rivière de Saint-Louis, l'Eglise Paroissiale fut établie dans le Bourg du Baillif, où il n'y avoit auparavant qu'une chapelle. Le Pere Raymond Carbondiere qui a été long-tems Supérieur de nos Missions avoit fait bâtir un Couvent sur une hauteur derrière l'Eglise Paroissiale, dont la situation pour la vûe ne pouvoit être plus belle; mais pour le reste elle étoit très-incommode, parce que le terrain étant trop étroit, il avoit fallu faire de très-gros murs pour soutenir les terrasses qu'on avoit été obligé de faire pour l'augmenter. Ce bâtiment avoit douze toises de long sur sept de large. Il étoit flanqué de quatre pavillons détachés chacun de six toises de long sur cinq de large. L'un servoit de Chapelle domestique, l'autre de cuisine & de dépense; le troisiéme étoit séparé en deux, & faisoit deux chambres pour les malades, le quatriéme servoit de Réfectoire & d'Office. Il y avoit des caves ou celliers sous tous ces pavillons. Il est certain que ces bâtimens avoient un grand air, quand on les regardoit de loin,

loin, mais ils n'avoient aucune commodité quand on étoit dedans. Ils furent brûlez en 1691. par les Anglois. Je trou-
vai qu'on avoit racommodé la Chapelle domestique pour servir de Paroisse. 1696.

Je vis bien dès le premier entretien que j'eus avec le Pere Ridal qu'il n'avoit guere envie de faire travailler au canal pour lequel on m'avoit fait venir ; & qu'il avoit eu des vûës lorsqu'il avoit témoigné tant d'empressement pour cet ouvrage ; cela me fit plaisir, parce que c'étoit le moyen de retourner incessamment à ma Paroisse. Ce que je lui en dis lui fit faire des reflexions qui l'obligerent à me prier de visiter l'endroit, & de niveler & tracer l'ouvrage ; & que quand il seroit en état d'y faire travailler, il esperoit que je ne refuserois pas d'y venir. Je le lui promis, parce que je satisfaisois ainsi à tous mes engagements.

Le Dimanche quatriéme Mars je me rendis d'assez bonne heure au Fort. Je fis une visite au Gouverneur, & quelques instances que je lui fisse pour ne me pas trouver ce jour là à dîner chez lui à cause de tous ces Officiers Bretons qui y devoient être, il ne voulut jamais me laisser sortir qu'après que je lui eus pro-

1696. promis de revenir. J'allai donc saluer Monsieur de la Malmaison Lieutenant de Roi; nous eûmes bien-tôt fait connoissance & amitié; c'étoit un très-honnête homme, franc & du meilleur cœur du monde. J'en parlerai comme je dois dans plus d'un endroit de ces Memoires. J'allai voir les Peres Jesuites, les Carmes, les Capucins & les Religieux de la Charité. Ceux-ci avoient pour Superieur un homme de mérite, appelé le Frere Aubin, très-habile Chirurgien, extrêmement zélé pour le service des pauvres, qui se servoit avantageusement du crédit que son habileté & ses talens lui avoient acquis, pour suppléer à la pauvreté de son Hôpital.

Je me rendis au Fort à l'heure du dîner, qui fut d'autant plus long, que les conviez qui étoient Bretons trouverent d'excellens vins & de quoi les exciter à boire, ce qui n'étoit point du tout nécessaire.

*Descrip- Je sortis de table long-tems avant
tion du qu'ils y songeassent, & je fus avec Mon-
Fort de sieur de la Malmaison voir le Fort. Il
la Gua- est situé sur un terrain plus élevé de quel-
deloupe. ques toises que le Bourg. Il est borné
au Sudest par la riviere des Gallions qui
coule au pied des falaises très-hautes
&*

& très-escarpées, sur lesquelles les murs 1696.
du Fort sont assis. Le côté du Sudouest
regarde la mer dont il est séparé par un
espace d'environ cent pas, dans lequel
on a taillé le chemin qui descend au bord
de la mer. Le côté du Nordouest regar-
le Bourg & les montagnes.

Ce Fort ne consistoit autrefois qu'en
une maison quarrée de pierre, que Mon-
sieur Houel Propriétaire de l'Isle avoit
fait faire pour résister aux incursions des
Sauvages avec lesquels il étoit en guer-
re. Il fit dans la suite élever des angles
saillans devant chaque face, de sorte
qu'elle devint comme une étoile à huit
pointes, chacune de cinq toises & demi
de longueur. On fit ensuite des murs,
l'un parallèle à la rivière & l'autre au
Bourg; on y ménagea un petit flanc
dans lequel on fit la porte & l'escalier
pour monter sur la terrasse qui donne
entrée dans les appartemens. C'étoient-
là toutes les fortifications qu'il y avoit
dans le tems de Monsieur Houel, mais
depuis que l'Isle eut été vendue à la
seconde Compagnie, c'est-à-dire, à cel-
le de 1664. & qu'elle eut été retirée
par le Roi en 1674. on a enveloppé la
maison & la terrasse, dont je viens de
parler, d'un parapet composé de terre
&

1696. & de fascines, au bas duquel il y avoit un fossé creusé dans le roc, ou du moins dans un terrein qui est presque aussi dur. On a prolongé le parapet & le fossé, en leur faisant faire quelques angles rentrans & saillans, jusqu'à une hauteur éloignée du donjon d'environ deux cens pas qui le commandoit absolument; & on a fait sur cette hauteur un cavalier ou batterie fermée de maçonnerie avec huit embrasures. La face qui regarde le Bourg a neuf toises de longueur, celle qui regarde les montagnes cinq & demi, & celle qui est du côté du donjon seulement trois. Il est bon de sçavoir qu'on appelle donjon cette maison à huit pointes bâtie par Monsieur Houel. Il y avoit huit pieces de canon sur ce cavalier, deux desquels étoient de bronze de dix-huit livres de balle; les autres étoient de fer de differens calibres. Il y avoit encore trois pieces sur la plate-forme à côté du donjon; c'est là toute l'artillerie qui étoit dans le Fort. A l'égard du logement c'étoit peu de chose. Une salle de moyenne grandeur, deux chambres & un cabinet partageoient le premier étage, le second étoit divisé en quatre chambres; le haut du bâtiment, c'est-à-dire, le galetas servoit

servoit de salle d'armes. Les cuisines & 1696.
les Offices étoient hors du donjon. On
avoit menagé dans le massif sous le pre-
mier étage une citerne & deux magasins
à poudre, dont l'un qui étoit vuide ser-
voit de prison; les baraques des soldats
& des Officiers étoient dans l'espace qu'il
y avoit depuis la plate-forme jusqu'au
cavalier. Ordinairement la garnison é-
toit d'une compagnie détachée de la ma-
rine de cinquante à soixante hommes,
avec trois Officiers.

Ce Fort tout mauvais qu'il soit, avoit
soutenu un siège de trente-cinq jours que
les Anglois y mirent en 1691. Mon-
sieur de la Malmaison Lieutenant de
Roi le deffendit avec beaucoup de va-
leur & de prudence, & donna le tems
au Marquis de Ragny Gouverneur Ge-
neral des Isles de venir de la Martinique
avec quelques troupes de milices, de
Flibustiers & de soldats de la marine,
ce qui obligea les ennemis de se retirer
avec précipitation, laissant une partie
de leurs canons, un mortier, beaucoup
de munitions, de blesez & de mala-
des.

Le Bourg que les Anglois avoient brû-
lé en 1691. étoit presque entierement
rétabli. Il commence au dessous de la

1696. hauteur sur laquelle le Fort est situé, c'est une longue rue qui va depuis cet endroit jusqu'à une ravine appelée la ravine Billau. Elle est coupée inégalement environ aux deux tiers de sa longueur par la rivière aux Herbes. La partie la plus grande & la plus considérable est entre cette rivière & le Fort, & retient le nom de Bourg de la Basse terre. Celle qui est depuis la rivière aux Herbes jusqu'à la ravine Billau, se nomme le Bourg Saint François, parce que les Capucins y ont une Eglise & un Couvent. Il y a dans ces deux quartiers cinq ou six petites rues de traverse avec quatre Eglises.

*Bourgs
de la
Basse
terre &
de St.
François.*

*Eglise
& mai-
son des
Jesui-
tes.*

Celle des Jesuites est de maçonnerie, le dedans est orné de pilastres de pierre de taille, avec une corniche d'un assez mauvais dessein. Le grand Autel est de menuiserie, beau, bien exécuté, d'un bon goût, bien doré, aussi bien que la Chaire du Predicateur. Elle est lambrifiée en voute à plein ceintre de bois d'Acajou fort propre; il y a deux Chapelles qui font la croisée avec la Sacristie au dessous du clocher. En general cette Eglise est très-propre; elle a eu le bonheur d'échapper deux fois à la fureur des Anglois. Le portail, du moins ce qu'il

y en a defait, est de pierre de taille avec les armes de Messieurs Houel sur la porte, soit que ces Messieurs ayent contribué à sa fabrique, soit que les Jesuites ayent voulu les engager par cette distinction à l'achever à leurs dépens. 1696.

La maison des Jesuites étoit alors sur une hauteur à plus de trois cens pas de leur Eglise. C'étoit à la verité une incommodité très-grande pour eux, mais elle leur fournissoit une vûe des plus belles qui n'avoit pour bornes que l'horison de la mer, un air frais, & plusieurs jardins fort jolis. Leurs bâtimens étoient très-peu de chose, ils ne consistoient qu'en deux ou trois chambres de bois, un petit pavillon quarré de maçonnerie où ils recevoient leurs visites, une petite Chapelle domestique, & un autre bâtiment qui contenoit la cuisine, la dépense & le refectoire. Ils avoient derriere ce bâtiment une cour quarrée fermée de murailles, avec des appentis qui servoient à mettre leurs moutons, leurs chevaux de selle, & autres choses de leur menagerie, avec un grand colombier en pied, dont le dessous servoit de prison pour leurs Negres. Leur sucrerie étoit au dessus du Bourg Saint François avec un moulin à eau. Leur

1695. terrain auroit été bon s'il n'avoit pas été si sujet à la secheresse, que leurs cannes sechoient souvent sur pied. Cet établissement ayant été brûlé & ravagé avec une espece de fureur par les Anglois en 1703. ils ont acheté les terres que Monsieur Auger possédoit de l'autre côté de la riviere des Gallions, & ils y ont transporté leur sucrerie, qui selon les apparences réussira mieux que celle dont je viens de parler. Ils sont à la Guadeloupe sur le pied de Missionnaires des Negres, & particulièrement de ceux qui sont de la dépendance de la Paroisse de la Basse-terre. Ils touchent pour cela vingt-quatre mille livres de sucre sur le Domaine du Roi. Ils avoient une Paroisse à un quartier appelé les trois Rivières, éloigné du Bourg d'environ trois lieues sur le chemin de la Cabesterre; ils l'ont cedée aux Carmes, après avoir eu l'honnêteté de l'offrir à nos Peres à qui elle convenoit, & qui eurent de mauvaises raisons pour ne la pas accepter,

Carmement les Carmes se sont établis à la

Les Carmes qui desservent la Paroisse du Bourg de la Basse-terre sont de la Province de Touraine, dont le Couvent des Billettes à Paris fait partie. Ils furent appelez par Monsieur Houel
alors

alors Propriétaire de la Guadeloupe, 1698.
dans le tems qu'il étoit en procès avec *Guade-*
nos Pères pour la montagne S. Louis, *loupe.*
dont il vouloit alors les dépouiller, &
dont à la fin ils sont demeurez en pos-
session, par un Arrêt rendu par les Ar-
bitres nommez par le Roi, & homolo-
gue en son Conseil d'Etat en 1662. Les
Carmes ne furent d'abord que comme
les Chapelains du Seigneur sans aucune
jurisdiction spirituelle; mais la guerre
& les deux débordemens de la riviere
de Saint Louis dont j'ay parlé ci-de-
vant, ayant obligé les habitans du Bourg
Saint Louis à transporter leurs deme-
ures auprès du Fort pour être plus en seu-
reté. Les Carmes s'immiscerent peu à
peu d'administrer les Sacremens aux ha-
bitans, étant appuyez par le Seigneur
de l'Isle, & en vertu d'une pretendüe
Bulle de communication des Privileges
des Religieux Mendians, & ce qu'ils ont
continué de faire, jusqu'à ce que les
districs des Paroisses ayant été reglez
par ordre du Roi en 1681. ils sont de-
meurez en possession de ce quartier,
sans pourtant avoir pû obtenir, du
moins jusqu'en 1710. aucun Bref ou
Bulle du Pape pour être autorisez à
faire les fonctions curiales dans cette

1696. Paroisse, & dans les autres qu'ils desservent dans les Isles.

Leurs Couvent est situé un peu au dessous de la Place d'armes, derriere une batterie qui porte leur nom. Les masures qui en sont restées depuis l'incendie de 1691. font connoître que ce n'a jamais été grand' chose. Depuis ce tems-là ils avoient bâti trois ou quatre petites chambres de bois avec une assez belle cuisine & une dépense.

*Cou-
vent &
Eglise
des Car-
mes.*

Leur Eglise étoit à un coin de la place d'armes. C'étoit un bâtiment de bois de quarante-cinq à cinquante pieds de long sur vingt-quatre pieds de large, qui n'étoit ni pavé ni lambrissé, & par conséquent fort mal propre. Il a subsisté en cet état jusqu'en 1703. que les Anglois prirent la peine de le brûler, peut-être afin d'obliger ces Peres & leurs Paroissiens d'en bâtir un autre plus convenable à la grandeur du Dieu qu'on y doit adorer.

*Hôpital
des Reli-
gieux de
la Cha-
rité.*

L'Hôpital des Religieux de la Charité étoit environ deux cens pas plus bas que la maison des Carmes. La salle des malades étoit de maçonnerie, longue d'environ quatre-vingt pieds sur trente de largeur. Elle étoit située sur une petite hauteur, & faisoit face à la mer.
Elle

Elle servoit aussi de Chapelle où l'on 1698
disoit la Messe, & où l'on conservoit
le Saint Sacrement pour les malades.
Cela m'a toujours paru indécemment. J'en
ai dit quelquefois mon sentiment à ces
bons Religieux, ils en convenoient,
mais ils n'étoient pas pour lors en état
de mieux faire; c'étoit faire beaucoup,
eu égard à leur pauvreté présente, d'en-
tretenir, comme ils faisoient, un bon
nombre de malades qui seroient peris
sans les charitables secours qu'ils en re-
cevoient. Il y avoit derrière cette infir-
merie une cour carrée, fermée de mu-
railles qui soutenoient des appentis qui
composoient la cuisine, les magasins &
les chambres Religieuses, tout cela de
plein pied avec leur jardin. Le tout pro-
pre & bien entretenu.

L'Eglise & le Couvent des Capucins *Eglise & Cou-*
étoient de l'autre côté de la rivière aux *vent des Ca-*
Herbes. L'Eglise étoit de maçonnerie, *pucins.*
petite & assez propre. Il y avoit devant
la porte nombre de gros arbres, qu'on
appelle Fromagers, qui faisoient un très-
bel ombrage. Leur Couvent étoit sur
une hauteur derrière l'Eglise. Il falloit
monter sur trois terrasses avant d'arri-
ver au rez de chaussée du Couvent. Ces
terrasses avoient vingt-cinq toises de
M 4 long,

1696. long, & six toises de large; on montoit de l'une à l'autre par de larges degrez. Il y avoit sur la troisieme un bassin de pierre de taille avec un jet d'eau devant la porte du Couvent. Le bâtiment avoit environ dix-huit toises de longueur. L'étage à rez de chaussée étoit de maçonnerie; il contenoit une salle à manger, la cuisine, les offices, des magazins & deux chambres où l'on pouvoit coucher. Au deux bouts étoient des rampes de pierre de taille qui conduisoient sur le perron, qui donnoit entrée dans l'étage de dessus. Cet étage étoit de plein pied avec la quatrième terrasse qui formoit un jardin au derriere de la maison; & comme elle occupoit tout le reste de la hauteur de la colline, elle avoit une très-belle vûe, soit du côté de la terre, soit du côté du Bourg & de la mer. Les deux bouts de cet étage & le côté qui regardoit la montagne étoient de maçonnerie assez bien percez. Les jambes des portes & des fenêtres étoient de pierre de taille, mais la face qui regardoit la mer n'étoit que de bois. Le dedans consistoit en une gallerie de toute la longueur du bâtiment, d'environ quinze pieds de large. Il y avoit un salon quarré dans le milieu,

lieu, & trois petites chambres de cha- 1696.
que côté qui n'étoient séparées les unes
des autres, & de la gallerie que par des
cloisons de menuiserie fort propres. Aux
deux bouts de cette dernière terrasse, il
y avoit deux petits bâtimens, dont l'un
servoit de Chapelle domestique, & l'autre
d'Infirmierie. Le jardin de cette ter-
rasse avoit aussi un jet d'eau. C'étoit as-
sûrement le plus joli bâtiment & le plus
agréablement situé qui fût en toutes nos
Iles. Monsieur de Codrington General
des Anglois, l'avoit pris pour son loge-
ment en 1691. & en cette considération,
il le fit conserver aussi-bien que l'Egli-
se, & celle des Jesuites, quand il fit
mettre le feu à tout le reste du Bourgen-
se retirant. Son fils y a aussi logé lorf-
qu'il fit le même siege en 1703. mais il
n'a pas eu les mêmes égards, il y fit met-
tre le feu en se retirant. Je ne sçai si de-
puis mon départ ces bons Peres l'auront
fait rétablir.

Il y avoit à côté de la riviere aux
Herbes un très-grand bâtiment de ma-
çonnerie, couvert en demi-terrasse,
appartenant au sieur Abbé Gueston.
Il avoit servi autrefois de Raffinerie,
mais depuis que les habitans s'étoient
mis à blanchir eux-mêmes leurs su-

166. cres, toutes les Raffineries étoient tor-
bées. Si les Raffineurs s'étoient conte-
tez des profits immenses qu'ils faisoient
leur négoce auroit duré plus long tem-
leur dureté & leurs mauvaises manières
firent enfin ouvrir les yeux aux habitans
& les priverent des gains infinis qu'ils fai-
soient sur les sucres qu'ils blanchissoient
Il pouvoit y avoir dans ces deux Bourg
deux cens soixante maisons, la plupart
de bois, & fort propres.

Tout ce quartier étoit fermé du côté
de la mer d'un parapet de pierres se-
ches, de fascines & de terre soutenues
par des piquets. Cette espee de for-
tification commençoit à la ravine Bil-
lau, & continuoît ainsi jusqu'à la bat-
terie des Carmes. Cette batterie étoit
de maçonnerie à merlons ; il y avoit
neuf pieces de canons de fer de diffé-
rens calibres qui battoient dans la rade.
Depuis cette batterie jusqu'au terrain
élevé où le fort est situé, il y avoit un
gros mur avec quelques flancs & des
embrasures. Ce mur couvroit la place
d'armes & les maisons qui l'environ-
noient. Il y avoit encore une batterie
à Barbette de trois pieces sur la hauteur
du Fort au bord de la falaise, & une au-
tre de deux pieces au de-là de la riviere
des

des Gallions. Voilà quelles étoient les fortifications du Bourg & du Fort quand Monsieur Auger prit possession de son Gouvernement; encore étoient-elles fort en desordre, car depuis le départ des Anglois on n'avoit fait autre chose que rétablir la breche du cavalier sans toucher au reste, quoiqu'il en eut très-grand besoin. 1696.



CHAPITRE XVI.

Description des quartiers du Marigot, de Saint Robert, de la Magdeleine, des Habitans; & la descente des Anglois en 1691.

LE Lundi 5 Mars, j'allai à l'habitation du Marigot où on projettoit de faire le moulin à eau, elle est à une bonne lieüe du bord de la mer. Depuis qu'on a passé un endroit assez haut & difficile à monter, qui est derrière nôtre maison environ à huit ou neuf cens pas du bord de la mer, on trouve un terrain qui monte toujours insensiblement vers les grandes montagnes

Quartier appelé le Marigot & pour quoi,

1696. tagnes qui sont au centre de l'Isle, & on rencontre de tems en tems des espaces considerables de plat pais, dans quelques-uns desquels les eaux de pluye se ramassent & se conservent; & particulierement en deux endroits où elles forment deux petits étangs: c'est ce qui a fait appeller ce quartier Marigor, qui est un nom que l'on donne communement dans les Isles à tous les lieux où les eaux de pluye se rassemblent & se conservent. Il est certain que ces deux étangs sont d'une grande utilité pour abbreuver les bestiaux & les autres necessitez de ce quartier-là, où le manque d'eau feroit beaucoup souffrir, quoiqu'on ait une fort grosse riviere à côté, mais elle coule au bas de falaises si hautes & si roides, que la descente fait peur, & qu'elle devient inutile à ceux qui demeurent dans ces habitations élevées. Il est vrai qu'il y a une petite source d'eau dans nôtre terrain, mais c'est si peu de chose, sur tout dans les tems de secheresses, qu'à peine peut-elle fournir de l'eau pour boire aux deux habitations qui en sont les plus proches.

Je mesurai avec un demi-cercle la hauteur perpendiculaire depuis l'endroit où

où j'étois jusqu'à la surface de la riviere dont je devois conduire l'eau, pour remplir le canal qu'on proposoit. Je trouvai quatre-vingt-deux toises trois pieds. Cette grande profondeur ne m'étonna point, parce que comme j'ai déjà remarqué toutes les rivières des Isles ne sont que des torrens qui tombent des montagnes avec une très-grande pente, & souvent en cascades d'une hauteur considerable; de sorte que je ne doutai point qu'en cortoyant horizontalement la falaise depuis l'endroit où devoit être le moulin, je ne me trouvasse enfin de niveau avec le fond de la riviere. J'avois trois ou quatre Negres avec moi pour me conduire dans les détroits de ces montagnes, & pour m'ouvrir le chemin où les haliers étoient trop épais. Je tirai quelques coups de niveau sans beaucoup de précision, jusqu'à la distance d'environ huit cens toises. La nuit m'empêcha de continuer; le peu que j'avois fait, me convainquit de la possibilité de la chose, & même qu'elle étoit bien moins difficile qu'on ne se l'étoit figuré. Il est vrai qu'il y avoit du travail, mais ce n'étoit que des arbres à couper & des terres à remuer,

1696. dont la vuidange étoit d'autant plus facile que le travail étoit sur une cottiére. D'ailleurs nous ne devions travailler que sur nôtre terrain, où par conséquent il n'y avoit aucune discussion à craindre pour les dédommagemens, ce qui souvent est un embarras pour celui qui conduit le travail. Tous nos Peres, excepté le Supérieur, témoignèrent bien de la joye du rapport que je leur fis.

Le Mercredi 7 Mars, jour des Cendres, nous fîmes en partie l'Office de Saint Thomas d'Aquin, qui tomboit ce jour là. Monsieur le Gouverneur qui y avoit été invité, s'y trouva avec le Lieutenant de Roi, quelques Officiers de robe & d'épée, & entre autres un Prêtre appelé l'Abbé du Lion, fils de feu Monsieur du Lion Gouverneur de la Guadeloupe. Tous ces Messieurs avec les Communautéz Religieuses, c'est-à-dire, les Jesuites, les Carmes, les Capucins & les Religieux de la Charité, dînèrent chez nous.

Comme je ne vis point d'apparence de travailler si-tôt à mon ouvrage, je résolus d'aller voir mon Compagnon de Religion & de voyage le Pere Gassot, qui desservoit une Paroisse à cinq lieues du

du Baillif du côté de l'Oüest, appelée ¹⁶⁹⁶ l'Islet à Goyaves. J'y allai à cheval dont j'eus tout lieu de me repentir, car la plus grande partie de ce chemin est dans des mornes tellement hachez, qu'il faut sans cesse monter & descendre au travers des rochers & des racines d'arbres qui couvrent tous ces chemins, qui sont d'autant plus mauvais, qu'on s'éloigne de la Basse-terre; parce qu'étant peu fréquentez, ils sont plus négligez, la plupart des habitans se servant presque toujours de leurs canots pour aller & venir de chez eux à la Basse-terre, où sont ordinairement toutes leurs affaires.

Après qu'on a passé la riviere du Bail- ^{Bourg} lif, qu'on appelloit autrefois la petite ^{du Bail-} riviere, on trouve un morne escarpé ^{lif &} au pied duquel il y a quantité de ruines ^{Château de la} des bâtimens qui ont été brûlez ^{Magde-} par les Anglois, & ensuite détruits par ^{leine.} le débordement de la riviere, entre lesquels il y avoit une très-belle raffinerie. Le chemin pour monter ce morne est dans la pente, & quoiqu'assez roide, il ne laisse pas d'être commode. On trouve sur la hauteur les restes du château ou fort de la Magdeleine. Il avoit appartenu à Messieurs de

1696. de Boisseret Conseigneur de l'Isle avec Monsieur Hotel leur oncle. J'allai voir ce qui en restoit. C'est un quarré long dont le côté qui regarde la terre vers le Nord-est, & celui qui regarde le Nord-ouest, étoient couverts par de petits bastions d'environ quatre toises de flanc sur neuf toises de face. L'angle du côté de la riviere du Baillif n'avoit point de bastion, parce qu'il étoit sur un rocher escarpé qui regnoit tout le long du côté opposé à la mer. On avoit ménagé une place au dessous de cet angle, où l'on avoit fait une batterie à Barquette de deux pieces de canon. Les fossés qui sont devant tous ces ouvrages ont cinq toises de large & trois de profondeur. A trois toises de la contrescarpe il y a un petit mur d'envi-ron six pieds de hauteur coupé en angles saillans & rentrans, qui servoit de parapet au chemin couvert. Le dedans de ce poligone qui peut avoir cinquante toises du centre d'un bastion à l'autre, étoit occupé en partie par un grands corps de logis de maçonnerie qui n'a jamais eu que la moitié de sa longueur. Ce qu'il y a eu d'achevé n'a qu'environ douze toises de long sur huit de large. Un côté faisoit face à la

la mer; & l'autre aux montagnes & à 1691.
la porte du Fort. Entre le bâtiment &
la falaise du bord de la mer, il y avoit
de très-belles citernes, & le reste du
terrein bien uni, marque qu'il y a eu
en cet endroit une terrasse. On voit par
des restes de murs qui sont en dedans
des courtines, qu'il y avoit des bâti-
mens ou apentis tout autour de la tour.
Cette Forteresse est commandée à la
portée du fusil par une motte de terre
d'environ deux cens cinquante pas de
circonférence, qu'il seroit aisé de cou-
per. Ce Fort & la maison qu'il renferme
ont été bâtis par Messieurs de Boisse-
ret, Marquis de Sainte Marie, neveux
de Monsieur Houel, après le partage
qu'ils firent avec lui de la propriété de
la Guadeloupe & autres terres depen-
dantes de leur Seigneurie. La borne
de ce partage étoit la rivière du Bail-
lif du côté de l'Oüest avec une ligne
imaginaire tirée par le sommet des
montagnes jusques à la grande rivière
à Goyaves, autrement la rivière Saint
Charles du côté de l'Est, comme on
le peut voir sur la carte. Tous ces bà-
timens avoient été entretenus jusqu'en
1691. on y avoit même tenu une gar-
nison. On les abandonna & les Anglois
y

1696. y mirent le feu en se retirant. On les a négligé depuis ce tems-là, de sorte qu'il ne reste que les murs & les fosses qui soient en leur entier. On pourroit cependant faire un assez bon poste de ce lieu-là qui mettroit à couvert tous les environs, & qui arrêteroit assez les ennemis pour les empêcher d'aller plus loin. Je vis à côté du Fort une maison & une petite habitation que le Negre qui me suivoit me dit appartenir à la veuve Gremy,

Après avoir considéré ces ruines, je repris le grand chemin. Je trouvai environ à cent pas plus bas un terrain uni, moins élevé d'environ quatre toises que le rez de chassée du Fort où l'on avoit commencé un parapet de terre & de fascines avec des embrasures sur le bord de la falaise qui regarde la mer, & une grande ance de sable qu'on appelle l'ance du gros François, elle a plus de cinq cens pas de large d'une pointe à l'autre. Elle est bornée sous le vent par un gros cap assez élevé, au pied duquel coule la rivière du Plessis. Un autre petit cap s'élève à peu près dans son milieu qui la partage en deux parties presque égales, il semble que cette hauteur ait été mise là

à dessein de faire un poste pour défendre l'ance en cas que les ennemis y voulussent faire une descente. Je trou-
vai quelques vieux retranchemens ou
murailles de pierres seches de distance
en distance sur le chemin, depuis le
Fort de la Magdeleine jusqu'à la descen-
te de la riviere du Plessis, dont les
bords, c'est-à-dire, le haut de la falaise,
étoient encore garnis de semblables re-
tranchemens, alors fort en desordre, &
presque tout éboulez. Tout le terrain *Quartier*
qui est entre la riviere du Baillif & cel- *de Mon-*
le du Plessis, s'appelle la Montagne S. *tagne S.*
Robert.

La descente de la riviere du Plessis
est difficile, quoiqu'on ait multiplié les
détours en zigzag pour adoucir la pen-
te du chemin, il ne laisse pas d'être
encore fort roide. On a ménagé un pe-
tit poste capable de contenir quinze ou
vingt hommes au milieu de la descen-
te, afin de pouvoir découvrir le fond
de la riviere. Ce poste me parut fort
inutile & fort dangereux pour ceux
qu'on y mettroit, parce qu'ils y seroient
découverts jusques aux pieds par ceux
qui seroient de l'autre côté de la rivie-
re, & qu'il leur seroit absolument im-
possible de se retirer.

La

1696. La riviere du Pleffis n'a pas plus de six toises de large, elle a beaucoup de pente, & par consequent peu d'eau; & comme elle coule entre des rochers & quantité de pierres, son passage est toujours difficile. On prétend que son eau est des plus saines & des plus legeres de toute l'Isle. L'autre côté de la riviere est encore une falaise aussi haute que la premiere, qui ne laisse pas de fournir un chemin plus doux, parce qu'on l'a mieux ménagé en cortroyant la pente de la falaise. Cette riviere separe la Paroisse du Bailif de celle des habitans. L'Eglise de ce dernier quartier est éloignée d'une bonne lieüe de la riviere du Pleffis. Le chemin qui y conduit ne suit pas le bord de la mer, mais il s'en éloigne de trois ou quatre cens pas. Tout ce terrain est assez uni jusqu'à la moitié de la distance de la riviere du Pleffis

Quartier de la Paroisse des vieux habitans, ou simplement des habitans. à l'Eglise des habitans, où l'on trouve un valon qui s'élargit à mesure qu'il s'approche de la mer, où il forme une baye ou anse qu'on appelle l'Anse Vadelorge. A cinq cens pas ou environ avant d'arriver à l'Eglise des habitans, on trouve une descente assez aisée au bas de laquelle est une plaine de douze

à quinze cens pas de large, qu'on appelle le Fond des habitans, qui est partagée en deux parties presque égales par une assez grosse riviere du même nom, qui avant de se jeter dans la mer, forme un étang considerable où les poissons de mer entrent quand la riviere est débordée, ou que la digue de sable est rompuë par quelque marée extraordinaire. C'est un endroit d'autant plus rempli de poissons de toutes especes, qu'il est difficile d'y pêcher à cause des mangles & autres arbres qui sont sur ses bords, dont les racines servent de retraites aux poissons. L'Eglise & la maison Curiale sont assez près de la riviere. Ce sont les Capucins qui desservent cette Paroisse; celui qui en étoit Curé s'appelloit le Pere Romain, très-honnête homme, bon Religieux qui s'étoit acquis l'estime & l'amitié de tout le monde par ses manieres douces & pleines de candeur. Sa maison & son jardin étoient très-propres. Il me fit mille amitez, & ce ne fut pas sans peine qu'il me laissa sortir de chez lui pour continuer mon voyage, après m'avoir fait rafraîchir, & donné à manger à mon Negre & à mon cheval. Il y avoit aux environs
de

1696. de l'Eglise une vingtaine de maisons occupées par des Artisans, des Cabaretiers & autres gens.

Tout le terrain depuis la riviere du Plessis jusqu'au fond des Habitans, est sec & usé depuis le bord de la mer jusques huit ou neuf cens pas dans la hauteur, excepté quelques fonds où la terre est encore bonne & grasse. Cela n'empêche pourtant pas qu'on n'employe fort utilement ces terres en cotonniers, en pois, patates & manioc, dont les habitans font un très-bon commerce.

Le Fond des habitans a été ainsi appelé, parce que du tems de la premiere Compagnie qui peupla l'Isle, tous ceux qui avoient achevé les trois ans de service qu'ils devoient à la Compagnie, se retiroient dans cet endroit-là pour n'être plus confondus avec les serviteurs & engagez de la Compagnie, & s'appelloient Habitans. Le quartier a herité de leur nom. La terre y étoit autrefois beaucoup meilleure, qu'elle ne l'est à present parce que les débordemens de leur riviere y ont apporté une quantité incroyable de sable; & cela par la faute de quelques habitans qui ont coupé les arbres qui retenoient la riviere dans son lit,

lit, quelque grosse qu'elle pût être, dans 1696,
un coude qu'elle fait en sortant d'un
fond qui est à l'Est avant de couler
dans la plaine; cette digue naturelle
étant rompue, elle se répand à pre-
sent par tout, & a gâté ce plat-pays qui
est un des plus beaux de la Basse-terre.
On ne laisse pas d'y cultiver des coton-
niers, du mil, des pois, des patates,
& du manioc, & tout cela y vient en
perfection.

Cette plaine a plus de mille pas de
hauteur depuis le bord de la mer jus-
qu'à un morne assez haut qui la partage
en deux fonds, de grande étendue, &
de très-bonne terre. La rivière des Ha-
bitans passe dans celui qui est à l'Est,
& dans celui de l'Ouest il y a une autre
petite rivière appelée la rivière Beau-
gendre. Je ne sçai point qui a don-
né le nom à celle-ci. Son embouchu-
re est éloignée de celle des Habitans de
cinq à six cens pas. Elle coule au pied
d'un morne haut & roide du même nom,
qui termine la plaine des Habitans du
côté de l'Ouest. La terre depuis cet en-
droit jusqu'à l'Islet à Goyaves est pres-
que par tout si sèche, si maigre & si
remplie de pierres qu'elle ne produit
que des arbres, qui à cause de leur dure-
té

1696. té font appellez, descendres à eailou,
 & les chemins sont les plus difficiles &
 les plus raboteux de toute l'Isle. A une
 petite demie lieüe de la riviere Beau-
 gendre, on descend dans une vallée
 étroite & profonde, au milieu de laquelle
 il y a un ruisseau qui se perd dans la mer
 au fond d'une ance appelée l'Ance à la
 Ance à la Bar-
 que. Cette ance a un bon quart de
 lieüe de profondeur, depuis les pointes
 des mornes qui la forment jusqu'à l'ex-
 trémité de son enfoncement dans les
 terres. Elle est large d'environ quatre
 cens pas à son entrée, elle s'élargit dans
 son milieu où elle en a bien fix cens, &
 finit en ovale. Comme les terres qui
 l'environnent sont extrêmement hautes
 & escarpées, elle est par une suite neces-
 saire fort profonde. Sa situation la met
 à couvert de tous les vents, excepté de
 l'Ouest Sud-ouest qui souffle dans son
 embouchure. Le fond est par tout de
 sable blanc, net & sans roches. On trou-
 ve près des falaises jusqu'à trois & qua-
 tre brasses d'eau. Dans le fond de l'ance
 le rivage va en pente douce, de sorte
 qu'on peut mouïller comme l'on veut.
 Ces commoditez obligent nos Corsaires
 à s'y venir carener, & même à s'y retirer
 pendant les mauvais tems.

Ce fut dans le fond de cette annee & 1696.
à la pointe de l'Est que les Anglois ^{Les An-} fi-
rent leur débarquement en 1697. ils ne ^{glois y}
pouvoient pas choisir un endroit plus ^{furent}
propre pour se faire tailler en pieces. ^{leur des-}
Mais Monsieur le Chevalier Hincelin ^{cende en} 1697.
Gouverneur de l'Isle qui étoit malade
depuis long-tems d'une espece d'hydro-
pisie, de telle maniere qu'à peine se
pouvoit-il tenir à cheval, ne pût agir
avec sa vigueur ordinaire, & s'avancer
assez vite pour se trouver au lieu de
leur débarquement. D'ailleurs il ne pou-
voit se persuader que ce fût là leur veri-
table dessein: quelle apparence que des
troupes nombreuses comme celles des
Anglois, allaient débarquer à trois lieues
de la forteresse qu'ils vouloient atta-
quer, pendant qu'elles pouvoient le fai-
re beaucoup plus près, & s'épargner la
peine d'avoir à combattre à tous les
défilez & passages des rivières dont je
viens de parler? Le Gouverneur crut
avec raison que ce n'étoit qu'une feinte
pour attirer ses troupes de ce côté-là,
& faire leur véritable descente plus près
du Bourg de la Basse-terre & de la for-
teresse, afin de les couper. De sorte
qu'il se contenta d'envoyer le Sieur de
Bordenave son Ayde-major, avec vingt-

1696. cinq hommes pour les observer, & lui donner de leurs nouvelles. Il se fit suivre à quelque distance par le Sieur du Clor, Major, avec cent hommes, & lui avec le reste des troupes se tint sur la hauteur de la Magdelaine, après avoir deffendu à Monsieur de la Malmaison Lieutenant de Roi, de sortir du Fort sous quelque pretexte que ce fût.

L'aide Major Bordenave s'étant assuré par le grand nombre de troupes qu'il vit descendre, que c'étoit leur véritable débarquement, en donna avis au Gouverneur afin qu'il fit avancer du monde pour le soutenir, & les empêcher de gagner la hauteur du Morne, où il falloit qu'ils montassent. En attendant le secours, & pour n'être pas pris en flanc, il separa en deux sa petite troupe qui avoit été augmentée de sept ou huit Negres armez qui s'étoient joints à lui dans le chemin. Il en envoya la moitié vers la Pointe, où une partie des ennemis débarquoit, où il n'y avoit qu'un seul petit sentier étroit & escarpé qui étoit aisé à défendre, & lui avec le reste se tint à mi-côte de la descente de l'Ance, d'où il commença à faire feu sur les ennemis qui montoient; il les arrêta, parce que

sa troupe dispersée & gabionnée derrière des arbres faisant feu de divers endroits, les Anglois n'osoient s'engager plus avant, sans être assurés auparavant du nombre de ceux contre qui ils avoient à faire. Ils les tint ainsi presque immobiles pendant près de trois heures, se servant de ce tems-là pour faire abattre des arbres derrière lui & embarrasser le chemin. A la fin ne voyant point venir de secours, & ses gens commençant à manquer de poudre & de balles, il voulut se retirer plus haut, derrière l'abbatis qu'il avoit fait faire; mais il fut tué dans ce moment avec quatre autres de sa compagnie. Cette disgrâce ayant jeté l'épouvante dans le reste de la troupe, ils se retirèrent plus vite qu'ils n'auroient fait, quoique toujours en escarmouchant. Ils firent ferme derrière l'abbatis, & envoyèrent avertir de leur retraite ceux qui descendoient le petit sentier, afin de se réunir & faire leur retraite tous ensemble. Cela s'exécuta sans confusion, & les Anglois qui avoient profité de leur retraite pour gagner la hauteur du Morne, furent étrangement surpris quand ils virent le peu de monde qui les avoit arrêté si long-tems, & qui leur

1696. avoit tué ou blessé près de quatre vingt hommes.

*Faute du
Major
Cler.*

Il est certain que les ennemis n'auroient jamais pû pénétrer plus avant si le Major fut venu avec sa troupe pour soutenir l'aide-Major, mais non-seulement il négligea sous de méchans prétextes de le faire, mais il arrêta encore trois cens hommes que le Gouverneur y envoyoit; ce qui étoit plus que suffisant pour chasser les ennemis, & les obliger à tenter un autre débarquement dans un autre endroit, supposé même que leurs troupes n'eussent pas été rebutées par un si mauvais commencement. Nous eûmes cinq hommes tuez en cette occasion, & un Negre blessé de deux coups, l'un à la cuisse, & l'autre entre le col & l'épaule qui resta sur le chemin, où il contrefit si bien le mort, que les Anglois après l'avoir bien remué, le crurent tel & le laisserent là.

J'ai sçu ces particularitez de quelques personnes de probité qui avoient été de ce détachement, & du Negre même dont je viens de parler, qui appartenoit à un nommé Bouchu; dont l'habitation étoit à côté de la riviere Beaugendre, & encore d'un Anglois de l'Isle d'Antigues, qui après la Paix de Risvik

venoit trafiquer la nuit avec nos habitants; il s'appelloit Georges Roche. Il se vantoit d'avoir tué le Sieur de Bordenave, & pour le prouver, il monroit des boucles & un cachet d'argent qu'il lui avoit ôté. Il me fit present du cachet. Je le donnai ensuite à la Demoiselle Radelin, fille du Sieur de Bordenave, qui le redonnut aussi-tôt pour être celui de son pere! 1696

Le reste du détachement du Sieur de Bordenave aiant passé la riviere Beau-gendre & celle des habitans, se joignit aux troupes qui y étoient avec le Major, & se mirent comme les autres derriere quelques murs de pierres seches qui bordoient la riviere, d'où ils firent un si grand feu sur les Anglois qui s'étoient avancez jusques-là, qu'ils les y arrêterent le reste de la journée. Lorsque la nuit fut venue, nos gens abandonnerent ce poste sans bruit, parce qu'il étoit à craindre que les Anglois ne rembarquassent une partie de leurs troupes, & que les portant à l'Ance Vadelorge ou en quelque autre lieu de la côte, ils ne nous prissent par derriere, dans le tems que nous serions attaquez en face par ceux qui étoient de l'autre côté de la riviere.

1696.

Nos gens se retirèrent derrière les retranchemens de la rivière du Pleffis, où les ennemis étant venus le lendemain sur les dix heures du matin, ils les trouverent en si bon ordre & si avantageusement postez, qu'après une escarmouche de près de quatre heures, où les Anglois perdirent plus de trois cens hommes sans rien avancer, l'Amiral qui étoit à l'embouchure de la rivière du Pleffis tira trois coups de canon pour rappeler ses gens & les rembarquer, desesperant tout à fait du succès de cette entreprise. En effet, elle alloit échoier absolument, lorsque quelques mal-intentionnez qui étoient parmi nos gens se mirent à crier que les Anglois avoient forcé nos troupes qui gardoient le passage du haut de la rivière, & dans le même tems quelques autres de pareil caractère, qui étoient au passage d'en haut, firent courir le bruit que le passage d'embas étoit forcé. Ces bruits sans fondement mirent le trouble & la confusion dans nos troupes, avant que les Officiers, & sur tout le Lieutenant de Roi, qui avoit enfin obtenu la liberté de sortir du Fort, & de se mettre à la tête des troupes, pussent leur faire connoître la fausseté de ces

ces bruits; puisqu'il paroïssoit évidemment par les mouvemens des Anglois qu'ils étoient au repentir de s'être engagés si avant, & qu'ils ne cherchoient que le moyen de se retirer à leurs vaisseaux, sans recevoir d'échec dans leur retraite. Ce furent donc ces faux bruits & la terreur panique qui s'ensuivit, qui arrachèrent des mains de nos gens une victoire assurée, & qui les obligèrent de se retirer avec précipitation au Bourg du Baillif, au lieu de tenir ferme au poste de la Magdelaine, comme ils pouvoient faire. Les Anglois les suivirent de près, s'emparèrent de ce dernier poste, & firent un si grand feu sur eux, qu'ils les contraignirent de repasser la rivière S. Louis, & enfin de se retirer au Bourg de la Basse-terre où ils passèrent la nuit. Le lendemain matin ils abandonnerent le Bourg & se retirèrent derrière la rivière des Gallions, qu'ils borderent depuis son embouchure jusqu'à un endroit appelé le passage de Madamé, qui en est éloigné de près de trois mille pas.

Les Anglois entrèrent dans le Bourg, éleverent leurs batteries, & battirent le Fort & le Cavalier pendant trente-cinq jours; jusqu'à ce que le Marquis de Ragny General de nos Isles étant arrivé

1696. avec quelques troupes, ils leverent le siege & se rembarquerent avec précipitation, comme je l'ai remarqué cy-devant. J'ai crû devoir rapporter ces circonstances, pour faire voir combien il étoit facile de défaire les Anglois dans tant de défilez, & tant de passages, de montagnes & de rivières; ce qui arrivera inmanquablement toujours, quand nos gens seront conduits par des Officiers braves, sages & expérimentez.

Je reviens à présent à mon sujet, que cette digression m'a fait quitter. Après que j'eus passé le fond de l'Ance à la barque, je monrai un morne fort haut & fort difficile. On trouve d'espace en espace de petites habitations. Le chemin se rapproche peu à peu du bord de la mer sur une falaise escarpée, où il y a quelques maisons qu'on appelle le Duché, & environ quinze cens pas plus loin deux ou trois maisons & quelques ruines & mazures de bâtimens, qu'on nomme le petit village. Tout ce chemin est mauvais, pierreux, coupé par beaucoup de ravinages & de petits ruisseaux; la terre ne laisse pas d'être bonne, noire & grasse, du moins ce que l'on en voit, entre les pierres. Ce quartier est fort dépeuplé; & en general, il s'en faut

faut bien que la Guadeloupe soit aussi 1696
peuplée que la Martinique; & c'est de-
quoi il y a lieu de s'étonner, car les ter-
res y sont bonnes pour la plupart; les
eaux en quantité & admirables; l'air
très-pur & très-sain, & il y a un ter-
rein immense qui n'est encore occupé
de personne, où l'on pourroit faire des
cacoyeres, des plans de Rocoüyers, des
indigoteries & autres choses, sans par-
ler des terres propres à la culture des
cannes à sucre qui sont en quantité, &
qui ont tout ce qu'on peut desirer pour
cela.



CHAPITRE XVII.

*Description du quartier de l'Islet à Goya-
ves. Des fontaines bouillantes. De l'An-
ce à Ferri. De l'arbre & du baume de
Copaü, & du bois laiteux.*

J'Arrivai enfin sur les cinq heures à ^{Quar-}
l'Eglise de Goyaves, si las & si fati- ^{tier de}
gué, aussi-bien que le Negre qui ^{l'Islet à}
m'avoit suivi & le cheval qui m'avoit ^{Goyaves}
porté, que je ne croi pas avoir jamais
eu plus besoin de repos.

N 5

Cette

1696.

Cette Eglise étoit de maçonnerie, d'environ soixante & dix pieds de long sur vingt-quatre de large. La porte regarda la mer, & l'Autel est adossé contre un morne d'une grande hauteur & d'une pente très-roide. Il y a environ trois cens pas de l'Eglise jusqu'au bord de la mer, d'un terrain uni, & qui me parût assez bon, qui étoit tout couvert de roseaux & de mahotiers, de sorte que du bord de la mer il est impossible de voir l'Eglise ni quelques maisons qui sont aux environs. Je demandai à des gens que je trouvais là, pourquoi on ne défrichoit pas cette terre, quand même ce ne seroit que pour donner plus d'air à l'Eglise & aux maisons voisines, & les défricher des moustiques & maringoins qui fourmillent ordinairement dans ces sortes de lieux. Ils me dirent, qu'on la laissoit ainsi pour conserver l'Eglise & les maisons des pillages des Anglois, parce que n'y venant que de nuit, il étoit facile de les arrêter, n'y ayant que deux sentiers à garder, tout le reste étant inaccessible à cause de ces arbres qui s'entrelaçoient les uns dans les autres.

Le Pere Gassot ayant été averti de
mon

mon arrivée, descendit de sa maison & me fit amener son cheval pour m'y porter. Précaution sage & nécessaire, sans laquelle j'aurois peut-être renoncé au plaisir de le voir chez lui ce jour-là, car sa maison est située aux trois quarts de la hauteur du morne, & mon cheval n'étoit plus en état de m'y porter, ni moi d'y aller à pied. On a tracé un petit sentier en zigzag pour y monter, dont les détours qui sont trop courts, font que les pentes sont fort roides; à cela près, je le trouvai bien logé & fort commodément, pourvu qu'on n'ait pas besoin de sortir de la maison. Une terrasse presque naturelle, soutenue d'une haye vive, compose la cour large de sept à huit toises, & longue de vingt-huit à trente. On trouve au milieu de sa longueur un perron de pierres de taille de sept marches, qui bien que fort éloignées des proportions de la bonne architecture, ne laisse pas de servir pour donner entrée dans une salle de dix-huit pieds en carré, qui a deux fenêtres du côté de la mer, & deux du côté de la montagne, avec une porte pour aller dans une allée qui sépare le jardin de la maison. La salle est accompagnée d'une chambre de chaque

Maison curiale de Goyaves.

1696. côté de dix-huit pieds de long sur quinze de large, dans la longueur d'une desquelles on a menagé un petit escalier de bois pour monter dans un galatas qui est partagé en trois chambres : à vingt pieds ou environ de ce bâtiment, il y en avoit un autre qui faisoit un retour, qui avoit vingt-quatre pieds de long sur quatorze de large, qui contenoit la cuisine, le four & le magasin. Ce bâtiment aussi-bien que la maison étoient de maçonnerie, mais les pieds droits, les linteaux & les apuis des fenêtres étoient de bois. Il y avoit un autre bâtiment parallèle à ce dernier à l'autre bout de la maison, tout de bois, qui renfermoit un poulailler & une écurie pour deux chevaux. Le jardin étoit séparé de la maison par une allée de quatre à cinq toises de large; on y montoit par six marches, il y avoit à peu près la longueur de la terrasse, & dix à douze toises de profondeur. Son défaut étoit d'être trop en pente.

Si ces terrasses & ces bâtiments avoient été bien entretenus, c'auroit été une solitude des plus agreables. On y jouïssoit d'une vûe qui n'étoit bornée que par l'horison de la mer. On découvroit fort loin des deux côtez de l'An-

ce par dessus les mornes qui la forment; 1696.
l'air y étoit frais & pur, & quoique le
quartier fût dépeuplé & solitaire, je n'y
serois beaucoup plu si la descente du
morne avoit été moins difficile.

L'Ance de Goyaves a près d'une demie *Ance de*
lieuë de largeur entre les deux pointes. *Goya-*
C'est un Islet qui est à une demie lieuë *ves.*
de cette ance sous le vent, c'est-à-dire,
à l'Ouest, qui a donné le nom à ce quar-
tier, parce qu'apparemment on y avoit
trouvé beaucoup de goyaves quand on
commença de s'y habituer. L'Ance fait
assez régulièrement la figure d'une ance
de panier. Son enfoncement dans les
terres est d'un tiers de lieuë ou environ.
Il y a un gros rocher qui fait un Islet à
la pointe orientale, dans lequel il y a
quelques voutes ou cavernes, qui lui
ont fait donner le nom d'hermitage. Le
fond de l'Ance est presque par tout de
sable blanc mêlé de rochers en beaucoup
d'endroits, & sur tout au milieu, ce
qui fait que l'ancrage n'y est pas seur,
parce que les cables se coupent; en é-
change elle est fort poissonneuse. Il y
tombe une petite riviere dont l'eau est
excellente. Le Pere Gassot envoya met-
tre des paniers à la mer pour avoir du
poisson pour le lendemain.

1896. Le Vendredi neuvième Mars je me levai de grand matin pour aller voir lever les paniers ou nasses. On les fait de roseaux refendus, unis ensemble avec des liannes. On y met quelques pierres pour les tenir au fond de l'eau, & des crabes cuites rompues en morceaux pour attirer le poisson. On les attache à une corde assez longue, au bout de laquelle il y a un morceau de bois blanc avec la marque de celui à qui la nasse appartient, pour les pouvoir reconnoître, quand les marées les ont fait changer de place, ce qui arrive fort souvent.

Nous trouvâmes plus de trente livres de poisson dans les six paniers qu'on avoit mis à la mer, entre lesquels il y avoit un congre gros comme le bras, de plus de trois peds de long. A mesure qu'on tiroit les paniers dans le canot, je les ouvris pour retirer le poisson & rejeter les paniers à la mer. J'ouvris par malheur la nasse où étoit le congre, le Negre du Curé m'en avertit quand il n'étoit plus tems, le congre sorti de la nasse sautoit comme un enragé, & s'élança sur moi deux ou trois fois. Le Negre vint à mon secours, il voulut tuer le congre d'un coup de bâton, il le manqua, & le poisson s'étant
jeté

jeté à une de ses jambes s'y attacha. 1690
Je pris aussi-tôt le couteau que le Negre ^{Gongre,}
avoit à sa ceinture, & ayant fait le con- ^{anguille}
gre auprès de la tête, j'e la lui coupai, ^{de mer}
& délivrai ainsi le Negre. Nous ne lais- ^{dont la}
sâmes pas de manger le congre, qui à ^{morsu-}
mon avis est un aussi bon poisson quand ^{re est}
il est cuit, qu'il est méchant quand il est ^{dange-}
vivant. ^{reux.}

Je fus après dîné me promener sur
le bord de la mer. Il y a une partie de
l'Ance, particulièrement aux environs
de la rivière, où tout le rivage est cou-
vert de roches & de galets de différen-
tes grosseurs, mais tout le reste est un
sable blanc & ferme où la promenade
est agréable. Environ à trois cens pas ^{Fontai-}
à l'Est de l'Eglise, on me fit remarquer ^{nes}
que l'eau bouillonnait à cinq ou six pas ^{boûil-}
dans la mer. J'entrai dans un petit ca- ^{lantes.}
not qui se trouva-là par hazard, pour
voir si ce qu'on me disoit étoit verita-
ble, que cette eau étoit si chaude qu'on
y pouvoit faire cuire des œufs & du
poisson. Je m'éloignai d'environ trois
toises du bord du rivage, où il y avoit
environ quatre pieds d'eau, où les
bouillons ne me paroissoient pas si fré-
quens que vers les bords, & je trouvai
l'eau si chaude dans ces bouillons, que
je

3696 je n'y pûs pas tenir la main. J'envoyai chercher des œufs que je fis cuire, en les tenant suspendus dans l'eau avec mon mouchoir. Je descendis à terre où je trouvai que la superficie du sable n'avoit pas plus de chaleur vis-à-vis l'endroit où étoient les bouillons, que dans les autres endroits plus éloignez, Mais ayant creusé avec la main, je ne fus pas arrivé à la profondeur de cinq ou six pouces que je sentis une augmentation considérable de chaleur; plus je continuai de creuser & plus elle augmentoit; de maniere qu'à un pied de profondeur je ne pouvois presque plus y tenir la main. Je fis creuser avec une pelle encore un pied plus bas: Je trouvai le sable brûlant qui fumoit comme on voit fumer la terre qui couvre le bois dont on fait le charbon. La fumée sentoit le soufre d'une maniere supportable.

On me conduisit à une espece de mare ou d'étang de sept à huit toises de diametre, où l'eau étoit blanchâtre comme si elle eut été trouble. Elle jettoit continuellement des bouillons vers les bords, mais ils étoient moins fréquens & plus gros dans le milieu. Il en paroissoit sept ou huit tout de suite, après quoi ils disparoissoient pendant l'espace d'un *Pater* &

& d'un *Aue*. Je pris de cette eau dans 1696.
un morceau de callebasse, elle étoit réel- *Etang*
lement bouillante. Je la goûtai quand *et ma-*
elle fut refroidie, elle me parut bonne, *rais*
excepté qu'elle avoit un petit goût de *boûil-*
souffre, auquel il seroit facile de s'accoû- *lant.*
tumer. Cette marre fait un petit ruisseau
en se déchargeant, qui perd une partie de
sa chaleur & de son goût à mesure qu'il
s'éloigne de la source, quoiqu'il en retien-
ne toujours assez pour les faire sentir a-
vant qu'il se perde dans la mer à deux cens
pas de-là.

On me fit encore voir un marécage à
côté de cet étang, où il croît quelques
herbes blanchâtres & couvertes d'une es-
pece de poussiere de souffre. Le sable qui
est de même couleur est couvert d'un peu
d'eau en quelques endroits, en d'autres il
paroît comme de la bouë qui commence
à sécher, & il paroît en d'autres entière-
ment sec. Cependant il a si peu de solidi-
té, même dans les endroits qui paroissent
les plus secs, que les pierres qu'on y jette
s'enfoncent & sont couvertes de ce sable
presque dans un instant. Cet endroit est
dangereux, & il est arrivé plus d'une
fois que des étrangers voulant y passer,
s'y sont enfoncés, & y seroient peris s'ils
n'avoient été secourus promptement. Il
est

1696. est vrai qu'il leur en couloit toujours quelque chose, & au moins la peau de leurs jambes, & des autres membres qui avoient été enfoncez dans ce marécage qui est encore plus brûlant que l'étang. C'est dommage que ces eaux chaudes ne soient pas entre les mains de gens qui sachent s'en servir & en profiter, car il est sûr qu'elles sont souveraines pour une infinité de maladies.

*Vertus
des eaux
des fontaines
saines
bouil-
lantes.*

On m'affura que plusieurs hydropiques avoient été entièrement guéris, après avoir sué dans ce sable, & beaucoup d'autres qui étoient atteints de douleurs froides & de contractions de nerfs. Cela peut-être, mais j'ai été bien des fois en d'autres tems aux fontaines bouillantes sans y avoir jamais vu personne, quoique je connusse à la Martinique & à la Guadeloupe bien des gens qui étoient atteints de ces maux-là. Il est vrai que les remèdes que l'on peut avoir le plus commodément, ne sont pas ordinairement ceux auxquels on a plus de confiance. J'ai vu cependant dans l'histoire générale des Antilles de mon Confrère le Père du Tertre, & dans la Relation du Sieur Biet Prêtre, intitulée, *La France Equinoxiale*, que bien des malades y avoient été gué-

guéris; entre les autres de dernier Auteur dit, qu'à son retour de Cayenne il fut entièrement guéri de l'hydropisie qu'il y avoit contractée, en suant dans ce sable sous un pavillon qu'on lui avoit fait élever.

Le Samedi dixième Mars j'accompagnai le Pere Gaffot qui alloit voir des malades au quartier des plaines, à deux lieues environ de chez lui. Nous y allâmes en canot. Après que nous eûmes doublé la pointe de l'Ouest qui forme l'ance; nous trouvâmes pendant plus de demi-lieue la côte fort escarpée & pleine de rochers, dont la continuité n'étoit interrompue que par les ouvertures des ruisseaux & des torrens qui sont assez fréquens dans tout ce quartier. Nous arrivâmes à l'habitation des Sieurs Lostau freres, Capitaine & Lieutenant des Milices du quartier. Quoique leur terrain soit pierreux, la terre ne laisse pas d'être bonne, noire & grasse. Leurs cannes étoient belles, leur sucre brut beau & bien grené. Leurs bestiaux en bon état, & leur manioc gros, pesant, & bien nourri. Nous les quistâmes après que le Curé eut achevé ce qu'il avoit à faire chez eux, & nous continuâmes notre chemin jusqu'aux plaines.

1696. plaines. Ce sont deux grands enfoncemens separez l'un de l'autre par un gros cap dont les pentes sont fort douces & de bonne terre. La plus petite des deux plaines est à l'Est, elle peut avoir six à sept cens pas de large sur douze cens pas de hauteur. La grande a près de mille pas de large sur beaucoup plus de hauteur; elle est arrosée d'une riviere assez grosse. La terre de ces deux endroits est bonne, & ils sont assez bien peuples & cultivez. Nous fûmes chez le Sieur Jolly beau-fils du Sieur de la Chardonnerie de la Martinique; il commençoit à faire une sucrerie. Il y avoit quelques malades chez lui que le Curé confessa. Il nous pria de demeurer à dîner; en attendant qu'il fût prêt, j'allai me promener avec lui dans son habitation, & je l'exhortai à profiter de la commodité de la riviere pour faire un moulin à eau. Nous allâmes huit ou neuf cens pas le long de la riviere jusqu'à un endroit qui me parut très-propre pour faire le bâtard-d'eau ou l'ecluse du canal. Je lui expliquai comment il s'y devoit prendre, & je lui promis de venir après Pâques le niveler & le tracer.

Nous nous mîmes à table au retour,
nous

nous avions de bon poisson avec de la 1696;
cassave fraîche : car la plupart des ha-
bitans de ce pays-là ne se piquent pas
d'avoir autre pain. Quoique je n'y
fusse pas accoutumé, je ne laissai pas
d'en manger avec appetit, & elle me
parut fort bonne. Nous allions sortir
de table quand il entra un Officier de
l'Ance Ferri, qui ayant scû qu'il y avoit
un Religieux avec le Pere Gassot, s'en
alloit à Goyaves le prier de venir dire
la Messe le lendemain à leur Chapelle.
Il avoit par bonheur rencontré un ca-
not de qui il avoit scû que nous étions
chez le Sieur Jolly. Cet Officier étoit
Monsieur Lietard, Lieutenant de la
Compagnie de Milice du grand cul-de-
sac dont le Sieur la Pompe étoit Capi-
taine. La simplicité du premier âge du *Portrait*
monde reluisoit dans tout l'extérieur *de M.*
de cet Officier. Ses jambes & ses pieds *Lietard,*
étoient couverts des bas & des souliers *Lieute-*
qu'il avoit apportez du ventre de sa *nant de*
mere, à la reserve qu'ils étoient un *Milice.*
peu plus noirs & plus vieux, car il
paroissoit qu'il y avoit bien soixante ans
& plus qu'il s'en servoit. Ses cheveux
blancs & en petit nombre étoient cou-
verts d'un chapeau de paille, & le reste
de son corps d'une chemise & d'un ca-
leçon

266. Je me dînai bonne nuit de mon logis. Il portoit son épée à la main, je croi bien que le fourreau avoit été anciennement tout entier, mais le temps, les fatigues de la guerre, la pluie & les rats en avoient consommé une bonne partie, & ce qui faisoit que cette épée seilloit paroissoit plus de moitié. Il y avoit une bande de toile cousue au côté gauche de la ceinture du cabeccon qui servoit à soutenir cette venerable épée dans les ceremonies. Malgré cet ajustement negligé Monsieur Lactard ne manquoit pas d'esprit, de bon sens & de courage. Il fit son compliment au Maître de la maison en peu de mots, il s'adressa ensuite au Pere Gassot, & lui dit, qu'ayant appris qu'un Religieux de son Ordre étoit dans le quartier, il étoit venu le prier de faire en sorte qu'il vînt dire la Messe à leur Chapelle. Il me salua en même tems, & me fit un compliment auquel je ne m'attendois pas, vû l'équipage de celui qui le faisoit. J'y répondis de mon mieux, & j'acceptai le parti, & après qu'il se fut rafraîchi, & que je fus assuré de trouver à la Chapelle de Ferri tout ce qui étoit nécessaire pour dire la Messe, je m'embarquai avec lui pour son quartier,

pendant que mon Compagnon se rem- 1696
barqua aussi pour retourner à la Pa-
roisse.

Nous avions trois bonnes lièues à
faire pour nous rendre à Ferri; cepen-
dant comme le canot étoit bien équi-
pé, & que le vent nous favorisa, nous
y arrivâmes assez promptement. Nous
passâmes devant le quartier appelé
Caillon, autrement la Pointe Noire, *Quar-
tier de
Caillon
ou de la
pointe
noire.*
où depuis on a bâti l'Eglise Parois-
siale de tout ce quartier-là. Nous nous
y arrêtâmes un moment pour avertir
que la Messe seroit le lendemain à
Ferri. Ce quartier est assez coupé de
moines & de petites ances; & quoi-
que le terrain soit pierreux, il ne laisse
pas d'être bon. Il est bien mieux habi-
té & cultivé que les environs de Goya-
ves.

Nous arrivâmes à Ferri avant cinq
heures : c'est une belle ance qui est
couverte d'une pointe de terre assez
grande du côté du Nord-Ouest. La ri- *Ance
Ferri.*
vière qui passe presque au milieu a cinq
à six toises de large & environ trois
pieds d'eau. Je voulus d'abord voir la *La Cha-
pelle &
la vie*
Chapelle qui étoit à la gauche de l'ance *edifian-
te de ce
peuple.*
sur un terrain un peu élevé. Elle étoit
simplement de fourches en terre, palis-
sade

2596. *ladée de roseaux & couverte de palmistes, du reste fort nette & fort propre dans la pauvreté. Je trouvai le Catéchisme de Grenade avec les Vies des Saints dans une petite armoire à côté de l'Autel, & j'appris que les Dimanches & les Fêtes, ceux qui ne pouvoient pas aller entendre la Messe à Goyaves, s'y assembloient le matin & le soir, & qu'après avoir dit les prières, on lisoit un chapitre du Catéchisme de Grenade, qui étoit suivi de la récitation du Chapelet, après quoi on lisoit la vie d'un Saint, & le lecteur annonçoit les Fêtes, les vigiles & jeûnes d'Eglise qui se trouvoient dans la semaine. C'étoit Monsieur Lietard qui faisoit cet office, sur tout le soir, & qui avertissoit charitablement ceux qu'il sçavoit être tombé dans quelque défaut considérable, afin qu'ils se corrigassent. Après que nous eûmes fait nos prières, nous nous rendîmes à la maison de Monsieur Lietard, elle étoit éloignée d'environ cinq cens pas du bord de la mer. La rivière passoit à côté : quoiqu'elle fût bâtie aussi simplement que la Chapelle, elle me plût beaucoup par sa situation, son bon air & sa propreté. Madame Lietard vint au devant de moi avec beaucoup*

coup d'honnêteté. C'étoit une Negresse d'environ quarante ans, qui étoit encore belle & bienfaite, quoiqu'elle fut un peu grosse. Elle avoit de l'esprit, & même une politesse que je n'aurois pas crû devoir rencontrer dans des gens de sa couleur. Si nous n'avions pas été en tems de jeûne, on m'auroit fait faire bonne chere, car il y avoit du poisson de mer & d'eau douce enabondance, les voisins étant allez à la pêche, lorsqu'ils avoient été avertis que leur Officier étoit allé chercher un Religieux à Goyaves. Mais je ne pûs manger que quelques fruits avec de la cassave fraîche & du ouycou excellent. En attendant la nuit je fus me promener dans l'habitation, il n'y avoit autre chose que du manioc, des pois, des patates, des ignames, du mil, du coton & du tabac. Je vis dans la savanne quelques bêtes à corne fort grasses, & un très-grand nombre de volailles de toute espece. Ce sont ces sortes de choses qui occupent tous les habitans de ce côté-là qui n'ont pas de sucrerie, c'est leur commerce qui les rend fort pécunieux, quoiqu'il paroisse peu de chose. Nos Flibustiers viennent s'y pourvoir de farine, de manioc, de pois, de

*Trafic
des pe-
tits ha-
bitans.*

1696. patates & d'ignames qu'ils payent argent comptant & bien. Il vient des barques de la Martinique qui achettent leurs bestiaux, leurs volailles & leur coton; trois choses qui sont toujours recherchées & bien vendues.

La chasse est très-bonne dans tous ces endroits. On y trouve encore beaucoup de sangliers, ou pour parler le langage des Isles, de cochons marons. Les perroquets, les periques, les ramiers, les tourterelles, les grives & les ortolans y sont en abondance; & pour ce qui est des oiseaux de mer & de rivière, on en a tant qu'on veut; à quoi si on ajoute que les Iflets du grand cul-de-sac qui ne sont pas fort éloignés, servent de retraite à une infinité de tortues & de lamen-tins, on conviendra que ce quartier est un des meilleurs de l'Isle, & que le seul défaut qu'il a est d'être peu habité.

Le Dimanche onzième Mars tout le quartier de Ferri, de la pointe noire, & du grand cul-de-sac, se rendirent à la Chapelle. J'y étois avant le jour, & je confessai jusqu'à onze heures. Je dis la Messe, je prêchai, je fis le Catechisme, & je fus autant content de ce bon peuple qu'il témoigna l'être de moi. Je
dînai

dînai avec le Capitaine & les principaux chez Monsieur Lietard, & après qu'ils m'eurent fait donner parole que je viendrois passer les Fêtes de Paques avec eux; je me rembarquai, mon hôte eût l'honnêteté ce me venir conduire jusques chez le Père Gassot où nous l'arrê tâmes à souper & à coucher. 1696.

Entre plusieurs choses qui me firent plaisir dans ce voyage, celle qui m'en fit davantage, fut d'avoir vû l'arbre d'où découle l'huile ou le baume de Copaii. Il y en avoit un pied à côté de la maison de Monsieur Lietard : c'est le seul dont j'ai pû avoir connoissance dans la Martinique, la Guadeloupe, la grande Terre, S. Christophle, les Saints, & la partie de la Dominique où j'ai été, & où je l'ai cherché inutilement. C'est un arbre de très-belle apparence. Il pouvoit avoir vingt à vingt-deux pieds de hauteur; sa feüille *Arbre de copaii.* le approchoit assez de celle de l'oranger, excepté qu'elle étoit plus longue & plus pointuë, douce au toucher, souple, d'une odeur aromatique & d'un verd clair & gai, l'arbre en est fort garni. Son écorce est grisë, & autant que je le pus voir par une branche que je coupai; elle est assez épaisse, lice &

2696. onctueuse, pour peu qu'on la frotte entre les mains l'odeur qui en sort est douce & aromatique. Elle se leve facilement, parce qu'il semble que l'arbre est toujours en seve. Le bois est blanc & assez tendre.

Methode pour tirer l'huile de Copain

Lorsqu'on veut tirer l'huile ou le baume de cet arbre, on fait une incision à son écorce vers le pied, elle doit être perpendiculaire, & de six à sept pouces de longueur. On y fait entrer un petit morceau de calbasse pour diriger la liqueur qui suente, & la conduire dans une calbasse attachée au corps de l'arbre, & dont l'ouverture répond au petit morceau de calbasse qui lui sert comme d'entonnoir. Cette matiere est plus ou moins abondante selon la force de l'arbre, ou le tems auquel on la recueille; mais aussi elle a differens degrez de vertu: car quand l'arbre est jeune, comme il est alors plus abondant en seve, il rend par consequent plus d'huile, mais elle est moins cuite, pour ainsi dire, & moins parfaite. Il arrive la même chose quand on la tire dans le tems que l'arbre est en seve, il rend une plus grande quantité, parce que la seve sort avec l'huile; mais ce mélange diminué sa vertu, & on

on court risque de faire secher l'ar- 1696
bre.

Le tems le plus propre pour faire l'incision est dans le mois de Mars, en parlant des pais qui sont situez entre la ligne Equinoctiale & le Tropique de cancer; & pour ceux qui sont de l'autre côté de la Ligne, c'est-à-dire entr'elle & le Tropique de Capricorne, c'est le ^{Temps} mois de Septembre; parce pour lors les ^{propre à} pluyes sont cessées depuis près de trois ^{la tirer.} mois, ce qui suffit pour que l'abondance de la seve, que l'arbre a tirée dans les saisons pluvieuses, soit consommée, & convertie dans la substance de l'arbre.

L'incision ne doit pas percer seulement l'écorce premiere, & une pelli-
cule assez mince qui est dessous, qui est comme une seconde écorce, elle doit entrer un peu dans le vif du bois. Je croi même que si on vouloit ris-
quer de perdre l'arbre, & que l'on fit l'incision assez profonde pour aller jus-
qu'au cœur, il en sortiroit une huile bien plus parfaite. Mais comme on ne veut pas risquer l'arbre, on se con-
tente de faire l'incision comme je viens de dire, & lorsque l'arbre ne peut plus
donner d'huile par cet endroit-là, la

1696. playe qu'on lui a faite se referme d'elle-même. Si l'arbre est vieux, gros & vigoureux, on peut faire deux ou trois incisions dans la même année. L'année suivante on en fait d'autres, en observant de ne les pas faire aux mêmes endroits, parce que les incisions précédentes font en se refermant une espece de calus dur à inciser, & qui empêche l'écoulement de la matiere.

Qualitez de l'huile du Copain, & moyen de la connoître.

Cette huile pour être bonne doit être épaisse, de couleur d'ambre; elle doit avoir une odeur de verd aromatique. Quand elle est claire & trop liquide, c'est une marque qu'elle a été tirée dans une mauvaise saison, ou qu'on en a augmenté la quantité en y mêlant quelque autre huile.

Pour s'en assurer, il n'y a qu'à enterrer une goutte avec une épingle, & la laisser tomber dans un verre d'eau froide. Si la goutte va au fond sans se dissoudre, ou qu'elle se tienne entre deux eaux en conservant sa figure, c'est une marque certaine que l'huile est très-bonne. Mais si elle s'étend, ou qu'elle nage sur la superficie de l'eau, on doit compter qu'il y a du mélange. La difference du baume du Perou est qu'il se seche & durcit à la fin; au lieu que

que l'huile de Copai ne fait que 1696.
s'épaissir, & devenir d'une couleur
plus foncée, sans se durcir ni se se-
cher.

Cette huile est merveilleuse pour re-^{Vertus}
fermer promptement toutes sortes de ^{de cette}
playes faites avec le fer, le bâton, les ^{huile.}
chûtes & autres accidens, mais non pas
pour les coups de feu.

On s'en sert avec succès pour les flux
de sang, les crachemens de sang pro-
venans de la rupture de quelques pe-
tits vaisseaux dans la poitrine, pour les
excoriations du fondement & autres
maux où il faut empêcher l'effusion du
sang. Pour les flux de sang & les vais-
seaux rompus, on en met douze ou
quinze gouttes dans un jaune d'œuf que
l'on fait avaler au malade. On peut
réitérer ce remède deux fois le jour.
On peut encore dans le premier cas en
donner une demie once dans un lave-
ment anodin que le malade puisse gar-
der long-tems, on a vû des effets
merveilleux de ce remède. Pour les
excoriations on en imbibe un peu de
coton que l'on met avec une compresse
sur la partie affligée, observant en ce
cas de faire un peu chauffer l'huile
avant de l'appliquer. A l'égard des blef-

1696. *Maniere de s'en servir.* sûres il faut appliquer l'huile aussi chaude que le blessé la peut souffrir. Il faut d'abord presser les levres de la playe pour en exprimer tout le sang autant qu'il est possible, puis laisser tomber quelques gouttes de l'huile dans la playe, en oindre les levres & les environs, les rapprocher & y appliquer dessus un plumasseau trempé dans la même huile, & couvrir le plumasseau d'une bonne compresse, & même de deux s'il est besoin. Après quoi il faut bander la playe un peu tortement, sans s'embarasser si elle rend du sang ou non; la regle generale est que le sang est un baume naturel, quand le sujet n'est point vicié par un autre endroit. On doit laisser cet appareil vingt-quatre heures sans y toucher, au bout de ce tems, il faut ôter la bande & les compresses le plus doucement qu'il est possible; & si on voit que le plumasseau soit adhérent, c'est une marque que la réunion n'est pas encore achevée, comme il arrive dans les blessures considerables & profondes, ou à ceux qui ont la chair mauvaise, baveuse & infectée de quelque autre mal; pour lors il faut laisser le plumasseau, & se contenter de répandre dessus quelques gou-

ses d'huile chaude pour l'humecter, & reiterer ainsi de vingt-quatre en vingt-quatre heures jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même, ce qui ne peut pas tarder, étant fort rare que les playes même considerables, ne soient pas consolidées en vingt-quatre heures.

Le hazard vient de découvrir une vertu que l'on n'avoit pas encore remarquée dans ce baume ou huile. C'est qu'il est admirable & spécifique pour guerir toutes sortes de fièvres. Des personnes d'honneur & de probité m'ont assuré qu'elles avoient fait des cures surprenantes avec ce seul baume. On n'a point encore entendu parler d'un febrifuge plus puissant, plus prompt, moins dangereux. Je suppose toujours qu'on ait du Copau véritable & point falsifié. Il suffit d'en répandre cinq ou six gouttes dans une demie tasse de boüillon & la faire prendre au malade dans le commencement de son accès; ou si la fièvre est continuë, deux heures avant de lui donner de la nourriture. On peut repeter le remede deux fois en vingt-quatre heures. Il est rare que la fièvre ait tenu bon contre trois ou quatre prises. La Bretagne & sur tout les villes de Rennes & de Nantes,

2696. aiant été affligées de quantité de fièvres en 1719. tous ceux qui se servirent de ce remede, furent parfaitement guéris, & si promptement qu'il sembloit que cela tint du miracle.

On ne remarqua point que ce remede causé aucune violence dans son operation. Il n'excite ni sueurs, ni urines extraordinaires: on croit que c'est par une douce transpiration qu'il produit son effet merveilleux. Messieurs les Medecins feront là-dessus leurs reflexions ordinaires. Tout ce qu'on souhaite d'eux, c'est de n'y rien mêler du leur, de crainte de le gâter, comme quelques-uns ont coûtume de faire.

Il y a beaucoup d'autres arbres aux Isles qui donnent des huiles & du baume. J'en parlerai à mesure que l'occasion s'en presentera. Monsieur Liebard me fit present d'une petite calabasse de son huile de Copaï. Quoique ce fut la premiere qu'on eut tirée de son arbre, je la trouvai si bonne que j'aurois eu de la peine à la troquer contre le double de baume du Pérou.

Nous avons un arbrisseau dont l'huile ou liqueur qui en sort fait à peu près le même effet que le Copaï. On l'appelle

pelle Bois-laiteux, sa feuille est faite 1696.
comme celle du laurier, un peu plus ^{Bois lai-}
grande, plus épaisse, plus charnue & ^{teux.}
plus molle. Lorsqu'on la rompt ou
qu'on la déchire, ses fibres jettent
une liqueur visqueuse, épaisse & blan-
che comme du lait. Cet arbrisseau ne
vient jamais fort grand ni fort gros.
On s'en sert pour garnir des lizieres
parce qu'il vient fort vite, comme font
tous les bois mols, & parce qu'ils sont
assez souples & ployans, du moins
quand il est jeune, on l'entrelasse, &
on le conduit comme l'on veut. Lors-
qu'il est plus vieux il est cassant, &
dès qu'il est coupé il se sèche aussi-
tôt. Il fleurit par petits bouquets de
cinq ou six fleurs chacun, elles ressem-
blent assez au Jasmin; elles sont blan-
ches & renferment au milieu d'elles un
petit bouton ovale qui contient deux
petites graines noires, qui sont la se-
mence de l'arbre, qui vient aussi par-
faitement bien de bouture. Il est pres-
que blanc, le cœur a un peu de mouelle
comme le sureau, son écorce est d'un
verd pâle en dehors, & toute blanche
en dedans. Les queues qui attachent
les feuilles aux branches ont près d'un
pouce de longueur, avec un nœud

1696. à l'endroit qui touche l'écorce.

*Vertus
de ce
lait.*

Les nœuds, les feuilles, les branches, l'écorce & le tronc étant rompus & legerement pressiez, rendent du lait. On le met sur les blessures & coupures comme le Copaiï, mais sans le faire chauffer, & il produit le même effet. J'en ai vû plusieurs experiences qui me persuadent que mon Confrere le Pere du Tertre s'est trompé quand il a écrit que ce lait étoit caustique & dangereux.

*Farine
de bois
laiteux,
excellen-
te pour
les playes*

Un de nos Religieux qui se mêloit un peu de pharmacie, nommé le Pere Roffey, avoit rempli quelques fioles de ce lait. Il s'apperçût au bout de quelque temps qu'il s'étoit entierement desséché. Il cassa les fioles pour voir ce qu'elles contenoient; il y trouva une matiere blanche, déliée & fine comme de la farine. Il voulut éprouver si elle feroit le même effet que quand elle étoit liquide, & il vit qu'elle operoit beaucoup plutôt. Il ne faisoit autre chose qu'exprimer un peu le sang de la playe, r'approcher les levres, & les couvrir de cette farine sur laquelle il mettoit une compresse & une bande pour la tenir en état. Il m'a assuré que des coupures considerables avoient été

été entièrement renfermées & guéries en 1696.
moins de douze heures.

Il s'est ensuite avisé d'en faire pren-^{Pour la}
dre le poids d'un écu d'or dans du vin ^{fièvre.}
à des Negres qui avoient la fièvre. Cet-
te potion leur excitoit une sueur si abon-
dante, qu'elle emportoit presque tou-
jours la maladie.

Il m'a encore assuré de s'en être servi ^{Pour les}
avec succès pour guérir des dissenteries ^{dissente-}
& des flux de sang. Il en faisoit prendre ^{ries &}
au malade le poids de deux écus d'or, ^{flux de}
dans deux jaunes d'œuf, à trois heures ^{sang.}
l'un de l'autre, cela provoquoit le vo-
missement, & excitoit ensuite la nature
à se décharger copieusement par le bas,
de l'acide, bile ou autre humeur qui
causoit le mal, après quoi il reserroit &
arrêtoit doucement l'un & l'autre de
ces infux.

On se sert encore avec succès de la ^{Pour la}
racine de cet arbrisseau pour guérir la ^{colique.}
colique. On la pile & on en met infu-
ser une pincée dans un verre de bon vin
pendant un *Miserere* & non davantage,
après quoi on passe le tout dans un lin-
ge, on le presse & on le donne au ma-
lade. J'ai dit pendant un *Miserere* &
non davantage, parce qu'une plus lon-
gue infusion donneroit trop de force au

1696. vin & pourroit causer la fièvre, quoique sans aucun danger.

On m'avoit envoyé de la Martinique une quantité de cette poudre que je devois donner à Monsieur Pelicéri Médecin des Galeres du Roi; la prise du vaisseau a privé le public des découvertes que ce sçavant homme auroit pû faire des vertus de cette poudre. En attendant qu'il m'en vienne d'autre, je dois dire ici que cette poudre n'a aucun mauvais goût, non plus que lait qui la forme. J'ai goûté de l'un & de l'autre, il me sembloit avoit sur la langue, de la farine de froment qui avoit une petite pointe d'aigreur.



CHAPITRE XVIII.

Du bois appelé Tendre à caillou. Des Fourmis blanches ou poux de bois. Du bois amer & de ses effets. Des Ignames & des Patates.

*Bois appelé
Tendre
à caillou.*

LE bois appelé Tendre à caillou ne se trouve que dans les lieux secs, pierreux & arides. Il tire son nom de sa grande dureté, qui le fait ressembler aux cailloux. Sa feuille est médiocre, ovale,

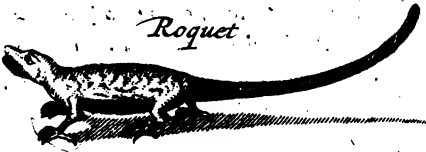
Igname

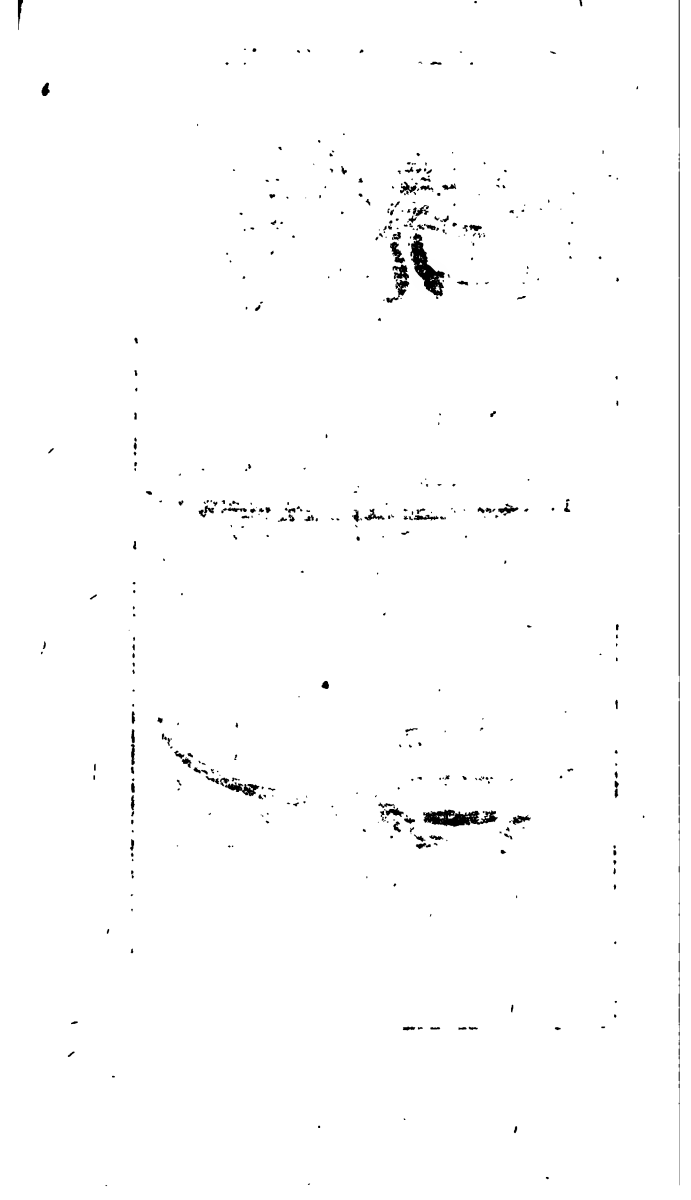


Scincq



Roquet





ovale, dentelée, sèche & comme brûlée du soleil; de sorte que de loin ces arbres paroissent rougeâtres & comme grillés. Ils n'ont jamais plus de douze à quatorze pouces de diamètre, du moins ce sont les plus gros que j'ai vûs. Quant à leur hauteur, elle est considérable. On en trouve de vingt-cinq à trente pieds de tige; cet arbre a peu de branches & n'est pas trop fourni de feuilles. Son écorce est blanchâtre avec quantité de petites hachures; elle n'a pas plus de quatre lignes d'épaisseur; elle est peu adhérente, se leve d'elle-même, se sèche & se roule dès que l'arbre est abbatu. L'aubour, l'aubier ou l'aubelle, car on se sert de tous ces noms aux Isles pour signifier la même chose, est presque blanc, médiocrement dur, & de l'épaisseur du quart du diamètre du cœur; il ne vaut rien du tout, & se gâte très-aisément, mais le cœur est admirable, également bon dans la terre & dans l'eau, d'une dureté extrême, fort roide & fort compact. Ses fibres sont longues, droites, & tellement pressées les unes contre les autres, qu'il est plus facile de les briser ou de les couper, que de les séparer. Il est rouge quand on le coupe; il perd sa couleur quand

1696.

quand il est à l'air, & devient presque gris.

*Remar-
que sur
les bois
que l'on
met en
terre.*

Je ne croi pas devoir renvoyer à un autre endroit la remarque que j'ai faite sur tous les bois qu'on met en terre, qui est, que pour peu qu'ils soient bons, ce n'est pas la partie qui est en terre qui se pourrit ni celle qui est dehors, mais seulement ce qui est au ras de terre. Pour éviter cet inconvenient, il faut brûler la partie qui doit être en terre & quelques pouces au dessus, c'est-à-dire, la secher au feu ou dans les cendres rouges, sans la réduire en charbon, afin que la seve ou l'humidité qui s'y pourroit encore trouver, soit entierement dessechée, & que les pores se referment, les parties se rapprochent les unes des autres, le bois devient plus compact, & par conséquent plus propre à resister à l'humidité.

Tous les quartiers depuis la riviere du Baillif étant remplis de petits habitants, on peut dire que ce sont autant de fourmillieres de volailles de toutes les especes. La facilité qu'ils ont à les élever y contribué infiniment; le gros mil & le petit y viennent en perfection, sur tout dans les fonds où la terre est plus grasse & plus profonde. On en peut faire

faire trois récoltes dans la même terre en treize ou quatorze mois. Toute la façon qu'il y a pour le planter, après qu'on a nettoiyé la terre, est de donner un coup de houë & de jeter dans le trou deux ou trois grains de mil, & le recouvrir à l'instant avec la terre que la houë a enlevée, en l'y repoussant avec le pied. Lorsque le terrein est neuf ou léger, on se contente sans se baisser de faire un trou avec le bâton sur lequel on s'appuye, & d'y laisser tomber deux ou trois grains de mil, après quoi on remplit le trou de terre, en comprimant avec le bâton celle qui est à côté du trou, ou avec le gros doigt du pied. C'est ainsi que les Caraïbes plantent le leur. On ne scauroit croire combien les volailles qui sont nourries de ce mil, sont grasses, fermes & succulentes. Quand les poulets sont encore jeunes, on écrase un peu le mil avant de leur donner.

Mais il y a bien d'autres animaux qui vivent de mahis. Une bonne partie des Espagnols & des Portugais de la Terre-ferme, n'ont point d'autre pain que celui de mahis. On le mange avant qu'il soit encore tout à fait mur, & lorsqu'il est encore tendre, en faisant griller sur les charbons l'épi tout entier. J'en ai mangé

1696.
Mil, ma-
his, blé
de Tur-
quie
Grand-
Turc
signi-
fient la
même
grain.

Differens
usages du
Mahis.

1695. mangé quelquefois de cette manière; il est très-bon & donne de l'appétit. Les Espagnols le prennent quand il est encore très-tendre & presque comme du lait; ils le broient avec un peu d'eau & en font comme un lait d'amandes qu'ils assaisonnent avec du sucre, de l'ambre *Ce que c'est que l'Atolle.* & autres aromates, dont ils font une portion excellente, qui nourrit extrêmement, qui fortifie la poitrine, & qu'ils mêlent encore avec le chocolat. Ils l'appellent Atolle.

Pain de Mil. On broie avec un moulin à bras, ou bien on pile le mahis lorsqu'il est tout à fait mur, & on le réduit en farine, dont on fait un pain jaune qui est très-bon quand il est tendre, mais qui se sèche aisément, & qui perd beaucoup de sa bonté.

Bouillie de Mahis. Nos Flibustiers se contentent après qu'il est pilé, de le mettre cuire avec de la graisse ou de la viande dans leur chaudière, à peu près comme on fait le ris, & c'est leur pain le plus ordinaire. - Heureux quand ils ont quelque chose pour l'assaisonner, viande ou poisson; car il leur arrive assez souvent de le manger comme une bouillie épaisse à l'eau & au sel.

On donne du mil écrasé grossièrement
aux

aux chevaux que l'on veut engraisser & 1696
aux cochons, mais il faut en donner peu
aux chevaux, de crainte qu'ils ne de-
viennent pousifs.

On prétend que le mahis est venteux ^{Quali-}
& indigeste. Je n'en ai pas usé assez pour ^{tez du}
m'appercevoir de ces deux mauvaises. ^{Mahis}
qualitez. Des Flibustiers qui en avoient
fait un très-long usage, m'ont assuré
qu'ils ne s'en étoient point appergûs,
qu'ils avoient remarqué au contraire
que cette nourriture les engraissoit beau-
coup & les rafraichissoit. Je reviens aux
volailles.

On leur donne encore des poux de ^{Poux de}
bois, dont elles sont fort friandes. C'est ^{bois, on}
un insecte qu'on ne trouve que trop ^{fourmis}
dans toute l'Amérique. C'est le même ^{blanches}
qu'on appelle fourmis blanches dans
toute la Terre ferme & dans les Indes
Orientales. On lui a donné le nom de
poux de bois aux Isles, parce qu'il s'at-
tache aux bois, les mange, les gâte
& les pourrit. Cet insecte engraisse les
volailles, & c'est le seul avantage qu'on
en puisse retirer, car du reste il est très-
pernicieux. Il a la figure des fourmis or-
dinaires, excepté qu'étant plus gras &
plus rempli, ses membres ne sont pas
si bien distinguez. Il est d'un blanc-sale;
il

1696.

*Figure
de la
motte
des poux
de bois.*

il paroît huileux à la vûe & au toucher, & il a une odeur fade & dégoûtante. Il multiplie d'une maniere étonnante. En quelque lieu que ces insectes s'attachent, ils font une motte d'une matiere comme de la terre noire, dont le dessus quoiqu'affez peu uni & raboteux, est si ferme que l'eau ne le peut pas pénétrer. On ne remarque au dessus aucune ouverture, parce que ces insectes ne vont jamais à découvert; ils font une infinité de petites galeries grosses & creuses comme un tuyau de plume à écrire, de la même matiere que la motte, qui y aboutissent, & qui conduisent en tous les endroits où ils veulent aller, Le dedans de la motte est un labyrinthe de ces galeries tellement entrelassées les unes dans les autres & si peuplées, qu'il est impossible de concevoir combien cet insecte multiplie & son adresse à faire son logement. Si on fait une breche à la motte, ou qu'on détruise une galerie, vous voyez dans le moment des milliers d'ouvriers qui travaillent à la réparer. Je me suis quelquefois arrêté à les voir réparer une breche que j'avois faite exprès à leur motte. Je les voyois tous accourir & se presenter sur le bord de la breche, & s'en retourner aussi-tôt a-

vec

avec précipitation. D'autres leurs succe- 1696.
doient avec empressement, & quoiqu'il
parût qu'ils n'apportoient rien, le tra-
vail ne laissoit pas de s'avancer im-
perceptiblement, la breche diminuoit
à vûe d'œil, & à la fin se trouvoit répa-
rée. Je croi que ce sont leurs excré-
mens qui leur servent de matiere pour
bâtir.

On a une peine infinie à les chasser
d'un endroit, quand ils s'y sont une fois
établis. Tuez en tant que vous pourrez,
pour peu qu'il en reste, ils travaillent
avec un succès étonnant à la multipli-
cation de leur espece & de leur loge-
ment; ce qu'ils ne peuvent faire sans
ronger le bois, le cuir, les toiles, les
étoffes, & generalement toute les cho-
ses où ils peuvent mettre le pied, car ils
font par tout des galeries, & pourrissent
tous les lieux où ils passent. Ils s'atta-
chent sur tout au bois de sapin, &
autres bois qui viennent d'Europe qui
sont pour l'ordinaire plus tendres &
plus doux que ceux de l'Amerique; ils
les rongent & les pourrissent en moins
de rien.

J'ai vû des maisons prêtes à tomber
en ruine, parce que les proprietaires
avoient négligé de chasser ces insectes.

On

1696. On trouve dans les bois & autres lieux de ces mottes si grosses & si pesantes, qu'un homme ne les peut porter. Quoiqu'on les coupe en pieces, ou qu'on les arrache du lieu où elles étoient bâties, leurs habitans ne s'enfuyent pas pour cela, au contraire ils travaillent à réparer les breches. Lorsqu'on a pris une motte & qu'on la veut conserver pour la donner petit à petit aux poules, & empêcher en même tems que les poux de bois ne se retirent ou qu'ils n'étendent leurs logemens & leurs galeries, & ne se répandent dans des lieux où on ne les souhaite pas; on enfonce un piquet au milieu de quelque mare d'eau, & on fiche la motte sur le piquet, & à mesure qu'on en a besoin pour les poulets, on en coupe ou rompt une partie qu'on leur jette; c'est un plaisir de voir comme ils se jettent sur ces insectes, & comme la poule brise la motte avec son bec & ses pieds pour les obliger de se montrer.

Il y a deux sortes de bois qui ne sont pas de leur goût; l'acajou & le bois amer. Cela vient de ce que le suc & le bois de ces deux arbres est extrêmement amer. Je parlerai dans un autre endroit de l'acajou.

Le

Le bois amer est un assez grand arbre. 1696.
J'en ai trouvé de plus de deux pieds de Bois
diametre. Son écorce est brune, hachée ^{amer,}
& fort épaisse. Sa feuille est longue & ^{son usage.}
pointuë, d'un verd pâle, assez douce &
peu épaisse. Le bois est d'un jaune clair
qui se décharge en sechant & devient
presque blanc; il est filasseux & léger. Il
faut observer lorsqu'on le scie de le tenir
toujours au vent, c'est-à-dire, qu'il faut
se mettre dans une situation que le vent ne
puisse pas vous jeter la poussiere au visa-
ge; sans cette précaution la poussiere qui
entre dans le nez & dans la bouche, y fait
le même effet que si on avoit marché ou
pris de la rhubarbe en guise de tabac.

On se sert ordinairement de ce bois
pour faire des lattes, ou des planches
minces pour cloüer l'ardoise, parce qu'il
est léger, & qu'on est assuré qu'il ne sera
jamais attaqué de ces insectes.

L'acajou & le bois amer ont encore
une autre qualité; c'est de communi-
quer leur amertume à tout ce qu'on fait
cuire à leur feu, soit qu'on le fasse cuire
dans une marmite, ou qu'on le fasse ro-
tir à la broche ou sur le gril. J'en ai
fait l'expérience à mes dépens; car un
jour qu'on travailloit à la couverture
de mon Presbytere au Macouba, & que
j'a-

1696. j'avois envoyé mon Negre dehors, j'maillai des bouts de lattes de ce bois que je mis au feu, afin que l'absence du cuisinier n'apportât aucun retardement au dîner de mes ouvriers ni au mien, mais je fus surpris quand le Negre fut revenu de l'entendre crier contre son camarade, qui étoit un petit Negre nouveau. Je lui en demandai la raison, & il me dit que le dîner étoit perdu, parce qu'on avoit mis du bois amer dans le feu. Je crus d'abord que c'étoit quelque superstition, à quoi les Negres aussi-bien que beaucoup d'autres gens sont assez portez, & je m'en mis peu en peine. Cependant comme il persistoit à dire la même chose, je goûtai le bouillon & la viande & je les trouvai amers comme du fiel. Les ouvriers à qui il importoit de dîner descendirent, on fit chauffer de l'eau, on échauffa la viande, on la lava dans plusieurs eaux chaudes & froides; mais j'avois eu tant de soin de la faire cuire avec du bois amer, qu'il fut impossible même à mon chien d'en manger. Mes volailles réparèrent ma faute aux dépens de leur peau. Je me suis assuré plus d'une fois de cette expérience, mais d'une manière qui me portoit moins de préjudice.

*Effets
du bois
amer
sur la
viande.*

Lorsqu'on est obligé de manger des volailles dès qu'elles sont tuées, voici les moyens dont on se sert aux Isles pour les attendre, & dont on pourroit se servir en Europe.

Le premier est de les plumer tout en vie, après quoi on leur fait avaler du vinaigre, & pendant qu'elles l'ont dans la gorge, on acheve de les étouffer en leur tordant le col.

Le second est, après les avoir saignées à l'ordinaire, de les pendre à une branche de figuier.

Le troisième est, de les enterrer pendant le même espace de tems, après qu'elles ont été saignées.

Et le quatrième est, de les écorcher tout en vie, quand on les veut accommoder d'une maniere, où on n'a pas besoin de conserver leur peau. Il est certain que ces manieres sont excellentes, & qu'elles donnent aux volailles que l'on est pressé de faire cuire une tendreté admirable. On dira peut-être que voila bien des documens de cuisine pour un Missionnaire Apostolique; à quoi j'ai à répondre, que quand on est obligé d'avoir soin de son ménage, on est en même tems obligé de s'instruire de bien des choses, dont je ne me ferois

1696. pas chargé la memoire si j'avois toujours été dans mon cloître : mais l'obéissance m'ayant employé dans un état, j'ai été en même tems obligé de sçavoir ce qui étoit comme des dépendances de cet état, eu égard à la necessité qu'il y a de vivre & souvent de se préparer soi-même ce qui est necessaire à la vie.

*Petit
mil.*

J'allois oublier qu'on se sert encore aux Isles d'une autre espece de mil, qu'on appelle petit mil, pour nourrir & pour engraisser les volailles. La feuille de celui-ci est à peu près la même que celle du gros mil, mais beaucoup plus petite, & les grains ne sont gueres plus gros que le chenevis. Ses feuilles sont excellentes pour nourrir les chevaux. Quand on le plante ou sème uniquement pour cet usage, on le met par sillons; il croit à mesure qu'on le coupe, & dure fort long-tems sans être replanté, pourvu qu'on ne le laisse pas monter en épi. On se sert aussi des feuilles du gros mil pour donner aux chevaux, mais elles ne sont pas si bonnes.

Il y a une autre espece d'herbe, longue, étroite, douce au toucher & au goût, d'un verd-de-pré, qui vient de bouture, bien mieux & plus vite que
de

de graine, dont on a soin d'avoir tou- 1696
jours une bonne quantité dans les habi-
tations bien réglées. Elle sert aussi pour
les chevaux, elle les engraisse, les raf- *Herbe*
fraîchit, & leur fait autant & peut-être *de cosse.*
plus de bien, eu égard à la temperatu-
re du climat, que si on leur donnoit de
l'avoine ou de l'orge ; car en ces pays-
là, les chevaux sont toujours au verd,
& ne laissent pas d'être très-bons & de
grande fatigue. On la nomme herbe de
cosse ; elle croît vite, on la coupe tant
qu'on veut ; elle revient promptement &
multiplie, pourvu qu'on ait soin de la
sarcler, & de ne la pas laisser monter en
graine.

Le mil gros & petit demande une ter-
me grasse & profonde. Pour l'herbe de
côte elle veut un terrain bas & humide,
c'est pourquoi on la plante toujours aux
bords des rivières.

Les ignames & les patates sont des
fruits d'un si grand usage dans toute
l'Amerique, que je ne dois pas re-
mettre à un autre endroit d'en parler,
sur tout étant dans un quartier où on
en cultive une quantité très-considéra-
ble.

L'igname est une espece de beterrave
qui vient grosse à proportion de la bon-

1696. té du terrain où elle est plantée. Elle demande un bonne terre, forte, grasse & profonde. Sa peau est assez épaisse, rude, inégale, couverte de beaucoup de chevelure, & d'un violet tirant sur le noir. Le dedans est de la consistance des beterraves, soit qu'elle soit cuite ou qu'elle soit crüe; elle est d'un blanc-fale, & quelquefois tirant tant soit peu sur la couleur de chair. Ce fruit est visqueux avant d'être cuit. Il se cuit aisément, il est léger, de facile digestion, & ne laisse pas d'être fort nourrissant. On le mange cuit avec la viande, & pour lors il sert de pain & de cassave. On le fait cuire seul dans l'eau, ou sous la braise, & on le mange avec la pimentade, c'est-à-dire, le jus de citron, le piment écrasé & le sel. La tige qui le produit est quarrée de trois à quatre lignes de face; elle rampe sur la terre, pousse des filamens qui prennent racine; quand elle trouve des arbres ou des buissons, elle s'y attache, monte & couvre en peu de tems tous les endroits où elle peut penetrer. Ses feuilles viennent deux à deux attachées à de petits pédicules quarrés un peu crochus; elles sont en forme de cœur avec une petite pointe, d'un verd-brun, assez épaisses, gras-

*Igname,
fruit de
terre.*

grasses & bien nourries. La tige pousse quelques épis couverts de petites fleurs en forme de cloches, dont le pistil se change en une petite filique qui est remplie de petites graines noires. Je n'ai jamais entendu dire qu'on en ait semé, la plante vient beaucoup mieux de bouture & plus vite, si on la laisse faire elle couvrira bientôt tout un jardin; il suffit d'en avoir planté une fois dans un endroit pour y en trouver toujours. On se sert de la tête du fruit avec une partie de la tige qui y est attachée pour en propager l'espece; on la coupe en quatre, & l'on met les morceaux en terre éloignez de trois à quatre pieds les uns des autres. Ils prennent aisément, & en moins de cinq mois ils portent du fruit meur & bon à manger. On connoît aux feuilles que le fruit a toute la grosseur & la maturité qu'il doit avoir, parce que pour lors elles se flétrissent. Lorsque le fruit est tiré de terre, on le laisse un peu au soleil pour se ressuyer, après quoi on le met dans un lieu sec ou dans des tonneaux, & il peut se conserver les années entières sans se gâter & rien perdre de sa bonté.

La patate est une espece de pomme de terre, qui approche assez de ce qu'on

1696 appelle en France des taupinambours :
Patate, les Espagnols & les Portugais l'appellent
espece de Batata. Je ne sçai si elle est originaire de
pomme l'Amerique, ou si on l'y a apportée :
de terre. ce qui me feroit croire qu'elle y est na-
 turelle, c'est le grand usage que tous les
 Indiens tant de la Terre-ferme que des
 Isles, en font. Usage, qui selon moi n'est
 pas une foible conjecture, car ces Peu-
 ples sont fort jaloux de leurs anciennes
 manieres de se nourrir, & excepté le
 vin & l'eau-de-vie, nous ne voyons point
 qu'ils ayent du penchant, ni pour nos
 fruits ni pour nos autres vivres venant
 d'Europe, ou accommodés à la maniere
 d'Europe. On trouve des patates dans
 l'Asie & en Afrique; elles viennent très-
 bien en Irlande & en Angleterre, & j'en
 ai vu croître & venir en parfaite ma-
 turité à la Rochelle.

Patates Il y en a de plusieurs especes, que l'on
de trois peut réduire à trois principales, sçavoir
especes. les blanches, les rouges & les jaunes.

Manie- Elles se plantent de bouture en cou-
re de les pant en morceaux la tige qu'elles ont
culti- poussée, ou le fruit même, & mettant
ver. l'un ou l'autre en terre & l'en couvrant
 environ de trois ou quatre pouces. Il y
 a des patates qu'on appelle patates de six
 semaines, parce qu'on prétend qu'elles
 croif-

croissent & mûrissent dans cet espace de temps. Je ne sçai si dans les freches paffez cela étoit vrai; pour dans celui-ci, il leur faut plus de deux mois. C'est toujours quelque chose, car il faut au moins quatre mois à toutes les autres. Telles qu'elles soient elles veulent une terre legere & sablonneuse; elles demandent de la pluye quand on les plante, & puis de la chaleur & un temps sec jusqu'à ce qu'on les leve, ou pour parler le langage des Isles, jusqu'à ce qu'on les fouille; car effectivement il faut fouiller la terre avec la houe pour les trouver. La chair de ces trois especes est bonne. On estime cependant les jaunes plus que les autres. C'est une nourriture legere, de facile digestion, qui ne laisse pas d'être fort substantielle, & qui seroit admirable en toute maniere, si elle n'étoit pas un peu venimeuse.

C'est le pain ordinaire & presque la seule chose que l'on donne aux Negres à Saint Domingue & dans les Isles Angloises. A l'heure du dîner le Commandeur les conduit à la piece des patates, & leur en laisse fouiller à chacun sa provision pour toute la journée. En même temps on coupe en pieces le bois ou la

1696. tige des patates, que l'on remet en terre au lieu du fruit que l'on a tiré; par ce moyen on est sûr d'en trouver toujours, outre que celles qu'on laisse par mégarde ou qu'on néglige, parce qu'elles sont trop petites, ne manquent jamais de pousser & de multiplier à merveille.

La feuille des patates est un peu plus grande qu'un écu, elle approche de la figure d'un cœur avec deux petites échancrures; elle est mince, d'un beau verd, fort tendre, douce au goût & au toucher. Sa tige ou son bois est d'un verd pâle, plein de suc, tendre, flexible; il court & pousse quantité de rejettons & de branches qui couvrent bien vite toute la surface de la terre. Il pousse de petites fleurs comme des violettes doubles, mais qui sont jaunes, à côté desquelles naissent quantité de petits filamens tortillez qui prennent racine dès qu'ils touchent la terre & produisent du fruit.

J'ai vû des patates qui pesoient jusqu'à cinq livres; mais cela n'est pas ordinaire, & me porte à croire que mon Confrere le Pere du Terre s'est trompé, quand il a dit d'en avoir vû qui pesoient plus de vingt livres, & que c'étoit une chose assez ordinaire; peut-être que c'est

une

une faute d'impression qu'on a oublié de 1696.
corriger. Communément les patates
ont depuis deux jusqu'à cinq pouces de
diametre. Leur figure est très-irréguli-
ere; on en voit de rondes, d'ovales
& d'autres façons. Leur peau est min-
ce, nûe, sans chevelure ou filamens.
Les rouges ont la peau & le dedans de
couleur de chair; les blanches & les jau-
nes ont la peau grise, & le dedans blanc
ou jaune.

Les feuilles & le bois ne sont pas inuti-
les après qu'ils sont arrachez; on les don-
ne aux chevaux & aux bœufs, & sur tout
aux cochons; cette nourriture les en-
graisse extrêmement, & rend leur chair
& leur lard fort fermes.

Les patates font une bonne partie de *Mante-*
la nourriture des petits habitans; on les *re de le*
fait cuire dans un chaudron avec du sel *faire*
& un peu d'eau, & on les couvre bien *cuire.*
avec leurs feuilles. Lorsqu'elles sont
hors du feu, on couvre le chaudron a-
vec une grosse toile afin de resserrer la
fumée en dedans, & qu'elles achevent
de mitonner; cependant on fait une pi-
mentade avec le jus de citron, le sel &
le piment écrasé. On tire les patates du
chaudron, on ôte la peau, qui quitte
la chair pour peu qu'on la presse, & on

1676. les mange en les trempant dans la pimentade,

*Diffé-
rentes
manie-
res d'ac-
commoder les
patates.*

Lorsqu'on les fait cuire avec la viande pour tenir lieu de pain, comme font nos Boucaniers, nos chasseurs de Saint Domingue & beaucoup d'habitans; on se contente de les bien layer sans les peler, & on les met dans la marmite quand la viande est écumée. Elle se cuit ainsi, & en profitant de la graisse de la viande, elle lui communique leur suc & leur odeur. Quand tout est cuit, on ôte facilement la peau des patates, & on les mange comme le pain avec la viande, sans oublier la pimentade, qui est la sauce favorite de bien des gens.

On les pele & on les coupe par quartiers, lorsqu'on les veut faire cuire avec la viande comme on fait les navets, les carottes & autres racines; pour lors elles se fondent entièrement, & font un porrage épais comme une purée d'un très-bon goût.

On les mange au dessert comme du fruit. Après qu'elles sont cuites sous les cendres chaudes, on les pele & on les fait arroser d'un jus d'orange avec du sucre. On les mange souvent toutes chaudes sans y rien ajouter, parce que ce fruit étant cuit porte sa sauce avec lui,

lui, & est toujours bon. Je le croi même 1696
plus sain de cette manière.

La patate étant fouillée & tirée hors
de terre dans un tems sec, & exposée un
peu au soleil & mise dans un lieu sec,
se conserve plus d'un an. On en porte
en Europe sans qu'elles se gâtent. Les
Anglois en usent plus que nous ; c'est
souvent le pain des équipages de leurs
vaisseaux, même de ceux de guerre, sur
tout de leurs garde-côtes des Isles.
Lorsque le Sieur du Parc qui comman-
doit le Cheval-marin prit en 16 . . le
Jersey, vaisseau de guerre Anglois de
cinquante canons ; on n'y trouva pour
tous vivres que quelques barils de bœuf
salé & force patates. On les fouille en
tout tems & en toutes saisons, & on
estime ce fruit si bon & si sain, qu'on
dit en proverbe, Que ceux qui retour-
nent en Europe après avoir mangé des
patates, retournent aux Isles pour en
manger encore. Je ne sçaurois mieux
comparer le goût de ce fruit quand il
est rôti, qu'à celui des marons & des
euls d'artichaux mêlez ensemble. Je ne
prétends pas pourtant imposer à per-
sonne la nécessité d'en juger comme
moi, parce que c'est une espèce de loi
de ne point disputer des goûts.

1696. Je m'étonne seulement que certaines Provinces de France qui ne vivent que de charaignes ou de bled noir, ne cultivent pas de patates, qui sont infiniment meilleures, qui ne craignent ni la grêle ni la gelée, & à qui il ne faudroit au plus que cinq mois pour venir à maturité. L'expérience que j'ai faite à la Rochelle me convainquant que ce fruit peut venir par toute la France, aussi parfaitement du moins qu'il vient en Irlande & en Angleterre.



CHAPITRE XIX.

Des oiseaux appelez Diabes. De leur chasse. Description de la Souphriere.

LE Mardi treizième Mars le P. Gassot me ramena au Baillif dans son canot. Quoiqu'il fut assez petit & fort volage, c'est-à-dire, qu'il eut peu de fermeté sur son assiette, j'aimais mieux m'en servir, que de retourner à cheval; mon Negre le conduisit par le même chemin que nous étions venus. Ce voyage me fit plaisir



*La Souphiere de la
Guadeloupe.*



Montagne des Diables.



*Diablo ou
Diablotin.*

Le lendemain je montai à notre habitation du Marigot pour travailler au nivellement du canal. On me donna quatre ou cinq Negres pour me servir, à qui il manquoit toujours quelque chose. Tantôt ils n'avoient point de ferremens, tantôt ils étoient ou faisoient les malades, & le plus souvent ils n'avoient rien pour manger avec leur farine, que les crabes qu'ils alloient fouiller dès que j'étois un moment absent: de sorte que ce travail ne me plaisoit point du tout, parce qu'il alloit trop lentement. Je l'aurois même abandonné tout-à-fait, si la commodité d'aller dans les bois où il n'y a point de serpens comme à la Martinique, ne m'avoit un peu diverti. Je résolus donc de passer le Carême à la Guadeloupe afin de retourner à l'Ance Fery comme je l'avois promis, & ensuite de faire le tour de l'Isle avec le nouveau Gouverneur, qui m'avoit proposé cette partie.

Nous étions pour lors dans la saison de la chasse de certains oiseaux qu'on appelle Diables ou Diablotins. Je ne sache pas qu'il s'en rencontre dans les Isles autre part qu'à la Guadeloupe & à la Dominique, où ils viennent en cer-

1596. tains tems de l'année s'accoupler, pondre & élever leurs petits.

Des-
cription
des oi-
seaux
appelés
Diablos
ou Dia-
blosins.

Cet oiseau est à peu près de la grosseur d'une poule à fleur; c'est ainsi qu'on appelle aux Isles les jeunes poules qui n'ont pas encore pondue, & qui sont en état de pondre bien-tôt; son plumage est noir, il a les ailes longues & fortes, les jambes assez courtes, les pieds comme ceux des canards, mais garnis de fortes & longues griffes, son bec est long d'un bon pouce & demi, courbé, pointu, extrêmement dur & fort; il a de grands yeux à fleur de tête, qui lui servent admirablement bien pendant la nuit, mais qui lui sont tellement inutiles le jour qu'il ne peut supporter la lumière ny discerner les objets; de sorte que quand il est surpris par le jour hors de sa retraite, il heurte contre tout ce qu'il rencontre, & enfin il tombe à terre.

Ces oiseaux vivent du poisson qu'ils vont prendre la nuit à la mer. Après que leur pêche est achevée, ils s'en retournent à la montagne où ils repairent dans des trous comme les lapins, & ils n'en sortent que quand la nuit est venue pour retourner à la mer. Ils crient en volant comme s'ils s'appel-

pelloient ou se répondoient les uns aux autres.

Ils commencent à paroître vers la fin du mois de Septembre. On les trouve alors deux à deux dans chaque trou. Ils demeurent ainsi jusqu'à la fin de Novembre, après quoi ils disparaissent, & on n'en voit ni entend aucun jusqu'au milieu ou environ du mois de Janvier, qu'ils paroissent de nouveau. Pour lors on n'en trouve plus qu'un ou qu'une dans chaque trou jusqu'au mois de Mars qu'on trouve la mere avec les deux petits. Quand on prend les petits diables en ce tems-là ils sont couverts d'un duvet épais & jaune comme les oisons; ils sont comme des pelotons de graisse; on les appelle des cottrous. Ils sont en état de voler dans la fin de mai; aussi est-ce en ce tems-là qu'ils s'en retournent, & qu'on cesse entièrement de les voir & de les entendre jusqu'au mois de Septembre. Tout ce que je viens de dire du passage & de la demeure des diables à la Guadeloupe & à la Dominique, arrive régulièrement & sans avoir jamais manqué toutes les années. La chair de cet oiseau est noirâtre, & sent un peu le poisson; du reste elle est bonne

172. Narraux Pays aux Isles

Il est à côté de la Souphrier
à six heures quand nous
arrivâmes au lieu où nos chasseurs
vont se joindre de faire leur cabane
Nous nous mîmes tous à travailler
notre logement, les uns couperent
les arbres, les autres amasserent
les branches pendant que deux chasseurs
allèrent chercher des oiseaux pour
nous. J'eus eu la précaution de
porter avec moi, une bonne
quantité de Mûre, & du
Pain de vie & de la farine
de Maïs. Notre Cabane
fut faite, nous la couvri
mes de branches de cachibou que
nous eûmes en chemin, parce
que nous ne savions pas où nous
allions. Nous fîmes une bonne li
gure pour nous coucher, &
nous eûmes un grand feu, tant
pour le gibier qu'on étoit
allé pour tuer, que pour
nous réchauffer pendant la nuit, qui étoit
très-froide dans ces lieux.

chasseurs furent hier
allés promptement
tuer des diables. Chac

car, s'ils ne se retiraient dans des lieux 1696
qui ne sont pas accessibles à tout le
monde.

Malgré les dangers & les incommodi-
tez inseparables de cette chasse, ma curi-
osité me porta d'accompagner quatre
de nos Negres qui y alloient un Diman-
che après midi, & qui ne devoient re-
tourner que le lendemain au soir; car
il faut ce temps-là pour se rendre sur le
lieu de la chasse, chercher le gibier, &
revenir. Outre mon Negre je condui-
sis avec moi un jeune Creolle qui *Chemin*
apprenoit chez nous à raffiner le sucre, *de la*
nommé Albert de Launay. Nous mar- *monta-*
châmes tout le long & au fond de nô- *gens des*
tre rivière jusqu'à ce que nous trouvâ- *diablos.*
mes un endroit moins élevé que le
reste, où nous montâmes les uns après
les autres en nous aidant ou plutôt en
montant sur les épaules de ceux qui de-
meuroient en bas, que nous tirâmes
ensuite à nous avec des liannes, aussi-
bien que nos chiens. Je crus après avoir
passé ce mauvais pas en être quitte;
mais ces mauvais pas se trouvoient tou-
tes les fois qu'il falloit passer des rui-
seaux ou des rivières, ce qui arriva sept
ou huit fois avant que nous fussions ar-
rivez au haut de la montagne des oi-
seaux

1896. lieux qui est à côté de la Souphriere. Il étoit près de six heures quand nous arrivâmes au lieu où nos chasseurs avoient résolu de faire leur cabane. Nous nous mîmes tous à travailler à notre logement, les uns couperent des gaulettes, les autres amassèrent des fougères pendant que deux chasseurs allerent chercher des oiseaux pour souper. J'avois eu la précaution de faire porter mon manteau, une bonne bouteille de vin de Madere, & du pain, avec de l'eau-de-vie & de la farine pour nos Negres. Notre Cabane fut bien-tôt dressée, nous la couvrîmes avec des feuilles de cachibou que nous avions coupées en chemin, parce que nous scavions bien que nous n'en trouverions pas dans l'endroit où nous allions. Nous fîmes une bonne lièze de fougères pour nous coucher, & nous allumâmes un grand feu, tant pour faire cuire le gibier qu'on étoit allé chercher pour souper, que pour nous chauffer pendant la nuit, qui est toujours très-froide dans ces lieux élevés.

Nos deux chasseurs furent heureux ils revinrent assez promptement avec quinze ou seize diables. Chacun se

mit d'abord à plumer. Pour moi je fis les brochettes pour les faire rôtir. Après qu'ils sont plumés & flambés, on les ouvre par le dos, tous les dedans servent pour le fempier des chiens avec les pieds, les têtes & les bouts des ailes. On embroche les corps diagonalement, c'est-à-dire qu'on fait passer la brochette d'une cuisse à l'épaule opposée. On la plante en terre devant le feu, on la tourne de temps en temps pour faire cuire la viande des deux côtés, & quand elle est presque cuite, on y jette du sel dessus, une feuille de cacahu ou de badier sert d'affiette. Il faut avouer qu'un diable mangé de broche en bouche est un mets délicieux. Je croyois être rassasié d'un diable dans le corps, mais soit que l'air froid de la montagne, ou la fatigue du chemin eussent augmenté mon appétit: soit que les diables de ce pays-là soient plus déliés & de plus facile digestion que les autres, il fallut faire comme mes compagnons, & en manger un second. La nuit fut belle & sans pluie, & nous dormîmes bien, quoique les diables fissent un grand bruit en sortant de leurs maisons pour aller à la mer, & en y retournant.

Le

1696.

*Chasse
des dia-
bles.*

Le lendemain dès le point du jour nous nous mîmes à chasser. Chaque chasseur est armé d'une gaule de la grosseur du pouce, longue de sept à huit pieds, assez ployante, & qui a un crochet au bout. Les chiens que nous avions amenez ou apportez qu'étoient & alloient fleurir tous les trous. Dès qu'ils sentoient qu'il y avoit un diable dans un trou (car cette montagne est toute percée comme une garenne) ils jappoient & se mettoient à gratter : mais le chasseur a soin de les empêcher de gêner les entrées, parce que les diables ne voudroient pas y rentrer une autre année. On enfonce aussi-tôt la gaulette dans le trou jusqu'à ce qu'on rencontre l'oiseau, qui dès qu'il la sent la prend avec le bec & la serre, & se laisse plutôt entraîner dehors que de lâcher prise. Quand il est à la bouche du trou, la lumière l'aveugle, il est ébloüi, il veut retourner à reculons dans son trou, mais le chasseur y a mis le pied. Alors l'oiseau se renverse sur le dos pour se defendre du bec & des griffes. On le prend alors par la tête, on lui tord le col, & le chasseur l'attache à une corde ou lianne qu'il a autour du corps en guise de ceinture. Il

arrive quelquefois que l'oiseau ne veut 1696.

pas mordre la gaulette; pour lors on la tourne de côté & d'autre en fourgonnant dans le trou jusqu'à ce qu'on l'attrappe au deffaut de l'aîle, qui étant fort grande, l'oiseau ne peut l'étendre assez pour se débarrasser, & il est ainsi entraîné hors de sa maison. On continue ordinairement la chasse toute la matinée, ce qu'on ne peut faire sans s'éloigner beaucoup de la cabanne, & monter & descendre dans des lieux fort difficiles. J'envoyai les Negres dans les lieux éloignez, & je retins le Creolle avec moi pour chasser aux environs de la cabanne. Il entendoit parfaitement bien ce métier, & il avoit un très-bon chien. Après deux ou trois heures de chasse, je retournai avec mon Negre pour me reposer, & pour accommoder des oiseaux pour dîner. Je me remis enfin à chasser seul. Nous nous rassemblâmes sur le midi. Les quatre Negres avoient cent trente-huit diables, Albert en avoit quarante-trois, & moi dix-sept. Nous en mangeâmes chacun deux, & partimes charger du reste de nôtre gibier.

Je croi que ces oiseaux vont à la Virginie & dans les pais voisins, pendant

1696. dant que nous ne les voyons point aux Isles. Car j'ai lu une Relation de ces pays-là qui fait la description d'un oiseau de passage qui s'y trouve depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre ou Octobre, qui est tout-à-fait semblable à nos diables.

Il m'arriva un accident quelques jours après ce voyage qui pensa me coûter la vie. Comme je faisois travailler au bord de la rivière, j'y descendois quelquefois pour me baigner, & en remontant dans les falaises je cherchois des plantes, des racines & autres choses pour contenter ma curiosité. Je trouvai une chute d'eau dans notre rivière comme une espèce de cataracte de plus de quarante pieds de haut, avec deux beaux bassins dont celui d'enbas étoit si profond que je ne pus en trouver le fond avec plus de vingt brasses de liannes que j'y coulai avec une assez grosse pierre. Un jour que je me baignois dans celui d'enhaut, je vis un chien à qui j'avois jetté un bâton prest à être entraîné par le courant de l'eau. Je voulus le sauver, mais dans le moment que je le faisissois par une jambe de derrière, je bronchai sur une pierre, & le courant m'em-

*Acci-
dent
qui ar-
rive à
l'An-
teur.*

m'emporta avec le chien. Je jettai un grand cri quand je me sentis emporter, & les Negres qui travailloient vis-à-vis de cet endroit me virent culbutor, & coururent aussi-tôt en bas où ils croyoient me trouver brisé & noyé. Mais j'eus le bonheur de ne pas perdre tout-à-fait la trampoline; je fus à la vérité étourdi de ma chute, & je me trouvai sur l'eau tenant toujours le chien par la jambe. Je ne sais si je tombai sur le chien, ou si ce fut la hauteur de la chute ou la force de l'eau, mais je me trouvai la poitrine meurtrie, & le lendemain je crachai quelques grumeaux de sang, je me fis saigner, & mettre sur la poitrine des compresses trempées dans la graisse de tortue dissoute dans de l'esprit de vin; cela me guerit en peu de jours.

Le Dimanche huitième Avril je résolus d'aller voir la montagne de la Souphriere. Je pris l'occasion de quelques-uns de nos Negres qui alloient à la chasse des diables; & m'étant fait accompagner par nôtre apprenti raffineur, deux autres Creolles de nos voisins & trois Negres, nous partîmes après dîner pour nous rendre à la montagne des diables, le plus près que nous

1696. nous pourrions de la Souphriere.

La seconde fois que nous passâmes la riviere de S. Louis, nous fûmes surpris de l'entendre gronder bien plus fort qu'à l'ordinaire; car comme il n'avoit point plu en bas, & que le tems avoit toujours été beau, nous ne pouvions deviner d'où venoit ce bruit, quand nous la vîmes se déborder si promptement que nous eûmes toutes les peines du monde à nous sauver, par le moyen de quelques racines & de quelques lianes que ceux qui grimperent les premiers jetterent à ceux qui étoient en bas, qui avoient déjà l'eau jusqu'à la ceinture.

Nous passâmes par les mêmes endroits où j'avois déjà passé; mais nous allâmes bien plus loin, & nous montâmes jusques dessus les montagnes sur lesquelles la Souphriere est située. Pendant que la moitié de la troupe étoit occupée à dresser la cabanne, & à allumer le feu, les autres furent à la chasse. On se mit à plumer dès qu'ils furent de retour, & nous fîmes cuire des oiseaux, non seulement ce que nous crûmes en avoir besoin pour le souper, mais encore pour porter avec nous le lendemain.

Ceux

Ceux qui liront ces Memoires seront 1696.
sans doute surpris que nous mangeassions ^{Les lé-}
des oiseaux en Carême. Mais on sera ^{zards}
averti que les Missionnaires qui sont aux ^{& les}
Isles, & qui par une concession Aposto- ^{diabes}
lique exercent en plusieurs choses le ^{sont de-}
pouvoir des Evêques, après une meure ^{clarex}
délibération & une consultation des Me- ^{viandes}
decins, ont déclaré que les lézards & les ^{maigrés.}
diabes étoient viandes maigrés, & que
par consequent on en pouvoit manger
en tout tems.

Nous nous couchâmes après que nous
eûmes soupé, & je commençois à m'en-
dormir dans l'esperance de réposer aussi-
bien que la premiere fois : mais il sur-
vint un orage de pluye, de vent, d'é-
clairs & de tonnerre si furieux que nous
fûmes obligez de nous lever pour tenir
les poteaux de nôtre cabane, qui vou-
loit nous quitter. Malgré tous les efforts
la couverture fut emportée, & nôtre li-
tiere tellement mouillée, qu'il ne fut
plus possible de se coucher dessus. Je
m'enveloppai dans mon manteau, &
nous passâmes le reste de la nuit à trem-
bler & à causer.

Dès que le jour commença à paroî-
tre nous nous séparâmes. Nos chasseurs
furent chercher des diabes, & nous

3696. primes le chemin de la Souphrierie. Le sommet de toutes ces montagnes est pelé; on n'y trouve que des fougères, & quelques méchans petits arbrisseaux chargez de mousse; ce qui vient du froid continuel qui regne dans ces lieux élevez, des exhalaisons de la Souphrierie, & des cendres qu'elle vomit quelquefois.

*Vüe
char-
mante
dont on
jouit sur
les mon-
tagnes.*

Comme le tems s'étoit purgé par la grande pluye qui étoit tombée pendant la nuit, l'air se trouva très-clair & sans aucun nuage. A mesure que nous montions nous découvrions de nouveaux objets. Nous voyions la Dominique, les Saintes, la grande Terre & Marie-galante; comme si nous avions été dessus. Lorsque nous fûmes plus haut nous vîmes fort à clair la Martinique, Monfarat, Nieves & les autres Isles voisines. Je ne croi pas qu'il y ait un plus beau point de vüe au monde; mais il est situé dans un endroit incommode, & trop proche d'un voisin trop dangereux.

Quand nous eûmes marché environ trois heures & demie en tournant autour de la montagne, & montant toujours, nous nous trouvâmes dans des pierres brûlées, & dans des lieux où il

il y avoit près d'un demi-pied de cen- 1696.
dres blanchâtres qui sentoient très-
fort le soufre. Plus nous montions,
plus la cendre augmentoit. Enfin nous
nous trouvâmes sur la hauteur. C'est
une vaste platte-forme inégale, cou-
verte de monceaux de pierres brûlées
de toutes sortes de grosseurs. La terre
fumoit en bien des endroits, & sur tout
dans ceux où il y avoit des fentes &
des crevasses, où nous ne jugeâmes pas
à propos de nous aller promener; mais
nous prîmes à côté pour gagner le pied
d'une élévation qui peut avoir dix à *Description*
douze toises de hauteur, & quatre fois *de la Sou-*
autant de circonference. C'est un amas *phriere.*
de grosses pierres blanches & calcinées,
on l'appelle le Piton de la Souphriere.
Comme il n'y avoit ni cendre ni fu- *La*
mée, nous y montâmes sans crainte, & *grande*
nous vîmes au dessous de nous du côté *bouche*
de l'Est la bouche de la Souphriere. *on on-*
verture,
C'est un trou ovale qui me parut de
dix-huit à vingt toises de large dans
son plus grand diametre. Ses bords
étoient couverts de grosses pierres mê-
lées de cendres & de morceaux de
soufre. Quant à sa profondeur, nous
n'en pûmes pas juger; parce que nous
n'en étions pas assez proche, & il n'y
au-

1696. auroit pas eu de prudence à s'approcher davantage ; d'ailleurs il en sortoit de tems en tems des tourbillons d'une fumée noire, épaisse, sulphurée, mêlée d'étincelles de feu, qui ne laissoit pas de nous incommoder quand le vent les portoit du côté où nous étions.

*Petite
bouche
de la
Sou-
phrière.*

Il y a une autre bouche beaucoup plus petite que la première, qui paroît comme une voute ruinée. Il en sortoit aussi une grosse fumée & beaucoup d'étincelles. Tous les environs de ces deux bouches étoient pleins de fentes & de crevasses qui rendoient beaucoup de fumée. Ce qui marque que toute cette montagne est creuse & comme une grande cave pleine de feu & de soufre qui se consume peu à peu, & qui à la fin fait affaïser la voute, & y cause des crevasses & de nouvelles ouvertures.

Nous demeurâmes plus de deux heures sur le Piton pour nos réposer, & jouir de sa belle vûe en dînant, nous y plantâmes une perche de douze pieds & plus de longueur que j'avois fait apporter exprès avec une vieille toile pour servir de pavillon. Nous descendîmes par le même endroit que nous étions montez ; on peut croire qu'il n'y

n'y a point de chemins battus dans tous ces quartiers-là : il se passe bien des années avant qu'on s'y aille promener, & assurement la peine & les risques sont trop grands. Nous ne laissons par de nous approcher le plus que nous pûmes de la grande bouche, dont l'abord m'avoit paru moins dangereux que celui de la petite. J'y fis jeter par les plus forts de mes compagnons les plus grosses pierres qu'ils pûrent, mais contre tout ce qu'on m'avoit dit, nous ne vîmes point augmenter la fumée ni les étincelles. La terre raisonnoit sous nos pieds ; & quand on la frappoit avec un bâton, presque comme si nous avions été sur le pont d'un vaisseau ; Dès que nous remuions quelques grosses pierres, la fumée sortoit aussi-tôt. Toutes ces pierres sont legeres, & sentent beaucoup le soufre. J'en fis apporter quelques-unes avec des morceaux de soufre, dont il auroit été facile de nous charger si nous avions voulu. Quoique nous fussions alors dans la plus grande chaleur du jour, il faisoit un air extrêmement frais sur le Piton. Je croi qu'on auroit bien de la peine à résister au froid qu'il y doit faire pendant

1696. dant la nuit. Il y a des Negres qui vont chercher du souffre pour le vendre, il faut le purifier avant de s'en servir. Ils prennent un autre chemin que celui par lequel nous étions venus, nous le cherchâmes & le suivîmes quand nous eûmes trouvé leur trace, & nous trouvâmes qu'il étoit plus aisè que le nôtre, quoiqu'il nous parût plus long.

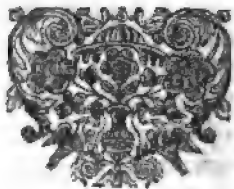
*Mares
de trois
sortes
d'eaux.*

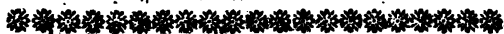
Nous descendîmes donc par le côté opposé à celui par lequel nous étions montez. Environ à deux cens pas plus bas que la bouche, nous trouvâmes trois petites mares d'eau très-chaude, éloignées de quatre à cinq pas l'une de l'autre. La plus grande pouvoit avoir une toise ou environ de diametre; elle est remplie d'une eau fort brune, qui sent le fer, ou plutôt l'eau dans laquelle les ferruriers & forgerons éteignent leur fer. La seconde est blanchâtre & a le goût d'alun. La troisième est bleuë, & a le goût de vitriol. On dit qu'on y a trouvé des morceaux considérables de ce mineral; je le veux croire, mais nous n'en trouvâmes point; il est vrai que nous n'avions pas d'instrumens pour chercher au fond. Fau-

te de ligne & de perche je ne pus mesurer la profondeur de ces mares; elles excedoient la longueur de nos bâtons. Nous vîmes ensuite une quantité de petites sources d'eau, qui en s'unissant forment plusieurs rivières ou torrens. Une de ces rivières s'appelle la Rivière Blanche, parce qu'elle est souvent de cette couleur, à cause des cendres & du soufre qui la couvrent. Elle se jette dans la rivière de S. Louis, & n'aide pas à la rendre poissonneuse, parce que le soufre & les cendres qu'elle y porte, font mourir le poisson.

A mesure qu'on s'éloigne de ces terres brûlées en descendant la montagne, on trouve le país plus beau. On voit de l'herbe & des arbres grands & verts, il semble qu'on tombe dans un autre monde, tant on trouve de difference entre le sommet affreux de cette montagne, tout couvert de pierres calcinées, de cendres & de soufre, & le milieu & le bas que l'on voit couverts d'une agreable verdure, arrosés d'une infinité de ruisseaux, & cultivez avec tout le soin & toute l'industrie possible. Nous arrivâmes enfin à l'habitation des Religieux de la Charité. Le terrain est petit, mais

1696. excellent ; ils travailloient à faire un moulin à eau. Les Carmes ont le leur au dessous de celle-cy, leur terrain est plus grand, mais il manque absolument de bois à brûler. J'y trouvai un Religieux qui fut fort surpris du voyage que je venois de faire : il me prêta un cheval pour me porter au Baillif. J'en avois bien besoin, étant extrêmement fatigué, & ayant déchiré tous mes souliers. Bien en prit à mes compagnons d'être pieds nus ; car assurément ils n'en auroient pas eu meilleur marché que moi. Je fus cependant très-content de ce voyage.





CHAPITRE XX.

Des Mouches à miel, & de leur cire. Des Guespes; remede à leur piqueure. Des Mouches, luisantes. Des grosses Mouches cornues. Des Tatous. Des Agoutis, & des Cochons marans.

LA nécessité où je me trouvois souvent de faire abbattre des arbres qui se rencontroient dans la trace du canal auquel je faisois travailler, m'a donné occasion de voir plusieurs choses que je ne sçavois que sur le rapport d'autrui. J'avois entendu parler du miel & de la cire de la Guadeloupe, sans en rien sçavoir de particulier; car il n'y a point d'abeilles à la Martinique, & d'ailleurs je n'étois pas encore assez agueri avec les serpens pour examiner les bois comme je faisois à la Guadeloupe où il n'y a point de ces sortes d'animaux dangereux. Voici ce que j'ai remarqué des abeilles, de leur miel & de leur cire. Elles sont de moitié plus petites que celles d'Europe; elles sont plus noires & plus

Abeilles de la Guadeloupe.
ron-

1696. rondes ; il ne paroît pas qu'elles aient d'aiguillon, ou si elles en ont, il faut qu'il soit si foible qu'il n'ait pas la force de percer la peau ; ainsi on peut dire qu'elles ne piquent point, & que quand on les prend à pleines mains, le leger chatouillement que l'on sent vient plutôt du mouvement de leurs pieds que de leurs aiguillons. Elles se retirent dans des arbres creux où elles accommodent leur ruche, & remplissent la capacité du trou qu'elles ont choisi ; ou si l'espace est trop grand elles font une espece de dome de cire qui a la figure d'une poire, dans le dedans duquel elles se logent & font leur miel & leurs petits. Leur cire est
- La cire est noire & ne blanchit point.* noire ou tout au moins d'un violet foncé ; elle ne blanchit & ne jaunit jamais, quelque peine qu'on se soit donné pour lui faire changer de couleur, & pour la rendre propre à faire des chandelles. Ces abeilles ne font point de rayons comme celles d'Europe. Elles renferment leur miel dans de petites vessies de cire, de la figure & de la grosseur des œufs de pigeon, plus pointuës, à peu près comme des vessies de carpe. Quoiqu'on les puisse assez aisément séparer les unes des autres,

tres; elles sont cependant si bien rangées qu'il ne paroît aucun vuide entr'elles. La plus grande partie de ces vessies est remplie de miel; on trouve dans quelques autres une certaine matière jaune, grenée comme des œufs de carpe, gluante & adhérente quand on la touche, & qui n'a point d'autre odeur que celle du miel. Les Negres disent que ce sont les excréments des mouches, j'ai peine à le croire. Leur miel est toujours liquide, & ne se fige jamais; il est de couleur d'ambre, & de la consistance de l'huile d'olive. Il est extrêmement doux & agréable. Nos Creolles en imbibent de la cassave fraîche & la mangent avec plaisir. Les Chirurgiens & Apoticaire s'en servent comme de celui d'Europe; ils disent qu'il est meilleur, plus anodin, plus deterfif. Quand on le laisse au soleil, *Qualité* il se fait dessus une croute de l'épais- *tez du* seur d'un écu d'une blancheur extraor- *miel* dinaire, & grenée comme du sucre, dont elle a le goût & beaucoup plus de douceur. J'en ai quelquefois fait voir à des gens qui la prenoient pour du sucre royal, & qui ne l'auroient jamais connue s'ils n'en avoient mis sur la langue. On pourroit faire une quan- *Q 6* *tité*

1696.

tité considérable de ce miel si on retireroit les abeilles dans des ruches comme on fait en Europe; mais on est fort éloigné dans ces pais-là de se donner de pareils soins. Je n'ai connu qu'un seul habitant nommé Louis Alegre, qui en avoit quelques essains dans des pots de raffiné percez en bas & bien couverts, où ces abeilles travailloient & profitoient beaucoup. Il faut que le Pere du Terre qui se plaint de n'en avoir jamais pû élever, ait eu bien du malheur dans son entreprise, ou qu'il n'ait pas trouvé le secret de délivrer ses abeilles des fourmis, qui selon les apparences les auront incommodées & obligées de se retirer.

A l'égard de la cire elle est toujours trop molle pour en faire des chandelles, du moins je n'ai jamais entendu dire qu'on l'employât à cet usage. On ne s'en sert dans le pais qu'à faire des bouchons de bouteilles après qu'elle a été bien purifiée. Ce qu'on fait en la mettant sur le feu dans un chaudron, & en ôtant toute l'écume qu'elle jette à mesure qu'elle sent la chaleur.

On s'en sert encore fort utilement pour amolir les cors des pieds, & les verruës qui viennent aux mains & au

vi-

visage. On en fait une petite emplâtre ^{1696.}
 sur du cuir mince, quel'en applique sur ^{Autre}
 le cors; en moins de deux ou trois jours ^{usage}
 elle attire une petite dureté ronde qui est ^{pour les}
 au milieu & comme l'oeil du cors, & ^{cors}
 qui cause la douleur, & si on a la pa-
 tience de laisser l'emplâtre & de la re-
 nouveller de tems en tems; elle amol-
 lit tellement les racines du cors, & les
 détache si bien de la chair, qu'il est fa-
 cile d'achever de les déraciner & les ti-
 rer dehors, en gratant doucement avec
 l'ongle. J'en ai fait l'expérience sur moi
 & sur plusieurs personnes aux Isles & en
 Europe, & ce remède a toujours parfai-
 tement bien réussi.

Il y a beaucoup de guêpes à la Gua- ^{Des}
 deloupe. Elles sont plus grosses que cel- ^{Guêpes}
 les que j'ai vues en France & bien plus
 méchantes, sur tout quand le soleil est
 haut, & qu'elles se trouvent incommo-
 dées de la chaleur. Elles font des rayons
 comme les abeilles en font en Europe,
 où on ne trouve autre chose que leurs
 petits. Ces rayons sont composez d'u-
 ne espee de cire blanchâtre, si aigre &
 si fragile, qu'elle se met en piece, au
 lieu de s'unir, quand on la presse dans
 la main.

Leur piqueure fait un mal horrible, ^{Piqueure}

1696. & cause une demangeaison & une enflure
des Gues. extraordinaire.

pes &
son re-
mede.

Le remede qu'on y apporte, est de prendre aussi-tôt qu'on est piqué, quelques feuilles d'herbes de trois différentes especes, telles qu'elles puissent être, pourvû qu'elles soient différentes, les broyer dans le creux de la main, & appliquer le mare & le jus sur la piqueure. J'avois peur qu'il n'y eut quelque superstition dans ce remede, & j'aurois eu peine à m'en servir, mais aiant été une fois environné de guespes & piqué de trois ou quatre tout à la fois, la douleur que je ressentis fut si vive, qu'après avoir renoncé à tout ce qu'il pouvoit y avoir de mauvais dans ce remede, je m'en servis avec tant de succès, que la douleur s'apaisa dans le moment, & l'enflure qui étoit déjà considerable disparut en moins de deux heures; mais sur toutes choses il ne faut pas oublier de retirer sur le champ l'aiguillon qu'elles laissent dans la chair, parce qu'il est accompagné d'un certain venin qui cause la douleur & l'enflure, de sorte que si on néglige de le retirer promptement, l'enflure le cache, la douleur augmente, & le mal devient quelquefois dangereux.

Pen.

Pendant que je suis en train de parler ^{1696.}
 de mouches, il ne sera pas hors de pro- ^{Mouches}
 pos de dire qu'il y a dans toutes les Isles ^{luisan-}
 une espèce de petites mouches luisantes. ^{tes.}
 qu'on appelle des mouches à feu. Elles
 sont de la grosseur des mouches ordi-
 naires & un peu plus longues. La par-
 tie postérieure de leurs corps depuis les
 ailles, est d'un verd transparant qui con-
 serve la lumiere qu'il a reçû pendant le
 jour, ou plutôt le mouvement violent
 que la chaleur du soleil a excité dans
 les parties. Dès qu'il est nuit on les voit
 voler de tous côtez, sur tout dans les
 buissons & dans les allées d'arbres & au-
 tres lieux sombres, où il semble que ce
 soient autant d'étincelles de feu. Ce ma-
 nége dure deux ou trois heures, après
 quoi leur clarté cesse, soit que leur lu-
 miere se soit dissipée, soit qu'elles se
 soient retirées pour se reposer. J'en ai
 mis dans des fioles pour observer le ma-
 tin en les mettant dans un lieu obscur,
 si elles rendroient encore de la clarté,
 & je n'y en ai point remarqué.

Ce que j'ai vû de plus particulier en ^{Grosses}
 ce genre à la Guadeloupe, sont des mou- ^{mouches}
 ches à feu grosses comme des hanne- ^{à feu.}
 tons. J'en ai même trouvé qui étoient
 presque aussi grosses que le pouce, &
 d'un

1696. d'un pouce & demi de longueur. Elles ont les yeux fort larges & fort plats ; ils éclairent dans l'obscurité & rendent une lumière fort vive, tirant un peu sur le verd. Outre leurs yeux elles ont toute la partie postérieure de leur corps tellement diaphane & lumineuse, qu'elles semblent des charbons ardents qui étincellent de tous côtez ; & soit qu'elles se tiennent en repos, soit qu'elles volent, dans quelque situation qu'on les regarde, elles répandent toujours une lumière fort vive & fort étendue. J'en ai souvent pris par divertissement. Une seule suffisoit à m'éclairer pour lire des caracteres fort menus, presque aussi bien qu'une chandelle. J'en ai conservé pendant plusieurs jours dans de gros flacons, où je les nourrissois avec du pain, des feuilles, des fruits & des morceaux de bois pourri. Je les exposois le matin dans un lieu obscur ; elles rendoient encore de la lumière, plus par les yeux que par le corps, mais c'étoit une lumière foible, & qui n'avoit pas à beaucoup près la vivacité de celle du soir. Je les exposois ensuite au soleil ou sous des arbres, où elles étoient au grand jour, sans pouvoir être incommodées de sa trop grande chaleur ; & je

remarquai pendant trois ou quatre fois ^{1696,} qu'elles jettoient la même lumière que le premier jour que je les avois prises. Mais au bout de huit jours leur lumière commença à n'être plus si vive, & diminua à proportion que les forces & le mouvement de l'animal s'affoiblissoient; peut-être que c'étoit une suite de la perte de leur liberté, ou que la nourriture que je leur donnois ne leur étoit pas convenable. Ces mouches ont un mouvement extrêmement vif dans la partie postérieure de leur corps, de sorte que quand on les prend, il faut les tenir assez pressées si on veut les empêcher de s'échaper.

Cirano de Bergerac avoit quelque fondement de dire, qu'on se sert de verres luisans au lieu de chandelles dans le Royaume de la Lune. Sans aller si loin, j'aurois bien pû faire la même chose à la Guadeloupe, & ne me servir que de ces grosses mouches.

Il y a dans la même Île une autre sorte de mouches fort extraordinaires par leur grosseur & par leur figure. Mon Confrere le P. du Tertre se mocque avec raison du Sieur de Rochefort qui les appelle *Phalanges*. Le Capitaine Dampier Anglois les prend pour des araignées dans

*Erreur
du Sieur
de Ro-
chefort
et du
Capi-
taine
Damp-
la pier.*

1696. la Relation de ses Voyages Tom. 3. pag. 275. ces deux Auteurs me permettront de leur dire qu'ils se trompent. Il est vrai qu'ils y a de très-grosses araignées dans les Isles; peut-être même (quoique je ne l'aye pas vû) qu'on en pourroit trouver de la grosseur du poing, mais elles n'ont jamais eu de cornes; pour du venin, il est certain qu'elles n'en ont point: une infinité d'expériences confirment cette verité. Nous nous gardons bien de les tuer, parce qu'elles mangent certains animaux de la grosseur & presque de la figure des hannetons, un peu plus plats & plus tendres, qui rongent les papiers, les livres, les tableaux, les hardes, & qui gâtent par leurs ordures & leur mauvaise odeur, tous les endroits où ils se nichent. On les appelle Ravets. Comme ils volent par tout, & plus la nuit que le jour, ils se prennent dans les toiles de ces grosses araignées & y demeurent arrêtez, ou bien si ils sont arrêtez en quelque endroit, ou qu'ils dorment, l'araignée qui est en sentinelle ne les a pas plutôt apperçûs, qu'elle fond sur eux avec une vitesse surprenante, les prend, les lie, pour ainsi dire, avec ses longues jambes & les succe de telle maniere, que quand

*L'Araignée
prend
les Ravets &
les succe.*



ed

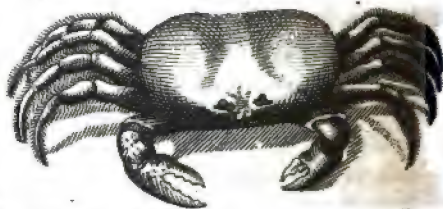
Grosse Araignée.



Mouche Cornüe.



Crabe.



quand elle les quitte, il ne reste plus rien que leur peau & leurs ailes bien entieres, mais seches comme du parchemin.

Les grosses mouches dont il faut parler à présent, ont pour l'ordinaire deux ^{Mouches} pouces & demi de long depuis le col ^{cornues,} jusqu'à la queue, sans compter le col, ^{leur description} la tête & les cornes. Leur corps est ovale, soit qu'on le regarde dans sa longueur depuis le col jusqu'à la queue, soit qu'on le prenne dans sa grosseur qui peut avoir trois pouces & demi de circonférence dans son milieu. Tout le dos depuis le col est couvert de deux ailes qui ont la consistance, l'épaisseur & la force d'un bon parchemin; elles sont brunes avec quelques petites lignes & points noirs; elles sont lisses, unies & comme vernissées. Quoiqu'elles paroissent tout d'une piece & convexes comme le corps qu'elles couvrent, elles ne laissent pas de les étendre & de les tenir assez droites quand elles volent. Cette paire d'ailes en couvre une autre paire, tant soit peu plus courtes que les premières. Celles-ci sont moins brunes, bien plus fines, plus déliées & plus larges que les premières, de sorte qu'elles sont plissées quand la mouche ne s'en sert

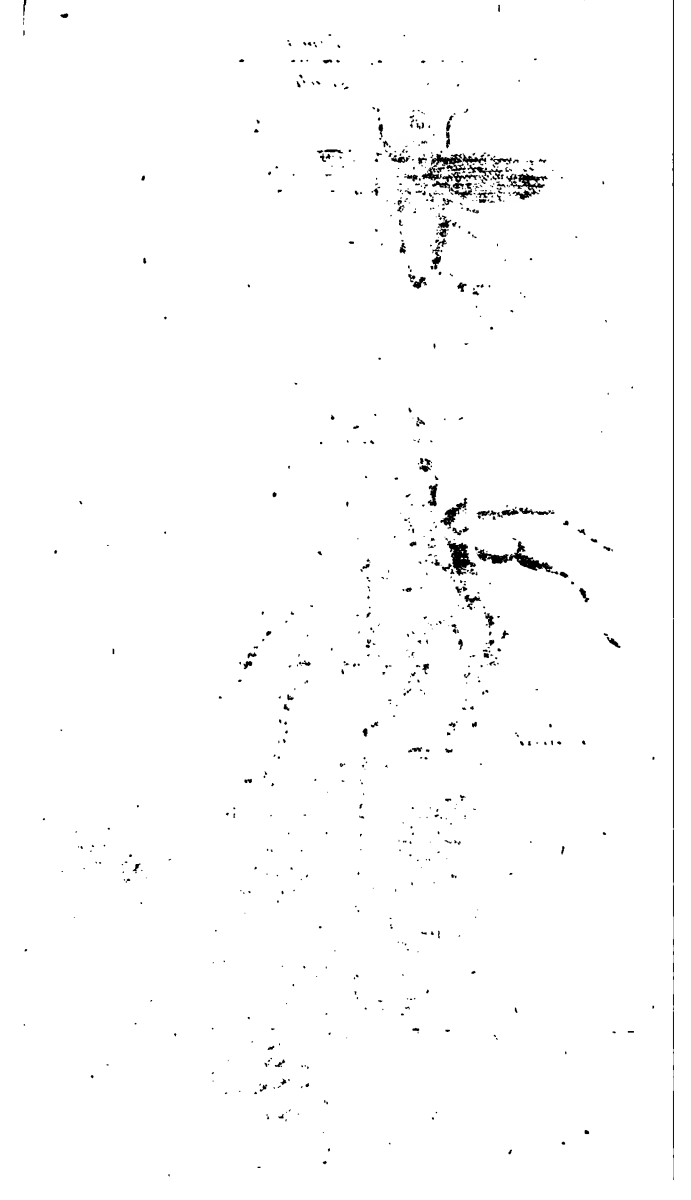
1696. sert point, & elles débordent de beaucoup quand elles sont en mouvement pour voler. Cette seconde paire sert encore de couverture à une troisième paire qui est blanchâtre, & si fines qu'elles n'ont pas plus de consistance qu'une vessie de carpe. Elles sont plissées, & environ de la grandeur des secondes. Avec toutes ces aîles, ces mouches n'en voient pas mieux; elles se soutiennent à la vérité en l'air, mais elles avancent peu, soit que l'air ou le vent maîtrise trop ces aîles, soit qu'elles n'ayent pas assez de force pour les faire agir, il semble qu'elles ne font que piroüetter. Elles paroissent comme un vaisseau qui a toutes ses voiles dehors, & qui en est trop chargé. Après avoir développé toutes ces aîles, on trouve enfin le corps ou le dos de la mouche; il est couvert d'un duvet jaunâtre tirant sur le roux, fin & doux comme de la soye; le ventre est couvert d'un semblable duvet, un peu plus court, dont assurément elles pourroient se passer, car leur peau est assez épaisse, dure & sèche. Elles ont trois jambes de chaque côté, longues d'environ trois pouces, divisées en trois parties qui forment des cuisses, des jambes & des pieds, dont les extremités sont

Mouche Luisante



Soldat.





sont divisées en quatre especes de doigts 1694
ou de petites griffes avec lesquelles elles
s'attachent fortement à ce qu'elle ren-
contrent, & sur lesquelles elles s'ap-
puyent & marchent fort bien & assez
vîte. La naissance de leurs jambes est au
milieu du ventre, comme celles des
écrevisses auxquelles elles ressemblent
assez par la partie la plus voisine du ven-
tre, que j'appelle cuisse, qui est plate &
qui s'applique fort juste à la convexité
du ventre; la partie supérieure de la
cuisse est plus convexe; la partie qui est
jointe à la cuisse, & que je regarde com-
me la jambe, est bien moins plate. De
ces trois paires de jambes, les deux pai-
res les plus grosses sont attachées sous
le ventre; la première à près d'un pou-
ce de la queue, c'est-à-dire, du bout de
l'animal; la seconde un peu au dessous
de la naissance des aîsles, & la troisième
qui est la plus petite au col de la mou-
che, un peu au dessous de sa corne in-
érieure. La tête & le col sont d'une seu-
le piece. La substance qui les compose
est dure comme de la corne, noire, po-
lie & luisante comme du jayet. Le col
& la tête n'ont point d'autre mouve-
ment que celui qu'elles reçoivent par
le moyen des cartillages qui les joignent
au

1696. au corps. Ces deux pieces ensemble res-
 semblent assez à un casque, qui auroit
 un collet assez long pour couvrir une
 partie des épaules. Toute cette partie
 n'est pas ronde, elle est comme taillée
 à pans, dont les angles sont fort émouf-
 fez. De la partie supérieure sort une
 corne courbe, creuse, d'environ trois
 pouces de longueur, de même matiere
 & de même couleur que le reste de la
 tête; qui a deux petites excroissances
 pointuës au tiers ou environ de sa lon-
 gueur; le dessus de la corne est rond,
 le dessous est un peu creusé en canal, &
 est tout garni jusqu'au bout d'un petit
 duvet roussâtre; court, épais & doux
 comme du velours, partagé en deux par
 une petite ligne qui fait le milieu du
 dessous de la corne. Son extrémité est
 partagée en deux petites pointes. Cette
 corne supérieure n'a point de mouve-
 ment particulier distingué de celui de la
 tête. La corne inférieure est plus cour-
 te d'un tiers que la supérieure; elle sort
 de la machoire supérieure, & reçoit
 d'elle tout le mouvement dont elle a
 besoin pour s'approcher ou s'éloigner de
 la corne supérieure. Elle est courbe
 plus plate que la supérieure; elle a quel-
 ques excroissances assez pointuës; ell
 n'est

n'est point garnie de duvet, elle à son 1696
extrémité partagée en deux pointes. On
remarque aisément l'endroit où elle tou-
che la corne supérieure, en ce que le
duvet est coupé en ce lieu-là. Quelques
observations que j'aye pû faire, je n'ai
jamais pû découvrir à quoi servoient
ces deux cornes, qui ne me paroissent
avoir d'autre usage que pour la défense
de l'animal, comme les cornes des
bœufs & des autres animaux cornus. Les
yeux sont à côté de la naissance de la
corne inférieure; ils sont durs, trans-
parens, gris, immobiles, & ne sortent
point de leurs orbites comme ceux des
écrevisses. La bouche est au dessous de
la corne inférieure; elle est garnie de
quelques petites excroissances ou poin-
tes qui tiennent lieu de dents, avec
quelques poils rudes, durs & longs de
trois à quatre lignes, qui sont placez
au dessous de deux petites moustaches,
proprement applaties sur la partie qu'on
pourroit regarder comme la levre supé-
rieure.

Ces mouches naissent & se nourris- *Arbres*
sent dans la substance & le cœur des *qui pro-*
arbres, qu'on appelle Bois de Soye. *duisent*
C'est en effet dans ce seul endroit-là *les mou-*
qu'on les trouve, où selon toutes les ap- *ches, &*
le moyen
d'en
pa- *avoir*

1696. parement, elles se produisent, quand par quelque accident cet arbre se pourrit sur pied ou qu'il est abattu.

Lorsque j'en avois besoin pour envoyer en France, j'en voyois abattre quelques-uns de ces arbres. S'ils se trouvoient pourris en quelque endroit, comme cela arrive fort souvent, j'étois sûr d'y trouver des mouches, en les faisant fendre, & quand ils ne l'étoient pas, j'y faisois donner quelques coups de hache, comme j'ai dit qu'on fait à la Martinique pour avoir des vers de Palmires, & j'étois assuré d'y trouver des mouches cornuës dans trois ou quatre mois.

*Arbres
appelez
Bois de
Soye.*

Le bois de Soye ressemble assez au charme. Son écorce est épaisse de près d'un demi-pouce; elle est blanche & toute hachée. Le bois est gris, il a le fil long, tendre & plein de sève; il est assez branchu, de belle apparence, bien fourni de feuilles qui approchent fort de celles du charme; elles sont tendres, douces, fines & couvertes d'un petit duvet doux & fin comme de la soye; c'est ce qui lui a fait donner le nom de Bois de Soye. Cet arbre n'est bon qu'à faire des douves pour des barriques, encore durent-elles peu. Il se pourrit aisément.

J'ai

J'ai trouvé dans des gommiers pour- 1696.
ris une autre espèce de mouches fort *Autres*
particulieres. Elles étoient de la lon- *mouches*
gueur & de la grosseur du pouce, sans *extraor-*
compter le col & la tête. Elles avoient *dinaires*
trois jambes de chaque côté & deux pe-
tits mordans comme les crabes, avec
deux paires d'aîles de la même matiere
& forme que celles des mouches cor-
nuës; leur peau étoit dure & sèche,
couverte d'un duvet noir, court, doux
& épais comme du velours. Leur tête
étoit longue de neuf lignes, elle étoit
jointe au corps par un col qui avoit un
bon pouce de longueur, & qui avoit tous
les mouvemens nécessaires pour la haus-
ser, la baisser & la tourner à droit & à
gauche. Justement au dessus des yeux,
il y avoit deux cornes toutes droites
d'environ un pouce de longueur, noi-
res comme du jayet, dures, fortes &
pointuës; & au milieu du front une au-
tre corne de près de deux pouces de lon-
gueur, de même matiere & force que
les précédentes, & qui étoit paralelle à
la longueur du corps. J'en ai trouvé
quelques-unes qui n'avoient que deux
cornes, & d'autres qui n'en avoient
qu'une, mais qui avoit près de trois
pouces de longueur. Je remarquai qu'-

2696. ayant agité quelques-unes de ces trois dernières espèces, pour les obliger à voler dans ma chambre, elles le faisoient avec tant de force, qu'elles se piquoient dans la cloison qui étoit de bois, à la vérité assez tendre, & y demeuroident attachées sans s'en pouvoir tirer.

Maniere de con-
server
les mon-
ches. Pour conserver ces monches & empêcher que la tête ne se separe du corps, il faut leur enfoncer un petit bâton dans le fondement qui passe jusqu'à la tête, & ensuite les mettre à la fumée pour les faire sécher; c'est la pratique ordinaire. Aiant cependant remarqué que la fumée gâtoit la couleur de leurs ailes & du dos, j'en fis sécher dans l'étuve. Je vis avec plaisir qu'elles étoient bien mieux conservées, & que les couleurs n'étoient point du tout changées.

Je croi avoir déjà remarqué que les premiers Européens qui aborderont aux Isles de l'Amerique, du moins aux petites Isles, n'y trouveront point d'autres animaux à quatre pieds, que des lézards, des agoutis, des tatous, des manitous & des piloris.

J'ai dit dans ma premiere Partie tout ce que je sçavois du lézard & de la maniere de le prendre & de l'appréter. Il

1696.

Description
tion du
Taton
ou Ar-
madille.

2696. ayant agité quelques-unes des dernières espèces, pour voler dans ma chambre soient avec tant de force piquoient dans la cloison de bois, à la vérité assez ténue, meuroient attachées & tiraient.

Manière de conserver les-mouches. Pour conserver ces mouches, il faut que la tête ne se fende, & qu'on leur enfonce un petit fondement qui passe jus-

qu'au milieu du corps, & qu'on les mette à la suite du feu, c'est la pratique que j'ai remarquée qu'on se sert de la couleur de leurs ailes, & qu'on les fait sécher dans l'état où elles étoient servies, & que les couleurs ne changent point du tout.

Je croi avoir déjà vu les premiers Européens qui ont été dans les Isles de l'Amérique, & qui n'y ont trouvé que des animaux à quatre pieds, des agoutis, des tatoués, & des piloris.

J'ai dit dans ma préface que je sçavois du mieux de le prendre &

ndu dire à plusieurs per-
tatous étoient tellement
Isle de la Grenade, qu'ils
vivre dans aucune des au-
que quelque soin qu'en
conserver, ils meuroient
ment l'Isle de Saint Vin-
environ à moitié chemin
à la Martinique. Le Pere
erû & l'a écrit, & s'est
j'en ai vu un bien vivant
cant au Fort Saint Pierre
que en 1704. & c'est de
je vais faire la descrip-

la grosseur d'un cochon *Descrip-*
gt-cinq à trente jours. Sa *tion du*
ne & longue, sa gueule *Taton*
dents; il avoit les yeux *ou Ar-*
ien que les oreilles, la *madille.*
& sans poil, & couverte
les d'écailles. Ses jambes
es & grosses; il avoit qua-
chaque pied, assez lon-
s; tout le corps depuis le
la queue étoit couvert &
e plusieurs rangs d'écailles;
& le dernier rang, c'est-à-

1696. dire, celui qui couvroit les épaules, & celui qui couvroit les cuisses, étoient beaucoup plus larges que ceux qui couvroient le reste du corps, mais ce n'est point qu'il y en avoit en tout douze rangs, qui s'embûent l'un & se mouvoient les uns sur les autres, comme les écailles & les bûches des gens armés, par le moyen d'une peau ou mancher de cuir, qui unissoit tous ces rangs de écailles. Elles sont d'une couleur de gris sale, & avec quelques petites marques blanches. Elles avoient représenter qu'une pièce de quinze sols. Cet animal est fort sensible, il se plaint de se voir enroulé de la queue, & se prend à se débattre. Je remarquai que tous les rangs, outre le mouvement qu'ils avoient pour s'embûer les uns sur les autres, en avoient encore un autre tout le long de la prise du dos, par le moyen duquel ils s'étendoient & se rétrécissaient pour donner la liberté aux pieds de l'animal de se mouvoir, de s'allonger, de se mouvoir. La peau qu'il a sous le ventre est grise, sans poil & paroît assez délicate. Dès qu'il a peur, il retire sa tête sous son écaille, & ne laisse paroître que le petit bout du groin. Il ploye ensuite ses pieds sous son ventre & se queue

que les parades fines, les écailles se refermant
et les cachent entièrement, & les deux
extrémités de l'animal se rapprochant, il
devient comme une boule aplatie sur
ses deux poles. On voit assez qu'il n'est
pas difficile de le prendre quand il est
dans cette situation. On dit qu'il est af-
sez mal aisé de la lui faire changer, par-
ce que la peur lui fait réfléchir toutes les
écailles à mesure qu'il sent qu'on fait ef-
fort pour les ouvrir, mais il obéit, & se
montre des qu'on l'approche assez dis-
tinct pour lui en faire ressentir la chaleur.
Il vit de feuilles, de fruits & de racines
qu'il découvre avec ses griffes, & qu'il
coupe avec ses dents. Il n'est pas d'une
taille à grimper sur les arbres, & y à cou-
rir bien vite. Je n'en ai point vu qu'il se ca-
che en terre ou dans des fougères ou
morce d'herbes. Je n'ai point mangé de
sa chair à la Martinique, mais étant à
la Grenade en 1700. j'en ai mangé plu-
sieurs fois, elle est blanche, grasse &
délicate, elle ne peut gueres égarantre-
ment, vu la nourriture qu'il prend; elle
a pourtant besoin d'être assaisonnée avec
des épices, parce qu'elle est un peu
fade.

Les Espagnols appellent cet animal
Armadillo, à cause de l'espece d'armu-

1696.

re dont il est couvert. Il y en a quantité dans la Terre-ferme. Le Sieur de Rochefort qui est le copiste du Pere du Tertre, dit qu'il y en a à Tabago ou Tabac, Ile appartenante ey-devant aux Hollandois. Ces deux Auteurs, Georges Margrave, Monard, Pison, François Ximenes & autres, qui selon les apparences se sont copiez les uns les autres, attribuent de grandes vertus aux os & aux écailles de cet animal. Ils disent que la poudre de ses écailles est excellente pour guérir la vérole; que celle du premier os de la queue, c'est-à-dire, de celui qui est le plus proche du corps, étant mise avec un peu de coton dans l'oreille, guérit la furdité; que celle de la queue prise dans du vin faisoit uriner; & que celle de son armure mise en pâte & appliquée sur les parties du corps où il y a quelques épines enfoncées, les attireroit dehors. Voilà bien de belles choses, il ne s'agit que de sçavoir si elles sont vraies. Des expériences faites avec soin & réitérées, peuvent découvrir ce qu'on en peut croire.

Le nom de Tatou que cet animal porte chez nous, est le mot Caraïbe dont nos Indiens se servent pour le désigner.

L'Agouti

SECRET

[illegible]

vanne où l'herbe est courte; mais quand il a le malheur de se trouver dans des cannes coupées, il se laisse bien-tôt, & on le prend ou on le tue facilement, parce qu'il enfonce à chaque saut qu'il fait dans les pailles qui sont souvent de plus d'un pied d'épaisseur, & d'où il a bien de la peine à se tirer, à cause que ses jambes sont assez courtes, & sur tout celles de devant. C'est par cette même raison que les descentes un peu roides ne lui sont pas favorables, parce qu'il roule ou fait la culbute en s'efforçant de courir. Il a l'ouye subtile: il est extrêmement craintif; il s'arrête & écoute comme le lievre quand on le siffle, & c'est le tems qu'on prend pour le tirer.

*Chasse
de l'A-
gouti.*

Nous avions un Nègre nommé Pierrot Tabot qui alloit à cette chasse sans autres armes qu'un bâton, avec un petit chien pour quêter. Quand il en avoit découvert un, il couroit après; tandis que son chien qui étoit fait à ce badinage, faisoit un grand cercle du côté que son maître lui montrait, & toujours en jappant, non-seulement pour redresser l'animal & l'empêcher de gagner des costieres & autres lieux difficiles, mais encore pour le pousser dans

dans des cannes coupées ou de jeunes cannes où il étoit bien-tôt pris. Lorsque cet animal se fauçoit dans des arbres creux ou dans des fouches d'arbres abattus où il respire ordinairement, on abbat des pailles & des brouillilles à la bouche du trou, le fumée l'oblige de déloger & on le tue en sortant. Il vit de fruits, de racines, de feuilles, de patates & de manioc.

Qu'il cède comme un cochon de lait, sa peau est blanche, aussi-bien que sa chair, qui pour l'ordinaire est grasse, & tendre & délicate. Quand on le fait ro-tir à la broche, on a soin de le remplir d'une farce qu'on fait de sa fressure, avec des jaunes d'œufs, des herbes fines & des épiceries. J'en ai mangé plusieurs fois de cette manière & est d'autres façons, & je l'ai toujours trouvé très-bon & de facile digestion.

*Manière
de l'ap-
prêter.*

Ce sont les Espagnols qui ont peuplé toutes les Isles de chevaux, d'ânes, de bœufs & de cochons dans les commen- cemens de leurs découvertes. Ils met- roient un nombre de ces animaux dans les Isles où ils abordoient afin qu'ils multipliasent, & qu'ils en pussent trou- ver dans la suite quand ils en auroient besoin, & sur tout pour le rafraîchisse-

mont de leurs flottes, lorsqu'ils venoient à quelques-unes de ces Isles. On ne sauroit s'imaginer combien ces animaux ont multiplié, & quelle prodigieuse quantité il y en avoit dans toutes les grandes & petites Isles que des François & les Anglois font venant y établir, mais les uns & les autres ont trouvé le moyen, par leur indifération, d'en bien diminuer le nombre, & sur tout dans les petites Isles, où on n'en trouve presque plus de sangliers; on s'en rencontre, c'est dans des lieux beaucoup reculez & de plus difficile accès.

On ne trouve de chevaux, de bœufs & des ânes sauvages que dans les grandes Isles. Aussi les Espagnols n'en ont ils mis de ces trois especes qu'à Portric, S. Domingue, Couve & la Jamaïque, & dans la Terre-ferme. Le nombre de ces animaux est beaucoup diminué dans les grandes Isles, & diminué encore tous les jours par l'indifération des Bouc- niers qui tuent indifferemment les femelles comme les mâles. Pour ce qui est des cochons marons, on en trouve encore une assez bonne quantité dans les grandes Isles, quoique dans des endroits bien plus éloignez & plus difficiles qu'autre- fois.

1696. leur ressembloit entièrement.

La seconde espece vient des cochons domestiques, qui se sont échapez des parcs où on les nourrissoit. Ils ne different en rien de ceux de France, d'où leurs ancêtres ont été apportez, & il ne paroît pas que les deux especes se soient mêlées. Ce seroit une chose assez particulière que ces deux races de cochons eussent conservé entr'elles l'antipathie qui est entre les deux nations qui les ont apportées aux Isles. Quoiqu'il en soit, on leur donne à tous le nom de Cochons-marons, c'est-à-dire sauvages, comme on le donne aux Negres qui se sauvent de la maison de leurs maîtres, pour vivre en liberté dans les bois.

*Cochons
de Siam
ou de la
Chine.*

Les vaisseaux François qui ont touché aux Isles en revenant de Siam & de la Chine, y ont apporté une autre espece de cochons, qui ont les jambes fort courtes, très-peu de poil & le ventre très-gros, de maniere que celui des truyes traîne à terre quand elles sont pleines. La taille de ces cochons a tant de ressemblance à celle des Chinois, que le Pere le Comte nous a donnée dans sa description de la Chine, qu'il me semble qu'on les devroit plutôt appeller cochons de la Chine, que cochons de Siam,

Siam, comme on fait aux Isles. Au reste ces cochons ont la tête et le groin fort courts, leur queue est étroite et se balance à droite perpendiculairement, & a un mouvement continu comme la pendule d'un horloge. Comme ils ont beaucoup plus de graisse que de chair, ils sont meilleurs au lait que lorsqu'ils sont plus vieux. Leur chair est délicate & se fait blanche. Ils multiplient extrêmement. Une chose qui est à remarquer dans les cochons qui sont aux Isles, c'est qu'on n'en a jamais vu manger des ortues comme ils font dans les autres parties du monde. C'est un proverbe en Amérique, & l'expérience le confirme tous les jours, que le cochon de lait, la volaille d'Inde, & le pigeonneau, sont meilleurs aux Isles qu'en aucun lieu du monde. Je ne fais pas assez habile connoître pour décider là-dessus. J'aurais occasion de parler des Pisoris ou Rats, mais que dans un autre endroit. A l'égard des Manitous ou Opasum, je n'en ai jamais vu : ainsi le Lecteur me permettra de n'en rien écrire sur le rapport d'autrui, à moins que je n'en aye une évidence à n'en pouvoir douter.



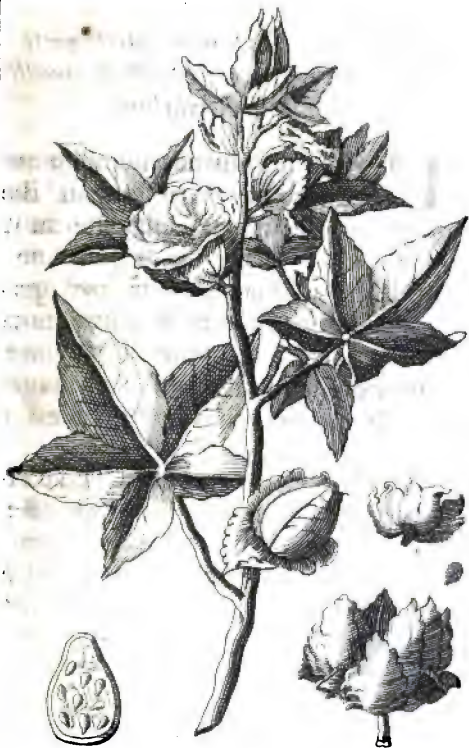
C H A P I T R E X X I.

*Du Cotton. De l'arbre qui le porte. De
ses différentes especes, & des moulins
pour l'éplucher.*

LE trafic le plus considerable qui se
fasse depuis la riviere du Baillif
jusqu'au gros morne, est celui du Cor-
ton. L'arbrisseau qui le porte ne de-
vient jamais bien gros ni bien grand,
parce qu'on a soin de le couper tous les
deux ou trois ans pour le renouveler.
On prétend qu'il porte davantage, &
que le coton qu'il produit est plus
beau.

On le coupe ordinairement au ras de
terre, & on choisit pour cet effet un
tems de pluye, afin que la racine soit
humectée, & plus en état de produire
de nouveau rejettons. Elle en pousse
sept ou huit qui portent du fruit sept
ou huit mois au plûtard après que le
tronc a été coupé. L'écorce de cet
arbrisseau est mince & grise, le bois
est blanc, tendre & spongieux. Ses
branches viennent assez droites & char-
gées de beaucoup de feuilles, qui sont
par-

Rameau de Cottonier.



*Gousse de Cotton
- ouverte.*

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS

AND ARCHITECTURE

OFFICE OF THE DEAN

540 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL. 773-936-5000

OFFICE OF THE DEAN

540 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL. 773-936-5000

OFFICE OF THE DEAN

540 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL. 773-936-5000

OFFICE OF THE DEAN

540 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL. 773-936-5000

OFFICE OF THE DEAN

540 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL. 773-936-5000

OFFICE OF THE DEAN

540 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL. 773-936-5000

OFFICE OF THE DEAN

540 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL. 773-936-5000

OFFICE OF THE DEAN

540 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL. 773-936-5000

OFFICE OF THE DEAN

540 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

partagées en trois parties comme celles 1696.
de la vigne, mais qui sont bien plus po-
rites, plus minces, plus tendres. Elles *Descrip-
tion du
Cotton-
nier.*
sont d'un verd gai quand elles sont nou-
velles, & que l'arbrisseau est jeune :
leur couleur se charge à mesure que
l'arbre vieillit. Il fleurit & porte deux
fois l'an. La fleur est composée de cinq
feuilles qui sont comme une tulippe a-
vortée, le calice est soutenu par autant
de petites feuilles vertes, dures & poin-
tuées. La fleur est jaune, rayé par dedans
de filers couleur de pourpre avec un
pistis qui se change en un bouton ovale
un peu pointu, de la grosseur d'un œuf
de pigeon ou d'un petit œuf de poule,
qui s'ouvre & se partage en trois,
quand le cotton est meur. Ce bouton
est verd au commencement, il devient
brun & presque noir, sec & cassant :
quand le cotton échauffé par l'ardeur
du soleil & ayant toute sa maturité,
s'enfle, & fait ouvrir la coque qui le
renfermoit avec un peu de bruit ; il
tomberoit pour lors à terre, se gâteroit
& se perdrait si on n'avoit pas soin de
le recueillir, & c'est ce qu'on ne man-
que pas de faire. Les Negres qui y sont
employez ne cueillent point les gouffes
que quand ils les voyent, ou tout-à-fait
ou-

1596. orientales, ou qui commencent à paroître.

Terre propre pour les Cottonniers.

Les Cottonniers ne demandent pas une terre grasse, ils ne veulent qu'un terrain léger & sec, & n'ont besoin de pluie que pendant quelques jours après qu'ils ont eu à couper; & après que le fruit a été cueilli. Après cela un temps sec rend le coton plus beau & plus abondant.

Qualitez du Coton des Isles.

Il est vrai que celui des Isles surpasse de beaucoup celui du Continent en blancheur, en finesse & en longueur. Chaque gouffe ou coque contient cinq, six ou sept graines grosses comme les pois ordinaires, mais plates & rebouteuses, ce qui fait que le cotonny est adhérent.

Sa graine est verte ou noire.

Il y a de deux sortes de graines, & par conséquent du coton de deux espèces. Ces graines sont vertes ou noires. On prétend que le coton qui a la graine noire, produit davantage, & qu'il est plus facile à épulcher; c'est-à-dire, qu'on le sépare plus aisément de ses graines, parce qu'étant plus lisses elles sont aussi moins adhérentes. Mais on convient que le coton à graines vertes est plus fin & plus long, & que la difficulté qu'il y a à l'épulcher, est bien re-

com-

comparés par sa beauté. On les mêle ordinairement ensemble ; car outre que tout le monde n'est pas capable de sonner cette différence, l'un fait passer l'autre, & le plus beau aide celui qui l'est moins.

Lorsque le coton n'est pas épluché, c'est à dire, lorsqu'il n'est pas séparé de ses grains, on l'appelle Coton en pierre. On ne le vend jamais de cette sorte, & il est presque inutile qu'on s'en charge, parce que la diminution est très-grande, & toujours certaine.

La machine pour l'éplucher est assez simple. C'est un châssis quarré long, composé de quatre montans d'environ quatre pieds de haut, qui sont joints ensemble par huit entretoises, quatre en haut & quatre en bas. Il est traversé par deux fuseaux ou quenouilles qui ont des rayons dans toute leur longueur, qui se meuvent à l'opposite l'une de l'autre par des manivelles qui sont dessous, & à côté du châssis, auxquelles il y a des cordes qui répondent à des marches sur lesquelles celui qui travaille met les pieds, qu'il hausse & qu'il baisse successivement l'un après l'autre, afin d'imprimer le mouvement aux fuseaux : il est pour cet effet assis

1696. assis devant le châssis, & il a devant lui une petite planche de sept à huit pouces de large, & aussi longue que le châssis est large; c'est-à-dire de deux pieds & demi ou environ. Elle est attachée mobilement aux montans du châssis, vis-à-vis & tout proche des deux quenouilles. C'est sur cette planche que l'ouvrier met le coton. Il le prend dans un panier qui est à sa gauche, & l'étend & le pousse avec la droite tout le long des quenouilles, qui sont éloignées l'une de l'autre suffisamment pour laisser passer le coton qu'elles attirent par leur mouvement, mais trop proches & trop serrées pour laisser passer les graines, qui étant forcées de se détacher du coton qui les enveloppoit, & auquel elles étoient attachées par les inégalitez de leurs superficies, tombent à terre entre les jambes de l'ouvrier, pendant que le coton qui s'est trouvé engagé dans les quenouilles, passe de l'autre côté, & tombe dans un sac qui est ouvert, & attaché à une autre petite planche parallèle à la première, mais posée un peu en pente pour diriger la chute du coton dans le sac.

On s'est quelquefois servi de quenouil-

1. *Chlorophyll a* (Chl a) and *Chlorophyll b* (Chl b) are the two main photosynthetic pigments in green plants. They are responsible for capturing light energy and converting it into chemical energy through the process of photosynthesis. Chl a is the primary pigment, while Chl b acts as an accessory pigment, transferring energy to Chl a.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1. What is the purpose of the study?

220 427 1 100 20 3000 0 0

ב' תמוז ה'תש"ח ; יג' אלול ה'תש"ח

for child

311 405 8.0 50331 101 3 10

FOR THE YEAR ENDING 30-6-78

1941) 311-320.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 84

ALL INFORMATION CONTAINED HEREIN IS UNCLASSIFIED

16. 2000 51003 9. 27. 0049138, 2000

2. 2010-12-17 10:00:00

1971-1972

12. THE STATE OF TEXAS, County of EL PASO, do hereby certify that the foregoing is a true and correct copy of the original as the same appears in the records of the County Clerk of said County.

1. *Chlorophyll a* and *Chlorophyll b* contents were determined by the method of Arar and Cook (1987).

2. *Alfred A. Knapp, Jr., "The American Medical Association: A History of Its Role in the Regulation of the Medical Profession,"* *Journal of the American Medical Association*, 241 (1979), 2325-2330.

[illegible]

THEY ARE ALL PART OF THE SAME WHOLE

1990-1991 1991-1992 1992-1993 1993-1994 1994-1995 1995-1996 1996-1997 1997-1998 1998-1999 1999-2000 2000-2001 2001-2002 2002-2003 2003-2004 2004-2005 2005-2006 2006-2007 2007-2008 2008-2009 2009-2010 2010-2011 2011-2012 2012-2013 2013-2014 2014-2015 2015-2016 2016-2017 2017-2018 2018-2019 2019-2020 2020-2021 2021-2022 2022-2023 2023-2024 2024-2025 2025-2026 2026-2027 2027-2028 2028-2029 2029-2030 2030-2031 2031-2032 2032-2033 2033-2034 2034-2035 2035-2036 2036-2037 2037-2038 2038-2039 2039-2040 2040-2041 2041-2042 2042-2043 2043-2044 2044-2045 2045-2046 2046-2047 2047-2048 2048-2049 2049-2050 2050-2051 2051-2052 2052-2053 2053-2054 2054-2055 2055-2056 2056-2057 2057-2058 2058-2059 2059-2060 2060-2061 2061-2062 2062-2063 2063-2064 2064-2065 2065-2066 2066-2067 2067-2068 2068-2069 2069-2070 2070-2071 2071-2072 2072-2073 2073-2074 2074-2075 2075-2076 2076-2077 2077-2078 2078-2079 2079-2080 2080-2081 2081-2082 2082-2083 2083-2084 2084-2085 2085-2086 2086-2087 2087-2088 2088-2089 2089-2090 2090-2091 2091-2092 2092-2093 2093-2094 2094-2095 2095-2096 2096-2097 2097-2098 2098-2099 2099-2100 2100-2101 2101-2102 2102-2103 2103-2104 2104-2105 2105-2106 2106-2107 2107-2108 2108-2109 2109-2110 2110-2111 2111-2112 2112-2113 2113-2114 2114-2115 2115-2116 2116-2117 2117-2118 2118-2119 2119-2120 2120-2121 2121-2122 2122-2123 2123-2124 2124-2125 2125-2126 2126-2127 2127-2128 2128-2129 2129-2130 2130-2131 2131-2132 2132-2133 2133-2134 2134-2135 2135-2136 2136-2137 2137-2138 2138-2139 2139-2140 2140-2141 2141-2142 2142-2143 2143-2144 2144-2145 2145-2146 2146-2147 2147-2148 2148-2149 2149-2150 2150-2151 2151-2152 2152-2153 2153-2154 2154-2155 2155-2156 2156-2157 2157-2158 2158-2159 2159-2160 2160-2161 2161-2162 2162-2163 2163-2164 2164-2165 2165-2166 2166-2167 2167-2168 2168-2169 2169-2170 2170-2171 2171-2172 2172-2173 2173-2174 2174-2175 2175-2176 2176-2177 2177-2178 2178-2179 2179-2180 2180-2181 2181-2182 2182-2183 2183-2184 2184-2185 2185-2186 2186-2187 2187-2188 2188-2189 2189-2190 2190-2191 2191-2192 2192-2193 2193-2194 2194-2195 2195-2196 2196-2197 2197-2198 2198-2199 2199-2200 2200-2201 2201-2202 2202-2203 2203-2204 2204-2205 2205-2206 2206-2207 2207-2208 2208-2209 2209-2210 2210-2211 2211-2212 2212-2213 2213-2214 2214-2215 2215-2216 2216-2217 2217-2218 2218-2219 2219-2220 2220-2221 2221-2222 2222-2223 2223-2224 2224-2225 2225-2226 2226-2227 2227-2228 2228-2229 2229-2230 2230-2231 2231-2232 2232-2233 2233-2234 2234-2235 2235-2236 2236-2237 2237-2238 2238-2239 2239-2240 2240-2241 2241-2242 2242-2243 2243-2244 2244-2245 2245-2246 2246-2247 2247-2248 2248-2249 2249-2250 2250-2251 2251-2252 2252-2253 2253-2254 2254-2255 2255-2256 2256-2257 2257-2258 2258-2259 2259-2260 2260-2261 2261-2262 2262-2263 2263-2264 2264-2265 2265-2266 2266-2267 2267-2268 2268-2269 2269-2270 2270-2271 2271-2272 2272-2273 2273-2274 2274-2275 2275-2276 2276-2277 2277-2278 2278-2279 2279-2280 2280-2281 2281-2282 2282-2283 2283-2284 2284-2285 2285-2286 2286-2287 2287-2288 2288-2289 2289-2290 2290-2291 2291-2292 2292-2293 2293-2294 2294-2295 2295-2296 2296-2297 2297-2298 2298-2299 2299-2300 2300-2301 2301-2302 2302-2303 2303-2304 2304-2305 2305-2306 2306-2307 2307-2308 2308-2309 2309-2310 2310-2311 2311-2312 2312-2313 2313-2314 2314-2315 2315-2316 2316-2317 2317-2318 2318-2319 2319-2320 2320-2321 2321-2322 2322-2323 2323-2324 2324-2325 2325-2326 2326-2327 2327-2328 2328-2329 2329-2330 2330-2331 2331-2332 2332-2333 2333-2334 2334-2335 2335-2336 2336-2337 2337-2338 2338-2339 2339-2340 2340-2341 2341-2342 2342-2343 2343-2344 2344-2345 2345-2346 2346-2347 2347-2348 2348-2349 2349-2350 2350-2351 2351-2352 2352-2353 2353-2354 2354-2355 2355-2356 2356-2357 2357-2358 2358-2359 2359-2360 2360-2361 2361-2362 2362-2363 2363-2364 2364-2365 2365-2366 2366-2367 2367-2368 2368-2369 2369-2370 2370-2371 2371-2372 2372-2373 2373-2374 2374-2375 2375-2376 2376-2377 2377-2378 2378-2379 2379-2380 2380-2381 2381-2382 2382-2383 2383-2384 2384-2385 2385-2386 2386-2387 2387-2388 2388-2389 2389-2390 2390-2391 2391-2392 2392-2393 2393-2394 2394-2395 2395-2396 2396-2397 2397-2398 2398-2399 2399

... ..

[illegible]

4. The results of the study suggest that the use of a single, standardized, and validated instrument to measure the same construct across different studies is essential for the validity and reliability of the findings. The use of multiple instruments to measure the same construct can lead to inconsistent results and may not accurately reflect the construct being measured.

Journal of Management Studies, 36(7), 809-826.

...and the fact that the *Journal* is a journal of the American Psychological Association, the largest and most influential of the professional organizations in the field of psychology, is a source of great strength and authority for the *Journal*.

...and the fact that the *Journal* is a journal of the American Psychological Association, the largest and most prestigious of the psychological organizations in the United States, is a source of great pride and honor for me.

... ..

...and the fact that the *Journal* is a journal of the American Psychological Association, the largest and most influential organization in the field of psychology, adds to the journal's prestige and makes it a must-read for all psychologists.

1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 26

Journal of Management Education 30(6)p. 789-804

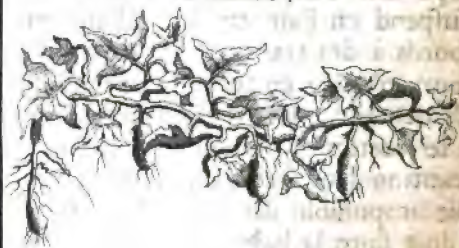
1. *Phragmites australis* (Cav.) Trin. ex Steud.

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.

Gengembre.



Patates



noüilles d'acier. Elles duroient bien plus long-tems que celles de bois, qu'il faut changer & renouveler assez souvent. Cependant on a quitté entièrement celles d'acier parce que l'humidité du pais les faisant rouiller, elles gâtoient le coton. Celles dont on se sert sont de bois rouge ou autre bois solide; elles n'ont pas le deffaut de se rouiller, ny de gâter le coton. On appelle cette machine un moulin à coton. Un bon ouvrier peut éplucher cinquante-cinq à soixante livres de cotons par jour.

Voici la maniere de l'embaler. On fait un sac bien cousu auquel on emploie trois aunes & demie de grosse toile de vitré, qui a une aune & trois pouces de large. Après que le sac est trempé dans l'eau & bien imbibé, on le suspend en l'air en l'attachant par ses bords à des traverses cloüées à des poteaux plantez en terre de sept à huit pieds de haut. On mouille le sac afin que le coton s'y attache, sans cette précaution il ne feroit que glisser, & il seroit impossible de le fouler. Celui qui doit faire la balle entre dans le sac qui a six pieds neuf pouces ou environ de profondeur, & foule le coton qu'on

*Manière
rad'embaler le
Coton.*

1696. qu'on lui donne avec les pieds & les poings : il rafraîchit la toile de tems en tems, en observant de fouler bien également par tout, & ne mettant dans le sac que peu de coton à la fois ; ce qu'il continue de faire jusqu'à ce qu'elle soit pleine ; pour lors on la détache & on coud l'ouverture. Le tems le plus propre pour emballer le coton est un tems humide ou pluvieux, pourvu qu'on travaille à couvert. Une balle de cette façon bien faite doit contenir trois cens à trois cens vingt livres de coton.

*Differens
prix du
Cotton.*

Depuis 1698. jusqu'à la fin de 1702. on le vendoit aux Indes quarante-cinq livres de cent, c'est-à-dire, neuf sols la livre, ce qui étoit un très bon prix. En 1703. il valoit encore trente à trente-cinq livres. Ceux qui l'envoyent en France pour leur compte payent pour le fret, c'est-à-dire, pour le port en tems de paix, deux sols par livre. En tems de guerre cela se règle selon le nombre des vaisseaux qui sont en charge.

Depuis la paix de Rîsvik jusqu'en 1703. on a vendu le coton à Nantes, Bordeaux, la Rochelle, jusques à cent quinze livres le cent ; surquoi il faut dé-

déduire le fret, les droits d'entrées, les 1696
avaries, la commission, l'emballage, &
la tarre. On se paye ordinairement trois
pour cent pour la tarre, & c'est à dire
pour la porteur de la toile qui fait la
bale.

Les gens qui passent des Isles en France
ecy & qui ne portent avec eux qu'une
médiocre quantité de coton, comme
mille ou douze cents livres, au lieu de
le mettre en bales, on font faire des ma-
telas, & quand ils sont arrivés, ils les
font descendre à terre sous le nom de *Les ma-
telas ne
payent
rien*
différens Passagers ou Matelots. Ils évit-
tent par ce moyen les droits d'entrées,
parce que les Douaniers ne demandent
rien pour deux matelots pour chaque
personne. C'est à ceux qui font ce mé-
nage de voir s'ils peuvent en conscien-
ce frauder les droits du Prince: ou si le
prix de la toile qu'il faut pour faire les
Matelats, n'excede pas les droits d'en-
trées.

Les bales ou matelats de coton sont *usage des*
fort utiles dans un vaisseau, quand on *bales de*
est obligé de se battre. On les met *coton*
dans des rets autour des gaillards. Ils *dans un*
servent d'un très-bon garde-corps, que
les coups de mousquet ne scauroient
per-

1694. percer, & qui amoindrent beaucoup les coups de canon.

On pourroit faire de l'huile avec les graines. Les graines de coton contiennent sous une peau noire ou verte, une substance blanche, oléagineuse comme les amandes, & qui n'a ni mauvais goût ni mauvais odor. On en pourroit faire de l'huile. D'autres gens que des François accoutumés au climat indolent des Isles, ne négligeroient pas cet avantage.

Coton de Siam. Il y a aux Isles une autre espèce de Cottonniers, dont les graines ont été apportées de Siam, que l'on appelle par cette raison, Coton de Siam. Il a naturellement la couleur de café clair. Ce coton est d'une finesse extraordinaire, il est long & plus doux que la soie. On en fait des bas qui sont d'une finesse admirable & d'une beauté qui fait honte aux plus beaux bas de soie. Mais comme cet ouvrage consume beaucoup de tems, on fait peu de ces bas, & ils sont fort chers. J'en ai vu qui ont été vendus dix, douze & quinze écus la paire.

Coton de Fromager. Nous avons encore une autre espèce de coton, qu'on appelle, Coton de Fromager. L'arbre qui le porte devient fort gros & fort grand. Si on n'a pas soin

soin de l'écorce, il pousse son jet fort haut sans aucunes branches que quand il a vingt-cinq ou trente pieds de haut & souvent davantage. Son écorce est verte quand l'arbre est jeune, & de l'épaisseur de six à sept lignes; elle devient grise & plus épaisse à mesure que l'arbre vieillit. Sa feuille est longue & paroît étroite, parce qu'elle est découpée en trois parties dans toute sa longueur. Elle est tendre, peu épaisse, d'un verd clair quand elle est jeune, un peu plus obscure quand elle est vieille & sur le point de tomber; car elles tombent tous les ans au commencement de la saison pluvieuse, d'une manière qui ne laisse point l'arbre dépouillé; parce qu'elles ne quittent la place qu'elles occupoient que quand celles qui leur doivent succéder les poussent dehors en prenant leurs places. Trois ou quatre jours suffisent pour renouveler l'arbre entièrement. Lorsqu'on veut le faire grossir, il n'y a qu'à découper son écorce perpendiculaire afin de donner le moyen au bois de se dilater. L'écorce est toujours chargée de grosses épines, droites, fortes & rondes, d'un pouce ou environ de hauteur, dont il a une qui en a presque

que

1696. que autant , fait avec la pointe une maniere de pyramide. Elles ne sont point du tout adherentes au corps de l'arbre, c'est l'écorce seule qui les soutient, encore est ce si foiblement qu'il suffit de les toucher un peu avec un bâton pour les faire tomber. Elles ne laissent qu'un vestige blanc sur la peau à l'endroit qu'elles occupoient , sans qu'on remarque aucun autre vestige dans l'épaisseur de l'écorce ni dans le bois.

Le bois de cet arbre est blanc & tendre, mais il est filasseux, ce qui le rend difficile à couper, sur tout quand il est un peu vieux ; il est ployant & souple, & vient fort vite. Je ne sçai s'il étoit plus tendre du tems du Pere du Tertre, ou si les haches dont on se servoit alors, étoient d'une autre trempe ; mais je sçai très-bien, qu'il s'en faut beaucoup qu'il soit de tous les arbres le plus facile à couper.

On le plante ordinairement devant les maisons pour jouir de la fraîcheur de son ombre, & on le choisit plutôt qu'un autre, parce qu'en très-peu d'années il devient très-gros & fort garni de branches & de feuilles, auxquelles
on

On fait prendre telle situation que l'on veut. 1696.

Peu de jours après qu'il a changé de feuilles ; il pousse ses fleurs par gros bouquets ; elles sont petites, délicates, blanches, & tombent en moins de huit ou dix jours ; des gouffes ou coffes vertes, succèdent aux tigés qui étoient chargées de fleurs. Elles sont de la grosseur & de la figure d'un œuf de poule, mais un peu pointuës par les deux bouts. Lorsque le coton qu'elles renferment est au point de sa maturité, il se dilate tout d'un coup, & fait éclater la gouffe avec bruit, & le coton qui en sort aussi-tôt seroit emporté par le vent si on ne le recueilloit promptement. Ce coton est de la couleur de gris de perle, extrêmement fin, fort doux & naturellement lustré. Il est plus court que le cotton blanc ordinaire. On ne laisse pas cependant de le filer. J'en ai vû des bas qui étoient d'une grande beauté.

Les gouffes renferment encore des graines qui sont la semence de l'arbre, elles sont brunes, plates comme des haricots & assez tendres. On ne s'amuse gueres à les semer, parce que l'arbre vient parfaitement bien de bouture, & plus vite.

1696. On dit que ce cotton est de contrebande en France, parce qu'il nuirait aux poils de castor, de loutres & d'autres animaux, dont on se sert pour la fabrication des chapeaux fins.

Nous nous en servons aux Isles pour faire des oreillers, des traversins & même des couettes, au lieu de plumes. On prétend qu'il est plus sain, & qu'il tire davantage l'humidité du corps. Il excite par sa chaleur le mouvement des esprits, & la chaleur dans les parties engourdis. On l'applique sur les estomacs affoiblis ou destituez de chaleur, & sur les membres paralytiques, avec de très-bons succès. Ce qu'il y a de fort commode, c'est qu'on n'est point obligé de le remuer, quand on s'en est servi; il suffit de l'exposer un moment au soleil pour le voir se relever de soi-même, & remplir entierement la toile qui le renferme.

*Cotton-
nier de
Mahot,
ou
grand
Cotton-
nier
blanc.*

Il y a encore un arbre qui porte du cotton qu'on appelle Cotton de Mahot. J'ai parlé ci-devant du mahot qui vient sur le bord des rivières & des falaises, que je prends pour une espèce de man-gle, qui ne porte point de fruit quoi-qu'il fleurisse. Celui dont il est ici question, & qu'on appelle à Saint-Domingue,

mingue, Cottonnier-blanc, est un arbre 1696.
fort grand & fort gros. J'en ai vû de
plus de quatre pieds de diametre. Sa
feuille est dentelée, ronde, avec une pe-
tite pointe, d'un verd obscur. Son écor-
ce est grise, épaisse d'un bon pouce &
fort adhérente au bois, qui est gris,
spongieux, tendre & mêlé; sans qu'on
remarque presque aucune différence en-
tre l'aubier & le cœur. Il fleurit dans la
saison des pluies; ses fleurs sont jaunes
& assez grandes. Il porte des cosse ova-
les remplies d'un duvet fin, doux &
court, que le vent porte par tout, &
couvre tout l'arbre & les environs, dès
que la cosse qui le renferme vient à s'ou-
vrir. Les personnes qui se donnent la
peine de l'amasser, s'en servent à faire
des oreillers au défaut de celui de fro-
mager qui est infiniment meilleur.

Il y a de ces arbres à S. Domingue
qui sont d'une grosseur extraordinaire.
On s'en sert pour faire de très-grandes
pirogues. Comme il est tendre & léger,
il est facile à travailler & capable de
porter un grand poids, mais aussi il du-
re peu, se fend aisément; l'eau le pour-
rit assez vite, & les vers s'y mettent, à
moins qu'on n'ait soin de le soutenir
par dedans avec des courbes, de le bien

1696. gaudronner de tous côtez & de le tenir
 toujours hors de l'eau sur des rouleaux,
 & à couvert du soleil quand on ne s'en
 sert pas.

On lui a donné le nom de Cottonnier
 blanc à Saint Domingue & sur les côtes
 de la Terre ferme, pour le distinguer
 d'un autre qu'on nomme Cottonnier rou-
 ge, que nous appellons Pommier à la
 Guadeloupe & autres Isles du Vent. J'en
 parlerai dans un autre endroit.

L'arbre appelé Mahot à grandes feuil-
 les ou Bois de flot, qu'improprement
 Liege, est encore une espèce de cot-
 tonnier. Il croît fort vite; & il est
 d'une grandeur médiocre, c'est-à-dire,
 entre celui que j'ai mis au rang des man-
 gles, & celui dont je viens de parler.
 Son écorce est mince, se leve aisément,
 & on s'en sert à faire des cordes comme
 de celle du petit mahot. Le bois est
 blanc, léger, fendant. On s'en sert pour
 soutenir les folles & autres filets qu'on
 met à la mer, où l'on seroit obligé de
 mettre du liege pour les empêcher de
 couler bas.

*Mahot à
 grandes
 feuilles.*

On l'appelle Mahot à grandes feuil-
 les, parce que effectivement ses feuil-
 les sont fort grandes. Elles approchent
 pour la figure de celles de la mauve.
 Elles

Elles sont d'un beau verd par dessus, & 1696.
beaucoup plus blanches par dessous; elles sont molles, cottonnées & semées d'un espece de petit duvet presque imperceptible, qui tire sur le roux ou la couleur d'or. Les nervures qui les entretiennent sont fort apparentes, elles sont dures & accompagnées de certaines fibres fortes & épaisses qui se distinguent aisément du reste de la feuille.

La fleur de cet arbre est belle & grande; elle peut avoir cinq à six pouces de longueur sur quatre de largeur. On se la peut représenter comme un calice, soutenu d'une membrane ferme & épaisse, de couleur de chair, qui renferme cinq feuilles qui sont blanches d'abord, & qui deviennent ensuite d'un jaune foncé; ces cinq feuilles en s'épanouissant se renversent en dehors & font les bords du calice. C'est du fond de ce calice que sort un pistis de la grosseur du doigt, fait en colonne avec un chapiteau tourné en volute, chargé de petits grains dorez. Le fruit qui succede a cette fleur est un cylindre de huit à neuf pouces de longueur, sur un pouce & demi ou environ de diametre, partagé dans sa longueur par dix canelures. L'écorce est verte au commencement & cot-

1696 tonnée, elle devient ensuite un peu rousse, & enfin tout à fait jaune lorsque le fruit est meur. Cette gouffe est remplie d'un coton extrêmement fin, gris de perle, qu'on peut regarder comme une espece d'houïate dont on se sert aux Isles pour faire des oreillers, & pour garnir des robes de chambre. Les graines renfermées dans la gouffe sont comme de petites fèves, dont la superficie est unie, lisse & blanchâtre.

Voici du duvet d'une espece un peu moins commode que les précédentes. L'arbrisseau qui le porte, ne vient jamais ni assez grand ni assez fort pour se soutenir de lui même. Il s'appuye & s'attache aux arbres qu'il rencontre comme le lierre & les liannes. Son bois est gris, assez souple & plein de seve. Son écorce est grise & fort mince. Sa feuille est

*Bois à
gratter.*

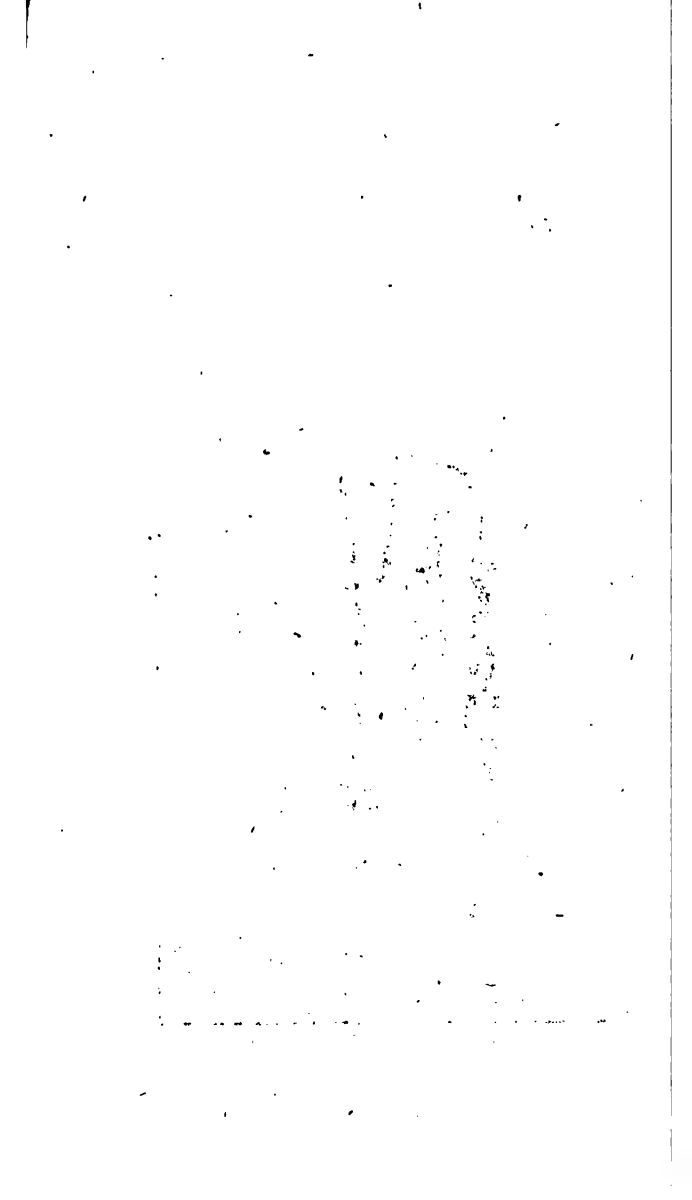
large de trois pouces par le bas & n'en a gueres davantage de hauteur; elle se termine en pointe & est partagée en deux parties inégales par sa principale nervure. Il porte de petites fleurs bleuâtres, auxquelles succedent des siliques de six à huit pouces de longueur, dont l'écorce est garnie par dessus d'un duvet brun, fin, court & épais, qui se sépare aisément de la silique quand elle est meure.

re.

Pois a Gratter.



Silique ouverte.



re. Le dedans contient de petits pois 1696.
noirs, plats & durs qui ne sont d'aucun
usage, que pour multiplier l'espece de
l'arbrisseau; mais le duvet cause une de-
mangeaison extrême, cuisante & dou-
loureuse en tous les endroits où il tou-
che. C'est pour cela qu'on appelle ces
fruits des Pois à gratter. Il suffit que le
vent en porte sur quelque partie du corps,
ou qu'en ayant sur ses habits on y porte
la main, pour sentir aussitôt une de-
mangeaison & un feu qui vous desespere,
& qui augmente à mesure que vous
vous grattez. On en met quelquefois
dans des tuyaux de plumes pour les souf-
fler, ou bien on en répand dans les lits
ou les hamacs de ceux qu'on veut attrai-
per, & on peut s'assurer qu'ils feront
bonne garde tout la nuit.

Le remede qu'on peut apporter à *Remede*
cette demangeaison est de s'abstenir de *pour les*
gratter, parce que cela ne fait qu'irriter *Pois à*
le mal & en répandre la cause en plus *gratter.*
d'un endroit, & se frotter au plus vite
avec de l'huile, & à son défaut avec
de l'eau tiède. Ces deux liqueurs émouf-
sent la pointe de ce duvet & le déra-
chent de la superficie de la peau, où la
petite pointe très aiguë le tenoit atta-
ché.

1696.

Mes amis m'en ont souvent demandé, & j'ai été contraint de ceder à leurs importunez & de leur en envoyer, en leur marquant en même-tems le remede.

Le Mercredi Saint dix huit Avril j'allai voir Monsieur le Gouverneur, & sçavoir s'il feroit le voyage dont il m'avoit parlé; il me le promit, & me pria de l'attendre à l'Ance Feri la seconde Fête de Paques, & de porter avec moi les instrumens necessaires pour lever des plans.



CHAPITRE XXII.

*Description du grand Et du petit cul-de-sac
de la Guadeloupe. De la riviere S. Charles.
De la riviere Salée. Du Fort Louis,
Et ce que c'est qu'un Boncan
de Tortuë.*

LE Jeudi-Saint dix-neuf Avril le Sieur Lietard me vint chercher avec son canot, mais comme il étoit trop tard pour pouvoir arriver chez lui, nous ne partîmes que le lendemain. Nous nous arrê tâmes à Goyaves pour voir mon Confrere & dîner chez lui. Le
gros

gros vent fut cause que nous arrivâmes 1696.
un peu tard à Feri.

Le Samedi je me rendis un peu avant le jour à la Chapelle, j'y trouvai déjà bien du monde. Je confessai long-tems je fis les fonctions du jour, & je baptisai onze Negres adultes que je trouvai très-bien instruits. Je confessai encore une partie de l'après midi, après quoi j'allai me promener. Un des enfans du Sieur Lietard qui avoit son fusil me donna occasion de tuer quelques tourterelles & un *Crabier*, *espece de heron*. C'est une espece de heron qui vit de ~~petites~~ crabes, de toulouroux & d'écrevisses qu'il prend sur le bord des rivières. Sa chair est grasse & de bon goût. On le met ordinairement en soupe ou en daube.

Le vingt deux jour de Pâques je fis le service, & confessai la plus grande partie des habitans de ce quartier, & quelques-uns du grand cul-de-sac; je prêchai, je fis le Catéchisme après la Messe, & j'eus la consolation de trouver les enfans & les Negres aussi-bien instruits pour le moins que dans les Paroisses où il y a des Curez résidens & des Maîtres d'Ecole. Je fis encore le Catéchisme après Vêpres, & je distribuai la plus grande partie des Chapelets

1698. lets & autres choses de dévotion, que j'avois résolu de donner dans tout mon voyage, tant j'étois content de ce quartier-là.

Je reçûs assez tard un billet de Monsieur Auger qui me marquoit son arrivée à Goyaves, & me prioit de l'attendre le lendemain pour la Messe, à laquelle il se rendroit de bonne heure. Le Sieur la Pompe Capitaine reçût ordre par le même messager, de tenir son monde prêt à passer en revûe.

Monsieur le Gouverneur arriva sur les neuf heures; il fut reçu avec une triple décharge de mousqueterie. J'avois achevé de confesser & de communier dès le matin ceux qui n'avoient pas encore fait leurs Pâques. J'avois fait le Catéchisme & une petite exhortation, de sorte que je n'eus que la Messe à dire quand il entra dans l'Eglise. Je l'allai recevoir à la porte, & je le complimentai. Sa modestie en souffrit un peu, mais le peuple étoit dans la joye que son Gouverneur reçût dans ce lieu écarté, ce qu'il n'avoit pas voulu recevoir dans des lieux qui se croyoient plus considérables.

Après la Messe il fit la revûe de la Compagnie du Sieur la Pompe. Elle
sc

Il trouva de près de quatre-vingt hom- 1696.
mes, entre lesquels il y avoit quelques *Compagnie de*
Mulâtres & quelques Negres libres. *Milice du Sieur la Pompe*
Tous étoient très-bien armez, peu d'é-
pées à la verité, mais tous avoient de
bons fusils boucaniers, de bonnes bayon-
nettes, le gargouffier, & la plupart le
pistolet de ceinture. Quant aux habits,
comme ce sont des habitans, chacun
étoit vêtu à son avantage & selon ses
facultez.

Les fusils dont on se sert aux Îles *Descrip-*
sont appelez boucaniers, parce que ce *tion des*
sont les Boucaniers & les chasseurs de *fusils*
l'Isle Saint Domingue qui les ont mis *Bouca-*
en vogue. Les meilleurs se faisoient *niers.*
autrefois à Dieppe ou à la Rochelle.
On en fait à present à Nantes, à Bor-
deaux & autres Ports de mer du Royau-
me qui sont très-bons. Ils ont quatre
pieds & demi de canon; ils portent une
balle de seize à la livre, c'est-à-dire,
d'une once. La platine est plate, sans
relief, & la détente longue & forte.
Le gargouffier est un étui de cuir long
de huit à dix pouces, sur trois pouces
de large & cinq à six pouces de hau-
teur. On l'attache autour des reins
avec une couroye. Il sert à renfer-
mer les gargouffes ou charges de pou-

*Maniere
de faire
des gar-
gousses.*

dre & de balles qu'on met dans le fusil. On se sert pour faire les gargousses d'un cylindre de bois un peu moindre que le diametre du fusil pour servir de moule. On l'environne de papier dont on replie le bout, afin qu'il demeure au même état après qu'on a retiré le moule. On mesure ensuite la quantité de poudre que le fusil peut porter, ce qui se fait en cette maniere. On met la balle sur la paume de la main bien étendue ou sur une table, & on verse doucement de la poudre sur la balle jusqu'à ce qu'elle en demeure couverte; pour lors on met la balle dans le fond du cylindre de papier qu'elle doit remplir exactement, & on met la poudre sur la balle sans autre chose entre deux, & on tortille le reste du papier. Il est aisé de mettre la même quantité de poudre dans les autres cylindres après qu'on a mesuré le premier, parce qu'on voit la hauteur de la charge dans celui qu'on a fait. On met ensuite toutes ces charges ou gargousses dans l'étui ou gargoussier, où elles se conservent sans se rompre & sans se ployer. C'est une maniere si expeditive de charger un fusil, que pour peu qu'on y soit accoutumé, on tirera sans peine six coups contre deux qu'on tirera

tirera en chargeant à la manière ordi- 1696.
 naire ; car il suffit pour charger à la *Mani-*
 Boucanière , de tirer la gargouffe du *re de*
 gargouffier & d'en déchirer dans le mé- *charger*
 me moment le bout avec les dents , *avec la*
 pour pouvoir répandre dans le bassinet *gargouf-*
 ce qu'il faut de poudre pour amorcer , *se ou à*
 encore cela n'est-il nécessaire que quand *la Bou-*
 le fusil est neuf , & que par conséquent *canière.*
 la lumière est encore petite ; car quand
 l'arme est un peu vieille , & que la lu-
 mière est grande , il tombe toujours as-
 sez de poudre du canon pour amorcer.
 On répand aussi tôt le reste de la pou-
 dre dans le canon , & on y laisse glisser
 le cartouche de papier. La pesanteur
 de la balle qui est dedans , suffit pour le
 faire descendre & le réjoindre à la pou-
 dre ; on donne ensuite un coup de cu-
 lasse contre terre , cela achève de bou-
 rer ; on met en joue & on tire. Il est
 certain qu'on a plutôt chargé & tiré ,
 qu'on n'a lû la manière de le faire , com-
 me je viens de l'expliquer. Le prix des *Prix*
 fusils Boucaniers aux Isles , soit qu'on *des fus-*
 les prenne chez les Marchands ou aux *ils Bou-*
 magasins du Roi , est de trente & une *caniers*
 livre dix sols ; sçavoir trente livres pour *aux*
 le prix de fusil , & trente sols pour le *Isles.*
 Garde-magazin. Chaque vaisseau est

1696. obligé d'apporter six fusils, & de les configner au Garde-magazin qui lui en paye ou fait payer le prix & lui en donne une décharge, par ce moyen les Isles en font toujours bienournies, & on a remedié à l'avarice des Marchands qui les auroient portez à un prix excessif. On les éprouve trois fois à double & à simple charge avant de les recevoir. Quand après avoir tiré plusieurs coups on s'aperçoit que le dedans du fusil s'engraisse, & que par conséquent la gargousse ne coule plus avec tant de facilité, on se sert alors de la baguette si on est obligé de continuer le feu sans avoir le tems de nettoyer le fusil.

Gros morne qui termine la quar-tier de la Basse-terre.

Nous partîmes de l'Ance Feri après dîné pour aller coucher au grand cul-de-sac. Nous vîmes en passant l'habitation du Sieur la Pompe qui est à côté d'un gros cap, appelé le gros Morne, qui sépare la partie de l'Isle appelée la Basse-terre de celle qu'on nomme le grand cul-de-sal. Cette habitation est dans un bel endroit, arrosé d'une fort jolie riviere. Il y a à côté une autre habitation plus considerable qui appartient à un Gentilhomme nommé le Roi de la Poterie, qui se dit parent d'un de nos premiers Ministres, & qui n'en est pas pour

pour cela plus à son aise. Les fréquentes descentes des Anglois dans ce quartier-là, où ils ont pillé deux ou trois fois ses Negres & ses meubles, l'ont obligé de l'abandonner & de se retirer au Bourg de la Basse-terre. Je vis sa maison, sa sucrerie & son moulin qui étoient encore sur pied, mais les poux de bois travailloient de toutes leurs forces à les mettre par terre. Il y a un bon mouillage devant cette habitation, qui est à couvert des vents de la bande du Nord par le gros morne, de ceux de la bande de l'Est par les hautes montagnes qui partagent l'Isle, & de ceux du Sud par les mornes de Feri. Après que nous eûmes doublé le gros morne, nous trouvâmes de très-belles terres, vastes, unies & bien arrosées. Il paroissoit à la vûe que depuis le bord de la mer jusqu'aux montagnes, il pouvoit y avoir trois à quatre lieues de beau terrain en pente douce, dont la bonté se faisoit assez connoître par les beaux arbres qu'il portoit en abondance. Les habitans qui s'étoient trouvez à Feri, accompagnerent leur Gouverneur, de sorte que nous faisons une petite armée navale de canots bien armez.

Nous arrivâmes sur le soir chez le
Sieur

1696. *Van Despi-
gue Ca-
pitaine
de Mili-
ce du
grand
cul-de-
fac.* Sieur Van Despigue. C'étoit le Capitaine de ce quartier-là ; il étoit Flamand ou Hollandois. Après que les Portugais les eurent chassés du Bresil, il se retira à la Guadeloupe avec plusieurs autres de sa Nation qui y furent reçû par M. Houel. C'est d'eux qu'on a appris la culture des cannes, & la fabrique du sucre dans nos Isles. Le Sieur Van Despigue étoit Catholique quand il vint du Bresil, c'étoit un très-honnête homme. Il vint recevoir le Gouverneur au bord de la mer à la tête de sa Compagnie, qui n'étoit que de trente-sept à trente-huit hommes, y compris même quelques Nègres armez.

*Trois
raisons
pour
lesquel-
les le
grand
cul-de-
fac est
desert.* Je m'étonnai qu'un si beau pays fut si dépeuplé, & j'en demandai la raison au Sieur Van Despigue qui m'en donna trois au lieu d'une. La première, parce qu'il étoit trop éloigné de la Basse-terre & du petit cul-de-fac, qui sont les lieux de commerce & du mouillage des vaisseaux.

La seconde, que tout ce quartier depuis le gros morne jusqu'à la rivière salée, qui sépare la Guadeloupe de la Grande-terre, se trouvoit presque tout entier dans les réserves que les Seigneurs Propriétaires s'étoient faites en vendant l'Isle

l'Isle à la seconde Compagnie en 1664. 1696
de sorte que bien que ces deux endroits
fussent éloignez l'un de l'autre d'environ
cinq lieues, à peine se trouvoit-il une
lieue de pays qui ne fut aux héritiers
des Seigneurs ou leurs représentans, qui
étendoient leurs prétentions d'une ma-
nière si vaste, qu'il n'y avoit du terrain
pour personne, à moins d'en acheter
d'eux, ou de le prendre à titre de rente
Seigneuriale avec des lots & ventes, des
hommages & autres droits semblables,
inconnus dans le pays, & point du tout
du goût des habitans, qui ne veulent
reconnoître d'autre Seigneur que le Roi,
qui donne les terres sans aucune condi-
tion de foy, hommage, vente, lots &
ventes, en un mot, sans aucuns droits
Seigneuriaux, comme ces Messieurs en
prétendoient exiger.

La troisième enfin, que ce quartier
se trouvant entre Monsarat & Antiques,
qui sont des Isles Angloises, & étant
couvert par plusieurs Isles où les enne-
mis se peuvent tenir à l'abri, & épier
l'occasion de venir piller les habitations
& enlever les Negres & les meubles
des maisons, peu de gens vouloient se
risquer d'y venir demeurer. Il en pou-
voit parler comme le sachant bien,
puis-

1696. puisqu'il n'y avoit pas plus d'un an que les Anglois ayant surpris au point du jour les deux hommes qui étoient demeurez au Corps de Garde, avoient investi la maison, l'avoient forcée & pillée, avoient enlevé une partie de ses Nègres, après avoir tué son Commandeur, & lui avoir cassé à lui-même le bras droit d'un coup de mousqueton.

Cette relation obligea Monsieur le Gouverneur à se tenir sur ses gardes. Il n'auroit pas été de la bienfaisance qu'il se fut laissé surprendre, & qu'il eut fait un voyage à Antiques accompagné d'autres troupes que des siennes. Il ordonna deux Corps de Garde avec une patrouille de quelques Cavaliers. Cette précaution nous auroit fait dormir en repos, si les moustiques & les maringoins nous l'eussent voulu permettre.

Le Mardi vingt-quatre Avril j'employai toute la matinée à confesser ceux qui n'étoient pas venu à Feri. Il étoit près de midi quand je commençai la Messe. Cela ne n'empêcha pas de prêcher & de faire le Catéchisme.

Après dîné j'accompagnai Monsieur le Gouverneur à l'Islet à Fanjou & autres Isles qu'il vouloit visiter. Nous avions trois canots bien armez, & un pe-

t où il n'y avoit que cinq hommes 1690:
u'on envoyoit à la découverte, afin de
être pas surpris & de ne pas donner
ans quelque embuscade.

Le Sieur Van Despigue avoit fait un
lan de tout ce grand cul-de-sac, où il
voit marqué les fondes; mais, comme
nous parut que les Isles & quelques
ointes n'étoient pas tout-à-fait bien
lacz, je me chargeai d'y travailler le
endemain avec ma planchette.

J'étois charmé de la beauté de ce *Descrip-*
uarter, il est couvert de huit ou neuf *tion du*
flets de différentes grandeurs, avec trois *grand*
u quatre rangs de cayes & de hauts-*cul-de-*
onds qui forment un bassin de cinq à
ix lieues de longueur, depuis la pointe
u gros Morne jusqu'à celle d'Antigue
ans la grande terre. Ce bassin n'a pas
moins d'une lieue dans sa moindre lar-
eur, & près de trois dans sa plus grande.
Les vaisseaux de toutes fortes de gran-
leurs y peuvent être en seureté. Ils y
ntrent par deux passes, & les barques
ar deux autres. Il seroit facile de les
éfendre par une batterie fermée, ou
ar un Fort sur la pointe de l'Islet à
Sanjou où est la principale passe, avec
une redoute sur un petit Islet qui en est
out proche, qui serviroit encore à dé-
fendre

1696. fendre une des passés des barquês; supposé qu'on ne prît pas le parti de la combler, en y enfonçant quelque vieux bâtiment maçonné dans son fond & arrêté avec des pieux pour les soutenir, jusqu'à ce que la mer y eut apporté des pierres & du sable, ce qui ne manqueroit pas d'arriver bien vite.

Nous fîmes couper une bonne quantité de branches de Paletuviers chargées d'huitres, & nous revînmes au logis du Sieur Van Despigue, en sondant par tout pour vérifier les sondes qu'il avoit marquées.

Nous y trouvâmes Monsieur Houel de Varennes qui ayant appris en allant à une habitation qu'il faisoit faire à la pointe d'Antigues, que Monsieur Auger étoit dans le quartier, étant venu pour le voir. Monsieur Houel de Varennes est fils de feu Monsieur Houel cy-devant Propriétaire & Marquis de la Guadeloupe. Il a un frere aîné Capitaine aux Gardes Françaises, un autre qui est Abbé & quelques sœurs, dont l'une a épousé le Marquis de Saint Victour-Seneterre. Je l'avois déjà vû à la Basse-terre, & comme nonobstant un grand procès que nous avions eu avec son père, il ne laissoit pas d'avoir beaucoup de bonté pour

pour nos Missions ; j'avois résolu de ¹⁶⁹⁶
aller voir chez lui , & de lui offrir
mes services pour un bâtiment de con-
séquence qu'il vouloit faire , & pour
lequel il m'avoit demandé un dessein. Il
avoit avec lui ses deux grandes piro-
gues , avec plus de trente hommes
blancs & noirs qui étoient tous bien ar-
mez. Ce renfort nous faisoit souhaiter
qu'il prît quelque demangeaison aux An-
glois de venir visiter notre hôte ; nous
étions en état de les recevoir d'une ma-
nière à leur faire oublier le chemin de
leurs maisons.

Le Mercredi je fis mesurer une distan-
ce de trois cens toises , ou six cens pas
de la Guadeloupe , dont les extrémités
ne devoient servir pour poser ma plan-
chette. Pendant que j'étois occupé à
ce travail , j'envoyai un canot pour met-
tre des balises avec des bannieres aux
bords des Isles , dont je voulois avoir la
position , & à toutes les pointes que l'on
pouvoit découvrir & qui étoient à por-
tée de mon opération. Je travaillai tou-
te la matinée , & je corrigai une bonne
partie de la Carte du Sieur Van Despi-
ue. J'allai après dîner avec Monsieur
Luger & Monsieur Houel voir la grande
rivière à Goyaves, autrement la rivière
Saint

1898. Saint Charles, qui séparoit autrefois la portion de Monsieur Houel d'avec celle de Messieurs de Boissleret ses neveux. Nous la remontâmes environ deux mille cinq cens pas, sondant depuis son embouchure jusqu'à la hauteur de mille toises ou environ, qu'elle n'a plus assez de profondeur pour porter un vaisseau, bien que les barques, chaloupes & canots puissent monter beaucoup plus haut. Cette découverte suffisoit au dessein du Gouverneur. Nous visitâmes en descendant le terrain des deux côtes avec assez de peine, lorsqu'il s'agissoit de mettre à terre, parce que les deux bords sont couverts de mangles qui avancent très-considérablement dans la rivière. Son embouchure est large d'environ cent cinquante toises; elle a dans son milieu huit brasses d'eau; elle diminue peu à peu en allant vers les bords, principalement vers le côté oriental, dont le terrain est bas; mais le côté occidental est une terre élevée d'environ quatre toises au dessus de la surface de l'eau, d'une roche assez dure, au pied de laquelle il y a sept à huit pieds d'eau de basse marée, & plus de dix quand la mer est haute. Nous visitâmes exactement cet endroit, qui semble être fait

dessein d'y bâtir une Ville; car c'est 1696.
 une plate-forme naturelle, presque quar-^{Projet}
 ée, de plus de trois cens toises de lon-^{d'une}
 gueur, sur une largeur à peu près éga-^{Ville à}
 le, qui a d'un côté la grande riviere à^{la ri-}
 Goyaves, & de l'autre une petite riviere^{vriere, à}
 l'une eau excellente. On pourroit faire^{Goya-}
 un fossé pour faire passer ce qu'on ju-^{ves et}
 geroit à propos de la grande riviere dans^{la faci-}
 la petite, & isoler ainsi tout le terrein.^{lité de}
 Les deux côtez du poligone qui regar-^{l'entre-}
 lent la mer & la grande riviere, sont
 fortifiez naturellement, & n'auroient
 besoin que d'un parapet avec des embras-
 sures pour le canon qui défendrait la
 rade & l'entrée de la riviere. Les autres
 côtez pourroient être bastionnez à l'or-
 dinaire & à peu de frais, puisque la pierre
 se taille, le moilon, la terre pour faire
 la brique, le bois pour la cuire, le sable,
 le chaux & l'eau sont sur le lieu. On
 pourroit faire de l'autre côté de la riviere
 une batterie fermée en forme de re-
 doute, qui battrait à fleur d'eau & met-
 trait en seureté les vaisseaux qui seroient
 dans la riviere ou à son embouchure, en
 cas que le Fort de l'Islet à Fanjou & la re-
 doute du petit Islet eussent été forcez,
 ce qui ne seroit pas une entreprise facile
 à executer.

En-

1696. *Avantage de ces établissemens.* Entre plusieurs utilitez qui revien-
droient de cet établissement, qui seroit
en peu de tems le plus considerable de
tous ceux que les François ont à l'A-
merique, on peut assurer qu'il seroit la
ruine des Colonies Angloises de Mon-
sarat, Nevers, Antiques & la Barbou-
de, parce que nos Corsaires se tenant
derriere le Fort de l'Islet à Fanjou, se-
roient en état quand ils le jugeroient à
propos, de courir sur tout ce qui entre-
roit ou sortiroit des rades de ces Isles,
& d'y faire des descentes continuelles
pour enlever leurs esclaves & piller
leurs maisons; ayant toujourns vent lar-
gue pour aller & pour revenir, & étant
seurs de trouver un bon mouillage &
une retraite assurée derriere le Fort de
l'Islet.

J'achevai le Jeudi matin la recon-
noissance de toutes les pointes & des
Islets. Je fus après dîné avec ces deux
Messieurs visiter les cayes & les hauts-
fonds du côté de l'Ouest. Nous y trou-
vâmes deux vaisseaux & une barque qui
s'y étoient perdus en allant à Antiques.
Comme on en pouvoit encore tirer bien
des choses, Monsieur Auger ordonna au
Sieur Van Despigue d'avertir les habi-
tans de la permission qu'il donnoit à
tout

1696.
tout le monde d'en tirer ce qu'ils pour-
roient. Je croi bien qu'ils n'avoient pas
attendu cette permission pour les piller
dès que les Anglois se furent sauvez
avec leurs chaloupes; mais comme les
Fermiers du Domaine ne s'endorment
pas en pareilles occasions, les habitans
furent ravis de cette permission qui les
mettoit à couvert de toutes poursui-
tes.

Monsieur Houel ayant été averti que
ses pêcheurs avoient pris deux Tortues,
dont l'une pesoit bien trois cens livres,
& l'autre un peu moins, proposa de fai-
re le lendemain un boucan de Tortuë à
l'Islet S. Christophle, qui étoit à peu
près le milieu des lieux où nous devions
aller travailler; Monsieur Auger y con-
sentit, & cependant on donna ordre de
remettre les folles à la mer, & de cher-
cher d'autre poisson.

Le Vendredi matin nous allâmes vi-
siter les cayes de l'Est, sonder les pas-
ses, les mesurer & en lever les plans.
Cet ouvrage fut long; il étoit plus d'u-
ne heure après midi quand j'achevai.
Nous arrivâmes sur les deux heures à
l'Islet Saint Christophle qui est presque
vis-à-vis de la riviere salée. Monsieur
Houel y étoit dès le matin, & s'étoit

1696. donné la peine de faire préparer une cabane de branchages, & le boucan dont il vouloit régaler le Gouverneur.

Les pêcheurs avoient encore pris de ces autres Tortues, avec quantité d'autres poissons.

Voici ce qu'on appelle un boucan de Tortue, & comment on le prépare.

Comment on fait un Boucan de Tortue. On avoit choisi la plus grosse des quatre Tortues qu'on avoit prises, & sans lui couper ni les pieds ni la tête, on l'avoit ouverte par un côté pour en tirer tous les dedans. On avoit levé le plastron d'une autre, & après en avoir ôté toute la chair & la graisse, on avoit haché tout cela avec ce qu'on avoit tiré de la première, des jaunes d'œufs durcis, des herbes fines, des épices, du jus de citron, du sel & force piment, & on avoit mis tout ce hachis dans le corps de celle qui étoit entière, ensuite de quoi l'ouverture avoit été rebouchée & couverte d'un morceau de terre grasse.

Pendant que les cuisiniers étoient occupés à ce que je viens de dire, on avoit fait un trou dans le sable de quatre à cinq pieds de profondeur, & de six pieds de diamètre. On avoit rempli ce trou de bois, que l'on y avoit laissé consumer jusqu'à ce qu'il fut en charbon,

bon, afin de bien échauffer toute la cavité de ce trou. On avoit ensuite retiré le charbon, & la Tortuë avoit été couchée sur le dos dans le fond couverte de trois ou quatre pouces de sable chaud des environs, & puis du charbon que l'on avoit retiré, avec un peu de sable par dessus. Ce fut ainsi que ce pâté naturel demeura dans cette espede de four, l'espace d'environ quatre heures, & qu'il se cuisit beaucoup mieux qu'il n'auroit fait dans un four ordinaire. Voilà ce qu'on appelle un Boucan de Tortuë. 1696.

Dès qu'on nous vit approcher on commença à déterrer le pâté. J'y fus assez à tems pour le voir sortir du four. Les pieds & la tête de la Tortuë servirent pour passer les liannes dont on se servit pour le faire glisser sur les bords qu'on avoit abbattus en talus, & le tirer sur une civiert faite de deux gros leviers garnis de liannes traversées; sur laquelle quatre puissans Negres le porterent au milieu de la cabanne où il devoit être mangé. Je ne croi pas que les plus grands Monarques de l'ancien & du nouveau monde ayent jamais eu sur leur table un pâté d'environ cinq cens livres

1696. pesant comme étoit le nôtre, dont le dedans fut plus délicat & la croute plus ferme & plus naturelle.

Disposition de la table où le Boucan fut posé.

La table sur laquelle on posa ce pâté merveilleux étoit aussi extraordinaire que lui. Quatre fourches de bonne taille, enfoncées en terre, en faisoient les quatre coins; elles avoient deux pieds & demi hors de terre. Elles soutenoient deux bonnes traverses qui y étoient fortement liées avec des especes d'entretoises, afin que le carré-long qu'elles formoient demeurât toujours égal & immobile. Le dedans étoit garni de liannes traversantes & nattées, mais peu tendues, couvertes de feuilles & de fleurs, sur lesquelles on mit la Tortuë dans la même situation où elle avoit reposé dans le four. Les bouts des traverses qui débordoient furent garnis de petites gaullettes droites & couvertes de feuilles & de fleurs, sur lesquelles on étendit des nappes qui faisoient le tour du parallélograme, & sur ces nappes on posa les assiettes & les autres choses nécessaires à une table.

J'oubliois de dire qu'on avoit netoyé avec soin la croute du pâté, afin qu'il n'y restât ni sable, ni cendre, ni charbon,

bon, ni autre chose qui eût pû gâter le couvert, ou choquer la vûe. 1696.

La Tortuë étant en cet état, & tous les conyiez assis sur des bancs de même fabrique que la table; on cerna tout autour le plastron de la Tortuë afin de l'ouvrir; & à peine l'eut-on levé qu'il en sortit une odeur mille fois meilleure que je ne le puis dire; en un mot jamais odeur de pâté ne châtouilla l'odorat plus délicatement que celle qui se répandit de tous côtez à cette ouverture. Outre la Tortuë il y avoit du poisson de diverses sortes en abondance qu'on ne daigna pas seulement regarder. On ne songea qu'au pâté. On en mangea beaucoup & de grand appetit; & il étoit si délicat & si bien assaisonné qu'il sembloit exciter la faim, au lieu de l'appaiser. Il étoit tard quand nous nous mîmes à table, on y fut long-tems; il étoit tard par consequent quand nous en sortîmes. On fit réserver le plastron & deux autres plats du plus beau poisson pour ceux qui voudroient souper, & on abandonna le reste à ceux qui n'avoient pas mangé avec nous, aux domestiques & aux Negres, & nous passâmes le reste du jour à nous promener sur cet

1496. Ilet, & à raisonner sur les établissemens qu'on pourroit faire dans ces endroits.

Nous nous rembarquâmes après le coucher du soleil, & nous arrivâmes assez tard à notre gîte ordinaire. Comme je n'avois pas besoin de souper, & que j'étois fatigué, j'allai achever mon Breviaire, & je me couchai.

Le Samedi je passai toute la matinée à mettre au net les corrections que j'avois faites au plan de Monsieur Van Despigue, pendant que Monsieur Augerre-tourna à la grande riviere de Goyave pour voir les terres qu'on pourroit concéder, & de quelle maniere les habitations chasseroient pour avoir la commodité de la riviere, & une hauteur convenable sans préjudicier aux terres déjà concédées.

Nous partîmes après dîné pour nous rendre à la nouvelle habitation que Monsieur Houel faisoit faire à la pointe d'Antigues. Monsieur Van Despigue nous y accompagna. On sonda tout le long de la côte depuis la riviere salée, ce qui fit que nous arrivâmes assez tard. Nous soupâmes d'abord que nous eûmes mis pied à terre, ayant porté avec nous un plastron de Tortue

&

& du poisson roti. Mais il nous fut 1696
 impossible de dormir. Il sembloit que
 tous les atômes de l'air se fussent con-
 vertis en moustiques, en maringouins, ^{Quantité prodigieuse de}
 & en une autre espece de bigaille qu'on <sup>Moustiques & de Mar-
 ingouins</sup>
 appelle des Vareurs; ce sont des cou-
 sins de la grande espece qui ont un ai-
 guillon si fort & si long qu'ils percent
 les hamacs caraïbes les mieux peints
 & les plus forts, & causent par leurs
 piqueres autant de douleur qu'un coup
 de lancette qui vous perce la chair; de
 sorte que nous fumes contraints d'aban-
 donner la maison, & de nous retirer
 dans nos canots remplis de feuilles, &
 bien couverts de leurs voiles où nous al-
 lâmes passer la nuit à cinq ou six cens
 pas au large, ayant nos armes auprès
 de nous, & deux canots armez pour
 nous garder. Cette importune foule
 de cousins nous accompagna une cen-
 taine de pas à la mer, après quoi ils
 s'en retournerent à terre, & nous laisse-
 rent en repos.

Le Dimanche 29 Avril je dis la Messe
 de bon matin. On avoit eu soin d'ap-
 porter les ornemens de la Chapelle de
 Monsieur Van Despigue, & pendant que
 Monsieur Houel expédioit les affaires
 pour lesquelles il étoit venu, je fus me

1696. promener avec Monsieur Auger le long de la côte. Ce pais nous parut très-beau, & quoique la terre soit blanchâtre, légère & sabloneuse, elle ne laisse pas d'être bonne, du moins autant qu'on en peut juger par la hauteur & la grosseur des cannes à sucre, des arbres & des maniocs.

Une chose me surprit dans tout ce quartier-là. C'étoit d'y voir les cannes plantées jusques au bord de la mer. Je goûtai de celles-ci comme j'avois goûté de celles de Monsieur Van Despigue, & je les trouvai toutes un peu sommachées, c'est-à-dire un peu salées; d'où il étoit aisé de conclure que le sucre brut qu'on en feroit, pourroit être beau, comme il l'étoit en effet dans tout le quartier du grand cul-de-sac, mais qu'il seroit difficile de réussir en sucre blanc, comme il est arrivé. Il est à espérer que ce défaut cessera quand les terres seront plus usées, & que le nitre dont elles abondent à présent, sera dissipé. Les habitans de ces quartiers prétendent que le terrain du bord de la mer est meilleur que celui qui en est plus éloigné, parce qu'il est plus gras & moins pierreux. Je suis persuadé qu'ils se trompent, & les expériences que j'ai faites de-

dépuis ce tems-là, & dont je ferai part 1696
au Lecteur quand je parlerai de la fabri-
que du sucre, m'ont convaincu que
j'avois raison de penser comme je pen-
sois.

Je n'avois jamais tant vû de crabes
qu'è j'en vis dans ce quartier-là. Les
cannes, les savannes, les maniocs, les
bois & les chemins en étoient pleins.
Elles étoient blanches, & avoient de
si prodigieux mordans que je passois
mon pied au travers, quand elles les
présentoient pour se deffendre. C'est
un grand secours pour les Negres, &
pour les habitans. La chasse & la pes-
che y sont abondantes, de sorte que
la vie coûte peu; ce qui invite bien
du monde à demander des concessions
pour y faire des établissemens. Mais
à mon avis ces avantages sont furieu-
sément balancez par le deffaut d'eau *La gran-*
douce dont cette Isle, c'est-à-dire la *de terre*
grande terre, est absolument depour- *manque*
vûë, pendant que la Guadeloupe en a *d'eau.*
pour fournir toutes les Isles voisines.
On ne trouve à la grande terre que
quelques mares d'eau croupie & gâtée
par les crabes; & quelques mauvais
amuits d'eau à demi salée, qui encore
le plus souvent se trouvent infectées

1696. par les crabes qui y tombent & qui y pourrissent. De sorte qu'on est réduit à l'eau de citerne; mais comme tout le monde n'a pas la commodité ou le moyen d'en faire, la plupart n'ont que de l'eau qui tombe des toits qu'ils conservent dans des barriques, dans des jarres ou de grands canaris. C'est à ce défaut de bonne eau, qu'on doit attribuer la couleur livide de beaucoup d'habitans, qui souvent sont atteints de maux d'estomac qui dégénèrent en hydropisie, ou de fièvres violentes, qui bien qu'elles ne soient pas ordinairement mortelles, sont longues & difficiles à guérir.

*Effets du
manque
d'eau.*

*Raisons
de cette
disette
d'eau.*

Ce défaut d'eau vient de deux causes; la première, que la plus grande partie de la grande terre est basse & plate; & la seconde que le fond de cette terre n'est composé que de roches poreuses & légères, ou de pierre à chaux, ce qui fait que les eaux de pluie s'imbibent aussi-tôt dans la terre & disparaissent sans s'assembler & couler vers les lieux bas, comme sont toutes les eaux qui filtrent au travers des pores de la terre, se réunissent & composent les ruisseaux & les rivières, ou bien lorsqu'il se rencontre quelque

fond

fond où le terrain est d'argile & de terre grasse, l'eau qui s'y amasse s'y gâte & s'y corrompt; en peu de tems, parce qu'elle n'a pas de pente pour s'écouler, ce qui est en même tems la cause de la corruption de l'air, & de bien des maladies.

Nous partîmes de la pointe d'Antigues après que nous eûmes dîné. Nous passâmes tout le long de la rivière salée qui partage la Guadeloupe en deux parties, dont celle qui est à l'Est porte le nom de grande Terre, parce qu'effectivement elle est plus grande que l'autre qui conserve le nom de Guadeloupe comme ayant été découverte & habitée la première. On compte que la Guadeloupe a trente-cinq lieues de tour, & les deux Isles ensemble environ quatre vingt dix.

La rivière salée n'est qu'un canal d'eau de la mer qui passe entre ces deux Isles. Elle a environ cinquante toises de large à son embouchure du côté du grand cul-de-sac. Sa largeur diminue ensuite, il y a des endroits où elle n'a pas plus de quinze toises. Sa profondeur n'est pas plus égale que sa largeur. Nous trouvâmes des endroits où elle pouvoit porter un vaisseau de

1696. cinq cens tonneaux, & d'autres où une barque de cinquante auroit de la peine à passer de basse marée; mais comme sa largeur est fort retrecie par les mangles ou paletuviers, qui sont sur les bords, & qui en couvrent une bonne partie, il se peut faire qu'on trouveroit plus d'eau & un chenal plus profond que celui du milieu, si ces terres étoient défrichées, & les bords de la riviere délivrez des mangles qui les occupent. Mais il n'est pas expedient de songer à cet ouvrage avant que le grand cul-de-sac soit peuplé, & qu'il y ait un fort à l'Isle a Fanjou pour deffendre tous ces quartiers des courses & des pillages des Anglois qui n'y viennent encore que trop souvent, & qui y viendroient bien davantage s'ils pouvoient passer dans cette riviere avec des bâtimens plus considerables.

C'est un charme de naviger sur cette riviere. L'eau y est claire, tranquile & unie comme une glace. Elle est bordée de paletuviers fort hauts qui font un ombrage & une fraîcheur ravissante. Elle a plus de deux lieues de long depuis son embouchûre dans le grand cul-de-sac jusqu'à celle du petit. Tout
ce

ce vaste terrain de puis cette rivière jusqu'à la grande rivière à Guyaves, appartient à Monsieur Houel Capitaine aux Gardes, frere aîné de Monsieur de Varennes avec qui nous étions. On avoit toujours appelé cette terre saint Germain jusqu'en 1707 que le Roi l'a érigé en Marquisat en faveur de Monsieur Houel sous le nom d'Houelbourg, quoiqu'il n'y ait ni Bourg ni Village. 1696.

Ce terrain est arrosé de deux petits ruisseaux qui se jettent dans la rivière salée. L'embouchure d'un de ces ruisseaux est presque au milieu de la rivière salée. Il fait une petite chute qui fait qu'on l'entend d'assez loin. On a pratiqué un passage au travers des mangles pour aller prendre de l'eau. On voit à côté deux gros arbres où il y a bien des noms marquez sur leurs écorces. Nous ne voulûmes pas contrevenir à la coutume. Nous débarquâmes sur les arcades des mangles, chacun puisa de l'eau & en but, & ceux qui sçavoient écrire graverent leurs marques sur les arbres. Cette commodité de trouver de l'eau douce dans un lieu comme celui-là, lui a fait donner le nom de Belle Hôtelle. C'est une coutume immémoriale de faire quel-

*Marquisat
d'Houel-
bourg.*

*Ruisseau
appelé
la Belle
Hôtelle.*

1696. que libéralité à ceux qui vous conduisent, la première fois qu'on passe en cet endroit, comme on fait pour éviter le baptême aux Tropiques & à la Ligne. Monsieur le Gouverneur faisoit à ce devoir avec beaucoup de générosité. Autant que nous le pûmes voir, le terrain de saint Germain est beau, mais il est tout en bois de bout, excepté une savane de quatre à cinq cens pas du côté du petit cul-de-sac qui s'étend depuis la rivière du coin jusqu'à la pointe de Grigne au vent.

Après que nous eûmes passé la rivière salée, nous entrâmes dans le golphe qui est entre les deux Isles de la Guadeloupe, qu'on appelle le petit cul-de-sac. Monsieur de Varennes nous quitta & s'en alla chez lui, & nous allâmes débarquer au Fort Louis de la grande terre, où Monsieur le Gouverneur fut reçu au bruit du canon & de la mousqueterie, par Monsieur de Maisonneille, Capitaine d'une Compagnie détachée de la Marine, qui composoit la Garnison de ce Fort.

C'est un méchant parallélograme de cinquante toises de long sur dix à douze toises de large, composé d'un double rang de palissades, éloignées l'une de l'autre

tre de six pieds pour soutenir les ter- 1696.
res & les fascines dont cette espèce de Fort
parapet est composé. Il y a quelques Louis
angles saillans sur lesquels on a élevé de la
des plattes-formes de bois pour mettre Grande
le canon, parce que comme il n'y a Terre.
point de fossé, & que ce parapet n'a
que sept à huit pieds de hauteur, si on
y avoit coupé des embrasures pour le
canon, ç'auroit été autant de portes
ouvertes pour entrer dans le Fort. Ou-
tre ces défenses il est commandé d'une
petite butte qui en est à la portée du
pistolet, de haut de laquelle on dé-
couvre les hommes qui sont dans le
Fort depuis la tête jusqu'aux pieds. Il
n'y a de maçonnerie que les jambages
de la porte, un petit magasin à poudre
qui est à côté, une cuisine, un ou deux
fours, & une citerne. La maison du
Capitaine qui fait les fonctions de Com-
mandant, est de fouches en terre,
planchée tout autour & couverte d'es-
fentes; elle contenoit quatre petites
chambres de plein pied. Les baraques
des Soldats & tous les autres bâtimens
étoient palissades de roseaux & couverts
de paille. Comme ce Fort est trop éle-
vé pour descendre les vaisseaux qui
mouillent au pied de la hauteur où il
est

1696. est bâti, on a fait en bas une batterie fermée de maçonnerie en forme de redoute où il y a six canons qui battent dans la rade. Elle seroit aisément emportée si on faisoit une descente, parce qu'elle est tout-à-fait commandée & vûe de revers.

Je ne sçai quelle idée on a eu en faisant ce Fort, qui n'est bon à rien. Tout ce qu'il a de bon, c'est qu'il est en très-bon air, & qu'il a une vûe des plus belles & des plus étendues. On découvre la plus grande partie de la Cabaillerie & du grand cul-de-sac de la Guadeloupe, un nombre considerable d'Islets dont le petit cul-de-sac est rempli. On voit les Saintes, & quand le tems est serein, les montagnes de la Dominique.

Le Lundi matin Monsieur Auger fit la revûe de la Garnison du Fort, & d'une Compagnie de Milice du quartier le plus proche, qu'on appelle le Gosier, dont la Paroisse étoit desservie par un Ecclesiastique appelé Monsieur Biez, au deffaut des Capucins à qui les trois Paroisses de la grande terre appartiennent, mais qui n'avoient pas alors de Religieux pour la remplir.

Je m'occupai toute la matinée à dresser

fer les memoires de ce que j'avois re-
 marqué, & les projets que Monsieur
 Auger vouloit envoyer en Cour. Je
 les achevai à mon retour au Baillif,
 avec les plans qui étoient nécessaires
 pour leur parfaite intelligence. Ils fu-
 rent envoyez, & à ce qu'on dit, ap-
 prouvez : cependant jusqu'à mon dé-
 part des Isles ils étoient demeurez sans
 execution, malgré tous les mouvemens
 que le Gouverneur s'étoit donnez,
 l'utilité & la nécessité évidente qu'il y
 avoit, & les facilitez tout-à-fait gran-
 des qu'en faisoit trouver pour les execu-
 ter sans qu'il en coûtât presque rien au
 Roi.

Nous nous embarquâmes après dîné ^{Abi-}
 pour aller voir les abîmes. Ce sont de ^{mas}
 grands enfoncemens que la mer fait ^{lieux où}
 dans les parres où les vaisseaux peuvent ^{les vais-}
 se retirer pendant la saison des oura- ^{seaux}
 gans, ou dans un besoin pour ne pas ^{monil-}
 être insultez par les ennemis. Ce sont ^{lent}
 assurément de beaux endroits, l'eau y ^{dans les}
 est profonde, & les bâtimens y sont ^{mau-}
 tous couverts des branches des pale- ^{vais}
 tuiers entre lesquels ils se mettent &
 s'y amarrent; car il seroit inutile d'y ^{tenir}
 j'etter l'ancre, à moins que de la vou-
 loir laisser dans les racines, ou empor-
 ter

ter en levant la moitié d'une forêt. Il nous parut qu'on pourroit faire un port excellent de cet endroit-là, pourvu que les terres des environs soient défrichées, & qu'on élève quelque redoute ou batterie pour le défendre. Nous allâmes voir un Ilet qui couvroit parfaitement bien la rade ; il me semble qu'on le nommoit l'Ilet à Cochons. Il paroît que s'il y avoit dessus une bonne redoute, ou qu'on y transportât le Fort Louis, il mettroit tout en quartier hors d'insulte. Monsieur le Chevalier Renau, Ingénieur General de la Marine, étant venu en 1700. visiter les places de l'Amérique, projeta d'y faire un fortin. Je l'ai vu sur le papier, & j'en ai eu un dessein.

*Projet
d'un
Fort à
l'Ilet
à Co-
chons.*

*Estaca-
de co-
rps de
garde
sur pi-
lotis à
la ri-
viere
salée.*

Le Mardi premier jour de Mai je dis la Messe de fort bonne heure. Monsieur Auger acheva ce qu'il avoit à faire. Nous déjeunâmes, & nous nous embarquâmes pour repasser à la Guadeloupe. Nous allâmes encore quelques à l'embouchure de la rivière salée pour chercher un endroit commode pour faire un corps de garde sur pilotis, avec une chaîne ou estacade pour fermer la rivière, & empêcher les

les

les promontoirs des Anglois dans ce quartier inhabité. On chercha & on marqua ce lieu dont je fis le dessein qui fut exécuté avec diligence, parce que les habitans se chargerent d'en faire la dépense, qui ne fut pas considérable. Nous rengeâmes ensuite toute la terre de Saint-Germain depuis la pointe de Grigne au vent jusqu'à la rivière du Coin qui la sépare d'une autre terre appelée Arnouville, appartenant aux héritiers du Sieur Baudouin, ci-devant Commis principal de la Compagnie de 1664. à la Guadeloupe, en faveur duquel ils prétendent qu'elle a été érigée en Fief par le Roi, à la recommandation de la Compagnie. La veuve du Sieur Baudouin reçut Monsieur Auger avec beaucoup de civilité. Les chevaux que Monsieur Mouel avoit envoyez pour le service du Gouverneur, y étoient dès le jour précédent. Après que nous nous fîmes rafraîchis, nous montâmes à cheval pour aller voir une terre à côté d'Arnouville que Monsieur Auger vouloit acheter conjointement avec le Sieur Biez, qui étoit aussi de la Compagnie. Le Sieur Filacier Officier de Milice de la Cabestrière,

Habitation avec titre de Fief, appelée Arnouville.

1696.

re, à qui elle appartenoit, s'y trouva. Nous visitâmes le terrain qui me parut bon; après quoi nous retournâmes chez la veuve Baudouin, parce que la Compagnie qui étoit avec le Gouverneur étoit trop grosse pour pouvoir loger chez le Pere Capucin, Curé de la Paroisse du petit cul-de-sac.

En attendant l'heure du souper, je fus me promener dans la terre d'Arnouville que je trouvai parfaitement belle, ou du moins très-propre à la devenir. C'est une étendue de près de deux mille pas de large sur cinq à six mille de hauteur. Le terrain est à la verité un peu rouge & comme cendrex en quelques endroits; cependant les cannes y étoient très-belles, & les bestiaux en bon état, ce qui est une marque infailible de la bonté de la terre. Il y a deux petits ruisseaux qui la traversent, dont l'un se jette dans la riviere du Coin, & l'autre dans celle de Saint Paul qui passe dans l'habitation du Sieur Fillacier, que Monsieur Auger a achepté depuis, & qu'il a nommée Trianon. A la reserve des moustiques qui nous importunerent un peu, nous fumes parfaitement bien trai-

tez & logez, quoique cette maison 1696
 eut été pillée depuis dix-huit mois
 par les Anglois, qui ayant surpris le
 corps de garde qui étoit au bord de
 la mer, s'étoient rendus maîtres de la
 maison, dont ils avoient enlevé des
 meubles & un bon nombre d'esclaves,
 dont quelques-uns s'étoient sauvés
 d'Antigua, & étoient revenus chez
 leur maîtresse. Depuis ce malheur on
 faisoit la garde plus exactement, &
 nous la doublâmes afin de dormir plus
 en repos.

Nous partîmes le Mercredi matin
 pour aller à la Paroisse du petit côté
 de-là. Le Pere Capucin qui en étoit
 Curé, ne manqua pas d'haranguer
 Monsieur Auger en lui présentant de
 l'eau bénite à la porte de l'Eglise. La
 revue se fit après la Messe. Cette
 Compagnie étoit de soixante-huit hom-
 mes bien armés. Nous dînâmes chez
 le Pere Capucin, où il est à croire que
 les Officiers du quartier avoient fait
 porter ce qui étoit nécessaire pour le
 repas. Après que Monsieur Auger eût
 donné ses ordres, nous partîmes pour
 aller coucher chez le Pere Capucin,
 Curé de la Paroisse de Goyaves. Le
 Gouverneur habite la maison du Reli-
 gieux

généraliser, qu'on auroit à cause de
certains différens qui étoient entre le
principal du quartier, qu'il vouloit
entendre se accommoder dans un lie
neutre. Il ne faut pas confondre ce
quartier avec celui de l'Îlet à Goya
ves, qui est à la basse terre, ni avec
grande rivière à Goyaves du grand cu
de-fac. Ce sont trois endroits différens
à qui l'abondance des arbres de cette
espèce qu'on y a trouvez, a fait don
ner le même nom.

CHAPITRE XXIII.

*Description de la Capesberre, du Manoir
de Sainte Marie. Projet d'une maison
forte pour Monsieur Houd. De Gen
gembre, de sa culture, & de ses usages,
des bois marchez, & de
lots, de la Gamelle bâtarde.*

LE Jeudi troisième Mai Monsieur
Auger fit de grand matin la revue
de la Compagnie de cette Paroisse.
Elle étoit d'environ cinquante hom
mes. Elle avoit été bien plus nom
breuse.

breux, car ce quartier est fort peuplé, sans le grand nombre d'habitans qui par pique, contre les Officiers d'Infanterie s'étoient mis dans la Compagnie de Cavalerie. Monsieur Auger parla à ceux qui étoient en différens, & leur donna jour pour se trouver au Fort de la basse terre, où il devoit les accompagner.

Notre partitmes, sur les deux heures pour aller coucher chez Monsieur Houeh. Les deux quartiers depuis Arnouville jusqu'à la ravine de la Briqueterie où commence le Marquisat de Sainte Marie, sont bien peuplés & bien cultivés. Et quoique la terre y soit rouge, elle ne laisse pas d'être bonne. Il y a quelques sauterets, mais le principal négoce de ces habitans étoit le gengembre. Ils font aussi quantité de manioc, de legumes, de tabac & autres denrées. & ils élèvent un très grand nombre de bestiaux & de volailles. Il ne manque pas d'eau en tous ces quartiers, je comptai huit rivières & presque autant de ravines qui donnent de l'eau depuis la rivière du Coin jusqu'à celle de Briqueterie, qui est un espace d'environ quatre lieues.

1696. L'habitation particulière des Messieurs de Boissèret, Conseigneurs & propriétaires par indivis de la Guadeloupe, avec Monsieur Houel, fut érigée en Marquisat en 16... sous le nom de S. Marie. Il

Marquisat de S. Marie, appartenant à Messieurs de Boissèret. a environ une lieue de large le long de la mer, & toute la distance qu'il y a depuis le bord de la mer jusqu'aux grandes montagnes qui separent la Cabesterre de la Basile-terre, qui peut-être de trois lieues ou environ. Lorsque ces Messieurs partagerent l'Isle, il fut stipulé entr'eux qu'en quelque lot que ce Marquisat tombât, il resteroit à ses premiers maîtres, avec tous ses droits Seigneuriaux, sans aucune dépendance de celui dans le partage duquel il se trouveroit. Ainsi en ont joui Messieurs de Boissèret, quoique leur Marquisat se soit trouvé dans le partage de Monsieur Houel.

On y voit encore les ruines d'une espèce de maison Seigneuriale ou de château, qui selon les apparences n'a jamais été achevé. Ce qui marque la grandeur & la magnificence du maître qui le possédoit, ce sont de grandes allées de papiers qui traversent cette terre, non seulement le long du grand chemin,

chemin, mais encore qui partagent en plusieurs grands quarrez toutes les terres qui étoient employées en cannes, en maniocs, en tabac & en savanes, autour desquelles on pouvoit se promener en carosse à couvert du soleil. Il y avoit un moulin à eau & une sucrerie dont on voit encore les murailles, & qu'on rétabliroit à peu de frais si les heritiers de Monsieur de Boisseret s'accordoient à vendre cette Seigneurie à un seul; mais comme ils veulent être tous Marquis, ils déchirent chacun un petit morceau du titre pour s'en parer, pendant que l'essentiel demeure en friche. Il y a un étang dont la chaussée & les environs sont couverts de Poiriers. La quantité de ces arbres plantez à la ligne, & qui étoient entretenus avec beaucoup de soin, dans le tems que les Seigneurs y résidoient, fait que le vulgaire appelle cette terre les Poiriers, plutôt que le Marquisat de Sainte Marie.

Les arbres qu'on appelle Poiriers ne portent aucun fruit. On leur a donné ce nom, parce que leurs feuilles appro-
Arbres appellez Poiriers.
chent beaucoup de celles des poiriers d'Europe pour la figure, excepté seulement qu'elles les surpassent en longueur. largeur & épaisseur. Les fleurs qu'ils

1696. portent tous les ans, sont d'un violet clair tirant sur la couleur de chair ; elles sont composées de cinq feuilles étroites par le bas, qui s'élargissent & s'épanouissent en forme de calice ; elles sont minces & de peu de durée. L'écorce du poirier est blanche & fort tailladée. Le bois est gris, liant, franc & aisé à mettre en œuvre. On s'en sert à faire des jantes de roues. Quand on le met en planches, il prend fort bien le poli. Il est très-bon pour la sculpture, parce qu'il est plein & fort doux. Cet arbre devient fort grand & fort branchu, & comme il est souple, il résiste aux coups de vent beaucoup mieux que bien d'autres arbres qui sont gros & qui paroissent plus forts que lui.

*Port de
Sainte
Marie.*

Il y a un bon mouillage depuis les mesures du Château jusqu'au de-là de l'embouchure de la rivière. Deux grands rochers à fleur d'eau qui en sont éloignés d'un demi quart de lieue, appellés l'Homme & la Femme, rompent la violence de la mer, & font que les vaisseaux peuvent être en sécurité dans cet endroit-là, qu'il seroit très aisé de fortifier, & d'en faire un Port excellent pour toute la Cabesterre, & cela même à peu de frais, - parce que la chaux est en abondance dans ces quartiers, aussi bien

bien que la terre pour faire des briques, 1696.
 & que la Basse-terre peut fournir du ciment rouge tant qu'on en pourroit avoir besoin, & au de-là. J'ai découvert depuis que ce ciment rouge étoit la véritable Poussolane telle qu'on la trouve au Royaume de Naples & en beaucoup d'endroits d'Italie. Je fus avec Monsieur *Dessain* Auger visiter & mesurer ces rochers & *pour le fortifier.* les basses qui les environnent, & les passes qui sont entr'eux & la terre. Nous remarquâmes sur tous les deux un endroit plus élevé que le reste, & qui n'est sous l'eau que dans les grandes marées des Equinoxes, à ce que nous dirent des habitans de ces quartiers-là, assez spacieux pour y bâtir sur chacun une tour de sept à huit toises de diametre, capables de contenir assez de canon & de monde pour défendre le Port.

En attendant que cela se pût exécuter, Monsieur Auger ordonna de réparer une batterie de trois pieces qui étoit derriere le Chateau; & que quelques habitans la plupart Mulâtres ou Nègres libres qui faisoient valoir quelques morceaux de terre du Marquisat, se joindroient aux domestiques & aux Nègres du Marquis de Boissleret, un des Seigneurs de cette terre, qui les y a-

1696. voit retirez depuis la déroute de l'Isle de Marie-galante , pour composer un corps de garde capable de mettre cet endroit hors d'insulte pendant la nuit.

Avant de m'éloigner davantage de la Grande terre, je croi qu'il est bon de dire un mot de quelques bois dont on me fit present, & que nous n'avons pas à la Guadeloupe. Je ne puis pas parler des arbres dont ils avoient été pris, parce que je ne les ai pas vûs.

Bois marbré. Le premier est le bois marbré. Il est à croire que cet arbre ne vient jamais fort gros, puisque les plus grosses billes que j'ai pû en avoir, tant dans ce voyage qu'end'autres occasions, ne sont jamais arrivées à un pied de diametre. Ce bois est dur, pesant & compact; son grain est petit, & ses fibres fort fines. Il est plus beau étant tourné qu'étant débité en planches. L'aubier est d'un blanc sale, le cœur est gris ou presque brun avec des ondes de différentes teintes; depuis le gris clair jusqu'au brun-obscur, qui se terminent en œil de perdrix, ou en centre de volute. Pour faire paroître toute la beauté de ce bois, il faut le mettre de biais sur le tour, afin que l'aubier paroisse en quelques endroits, parce que sa blancheur détache

che davantage, & donne du relief aux autres parties. On en fait des guéridons, des pieds de chaises, des tables, des cabinets & autres ouvrages. Il est poli & lustré presque naturellement. J'en ai fait debiter en planches que j'ai fait scier en suivant le fil du bois comme on fait ordinairement, & d'autres de biais, afin de joindre les nuances & composer un tout qui parut naturel, & j'ai fait faire de très-beaux ouvrages de cette façon. Il est vrai que ce bois est dur à la scie, & très-difficile quand il le faut scier de biais, mais il n'est pas sujet à se fendre ni à s'éclater.

Le second est le bois violet, qu'il ne faut pas confondre avec le bois de violette dont je parlerai dans la suite, que l'on appelle ainsi, parce que quand il est échauffé, il a l'odeur de cette fleur.

Celui-ci n'a aucune odeur, mais il a la couleur violette, fort vive, avec des ondes & des volutes composées de différentes teintes de cette couleur. J'en ai eu des planches de huit à dix pouces de large dont j'ai fait faire des dessus de table sur un chassis de bois-marbré, ce qui faisoit un très-bel effet.

Le dernier dont j'apportai seulement quelques morceaux de branches, sans

1696. avoir vû l'arbre ni la feuille, s'appelle
Cannelle
bâtarde
ou Ca-
nelle gé-
roflée. Cannelle bâtarde. L'écorce étoit brune,
 épaisse presque comme deux écus blancs,
 fort hachée, aiant à la vérité l'odeur de
 la canelle, mais plus forte & comme mê-
 lée de cloud de gérofle; lorsqu'on la
 met sur la langue, elle a un goût si fort
 & si piquant, qu'il semble que ce soit
 un composé de poivre, de gérofle & de
 canelle. Comme je ne sçavois pas alors
 que la véritable canelle fine est la secon-
 de écorce, ou la peau qui est sous la pre-
 mière écorce des branches & non pas du
 tronc du canulier; je n'ai pas éprouvé
 comme je l'aurois pû faire plusieurs fois,
 si la peau ou seconde écorce de cette
 espèce de canelle n'étoit pas moins pi-
 quante que la première.

On se sert beaucoup en Italie d'une
 canelle semblable à celle que je viens de
 décrire; les Portugais l'apportent du Bre-
 sil dans des paniers de roseaux refendus &
 à jour; on l'appelle canelle géroflée, *Ca-*
nella garofanata. On la met en poudre
 avec un peu de gérofle, de véritable
 canelle, de poivre & de graines tout à
 fait semblables à celle de nos bois d'In-
 de des Isles, & on en fait un débit assez
 considérable.

On faisoit déjà beaucoup de sucre à

la Grande-terre, & bien des gens tra-
 vailloient à établir des sucreries. Je vis
 de leur sucre qui me parut très-beau &
 bien grené, sur tout lorsqu'il est nou-
 vellement fait, mais on m'assura qu'il
 devenoit cendreau ou molasse, & qu'il
 se décuisoit quand il étoit gardé quel-
 ques mois. C'est un défaut commun à
 tous les sucres des Isles Angloises. Les
 habitans prétendent que cela vient de
 ce que leur terrain est encore neuf &
 trop gras. Pour moi je suis persuadé que
 c'est le sel & le nitre dont leur terre est
 remplie qui cause cette mauvaise quali-
 té, qui se corrigera lorsqu'elles seront
 dissipées par un long usage. J'ai scû de-
 puis que je suis en France que cela est
 arrivé.

Le Gingembre est la racine d'une
 plante qui vient assez touffue, dont la
 feuille longue, étroite, assez douce au
 toucher, est semblable à celle des ro-
 seaux, excepté qu'elle est bien plus pe-
 tite en toutes façons. La tige ne croît
 jamais à plus de deux pieds de haut; ses
 feuilles viennent couplées des deux cô-
 tez de la tige. Elles sont d'un verd gai
 quand elles sont jeunes; elles jaunif-
 sent en meurissant, & se sechent en-
 tierement lorsque la racine a toute la

1696. maturité qui lui est nécessaire.

*Ses racines en
pâtes.*

Ces racines viennent plates, larges & de différentes figures. Communément elles ressemblent à des pâtes d'oyes, & c'est pour cela qu'on les appelle des pâtes plutôt que des racines de Gingembre; elles sont noueuses, chargées d'excroissances & de petits boutons. Elles sont très-peu avant en terre, souvent même elles sont presque dehors & tout à découvert. On en trouve de larges commè la paulme de la main, & épaisses d'un bon pouce. Leur peau est mince, de couleur de chair lorsqu'elles sont vertes, & grises quand elles sont seches. La substance est blanche & ferme, de la consistance du navet; elle est assez compacte & pesante. Elle est traversée par des nervures qui partent de l'endroit par où elle tenoit à la tige, & qui se répandent dans toute sa largeur & longueur, comme les muscles & les veines dans les membres du corps. Ces nervures sont remplies d'un suc plus piquant & plus fort que le reste de la chair, qui est d'autant plus douce, qu'elle est éloignée de ces nervures ou qu'elle est moins meure.

Cette plante demande une bonne terre, mais un peu legere, c'est pour cela qu'elle

qu'elle vient à merveille dans cette par- 1696.
tie del'Isle, qui est depuis le grand cul-
de-sac jusqu'à la grande riviere de la
Cabeſterre, où le terrain est de cette es-
pece.

On plante le Gingembre sur la fin de *Culture*
la saison des pluyes, c'est-à-dire, en *du Gin-*
Octobre & Novembre. Après que la *gembre.*
terre a été labourée à la houë, on met
de pied en pied un petit morceau de la
même plante qu'on a conservé de la
derniere récolte, & sur tout de ceux
qui ont plus de chevelure, & on le cou-
vre de trois à quatre doigts de terre. Il
pousse au bout de sept ou huit jours, à
peu près comme font les ciboules; il se
fortifie peu à peu. Ses feuilles telles que
je les ai décrites, s'étendent & couvrent
leur terre, que l'on est obligé jusqu'à
ce tems-là de tenir bien nette. Il jette
cependant ses racines ou pâtes, plus
ou moins grandes, & d'une quantité
proportionnée à la bonté du terrain que
cette plante dégraisse & mange beau-
coup. On connoît qu'il est mur à ses
feuilles qui jaunissent, qui se fanent,
& qui sechent à la fin; pour lors on ar-
rache la plante avec ses pâtes, & quand
on voit qu'il s'en est séparé quelqu'u-
ne, on la cherche avec la houë. On

1696. fépare la tige des pates en la coupant ou
 Com- la rompant, & on les étend sur des
 ments on clayes que l'on expose à l'air & au vent,
 le fait mais jamais au soleil, & encore moins
 sécher. au four, comme le dit le Sieur l'Emery
 dans son *Traité des Alimens*, & le Sieur
 Pomet dans son *Histoire generale des*
Drogues, premiere Partie pag. 6. Ces
 deux Auteurs d'ailleurs si recommanda-
 bles par leur exactitude & par leur tra-
 vail, ont eu sur cet article là & sur quel-
 ques autres de mauvais memoires; ils
 sont si honnêtes gens, que j'espere qu'ils
 ne trouveront pas mauvais que je les en
 avertisse quand l'occasion s'en presente-
 ra, esperant d'eux la même faveur. La
 raison pourquoi on ne s'est jamais avisé
 de faire sécher le Gingembre au four
 ou au soleil est, parce que la substance
 de ce fruit étant délicate, elle seroit
 bien-tôt entierement consumée, de ma-
 niere qu'il ne resteroit presque plus que
 la peau avec très-peu de chair, si sèche
 & si aride, qu'elle ne seroit plus en état
 de servir.

Le Gingembre ainsi séché, après a-
 voir été cueilli dans sa parfaite maturi-
 té, se conserve tant que l'on veut. Il
 est cependant vrai que le temps diminue
 toujours sa bonté & sa substance, &
 qu'au-

qu'autant qu'on le peut il faut user du plus récent, ce qui est aisé à connoître; car plus il vieillit & plus son poids diminue. Il faut qu'il soit bien long-tems dans l'eau douce ou salée avant de s'y corrompre, mais il se gâte facilement s'il a été cueilli trop tôt, ou qu'il ait été enfutaillé ou ferré dans le magasin avant d'être parfaitement sec. C'est pourtant ce que l'avarice & la mauvaise foi font faire quelquefois aux habitants, & ce que l'ignorance des Marchands ou de leurs commis ne connoît pas.

Le fret de cette marchandise ne doit jamais être fort cher, parce qu'elle se met en grenier, c'est-à-dire, qu'on en remplit des soutes, ou qu'on s'en sert à remplir les vuides des barriques & autres marchandises qui sont dans un vaisseau, sur quoi les Propriétaires ou les Capitaines des bâtimens trouvent toujours leur compte, parce que la rendant selon le poids, il est sûr que l'humidité qu'elle a contractée pendant le voyage, l'augmente toujours considérablement, *Tromperie qu'on fait sur le Gindre* comme il arrive aux vaisseaux Hollandois chargez de cloud de gérosse, quoi-
 que les marelots ou autres en vendent ou en dérobent une assez bonne quantité, *Gérosse.*

696. tité; ils remedient au poids & au volume qui manqueroit, en arrosant d'eau de mer ce qui reste, parce que cette marchandise étant fort seche, elle s'im-bibe aisément de l'eau qu'on lui donne, & augmente ainsi son poids & son volume.

Prix du Depuis la paix de Rîsvick en 1698
Gingem- jusqu'à la guerre de 1702. le Gingem-
bre. bre a valu à la Guadeloupe depuis dix jusqu'à quatorze livres le cent. C'est un prix considerable si on regarde la facilité qu'il y a à faire cette marchandise, qui est d'un très-bon debit & d'un grand usage, sur tout dans les pais froids où ses qualitez chaudes & seches la font beaucoup estimer, & où par conséquent il s'en fait une grande consommation. Les Epiciers mêlent le gingembre avec le poivre, un peu de gérosfle & de canelle, & après les avoir pilez & passez au tamis, ils vendent ce composé sous le nom d'épicerie douce, & le vendent même assez cher, quoi qu'il soit certain que le Gingembre qui est à fort bon marché, en fasse les trois quarts & plus.

Quoique le climat des Isles soit fort chaud, on ne laisse pas d'y consommer une quantité considerable de Gingem-
 bre

bre. On dit que c'est pour résister à la trop grande humidité du pays. On le mange crud quand il est verd, & il n'est pas mauvais, ou bien on le fait confire & il est bien meilleur. 1696.

Lorsqu'on le veut confire d'une manière à pouvoir être présenté à d'honnêtes gens, on le cueille long-tems avant qu'il soit meur, & lorsqu'il est encore si tendre, que ses fibres ne se distinguent presque pas du reste de la chair, ni par leur dureté ni par leur couleur qui est toujours plus forte que celle du reste, on le gratte avec soin pour enlever toute la peau, & on le coupe par tranches, sans approcher le moins qu'il est possible des grosses nervures, ce qu'on sent aisément au couper. On le fait tremper trois ou quatre jours dans l'eau de mer, que l'on change deux fois par jour, & ensuite pendant sept ou huit jours dans l'eau douce que l'on change aussi deux fois en vingt-quatre heures. Après cela on le fait bouillir à grande eau pendant une bonne heure, & on le remet dans l'eau fraîche pendant un jour. Après qu'il en est tiré & égoutté, on le met dans un sirop foible, mais bien clarifié & tout chaud, sans cependant l'y faire
Manière de le confire.
V 7 bouil-

1696. bouillir, où on le laisse pendant vingt-quatre heures. On l'en retire au bout de ce tems-là; on le laisse égoûter, & on le met dans un autre sirop plus fort que le premier; ce qu'on fait trois jours de suite. On jette tous ces sirops comme inutiles, parce qu'ils ont contracté tout le reste de l'âcreté & du goût trop piquant du fruit: enfin on le met dans un sirop de consistance bien clarifié, où on le laisse si on veut le conserver liquide, & d'où on le tire quand on veut le mettre à sec, comme je l'ai expliqué dans un autre endroit, en parlant des citrons & autres fruits du pays.

Il est constant que le Gingembre confit de cette maniere perd son goût âcre & mordicant, & ne laisse pas de conserver sa chaleur & ses autres bonnes qualitez.

Propriétés du Gingembre confit.

Si on en mange le matin, il acheve de faire la digestion des alimens qu'on a pris le soir, qui ne sont pas encore bien digerez. Il consomme les flegmes qui sont dans l'estomac; il nettoye les conduits; il excite l'appetit; il provoque l'urine & rend l'haleine douce & de bonne odeur.

Si on le mange après le repas, il aide
à

à la digestion & chasse les vents; mais 1696.
comme il faut user de toutes les choses
quelque bonnes qu'elles soient avec mo-
dération, il faut user de celle-ci avec
beaucoup de discretion & de sagesse,
parce qu'elle est extrêmement chaude,
& que quelque soin qu'on prenne, on ne
peut lui ôter que son âcreté, sans rien
diminuër de sa chaleur.

On connoît qu'il est bien fait, & tel
que je viens de dire, quand on le voit
d'une couleur d'ambre, fort clair & pres-
que transparant, qu'il est tendre sous la
dent sans être mol, & que son sirop est
bien clair.

Celui que les Confituriers font pour
vendre, ou le menu peuple pour son
usage, est brun; le sirop noirâtre & le
fruit si fort, si âpre & si mordicant, qu'il
est presque impossible de le tenir sur la
langue, à moins d'y être accoutumé
comme ces fortes de gens, qui mangent
le piment comme on mange une poire
ou une pomme.

Les gens qui voyagent sur mer ne
manquent jamais de s'en pourvoir, & Le Gîn-
gembre
plus les voyages sont longs, plus il est
nécessaire d'en faire provision, parce est spe-
cifique
contre
qu'on est plus exposé aux maux qui pro-
viennent des mauvais alimens & des eaux le scon-
bnt.

1696. gâtées, dont on est souvent obligé de se servir qui causent pour l'ordinaire le scorbut, contre lequel le Gingembre est un puissant antidote.

Nous partîmes de Sainte Marie aussitôt que Monfr. le Gouverneur eut achevé ce qu'il y avoit à faire. Nous trouvâmes les chemins très-beaux jusqu'à une ravine qui termine ce Marquisat, parce que nous marchâmes toujours dans de grandes allées de poiriers, où cinq carrosses peuvent passer de front. Après cela nous eûmes mille à douze cens pas de très-mauvais chemin, non que le terrain soit mauvais par lui-même, mais parce que les habitans ont négligé d'entretenir les chemins. Le Gouverneur en fit des reproches aux Officiers de Milice qui étoient venus au devant de lui, & leur ordonna de commander les Negres des habitans pour le Lundi suivant, & de ne point quitter le travail que tous les chemins ne fussent accommodez, afin qu'en cas de besoin on pût aller la nuit comme le jour dans les lieux où il seroit nécessaire pour s'opposer aux entreprises des ennemis.

Grande Nous passâmes deux ou trois ravines
riviere ou petites rivières, avant d'arriver à une
de la Ca- qu'on appelle la Grande Rivière, parce
bassière, qu'el-

est effectivement la plus grande 1696.

Cabesterre. Elle a plus de
de large dans l'endroit où
s chevaux avoient l'eau
gles, quoi qu'elle ne fut
ordée ni enflée par les pluyes.

est belle & claire, mais son lit est
par une infinité de grosses roches
qui en rendent le passage difficile & tout
à fait impraticable; lorsqu'elle est plus
grosse qu'à l'ordinaire.

Nous nous arrêtâmes pour nous ra-
fraîchir chez le Sieur Chevalier, Con-
seiller au Conseil Superieur, & Capitaine
de Milice. On voit par ces deux qualitez
que ces Messieurs sont au poil & à la plu-
me. C'étoit un fort honnête homme,
Creole, qui se seroit fait estimer par ses
bonnes manieres, si elles n'avoient point
été gâtées par un peu trop de vanité, &
par un certain air pédant qui étoit répan-
du sur toute la petite personne. Il me
pria de ne point partir du quartier sans
lui indiquer un endroit où il pût couper
une petite riviere qui passe sur son habi-
tation, afin de faire un moulin à eau. Je
le lui promis, & jel'executai le sur-len-
demain matin, pendant que Monsieur
Auger regloit les affaires du quartier,
après avoir fait la revûe de la Compagnie
de

Le Sieur
Cheva-
lier Con-
seiller
au Con-
seil, &
Cap-
taine de
Milice.

1696. de Cavalerie de la Cabesterre qui étoit de près de quatre-vingt Maîtres bien montez & bien armez.

Nous passâmes par le Bourg du Mari-got. Il ne consistoit alors qu'en vingt-cinq ou trente maisons ou magasins, où l'on met les sucres & les autres marchandises, en attendant que les barques les viennent prendre. Il y avoit trois ou quatre Marchands, quelques ouvriers, & des cabarets, qui dans ces pays-là font la partie essentielle des Bourgs.

L'Eglise Paroissiale est éloignée du Bourg d'environ trois cens pas. Le P. Romanet Religieux de mon Ordre qui la desservoit, étoit venu saluer Monsieur le Gouverneur à Sainte Marie, qui est le commencement de la Paroisse de ce côté-là. Il l'attendit ensuite à la porte de son Eglise, où il lui presenta de l'eau benite & lui fit compliment. Après que Monsieur Auger eut fait sa pierre, il fit la revûe de la Compagnie de Milice du Sieur Chevalier, qui se trouva d'environ soixante hommes. Je voulus demeurer avec mon Confrere, mais Monsieur Houel qui étoit venu joindre Monsieur le Gouverneur ne le voulut jamais permettre, & m'emmena chez lui. Sa maison étoit : une petite demie-lieuë de l'Eglise.

On peut croire sans que je le dise, 1696. que son habitation, car c'est ainsi qu'on appelle aux Isles les établissemens, soit de sucrerie ou d'autres manufactures; on peut donc croire que cette habitation étoit très-belle & très-grande, puisqu'elle avoit été faite par feu Monsieur Houel, dans le tems qu'il étoit encore Seigneur & Propriétaire de l'Isle; elle s'appelloit Saint Martin. La maison cependant étoit peu de chose, elle n'étoit que de bois, mais grande & assez logeable. Le moulin à eau, la sucrerie, la purgerie, l'étuve, les ateliers de ses différens ouvriers, & les autres dépendances d'une grande habitation étoient en très-bon état; & ce qui me parut meilleur, étoit un troupeau de près de quatre cens Negres grands ou petits, les plus beaux qui fussent dans le pays, avec des bestiaux de toute espee en très-grande quantité & en très-bon état. Ce Seigneur étoit fort civil, fort genereux & tout-à-fait bienfaisant. Il avoit l'abord un peu froid, & ne se communiquoit pas à beaucoup de personnes ni bien vite; mais quand il connoissoit du mérite dans quelqu'un, il lui donnoit volontiers son amitié, & quand il l'avoit dit une fois, on pouvoit compter sur

4696. sur lui comme sur un ami sincere. Il étoit servi en grand Seigneur, & se faisoit honneur de son bien.

Le Vendredi je dis la Messe dans la Chapelle domestique d'assez bon matin, après quoi nous montâmes à cheval pour aller voir un terrain où il vouloit bâtir la maison dont il m'avoit parlé. Cet endroit étoit à sept ou huit cens pas du bord de la mer. Comme tout ce pais est uni & en pente douce depuis le bord de la falaise, au pied de laquelle la mer bat jusqu'à trois ou quatre mille pas vers les montagnes; ce lieu étoit le plus propre qu'on pût trouver pour son dessein, puisque c'étoit un terrain plus élevé que tout le reste de vingt-huit à trente pieds; ce qui auroit donné à la maison que l'on y auroit bâti, la vûe & la supériorité sur tous les environs. On voyoit en face l'Isle de Marie-galante, à une distance d'environ six lieues. Les Isles des Saints paroïssent sur la droite, & dans l'éloignement on voyoit les montagnes de la Dominique. La vûe de la gauche s'étendoit sur le Marquisat de Sainte Marie, le petit cul-de-sac & la Grande-terre. Je fis mesurer ce terrain, que je trouvai suffisant pour la maison qu'on proposoit d'y faire. Je
lui

lui conseillai de l'envelopper d'un parapet qui seroit un quarré long, dont les angles seroient couverts d'un bastion, & les faces antérieures & postérieures, c'est-à-dire, celle qui regarde la montagne, & celle qui seroit du côté de la mer, pourroient être couvertes d'une demi-lune au delà du fossé, dans l'escarpe duquel on feroit les ouvertures des offices & des magazins qui seroient sous le bâtiment; & dans le besoin on pourroit faire un chemin couvert qui occuperoit tout le reste de cette hauteur. De cette maniere on feroit une maison non seulement très-belle, mais encore très-forte, qui mettroit en seureté tous les environs.

Je lui fis voir la facilité qu'il y avoit dans l'exécution de ce dessein sans beaucoup de dépense & sans déranger les travaux de son habitation. J'avois remarqué en passant que la pierre de taille n'étoit pas rare, qu'on pouvoit faire de la brique aux environs, & pour ce qui étoit des bois nécessaires, il en avoit à S. Martin & la pointe d'Antigues en quantité.

Après que nous eûmes retourné au logis, je me mis à travailler à quelques desseins particuliers, sur le plan général que

1696.

que je viens de dire. J'en ébauchai trois qui nous servirent d'entretien pendant le dîné, & après que nous fûmes sortis de table, nous fûmes sur le soir nous promener dans les routes de l'habitation, & le long de la petite rivière des Peres qui separe le terrain de Monsieur Houel de celui qui appartient à nôtre Mission, pour chercher un endroit commode pour la couper & la faire passer dans le canal du monlin à eau, afin de pouvoir transporter la sucrerie à côté de la maison qu'on projettoit, dont les fosses auroient pû servir de reservoir pour cette eau. C'étoit l'idée de Monsieur Houel, mais elle ne m'accommodoit point du tout, parce qu'en la suivant j'aurois absolument privé nos Religieux de la commodité de se servir de cette eau pour faire un moulin, s'il leur prenoit envie de rétablir la sucrerie que nous avions sur nôtre terrain, & qu'un de nos Superieurs généraux a transporté au Baillif avec tout ce qui en dépendoit, pour des raisons qui ne sont pas de ces Memoires. Cette raison m'empêcha de trouver les facilitez que j'aurois rencontré, si l'intérêt de nôtre Maison n'y avoit point été mêlé. En échange je lui donnai un expédient pour
 pre

prendre de l'eau à une autre riviere plus 1696.
considerable, presque aussi proche, aussi
commodément & sans dommage de per-
sonne.

Le Samedi je fus avec ces Messieurs
à nôtre Eglise, j'y dis la Messe, après
laquelle Monsieur le Gouverneur fit
l'honneur au Pere Curé de lui rendre
visite. Nous le menâmes dîner avec
nous.

Cette Eglise bien que Paroissiale ap- *Eglise*
partient à nôtre Ordre ; elle est de *Paroiss-*
maçonnerie. Elle a environ cent vingt *siale de*
pieds de longueur sur trente de large, *la Cabes-*
avec deux Chapelles qui en font la croi- *terre ap-*
sée. Celle de la droite appartient à M. *parte-*
Houel ; de tout est couvert d'ardoises. *nante*
aux Ja-
cobins.

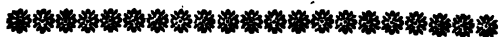
Le Pere Romanet Curé avoit fait bâtir
depuis peu une espeece de tour quarrée
pour servir de clocher, qui auroit fait
un bon effet si elle avoit été mieux pro-
portionnée. La maison du Curé qui étoit
autrefois le Couvent que nous avions
à la Cabesterre, est séparée de l'Eglise
par une allée de poiriers de trente-cinq
à quarante toises de longueur. Il est à
croire que dans le tems que nous y a-
vions plusieurs Religieux, la maison
étoit plus considerable qu'elle n'est à
present, puisqu'elle ne contient qu'une
salle

1696. salle avec deux chambres & un galeries au dessus. La cuisine, la dépense & autres petits logemens necessaires sont séparés du bâtiment. Tout cela est démanconnerie, bas, mal entendu, mal percé, sans goût & sans commodité. Le jardin étoit assez grand & mal entretenu; ce qui me plût davantage étoit une allée de poiriers de trois à quatre cens pas de long qui est derriere la maison, qui fournissoit une promenade des plus agréables.

C'étoit dans ce terrain qu'étoit la sucrerie que nous avons transportée au Baillif; les murs de tous les bâtimens étoient encore sur pied, & auroient pu être remis en état à peu de frais, si la place en avoit vallu la peine, mais elle est trop petite pour faire un établissement un peu considerable. Elle n'a que trois cens pas ou environ de large sur mille pas de hauteur; avec une autre place dans les hauteurs dont je ne sçai pas l'étendue bien au juste.

Il y avoit chez Monsieur Houel un de ses amis arrivé de France depuis quelques mois, qui se faisoit appeller Monsieur de Rochefort, mais fort connu à Paris sous le nom de l'Abbé Vrais, qui étoit son véritable nom. C'étoit un homme

me de beaucoup d'esprit, de belles Let- 1696.
tres & très-poli. Il avoit été obligé de se
retirer aux Isles pour quelques mauvaises
affaires que ses ennemis lui avoient sus-
citées. Il épousa quelque tems après la *Le Sieur*
veuve du Sieur Baudouin, dont il aug- *de Ro-*
menta considerablement le bien en peu *chefort,*
d'années. Nous fîmes connoissance, & *autre-*
nous liâmes ensemble une amitié qui a *ment*
duré jusques à sa mort arrivée en 1704. *l'Abbé*
Vrais.



CHAPITRE XXIV.

Description du quartier des trois Rivières.
Du réduit, & de tout le país jusqu'au
Fort de la Basse-terre.

NOus partîmes de chez Monsieur
Houel le Dimanche 6 Mai pour
venir coucher au quartier appelé les
Trois Rivières, éloigné d'environ trois
lieües du lieu d'où nous partions. Plu-
sieurs Officiers & habitans accompa-
gnèrent Monsieur le Gouverneur. Nous
passâmes une assez grosse riviere qui
termine l'habitation de Monsieur Houel,
elle se nomme la riviere du grand Car-
bet. A une demie lieüe plus loin, nous
Tom. II. X en

1696. en trouvâmes une autre appelée des Grands Bananiers, qui termine le quartier qu'on appelle la Cabesterre, qui est assurément le plus beau des Isles; car depuis cette riviere jusques au gros morne, où commence le grand cul-de-sac en le prenant du côté de l'Ouest & de la

*Beauté
et com-
modité
de la
Cabes-
terre.*

Basse-terre; c'est un pais assez uni de près de vingt lieues d'étendue en suivant la côte de la mer, qui monte d'une maniere douce jusqu'au pied des montagnes, qui en sont éloignées depuis une lieue jusques à quatre. Ce pais est arrosé d'un très-grand nombre de rivières. J'ai dit ci-devant que j'en avois compté huit, & presque autant de ravines, depuis la riviere du Coin, jusqu'à celle de la Briqueterie. J'en ai compté encore autant jusqu'à celle des grands Bananiers; de sorte que si on faisoit des ponts sur ces rivières, & qu'on accommodât les passages des ravines, on pourroit faire rouler le carrosse dans toute cette étendue de pais,

Quatre ou cinq cens pas après que nous eûmes passé la riviere des Bananiers, nous entrâmes dans des chemins coupez à mi-côte dans les montagnes qui soutiennent le pied de la Souphriere. Ces

mon-

montagnes en bien des endroits tombent presque à plomb à la mer, de sorte que cet endroit qui a une bonne demie lieüe de long, est absolument impraticable du côté de la mer, excepté en trois endroits où il y a de petits enfoncemens, par lesquels des ravines d'une eau sale & bleuâtre se déchargent dans la mer; on les appelle les trois Trous. Le premier que nous trouvâmes est le Troumadame; le second le Trou-au-chien; & le dernier le Trou-au-chat. A côté de ce dernier & sur la hauteur du morne, on trouve un plat pays de cinq à six cens pas, qui s'étend ensuite dans quelques gorges de montagnes jusques au pied de la Souphriere. La terre y est noire & grasse, mais aussi entremêlée de roches & d'éclats de pierres qu'un atelier où l'on auroit travaillé vingt ans. La bonté du terrain y a attiré quelques habitans qui se servent de ces pierres pour faire des murailles seches qui renferment les différentes pieces de leur terrain, comme leurs cours, leurs jardins, leurs parcs &c. Cet endroit étant fort élevé & couvert du côté de l'Ouest par de grandes montagnes, est fort frais. L'herbe

Les trois Trous.

1696. des savannes est touffuë, déliée & toujours verte. Elle engraisse très-bien les bestiaux qu'on y élève. Nous y vîmes quelques rocoüyeres & quantité de mil & de manioc.

Projet ridicule d'un nommé d'Othemar. Un habitant de Saint Christophle nommé d'Othemar, s'étoit venu loger en cet endroit en 1702. & prétendoit y faire une sucrerie malgré la difficulté de transporter son sucre au bord de la mer, qu'il disoit qu'il surmonteroit en ouvrant un chemin nouveau au travers de ces précipices. Monsieur Auger me pria alors d'aller visiter le dessein de cet homme, pour voir s'il ne seroit point préjudiciable à la Colonie. Je m'acquittai de ma commission, & à mon retour je conseillai au Gouverneur de lui deffendre de penser à cet établissement par deux raisons. La première, pour empêcher la ruine de cet homme & de sa famille, que son seul entêtement précipitoit dans cette entreprise sans aucune apparence d'y réussir, parce que cet endroit est trop froid & trop sujet à la pluye pour que les cannes y puissent jamais bien meurir, comme l'expérience le faisoit voir par celles que ses voisins avoient plantées pour nourrir leurs cochons, qui étoient tou-

1696.
toujours vertes, quoique d'ailleurs longues & grosses, mais inutiles pour faire du sucre.

La seconde, que la conservation de l'Isle dépendoit de la facilité qu'il y avoit à empêcher les débarquemens dans ces endroits qui séparent la Basseterre de la Cabesterre, ou en cas que les ennemis se fussent rendus maîtres d'une partie, on pouvoit avec peu de monde les arrêter & les empêcher de penetrer dans l'autre; ce qui ne seroit plus possible dès qu'ils trouveroient des lieux commodes pour faire des débarquemens. A quoi j'ajoutai que l'embarquement que cet homme vouloit faire chez lui exposeroit ses voisins à être pillés par les ennemis. Monsieur Auger goûta mes raisons, & lui deffendit de faire aucune trace ni sentier, ni autre chemin que l'ordinaire, lui laissant cependant la liberté de faire du sucre, & de se ruiner comme il le jugeroit à propos, mais sans que son entêtement pût porter préjudice à d'autres qu'à lui.

Je reviens à présent à mon sujet.

Monsieur le Gouverneur ajusta quelques differens qui étoient entre les habitans, & leur conseilla de planter du Ca-

1696. cao, à quoi il paroïssoit que leur terre étoit propre, quoique la superficie fut couverte de pierres, puisqu'ils disoient qu'on n'en trouvoit presque point quand on avoit fouillé environ deux pieds. On en a planté quelques arbres que j'ai vûs en 1703. fort beaux & bien chargez.

Après que nous eûmes passé ce plat païs nous rentrâmes dans les détroits des montagnes toujours à mi-côte, jusqu'à ce que nous fûmes arrivez au plus haut de ce chemin où la vûe est fort belle & fort étendue, & l'air extrêmement frais. Mais ce lieu paroît si desert & si sauvage qu'il n'y auroit aucune satisfaction à s'y arrêter pour ce seul avantage.

Nous descendîmes ensuite par un chemin très-long & très-roide, au pied duquel coule une des trois rivières qui donnent le nom à ce quartier. Celle-ci est petite, étroite, resserrée par des rochers; & quoiqu'elle n'ait pas plus de deux pieds d'eau, elle ne laisse pas d'être difficile à passer à cause des rochers dont son lit est semé.

Quartier des trois Rivières. Le quartier des trois rivières à environ quatre mille pas de large. C'est une pleine partagée en deux par la pente

pente d'un gros morne, dans les enfoncemens duquel il y a plusieurs beaux établissemens. La terre est bonne, & produit de très-belles cannes, dont le sucre brut est parfaitement beau. Il est vrai qu'il blanchit difficilement à moins d'être raffiné, ce qui ne tourne pas au profit de l'habitant, à qui il est plus avantageux de faire du sucre terré ou du sucre brut, que de raffiner celui qu'il a fait. On en verra les raisons & l'explication de ces différens sucres ci-après. Il y avoit cependant tout lieu d'espérer que ce defaut qui ne venoit que de ce que la terre étoit encore trop grasse, se corrigeroit à mesure qu'elle se dégraisseroit en servant. Il y avoit sept ou huit sucreries dans ce quartier-là. Monsieur de la Malmaison, Lieutenant de Roi, commençoit d'en établir une, où j'ai depuis tracé & nivelé un canal pour faire un moulin à eau, aiant pris pour cet effet celle de la premiere riviere que nous avions passée.

Nous allâmes descendre chez le Sienr Rigolet, Lieutenant de Milice du quartier. Le Pere Imbert Jesuite qui desservoit cette Paroisse, ne manqua pas de venir aussi-tôt saluer M. le Gouverneur.

. 1696. Il m'offrit sa maison fort obligamment, & je l'aurois accepté parce qu'il me sembloit que nous étions logez fort à l'étroit chez le Sieur Rigolet, mais on ne voulut jamais me le permettre. La maison de cet Officier étoit plantée sur une petite esplanade coupée à mi-côte dans ce gros morne. Son moulin à eau & sa sucrerie étoient un peu plus bas & à côté de la maison, aussi-bien que les cases de ses Negres & les autres appartenances d'une habitation; de sorte que tous ces bâtimens étoient comme en cascade les uns sur les autres. Il étoit tard quand nous arrivâmes, & nous étions fatiguez, ce qui nous obligea de souper aussi-tôt pour nous aller reposer.

Le Lundi de grand matin j'accompagnai Monsieur le Gouverneur à l'Eglise, où il fut reçu & complimenté par le Curé, je dis la Messe. Pendant que Monsieur Auger faisoit la revûë, je fus rendre visite au Reverend Pere Imbert; il étoit dans une veneration extraordinaire dans tout le pais, & c'étoit à bon titre, car c'étoit un très-digne Religieux, d'une vie dure & austere, fort appliqué à ses devoirs, très-

très-zelé pour le salut de son peuple , 1696
si détaché de toutes choses que je n'en
ai jamais vû un si dénué de tout. Le
Seigneur a voulu faire éclater son mé-
rite & sa vertu en lui donnant l'occa-
sion de pratiquer la vertu de patience
d'une maniere la plus héroïque. Il
mourut quelques mois après , comme
il avoit vécu, c'est-à-dire comme un
Saint. Son Eglise moitié de bois &
moitié de Maçonnerie, étoit très-pro-
pre & très-ornée. Pour sa maison, la
propreté y tenoit lieu de toutes cho-
ses.

Nous retournâmes chez nôtre hôte
après la revûe, & nous déjeunâmes com-
me des gens qui ne devoient manger
que le soir; nous montâmes à cheval
pour aller visiter la grande & la petite
ance. Ce sont deux enfoncemens que la
mer fait dans la terre depuis la premie-
re riviere que nous avons trouvée à la
descente du morne du Trou-au-chat ,
jusques aux grandes montagnes qui se-
parent ce quartier de celui du vieux
fort. La grande ance est séparée de la
petite par une cuisse de morne sur la-
quelle il est aisé de se poster pour em-
pêcher que ceux qui sont sur l'une puis-
sent penetrer dans l'autre.

1696. Comme cette côte est très-propre pour inviter les ennemis à y faire des descentes, étant assez unie, le mouillage bon, & la mer souvent très-calmes & très-belle; Monsieur le Gouverneur voulut reconnoître exactement tout ce terrain, y faire faire les retranchemens nécessaires, & rétablir les anciens, parce que si les ennemis attaquoient l'Isle, & qu'ils commençassent par se rendre maîtres de ce quartier, ils couperoient la communication de la Basse-terre avec la Cabesterre, d'où s'ensuivroit presque infailliblement la perte de l'Isle: car quoiqu'il soit facile de les renfermer dans ce quartier-là, il seroit toujours impossible d'aller secourir la partie de l'Isle qu'ils attaqueroient, sur tout s'ils étoient une fois les maîtres des hauteurs & des défilez où nous venions de passer, & de ceux que l'on passe pour aller à la Basse-terre.

*Batterie
d'autres
travaux
tracés
par
l'Au-
teur
aux
trois Ri-
viers.* Nous passâmes toute la journée à visiter ce terrain, à tracer des retranchemens nouveaux, à corriger & augmenter les anciens. Nous changeâmes une batterie de trois canons qui nous parut inutile où elle étoit, & nous la plaçâmes sur le haut de la cuisse du morne

morne qui separe les deux ances afin 1694
qu'elle pût servir pour toutes les deux.
Au lieu des gabions dont ses embrasures étoient composées, je la fis faire à barbette; cette maniere est plus expeditive, & donne plus d'avantage pour pointer où l'on veut. Je sçai bien que ceux qui servent ces batteries sont plus exposez; mais les coups ne sont que pour les malheureux, & tout le monde ne l'est pas. Je traçai deux bons retranchemens pour soutenir la batterie avec des retirades pour couvrir les habitans en cas qu'ils fussent forcez au bord de la mer. Je faisois toiser tous les ouvrages à mesure que je traçois. Ils devoient être de pierre seche; excepté la barbette de la batterie qui devoit être de maçonnerie. L'épaisseur de tous ces ouvrages devoit être de huit pieds par le bas, de cinq par le haut, & de sept pieds & demi de hauteur, avec une banquette. Quoiqu'on dût consommer beaucoup de pierres dans ces travaux, je n'avois pas peur d'en manquer, parce que tous ces quartiers en sont abondamment pourvus. Nous employâmes encore le Mardi tout entier à ces travaux. Lorsque nous fûmes retournez le soir chez

1696. nôtre hôte, Monsieur Auger se fit apporter le rôle des Negres travaillans de la Paroisse, sur lequel nous fîmes la repartition de ces ouvrages à tant de pieds par tête de Negre. Il ordonna au Sieur des Meurs, Capitaine du quartier de commander les Negres des habitans pour le Lundi suivant, selon la repartition qu'on lui mit entre les mains, l'avertissant de veiller soigneusement à ce que les travaux fussent exécutez comme ils étoient tracés, & comme étoient quelques toises qui étoient achevées & pour servir de modèle, parce qu'il s'en prendroit à lui s'il se trouvoit quelque mal-façon ou quelque negligence.

Nous partîmes le Mercredi sur les sept heures pour retourner à la Basse-terre.

En sortant des trois rivières on rencontre dans les détours des montagnes qui font partie de celle de la Souphrière. Ce sont des ravinages perpétuels, & des montées & descentes qui font peur, avec des défilez où vingt hommes arrêteroient & mettroient en desordre une armée. Nous trouvâmes en quelques endroits des parapets de fascines & de terre que
l'on

l'on résolut de changer, parce qu'ils 1696.
étoient mal placez; mais le Gouverneur
remit ce travail à une autre fois, parce
qu'il n'étoit pas si pressé que celui qu'il
venoit d'ordonner aux trois rivières.
Après avoir monté une côte très-diffi-
cile par un chemin taillé dans le rocher,
la plus grande partie assez étroit & fort
roide, nous arrivâmes enfin à une
espece de plat pais appelé le Dos d'As-
ne, qui a servi de réduit où l'on avoit
retiré les femmes, les enfans, les vieil-
lards, & ce qu'on avoit de meilleur,
comme dans un lieu fort & hors d'in-
sulte pendant que les Anglois atta-
quoient le Fort de la Basse-terre en
1691.

Les Carmes y ont une petite Cha-^{Réduit}
pelle, si dégarnie de portes & de fe-^{appelé}
nêtres, que les bestiaux de deux ou trois ^{le Dos}
habitans voisins l'avoient remplie de ^{d'Asne}
leurs ordures. Nous trouvâmes aux
environs les poteaux de plusieurs cases
qu'on avoit bâties dans cette occasion,
nous en vîmes encore beaucoup aux
lizières du bois. Cet endroit est élevé
& très-sain, quoique environné de bois,
& autant qu'on en peut juger il est im-
pénétrable du côté des trois rivières
pour peu qu'il soit défendu. Ces sa-

1696. vannes peuvent avoir trois à quatre cens pas de long, sur différentes largeurs. Dès qu'on en est sorti on trouve une montée assez douce, après quoi on cottoye une montagne dans le côté de laquelle on a fait un chemin de dix à douze pieds de large, dont le côté opposé à la montagne est couvert par un terrain marecageux, où dans la saison des pluyes les eaux de toutes les montagnes voisines se rassemblent, & font un étang dont le fond mol & fangeux est couvert de cinq à six pieds d'eau, & dans la saison sèche il y en a toujours assez pour embourber une armée. Ce marais nous parut suffisant pour couvrir le chemin du réduit du côté de la mer, dont il est éloigné de près de quatre mille pas; mais il falloit sçavoir s'il étoit aussi bien gardé du côté de la montagne, c'est ce que Monsieur Auger remit à une autre fois. En sortant de ce chemin nous trouvâmes deux pans de murailles qui se traversoient, & qui laissoient une ouverture fermée d'une porte à gros barreaux de bois. Nous entrâmes par-là dans une petite savanne appartenante aux heritiers de Jean Smite, où nous trouvâmes encore un grand

grand magasin ruiné en partie, où l'on 1696.
avoit renfermé des munitions de guerre,
pour les distribuer plus facilement aux
habitans qui bordoient la riviere des
Gallions lors de l'attaque des Anglois
en 1691. A côté de cette savanne est
l'habitation du Sieur Favre dont la
maison, la sucrerie & le moulin, sont
sur deux hauteurs qui commandent tout
le terrain des environs. On pourroit ti-
rer un boyau à mi-côte de l'une à l'au-
tre pour faire face à la plaine, & met-
tre ce poste hors d'insulte, sur tout si
on y transportoit quelques petites pie-
ces de canon qui étoient dans le chemin
du Dos d'Asne où elles étoient absolu-
ment inutiles. Le chemin pour descen-
dre dans la plaine qui est au dessous
de cette hauteur, est sur la croupe du
morne; la pente en est assez douce.
Les deux côtez de ce chemin sont escar-
pez & couverts de grands arbres. Il
étoit coupé en quatre endroits par des
traverses de fascinages toutes droites. On
jugea à propos d'y faire quelques flancs
ou quelques angles lorsqu'on y feroit
travailler. C'est-là que commencent les
terres de feu Monsieur le Chevalier
Hinselin, predecesseur de Monsieur Au-
ger, dans le Gouvernement de la Gua-
deloupe.

1696. deloupe. Nous vîmes les deux sucreries & ses moulins à eau. Nous entrâmes dans celle d'enbas , où l'on faisoit du sucre blanc qui étoit parfaitement beau. Ces terres sont très-bonnes, quoiqu'elles soient pierreuses. A cent cinquante pas de cette dernière sucrerie, il y a une petite rivière appelée la rivière de Sence qui coule au fond d'une falaise assez profonde & fort escarpée. Elle separe les terres de Monsieur Hinselin de celles de Monsieur Houel, qu'on appelle Bisdari, où il y a une montagne ronde, fort haute, & qui paroît de loin comme isolée, nommée Houelmont, où feu Monsieur Houel avoit fait faire quelques retranchemens garnis de canon, avec des fours & des citernes pour servir de réduit dans un besoin. Environ huit cens pas plus bas que cette sucrerie, nous trouvâmes l'habitation des enfans du feu Sieur Milet, Conseiller & Capitaine de Milice. Nous remarquâmes étant au bas de la savanne que la rivière des Gallions & celle de Sence s'approchoient beaucoup, & ne laissoient entr'elles qu'un espace d'environ cent cinquante pas escarpé des deux côtez par des falaises profondes & impraticables. Cet endroit forme

une hauteur en plate-forme capable d'un bon retranchement aisé à deffendre, qui commande absolument le Fort, dont il voit de revers tous les ouvrages. Après l'avoir bien examiné, il fut résolu de le fortifier, & d'y faire des embrasures pour y mettre du canon, qui serviroit à empêcher aux ennemis les approches du Fort. s'ils venoient l'attaquer du côté du Cavalier, ou les en déloger, s'ils s'en étoient emparez. Tous ces ouvrages ne furent exécutez qu'en 1702. parce qu'il s'en trouva d'autres plus pressés, & que la paix s'étant faite à Rîsvik en 1697. on ne jugea à propos d'obliger les habitans à faire des ouvrages qui ne paroissent pas devoir être si-tôt d'usage.

De cette plate-forme à la falaise qui est sur le bord de la mer, il y a cinq ou six cens pas. Nous trouvâmes qu'on y avoit creusé un boyau faisant face à la mer, avec deux angles faillans, sur l'un desquels il y avoit trois canons en batterie à barbette. On descend à la rivière des Gallions par un chemin taillé dans la pente du morne; il est roide & raboteux. On passe la rivière à gué; elle est assez considérable. Il y avoit autrefois un pont de bois

2696. bois en cet endroit qui aiant été emporté par un grand débordement, n'a point encore été rétabli, quoiqu'il soit très-nécessaire, parce que c'est l'unique passage pour aller de la Basse-terre à la Cisterre, & l'on est souvent obligé de s'arrêter quand cette riviere est débordée.

*Riviere
des Gallions.*

On l'appelle la riviere des Gallions parce que c'étoit en cet endroit que les Gallions d'Espagne venoient se rafraichir & faire de l'eau quand ils prenoient ce chemin pour aller à la terre ferme avant que les François se fussent rendus maîtres des Isles. Ce lieu leur étoit commode parce que c'est une grande anse où l'ancrage est excellent, & où il y a de l'eau douce en abondance. Ils auroient cependant beaucoup mieux fait de descendre plus bas, & de faire leur eau à la riviere S. Louis & à celle du Baillif où l'ancrage est le même, & où les eaux sont infiniment meilleures; car celles de la riviere des Gallions sont sulphurées & vitriolées, & ne manquent jamais de causer des flux de ventre & des dissenteries à ceux qui ne sont pas accoutumés d'en user; ce qui est si vrai qu'on défend aux soldats du Fort de s'en servir. Au fort

le la riviere on trouve un chemin dans 1696
a côte beaucoup plus haute & plus es-
carpée que la precedente qui conduit
sur l'esplanade du Fort. Il étoit près de
deux heures après midi quand nous y ar-
rivâmes. Monsieur Auger m'y retint à
diner. Sur le soir je me retirai à notre
Couvent du Baillif.



CHAPITRE XXV.

*Description de la Pointe du vieux Fort, &
de toute la côte jusqu'à la riviere St.
Louis. De la riviere des Gallions; du
lieu appellé le Parc, & de la côte
jusqu'à la riviere des Habitans.*

JE trouvai en arrivant chez nous des
Lettres de la Martinique, par les-
quelles on me marquoit que le Pere
Astruc que j'avois laissé pour garder ma
maison & ma Paroisse, avoit été obligé
d'aller desservir celle de la Trinité à cau-
se du départ du Pere Martelli qu'on avoit
été obligé d'envoyer à S. Domingue.
On m'avertissoit aussi que le Pere Rosié
n'avoit point voulu se charger de ma
Paroisse, à moins que le Superieur ne
lui

1696. lui promît de lui laisser absolument, & de trouver moyen de retirer la parole qu'on m'avoit donnée, & de me contenter comme on pourroit.

Ces nouvelles me chagrinerent & me firent résoudre à achever promptement ce qui restoit à niveler & à tracer au canal, & ce que j'avois promis à Monsieur Auger afin de m'en retourner promptement à la Martinique. J'achevai mon ouvrage du canal en deux jours. J'en employai sept ou huit à mettre au net les plans & les memoires du grand & du petit cul-de-sac, & je les portai au Gouverneur, à qui je fis part du dessein que j'avois de repasser à la Martinique par la première occasion qui se presenteroit, & des raisons qui m'y obligeoient. Il me parut y être fort sensible, & vouloit à toute force me retenir à la Guadeloupe, en m'offrant un parti qui auroit dû me tenter. Mais j'étois tellement piqué de ce manquement de parole, que je le priai de ne pas s'opposer à mon départ, l'assurant que quand j'aurois fait ce que j'avois résolu de faire à la Martinique, je serois toujours disposé à lui venir rendre les services dont j'étois capable, & qu'en attendant mon départ.

part il pouvoit disposer de moi, n'ayant plus rien à faire un canal pour lequel j'étois venu. Il accepta mon offre, & n'en témoigna beaucoup de reconnoissance.

Le Lundi 21. Mai il m'envoya un cheval, & me fit prier d'aller dîner chez lui, pour aller ensuite aux trois rivières comme nous en étions convenus. Nous passâmes par les mêmes endroits que j'ai marqués ci-dessus, remarquant exactement tous les postes & tous les avantages qu'on pourroit tirer de la situation des lieux pour s'en servir dans l'occasion. Nous n'arrivâmes que la nuit aux trois rivières, parce que nous étions venus fort doucement, & que nous nous étions arrêtés plusieurs fois. Il est certain qu'un même objet vû de differens côtes ne paroît pas toujours le même, & qu'on a besoin de cette précaution dans les endroits que nous visitions, afin de ne pas faire des travaux inutiles, ou de manquer à faire ce qui seroit necessaire. Nous logeâmes encore chez le Sieur Rigolet.

Le Mardi nous nous rendîmes de grand matin au bord de la mer. Monsieur le Gouverneur fut fort content de la

1696. la diligence qu'on avoit apportée à l'exécution de ses ordres. Les retranchemens nouveaux que j'avois tracez, étoient fort avancez aussi-bien que les réparations des anciens. Nous y demeurâmes toute la journée, & dinâmes sous des arbres. Monsieur le Gouverneur fit dîner avec lui les Officiers de Milice qui commandoient les travailleurs. Nous retournâmes souper & coucher à notre gîte ordinaire.

Le Mercredi après avoir demeuré un couple d'heures aux travaux qui s'avançoient à vûë d'œil, & dont quelques-uns étoient perfectionnez, nous nous embarquâmes dans un grand canot pour retourner à la Basse-terre en passant par le vieux Fort.

Nous rangeâmes la côte aussi près qu'il fut possible de le faire sans échouer, & nous nous convainquîmes qu'il étoit absolument impossible de faire aucune descente dans ce païs qui se deffendoit de lui-même depuis le morne qui termine la petite anse des trois rivières, jusqu'à la pointe du vieux Fort; & que quand même on se seroit emparé de la petite anse, il étoit impossible de pénétrer par-là du côté du vieux Fort ou réduit, parce qu'on ne trouve par tout qu'u-

qu'une falaise escarpée & coupée par 1696
des précipices que des gens armés ne
peuvent surmonter, & où dix hommes
dans les hauteurs en defferoient dix
mille, seulement en faisant rouler sur
eux des pierres qui sont-là en bonne
quantité.

La pointe du vieux Fort est basse, ^{Pointe}
assez unie, d'environ deux cens pas de ^{du}
large sur un peu plus de hauteur, avec ^{vieux}
quelques enfoncemens dans les gorges ^{Fort.}
des montagnes. Il semble que ce soit
un amas de pierres que les pluies ont
détachées de la montagne voisine, qui
par succession de tems se sont couvertes
d'un peu de terre. Elle regarde le Sud-
Oüest. Il y a au pied une petite Cha-
pelle qu'on dit avoir titre de Paroisse;
dont les Carmes sont en possession & ti-
rent les revenus. Je ne sçai si cela les
oblige à tenir un Curé résident pour ad-
ministrer les Sacremens à quelques ha-
bitans qui y demeurent, & qui sont-là
comme séparés du reste du monde;
mais il est certain qu'ils se contentent
d'y envoyer un de leurs Religieux une
fois par mois pour y dire la Messe;
sauf à ceux qui en ont besoin dans
d'autres tems de se pourvoir comme ils
le jugent à propos. Il y a dans ces en-
fon-

1696. foncemens des montagnes , & sur le croupes des mornes sept ou huit habitations où l'on fait du cotton, du manioc, du mil, & où l'on élève des volailles en quantité. On a mis sur la pointe deux canons de fer qui servent pour donner avis au Fort de la Bassè-terre de ce qu'on voit en mer. Ce quartier nous parut hors d'insulte par sa situation, par le peu de profit qu'y trouveroient les ennemis en le venant piller, & par son inutilité pour executer de plus grands desseins, puisqu'il est impossible de penetrer par-là, ni dans le réduit, ni aux trois rivières, tout ce pais n'étant composé que de bois, de montagnes & de précipices, dans lesquels le petit nombre d'habitans qu'il y a est suffisant pour faire tête à une armée.

*Ance
de la
Croix.*

Nous nous rembarquâmes en rangeant toujours la côte de fort près sans trouver aucun endroit où l'on put mettre à terre, qu'environ à une lieue & demie du vieux Fort, dans un lieu appelé l'Ance de la Croix. C'est un petit enfoncement de vingt cinq à trente toises de large, outre deux pointes de mornes qui tombent à plomb dans la mer. Cet enfoncement peut avoir neuf à dix toises de profondeur, depuis le

le bord de la mer jusqu'à une falaise qui 1696.
lui fait face, d'environ trente pieds de
hauteur, qui est droite comme une mu-
raille. Un petit ruisseau d'eau fort clai-
re coule dans le milieu de cet enfonce-
ment, & fait une nappe en tombant;
mais soit qu'il soit trop foible ou que
le rocher soit trop dur, il n'a pû jus-
qu'à présent y creuser un canal. L'habi-
tant qui s'est niché dans ce trou de
montagne avoit commencé à creuser
un chemin à côté de l'Ance pour des-
cendre avec plus de facilité au bord de
la mer & pour remonter, qu'avec une
échelle dont il s'étoit toujours servi.
Nous nous servîmes de l'échelle pour y
aller & pour en revenir. Nous trouvâ-
mes ce petit endroit fort joli & de bon-
ne terre, avec des enfoncemens dans
les montagnes qui étoient plus conside-
rables qu'ils ne paroissent, & nous
découvrimés un sentier assez commode,
qui en suivant les contours des Mor-
nes, conduisoit dans les terres du Bis-
darri & de Houelmont, qui sont des
endroits qu'on doit conserver avec tout
le soin imaginable si le Fort étoit atta-
qué, parce que les ennemis s'en ren-
dant maîtres, pourroient prendre en
flanc & par derriere les troupes qui bor-

Tom. II. Y *de-*

1696. deroient l'Ance des Gallions & les bords de la riviere, & s'emparer du réduit, ce qui leur seroit aisé s'ils se rendoient maîtres pendant la nuit de cette petite Ance, & qu'ils fissent défiler un bon corps de troupes par le sentier que nous avions remarqué. C'est pourquoi quand nous fûmes descendus Monsieur Auger ordonna à ces habitans de rompre incessamment le travail qu'il avoit fait, & d'escarper ce lieu comme il étoit auparavant. Il résolut même de faire faire un parapet de pierres seches sur le bord de cette falaise, avec deux petits flancs qui joignissent les deux Mornes, & d'y tenir quinze ou vingt hommes dans un tems d'attaque.

Depuis l'Ance de la Croix la côte est fort escarpée, & ne laisse entre la falaise & la mer que six à huit pieds d'espace fort embarrassé de roches & où la mer donne très-fort quand elle est haute, ou pour peu qu'elle soit agitée. Il y a à la verité quelques petits enfoncemens, mais l'entrée est encore plus élevée que celle de l'Ance de la Croix. Cette côte a une petite demie-lieuë de long, & finit à un morne qui fait le commencement de l'Ance des Gallions. On l'appelle le Morne de Raby, de

nom d'un habitant qui y a son habitation. 1696.

L'Ance des Gallions a cinq à six cens pas de large, depuis le Morne de Raby jusqu'à la riviere de Sence, qui se décharge dans la mer au pied d'un autre petit morne, dont la pointe qui donne sur la mer est couverte d'un angle saillant composé de pierres seches mêlées avec de la terre. Cette Ance depuis le bord de la mer jusqu'à la montagne qui y fait face, & qui fait à peu près la figure de l'Ance, n'a pas plus de deux cens cinquante à trois cens pas de plat-pays. Les bords de la mer dans la largeur de cinquante à soixante pas, sont tous couverts de gros cailloux, qui causent une fatigue extrême à ceux qui sont obligez de marcher par cet endroit. Le prédecesseur de Monsr. Auger profitant de ce grand nombre de pierres, avoit fait faire quelques angles saillans pour couvrir ceux qui défendroient cette Ance en cas que les ennemis y voulussent descendre. Monsieur Auger résolut de les joindre les uns aux autres par des courtines, & d'en faire de nouveaux où ceux qui étoient faits se trouvoient trop éloignez pour se bien flanquer, & en faisant cela s'approcher le plus qu'on

*Ance
des Gal-
lions.*

*Retran-
chemens
de
l'Ance
des Gal-
lions.*

1696. pourroit des arbres & des broussailles épaisses pleines de ronces & de crocs de chien, qui sont tout le long de cette Ance depuis l'endroit où finissent ces amas de roches, jusqu'à un étang qui en occupe presque toute la longueur. Cet Etang est formé de plusieurs sources qui se rencontrent sur le lieu, & d'une partie de l'eau de la riviere du Sence, qu'on y a conduit par une rigolle, & encore d'une autre petite ravine qui coule au pied du morne de Raby, qu'on appelle la ravine Salée.

Le Morne qui forme & qui borne le fond de cette Ance est defriché depuis le pied, jusqu'à la moitié ou environ de sa hauteur qui est considerable. Le reste est couvert d'arbres qui y sont crus depuis que ce terrain a cessé d'être cultivé comme il l'étoit dans le tems qu'il appartenoit à Monsieur Aubert, un des premiers Seigneurs Propriétaires de l'Isle. On avoit profité de petites avances ou saillies que fait le terrain du Morne à la hauteur où commencent les arbres, & on en avoit fait deux postes capables de loger quarante ou cinquante hommes. On résolut de les augmenter, & d'y placer deux petites pieces de canon à chacun, & d'en faire un troisième pour

pour défendre l'entrée de la riviere de 1696.
Sence.

Il fut aussi resolu d'élargir le boyau qui étoit creusé dans le haut de la falaise, depuis la riviere de Sence jusqu'à la descente de celle des Gallions, & de profiter d'une petite pointe de terre qu'on avoit négligée pour y faire un angle saillant qui découvroit le pied de la falaise, & qui battroit tout le long du boyau.

Nous passâmes à pied tout le long de la falaise en suivant le bord de la mer, depuis le chemin qui monte de la riviere des Gallions à l'esplanade du Fort. Nous trouvâmes de gros pans de murs qui avoient servi autrefois à une batterie qui étoit en cet endroit, adossée selon les apparences à la falaise; mais la mer dans quelque ouragan l'en a détachée & l'a ruinée. Cette falaise est extrêmement élevée & coupée presque à plomb, & continuë ainsi depuis la montée de l'esplanade du Fort, jusqu'à la distance d'environ quatre cens pas en allant vers la riviere aux Herbes. Un peu avant d'arriver à la batterie qui est devant le Couvent des Carmes; la falaise baisse beaucoup, c'est pourquoi on y a fait de gros murs de bonne maçonnerie,

1696. avec un angle qui ferme en partie la place d'armes de ce côté-là. On a pratiqué quelques embrasures dans ce mur avec une ouverture pour aller à la mer, qui est fermée par un grillage de fer à peu près comme une porte de jardin. C'est ce qu'on appelle la Porte de fer.

La batterie des Carmes est de maçonnerie, les angles des embrasures sont de pierres de taille. Il y avoit onze canons de fer, de dix-huit, de douze & de huit livres de balle; les plattes-formes étoient de bois. Après que nous eûmes bien considéré tous ces lieux, raisonné dessus, & fait beaucoup de projets qui ne s'exécuterent qu'en 1702. & qui ne servirent à rien, je pris congé du Gouverneur à qui je promis de revenir le lendemain matin, pour l'accompagner dans la visite qu'il vouloit faire le long de la rivière des Gallions.

Descrip- tion de la rivière des Gallions. Je ne manquai pas de me trouver au Fort de très-grand matin. Nous nous rendîmes d'abord sur cette petite esplanade au bas de l'habitation du Sieur Millet; nous remarquâmes encore plus exactement que la première fois la conséquence de ce poste, & Monsieur Auger se confirma dans la résolution qu'il avoit prise de le fortifier pour s'en servir

au

au besoin. Nous remontâmes ensuite la ¹⁶⁹⁴ riviere des Gallions en marchant toujours sur le bord de la falaise, sans trouver qu'elle fût accessible en aucun endroit pour des troupes, quoiqu'il ne fut pas absolument impossible à des gens qui n'ont rien à craindre, & qui ne sont embarrassés ni d'armes ni d'habits, de la monter en s'aidant des pieds & des mains, & en se prenant aux liannes & aux racines des arbres. C'est ce qu'on ne doit pas craindre d'un corps de troupes, dont on peut aisément renverser le dessein, en postant de distance en distance quatre ou cinq hommes, pour avertir les corps de garde les plus voisins, & sans se donner la peine de tirer, faire rouler des pierres sur ceux qui s'exposeroient à tenter une pareille entreprise.

Au commencement de l'habitation de la veuve Cherot qui est à huit ou neuf cens pas plus haut que la maison du Sieur Milér, nous trouvâmes un petit sentier qui descend à la riviere, que les Negres de cette habitation ont pratiqué pour aller à l'eau, & encore un autre à cinq cens pas plus haut; mais comme il est facile de rompre ces petits chemins & de les rendre inaccessibles, Monfr. Auger

1696. laissa à ceux qui les avoient fait la liberté de s'en servir, avec défenses d'en faire d'autres, & à condition que si-tôt qu'il y auroit une allarme generale, ils ne manquassent pas de les rompre & de les détruire, sous peine d'en être privez pour toujours dans la suite.

*Grand
passage
de la ri-
viere
des Gal-
lions.*

Depuis cet endroit jusqu'au passage de la même riviere, appelé le Grand passage, ou le passage de Madame; il y a environ neuf cens pas. On l'appelle ainsi, parce que ce fut Madame du Lion qui le fit faire; elle étoit veuve d'un Gouverneur de l'Isle, prédcesseur de Monsieur le Chevalier Hinselin; elle avoit une sucrerie & une habitation de l'autre côté de la riviere, qu'on appelloit l'Esperance. Ce passage du côté de l'Est est coupé en zigzag dans le Morne avec quelques parapets à droit & à gauche, & une place d'armes à mi-côte qui est couverte de grands arbres qui peuvent donner de l'ombre & de la fraîcheur à ceux qui y seroient postez, mais qui ne les couvriroient nullement des coups de mousquets qu'on feroit pleuvoir sur eux de l'autre côté de la riviere, dont la falaise est plus élevée & plus commode avec un beau chemin pour descendre à la riviere; de maniere que ce chemin &

la

la plate-forme & les retranchemens, sont 1696
absolument commandez par la falaise
opposée. Cela nous obligea de remon-
ter sur nos pas pour chercher un endroit
qui commandât le poste opposé; il ne
nous fut pas difficile d'en trouver un;
Monsieur Auger le marqua sur les ta-
blettes.

Après cela nous continuâmes notre
chemin, en remontant toujours la rivie-
re jusqu'au dessus d'une grande savanne
qui est de l'autre côté de la riviere, ap-
pellée la savanne de Suère. Nous trou-
vâmes à la verité quelques endroits où
le passage ne seroit pas absolument im-
possible; mais comme pour y arriver il
faut venir tout à découvert le long d'u-
ne grande savanne, & être exposez au
feu de toute la hauteur sur laquelle nous
étions; nous jugeâmes qu'il n'y avoit
pas grand chose à craindre de ce côté-
là, & qu'il seroit toujours facile de pré-
venir les ennemis & leur empêcher le
passage.

Depuis cet endroit jusqu'au pied des
grandes montagnes, la riviere coule en-
tre des falaises escarpées qui en rendent
l'approche & le passage impossible.

Nous retournâmes sur nos pas pour
passer la riviere au grand passage. Nous

1696.

visitâmes l'habitation de l'Esperance, qui est separée de celle du Sieur du Quer-ry, appelée l'Islet; par une ravine assez profonde & escarpée. Le terrain de l'Islet est commandé par celui de l'Esperance, dont la maison, la sucrerie & le moulin qui sont de maçonnerie, contribuent à défendre ce poste & à empêcher de pénétrer dans la savanne de Suère & de s'approcher du Grand-pas-sage.

Tout le terrain depuis la riviere des Gallions jusqu'à celle de Saint Louis, est très-beau, de bonne terre & tout à fait propre pour le sucre blanc, aussi il s'y en fait une quantité considerable. C'est le quartier de l'Isle où il y a plus de sucreries; il est vrai qu'elles sont petites & qu'elles manquent absolument de bois à brûler; mais comme les terres sont vieilles, c'est-à-dire, qu'elles servent depuis long-tems, & que la secheresse y est plus ordinaire que la pluye, les pailles des cannes & les bagaces tiennent lieu de bois & suffisent.

La riviere aux Herbes separe en deux parties presque égales tout ce terrain, qui a environ une lieue de large, & à qui on a donné differens noms. On ap-
Mon-
tagne de
Belle- pelle montagne de Beau-soleil, la par-
 tie

tie qui est entre la riviere aux Herbes, 1696.
& celle des Gallions. Au-dessus de l'habitation de l'Esperance, sont celles de ^{vûë &} ~~du Beau-~~
Suère & des Gomiers, & à côté est celle ^{soleil.}
de l'Islet. La partie qui est renfermée
entre la riviere aux Herbes & celle de
Saint Louis, se nomme la montagne de
Belle-vûë. Au-dessus est l'habitation du
Sieur Abbé Gueston, appelée
& une autre qui est aux Jesuites qu'ils
appellent Saint Claude. Elle confine à
une des terres reservées par feu Mon-
sieur Houel, appelée le Parc, dont elle
est séparée par des falaises de très-diffi-
cile accès, & par une riviere qui vient
des montagnes de la Souphriere, qu'on
appelle la riviere de Saint Claude qui se
jette dans celle de S. Louis.

La riviere aux Herbes est composée
de deux branches qui renferment un
triangle qu'on appelle l'Islet. C'étoit
aussi une des reserves de M. Houel,
que ses heritiers ont venduë au Sieur du
Query. Nous visitâmes la plus grande
partie de tous les endroits qui sont en-
tre la riviere aux Herbes & le Fort où
je fus dîner avec Monsieur Auger. Après
dîné nous montâmes à cheval pour voir
tout le terrain le long de la gauche de
la riviere aux Herbes, depuis le bord

1696.

*Riviere
S. Louis
& plus
commu-
nément
la rivie-
re des
Peres
blancs.*

*Passage
de la
Coulis-
se.*

de la mer jusqu'à l'Islet. Nous traversâmes ensuite les habitations jusqu'au bas de celle de Saint Claude pour voir en descendant la droite de la riviere de Saint Louis, qui dans ces hauteurs-là, coule entre deux falaises extrêmement profondes & escarpées. Depuis la riviere Saint Claude qui se jette dans celle de Saint Louis à plus de trois mille pas du bord de la mer, jusques un peu au dessus de l'écluse du moulin des Jacobins, éloigné du bord de la mer de sept à huit cens pas, & depuis l'écluse jusqu'à la mer, on la peut passer par tout à gué, quoiqu'elle soit grosse, large, fort remplie de grosses roches, qu'elle ait de grands bassins, & qu'elle soit fort sujette à se déborder & à croître considérablement d'un moment à l'autre; mais depuis l'excluse jusqu'à la riviere Saint Claude, son passage n'est praticable qu'en deux endroits. Le plus bas s'appelle le passage de la Coulisse, parce qu'un habitant s'étoit avisé de faire un moulin au pied de la falaise, & à côté de la riviere où l'on conduisoit les cannes, en les faisant glisser dans une coulisse de planches, appuyé sur des tréteaux enfoncez en terre le long de la pente d'un morne très-long & très-roi-
de.

de. Il est vrai qu'il n'eut pas le succès 1698.
qu'il esperoit de cette invention, parce
que la rapidité de la coulisse faisant que
les paquets de cannes en sortoient fort
souvent, avec danger de blesser ou de
tuer ceux qui se rencontroient sous leur
chute, ou quand elles arrivoient en bas,
elles étoient toutes froissées, & aussi
échauffées que si elles eussent été cou-
pées depuis quatre jours, ce qui les ren-
doit presque inutiles à faire du sucre,
sur tout du sucre blanc. La descente de
ce morne quoique longue & roide, ne
laisse pas de servir aux gens qui sont à
cheval, & seroit un fort bon endroit
pour passer la riviere & s'emparer des
hauteurs de Belle-vüe, si elle n'étoit pas
tout-à-fait découverte & commandée
par deux hauteurs qui sont à la droite
de la riviere, qui sembloit avoir été
faites & placées-là exprès pour rendre
ce chemin inutile aux ennemis qui y
voudroient passer. Monsieur Auger ne
manqua pas de remarquer ces deux en-
droits pour y faire travailler quand il
seroit besoin.

Le second passage est à neuf cens pas
plus haut que celui-ci. La descente de
la droite est belle & facile; elle a été
faite par les habitans voisins pour aller

1696. à l'eau, mais celle de la gauche est si escarpée & si roide, qu'elle fait peur, aussi n'y a-t-il gueres que des Negres qui s'en puissent servir. J'y ai passé deux fois pendant que les Anglois nous attaquoiient en 1703. Je ne croi pas avoir jamais couru de plus grand danger en ce genre.

Depuis l'écluse des Jacobins jusqu'à leur moulin qui en est éloigné d'environ quatre cens pas, le terrain de la droite de la riviere est élevé & escarpé, & commande absolument celui de la gauche. Depuis cet endroit jusqu'au bord de la mer, les deux rives sont à peu près égales; où s'il y a quelque avantage, il est du côté de la droite. Il fut réolu de faire un retranchement de pieces seches avec des raquetes pardevant depuis l'Ecluse jusqu'à la mer, que l'on continueroit le long de la mer par le morne des Irois & le Morne doré, jusqu'à la ravine Billau qui couvre l'entrée du Bourg St. François. Nous découvrîmes chemin faisant quelques petits angles faillans de pierres seches qu'on avoit fait en quelques endroits de la côte; mais outre qu'ils étoient presque éboulez & tous couverts de broussailles; ils laissoient de trop grands vuides

es entre eux, & ils étoient trop éloignés les uns des autres pour se pouvoir éfendre. On résolut de réparer ceux qui étoient éboulez, d'en faire d'autres où il seroit besoin, & de les joindre par des courtines qui feroient face à la mer, comme aussi de creuser un boyau au tour de la pointe du morne des Irois, & d'un autre qui en est éloigné d'environ cent pas, avec une muraille sèche pour les joindre l'un à l'autre, & de continuer ces retranchemens jusqu'à la ravine Billau. Il y avoit une batterie à la gauche de cette ravine qu'on appelloit la batterie de Carcani, que l'on jugea à propos de transporter de l'autre côté de cette ravine, & de la renfermer dans l'enceinte du Bourg.

Nous trouvâmes au Bourg S. François un nommé le Blanc, Maître d'une barque qui venoit d'arriver de la Martinique. Il rendit quelques paquets. Monsieur le Gouverneur, & nous dit qu'il étoit freté pour le retour par nos Religieux, pour lesquels il devoit prendre chez nous sa charge de pots & de formes pour notre habitation du fond Saint-Jacques. Il me rendit aussi quelques lettres, une entre autres de notre Supérieur qui sembloit supposer que je
m'ar-

1696. m'arrêteroïs à la Guadeloupe pour faire travailler au canal; il me prioit de donner mes soins afin que la barque fût promptement chargée, & qu'on y mit de bonne poterie & le plus qu'on pourroit. Je resolus de me servir de cette occasion pour retourner à la Martinique, quoiqu'elle ne fut pas trop sûre. Je le dis à Monsieur Auger qui eut peine à y consentir, & qui me conseilloit d'attendre quelqu'un de nos Corsaires où je serois plus en seureté; mais comme je n'avois rien à perdre, parce que je laissois mes instrumens au Gouverneur qui me promettoit de me les envoyer par quelque bonne occasion; je me mis peu en peine de ce qui pouvoit arriver; le pis étoit d'être pris par les Anglois, dont j'étois bien sûr de ne pas recevoir de mauvais traitemens, au contraire, j'aurois eu le plaisir de voir quelques-unes de leurs Isles, & d'en remarquer les défenses & les lieux les plus propres à les aller visiter; de sorte que je me fixai à me servir de cette barque.

Je pris congé du Gouverneur qui me chargea de faire les memoires de ce que nous avions remarqué & resolu dans nôtre tournée. Il me dit qu'il me viendrait

droit prendre le Samedi suivant de bon ¹⁶⁹⁶ matin pour aller visiter le quartier des habitans.

Je travaillai tout le Vendredi à ces memoires, & à quelques remarques que j'avois faites en m'en retournant seul par le même chemin du bord de la mer. Car l'experience m'avoit appris qu'on ne connoissoit jamais parfaitement un terrain en le voyant une fois, & d'un sens, & que le considerant d'un autre point de vûe, on est souvent obligé de changer ou de corriger ses premieres idées.

Jedis au Pere Vidal Superieur du Couvent, que j'étois resolu de me servir de la barque où il devoit charger la poterie pour retourner à la Martinique, parce que je ne le voyois pas en état de faire travailler au canal. Après quelque resistance d'honnêteté il consentit à mon départ.

Le Samedi vingt-sixième Mai, Monsieur Auger me vint prendre de grand matin; il m'avoit fait amener un de ses chevaux.

Tout l'Ance qui est devant nôtre habitation étoit bien retranchée, il y avoit un parapet de sept pieds de haut & six de large, composé d'un double rang
de

1696. de palissades de tendre à caillou, remplis de terre & de fascines avec une banquette. Ce parapet avoit des angles saillans de distance en distance; il étoit couvert de douze ou quinze rangs de raquettes qui faisoient une largeur de cinq à six toises; le tout bien entier & bien entretenu depuis l'embouchure de nôtre riviere, c'est-à-dire, de la riviere de Saint Louis jusqu'auprès du Bourg du Baillif; où toutes les palissades avoient été emportées, ou par le débordement de la riviere dont j'ai parlé ci-devant, ou par les Negres qui les avoient dérochées pour les brûler. Monsieur le Gouverneur donna ordre aux Officiers de Milice qui étoient presens de faire réparer ces breches avec des murs de pierres seches, en attendant qu'on pût avoir des palissades de tendre à caillou, pour les remettre comme elles étoient auparavant.

Nous visitâmes le Château de la Magdelaine, la batterie qui est à côté, l'Ance du gros François, & l'embouchure de la riviere du Plessis que nous remontâmes sur la droite jusqu'à près de deux mille cinq cens pas. Là elle coule dans un fond fort uni, au milieu d'une savanne qui est dans l'habitation du Sieur

Radelin. Elle est fort aisée à passer dans ce lieu-là, aussi ce fut par cet endroit qu'une partie des Anglois passa en 1691. lorsque nos gens eurent abandonné leurs postes, par l'insigne méchanceté de quelques mal-intentionnez, comme je l'ai dit ci-devant. Il est certain que cet endroit est difficile à garder, cependant comme il est commandé par deux petites buttes dont la montée est assez roide; il fut résolu de les fortifier en creusant un boyau sur leur hauteur, par le moyen duquel on arrêteroit les ennemis, qui auroient plus de quatre cents pas à faire à découvert dans la savanne avant de pouvoir arriver au pied de la premiere butte, où étant arrivez, ils seroient battus en flanc par l'autre; ou s'ils se mettoient en devoir de passer entre les deux, ils auroient à effuyer les deux feux, & trouveroient en face une ravine assez profonde, au de-là de laquelle il y a des bois & des broussailles épaisses, & un morne fort roide où il seroit encore très-facile de les arrêter.

Nous passâmes la rivière du Plessis en cet endroit, & la cotoyâmes en descendant par sa gauche, jusqu'au Grand-passage; observant & remarquant tous les avantages que les ennemis ou nous pou-

1696. pouvions tirer des maisons, des arbres & des murs de pierres seches, qui sont en grand nombre dans cet endroit-là, afin de faire abbattre ou de conserver ce qu'on jugeroit à propos selon le besoin. Nous continuâmes nôtre chemin jusqu'au bord de la mer que nous co-toyâmes sur le bord de la falaise jusqu'à l'Ance Vadelorge, dont nous fîmes le tour. Il fut resolu de faire deux parapets de palissades & de fascines, & de faire planter sept ou huit rangs de raquettes dans tout son contour, avec des crocs de chien sur le devant pour donner de l'occupation aux ennemis qui voudroient pénétrer par là, & avoir le tems de les tirer comme au blanc quand ils seroient une fois embarrasiez dans ces épines. J'expliquerai dans une autre occasion ce que c'est que les raquettes & les crocs de chien.

De l'Ance Vadelorge jusqu'à la descente de la plaine des habitans, la falaise est escarpée. Elle est de différentes hauteurs, depuis quatre jusqu'à sept à huit toises de hauteur, de sorte que toute cette côte se défend assez d'elle-même. Il y avoit seulement quelques petits sentiers que les habitans avoient faits pour leur commodité pour aller à
la

la mer ; Monsieur Auger leur ordonna 1696
de les rompre incessamment, leur re-
montrant qu'ils ne devoient pas préfe-
rer une petite commodité aux risques
où ils se mettoient d'être enlevez la nuit
avec leurs Negres par les ennemis, qui
remarquant le jour ces sentiers en ran-
geant la côte, & les voyant éloignez des
corps de garde, ne manqueroient pas d'y
venir pendant la nuit, d'y descendre &
de les piller.

Nous cotoyâmes ensuite toute la hau-
teur du morne, au pied duquel est la
plaine des habitans. Toute la crête de
cette côte seroit très-propre à être re-
tranchée & seroit un poste avantageux,
qu'il seroit difficile de forcer ; mais il
nous parut d'une trop grande étendue,
puisque du bord de la mer jusqu'à un
endroit où la côte devient presque tou-
te droite & escarpée comme une falai-
se, il y a près de quinze cens pas, ce
qui seroit un trop grand travail, & qui
demanderoit trop de monde pour le fai-
re & pour le garder. Une autre raison
encore qui nous empêcha d'y penser,
fut que tout ce terrain est léger & de
peu de consistance, de sorte qu'il au-
roit été impossible de creuser un boyau
qu'il n'eut été rempli avant d'être per-
fectionné.

1696. sectionné. On auroit donc été réduit à faire tout ce retranchement de palissades & de fascines, ce qui auroit été fort à charge aux habitans: d'ailleurs les ennemis faisant leur descente plus près du Fort, tout ce travail auroit été perdu; ainsi nous nous contentâmes de tracer environ cent toises de retranchemens au bord de la mer. Les deux Capitaines de Milice de ce quartier-là qui étoient présents, nommez Tomasean & Boucachar, se chargerent de les faire executer; comme ils étoient bons Officiers & fort zélés pour le bien commun, Monsieur le Gouverneur s'en reposa sur eux.

Nous allâmes chez le bon Pere Romain Cupucin, Curé de la Paroisse où Monsieur Auger avoit envoyé préparer à dîner. Ce bon Religieux qui étoit tout de cœur, fut un peu fâché de la précaution que le Gouverneur avoit prise, & lui en fit de petits reproches tout à fait obligeans. Il avoit convié les deux Capitaines de Milice afin d'avoir plus de tems de les instruire de ce qu'ils avoient à faire. Les habitans du quartier avoient une vénération toute singulière pour leur Pere Curé; ils avoient rebâti tout de nouveau sa maison qui étoit de charpente, grande & fort propre,

pre, avec un fort bel enclos & un jardin bien entretenu. Les Anglois avoient épargné l'Eglise dans l'incendie qu'ils firent de routes celles où ils purent pénétrer en 1691. elle étoit vieille & toute de bois, mais propre, bien entretenüe & bien ornée. 1696.

Nous montâmes à cheval sur les quatre heures après midi, & nous cotoyâmes la riviere depuis environ trois cens pas audeffus de l'Eglise jusqu'à son embouchure. Il est certain que dans une occasion on pourroit y arrêter les ennemis; mais il n'y avoit aucune apparence d'y faire des travaux, tant pour les raisons que j'ai dites cy-devant, en parlant de la crête du morne, que parce que les fréquens débordemens en emporteroient plus qu'on n'en pourroit achever. Comme nous vîmes que les raquettes venoient parfaitement bien au bord de la mer, Monsieur Auger ordonna aux Capitaines d'en faire planter le plus qu'ils pourroient tout le long de l'Ance.

Nous passâmes sur le bord de la falaise en nous en retournant, afin de mieux observer ce que nous avions vû le matin. M. le Gouverneur me laissa chez nous en passant, & ne voulut jamais que j'allasse le conduire chez lui.

Je

1696.

Je travaillai tout le Dimanche & une partie du Lundi aux memoires des réparations & augmentations qu'il y avoit à faire depuis la riviere S. Louis jusqu'à celle des habitans.

Le Mardi j'allai avec Monsieur Auger à nôtre habitation du Marigot & de-là au Parc. La descente de la riviere Saint Louis est longue, roide & fort difficile: il ne faut pas penser d'y aller à cheval. Je remarquai cependant qu'il ne seroit pas impossible d'y faire un chemin. Les Negres que nous avions avec nous, nous porterent de l'autre côté de la riviere. Nous trouvâmes la montée du Parc bien plus facile que la descente. On avoit fait un petit retranchement sur le haut, lorsque quelques habitans s'y étoient retirez avec leurs familles en 1691. mais ils y avoient fait si mauvaise garde, & s'étoient si mal défendus quand un parti Anglois les y alla visiter, qu'ils les y laisserent pénétrer, & perdirent la plus grande partie de ce qu'ils y avoient retiré. On appelle cet endroit le Parc, parce qu'il est renfermé de tous côtez par des rivières profondes & presque impraticables, & qu'il est adossé aux montagnes qui portent la Souphriere. Nous en fîmes
une

une bonne partie du tour depuis l'endroit où nous étions entrez, en gagnant la pointe du côté de la mer, & retournant par le côté opposé, où nous trouvâmes toute sa largeur qui nous parut être dans cet endroit-là de dix-huit cens à deux mille pas.

Quoique ce poste paroisse fort bon pour en faire un réduit, Monsieur Auger resolut de ne s'en point servir, & même de deffendre aux habitans d'y retirer leurs familles & leurs effets, sous peine d'être abandonnez, & de n'avoir aucune protection ni aucune justice des pillages qui pourroient leur être faits par les Nègres, qui dans ces occasions sont souvent autant à craindre que les ennemis. Les raisons qu'avoit le Gouverneur, étoient qu'il est absolument necessaire que le peuple soit réuni dans un même endroit, afin que ceux qui portent les armes soient également interessez à sa conservation. 2. Qu'il faut que ce lieu ait communication avec la partie de l'Isle qui n'est point attaquée. 3. Qu'on puisse retirer dans un même lieu les blessés & les malades, l'hôpital & les Chirurgiens, les magasins des vivres & des munitions qui doivent être derriere le camp, à portée d'y être conduits facilement &c.

1696. avec l'ordre & l'économie nécessaire ; & enfin pour éviter que les habitans sous prétexte d'aller voir leurs familles, n'abandonnent le camp, & n'y retournaient plus. Ces inconveniens ne font point à craindre lorsque le réduit est derrière le camp. Il est bien plus en seureté, on en tire plus aisément ce qu'on a besoin, les malades & les blessés sont mieux servis, les munitions plus à la main & mieux ménagées, & l'Officier qui y commande, & qui ne laisse entrer personne sans voir le congé du Gouverneur, & pour combien de tems il est accordé, à soin de renvoyer au camp ceux qui oublient d'y retourner.

Nous retournâmes par le même chemin que nous étions venus en visitant toutes ces hauteurs, afin d'en bien connoître la situation & les avantages qu'on en pourroit tirer si les ennemis y faisoient des courses. Nous descendîmes par le chemin de la coulisse, & nous allâmes jusqu'au Fort toujours par les hauteurs des étages, dont il étoit important au Gouverneur de connoître les sentiers, les ravinages, les hauteurs, & généralement toutes les dispositions du terrain.

Ceux qui liront ces Mémoires se souviendront, s'il leur plaît, du plan que

je viens de faire de tout le tour de la ^{1696.} Guadeloupe, & sur tout du quartier des trois rivières & du terrain qui est depuis le vieux Fort jusqu'à la rivière des Habitans, ou du moins d'en remarquer l'endroit & la page pour entendre plus aisément ce que je dirai dans les années 1701. 1702. & 1703. au sujet des fortifications qu'on y fit faire, dont j'eus la conduite & la direction; & encore touchant l'attaque & le siège que les Anglois formerent devant le Fort de la Basseterre en 1703.

Le Jeudi 31 Mai, j'allai dîner chez Monsieur de la Malmaison Lieutenant de Roi. Le jour suivant je fis mes adieux, & je me préparai pour partir le Samedi, parce qu'on esperoit que la barque seroit prête ce jour-là de bonne heure, comme elle le fut en effet; mais Monsieur le Gouverneur ordonna au maître de ne partir que le lendemain après midi. Il vint me voir le Dimanche matin, & m'emmena dîner chez lui. Il envoya dire au maître de la barque de mettre en panne devant le fort, & de m'y attendre. Je pris congé de nos Peres, & suivis le Gouverneur.



CHAPITRE XXVI.

*Voyage de l'Auteur de la Guadeloupe à
la Martinique. Description des
Isles des Saintes.*

JE m'embarquai le Dimanche troi-
sième Juin sur les cinq heures du
soir. Nous mouillâmes aux Saintes
avant minuit. J'ai déjà dit qu'on de-
vroit plutôt les appeller les Saints que
les Saintes, car leur nom Espagnol est
Los Santos, parce que les Espagnols les
découvrirent le jour de la Toussaint;
& c'est du jour de la découverte que
la plupart des noms ont été pris,
comme la Floride à cause qu'elle fut
découverte le jour de Pâques Fleuries,
la Dominique, Sainte Croix, les Vier-
ges & autres lieux de l'Amerique. Je
m'apperçûs dans ce petit trajet que
notre barque étoit pesante & mauvai-
se voilière, mais il étoit trop tard. Le
maître avoit quelques bales de coton
à prendre aux Saintes, avec des volail-
les, des pois & du mil, ce qui nous
obligea

obligea de nous y arrêter tout le Lun- 1696
di & la plus grande partie du Mardi.

Monsieur Auger avoit eu la bonté de
faire mettre dans la barque des provi-
sions pour mon voyage qui ne me fu-
rent pas inutiles. Je me fis mettre à
terre dès qu'il fut jour. J'allai saluer

le Pere Lucien Carme, qui étoit Curé
de ces deux Isles. L'Eglise & la maison
du Curé sont dans l'Isle qui est sous
le vent, qu'on appelle à cause de cela,

la Terre de bas, comme celle qui est *Terre de
bas, une
des Isles*
au vent se nomme la Terre de haut.

Ce Religieux me reçut fort civilement, *des Saint-
tes.*
& me pria d'accepter sa maison pen-
dant que ma barque seroit mouillée.

Je fus dire la Messe. L'Eglise est toute
de bois, petite & assez propre. La

maison du Curé ne consistoit qu'en
deux petites chambres, une cuisine &
un autre petit bâtiment. Le terrain

qui étoit aux environs suffisoit pour
faire un assez beau jardin; mais soit

que ce Religieux n'aimât pas le jar-
dinage, soit pour d'autres raisons, il

le laissoit en friche, ce qui lui atti-
roit une infinité de moustiques & de
maringouins. Je le priai en déjeunant

de me faire voir les beautez de son
Isle. Nous employâmes une bonne par-
tie

1696. tie du jour à cette promenade, & nous
fimes le tour de l'Isle autant qu'il se
peut faire, car on ne peut pas le faire
exactement; elle peut avoir autant que
l'on peut juger trois lieues de tour. La
terre de haut m^e parut plus grande.
L'Isle qui est entre les deux est petit
& inhabité. Il sert à former le port
qui est bon, grand, assez sûr & pro-
fond. Il y a dans ces deux Isles de
bonne terre dans les révers des mornes
& dans les fonds. Les sommets des
mornes, quoique pierreux, ne laissent
Comme- pas d'être assez couverts de bois. Le
dit-on de manioc, les patates, les pois, le coton,
ces Isles. le tabac & les volailles y viennent en
perfection. Il y a beaucoup de che-
vres ou cabrites, particulièrement sur
Pislet. Ils nourrissent aussi bon nom-
bre de cochons. Tant que durent les
graines sauvages ils sont sûrs de ne
pas manquer de ramiers, de perroquets
& de perriques. Dans les autres tems
ils ont les tourterelles, les grives & les
oiseaux de mer en abondance. La pé-
che y est très-bonne, & l'on trouve
dans les rochers beaucoup de coquilla-
ges, d'écrevisses de mer, de homars,
de poupars & de congres. Ils ont aussi
quelques bêtes à cornes quoiqu'en petit
nom.

nombre, parce qu'ils n'ont pas assez 1896
de terrain pour les nourrir. L'air y est
bon & assez frais, parce que ces pe-
tites Isles étant au milieu de la mer,
on y jouit toujours du vent de quel-
que côté qu'il vienne, ce qui suffit dans
toutes nos Isles pour n'être jamais fort
incommodé de la chaleur. Outre le
port qui est entre les trois Isles, il y a
à la terre de bas deux ances fort jolies,
dont le fond est de sable où l'on peut
mouiller & débarquer fort commodé-
ment. On les appelle l'ance du grand &
du petit figuier.

Nous fûmes voir le Capitaine de Mi-
lion de nos Isles, il y est comme délégué
du Gouverneur de la Guadeloupe de qui
ces Isles dépendent aussi bien que la
Grande-terre & la Desirade. Il nous re-
çût fort bien & m'offrit tout ce qui dé-
pendoit de lui. Je le priai de faire enfor-
te que notre barque fut expédiée le plus
promptement qu'il seroit possible afin
de pouvoir être à la Martinique le jour
de la Pentecôte.

Le Curé le pria à souper avec le *Forces &*
maître de la barque. Ce Capitaine *richesses*
nous dit qu'il pouvoit compter sur qua- *du pays.*
tre-vingt-dix hommes, vieux, jeunes,
blancs, bruns & noirs, bien armez, &

1696. en état de faire le coup de fusil, & de deffendre l'Isle & les barques qui y viennent mouïller. Il nous dit aussi que les habitans n'étoient pastiches, mais qu'ils vivoient commodement, & qu'avec leur petit commerce de cōton, de legumes de tabac & de volailles, ils amassoient de l'argent dont l'Isle étoit assez bien pourvûë. Je couchai chez le Pere Curé. Le lendemain après la Messe, je fus voir l'endroit où l'équipage d'un vaisseau François qui s'étoit brûlé dans le havre de peur de tomber entre les mains des Anglois, avoit soutenu un siege contre les équipages de trois vaisseaux Anglois, & avoit donné le tems à Monsieur du Lion pour lors Gouverneur de la Guadeloupe, de le venir délivrer, & de prendre prisonniers ceux qui les assiegeoient. Le Pere du Tertre rapporte le fait dans le quatriéme tome de son Histoire.

Ce poste est naturellement fortifié, & pour peu qu'on y travaillât, il seroit impossible de le forcer, pourvû que ceux qui y seroient eussent des munitions de guerre & de bouche. Il n'y a qu'une chose desagréable dans ces Isles, c'est le deffaut d'eau douce. Les habitans ont à la verité deux ou trois petites sources

ces

ces qui leur donnent de l'eau suffisam- 1696.
ment pour boire; mais elles tarissent
pour peu que la secheresse soit plus gran-
de qu'à l'ordinaire, & ils sont réduits à
conserver l'eau de pluye dans des ton-
neaux, des jarres & autres vaisseaux, &
dans des trous faits en terre où elle se
corrompt aisément. Je m'étonnai de
leur négligence à faire des citernes, vû
qu'ils ont la chaux, le sable & les pier-
res à discretion, & je ne fus point sa-
tisfait de la raison qu'ils m'en donne-
rent, que l'eau renfermée dans les citer-
nes contractoit l'odeur & le goût de la
chaux. Car quand cela arriveroit au
commencement qu'elles sont faites; il
est certain que cette mauvaise qualité
se dissiperoit peu à peu, & que le li-
mon que l'eau porte toujours avec elle
tapisseroit pour ainsi dire, & feroit une
croute sur le fond & sur les côtez de
la citerne qui empêcheroit l'eau de
contracter aucun mauvais goût, parce
qu'elle ne les toucheroit pas immédia-
tement. Je leur dis mon sentiment, &
je leur fis voir qu'il y avoit plus d'en-
têtement & de negligence dans cela que
de veritable raison; puisque quand mê-
me l'eau contracteroit quelque mau-
vais goût, du moins elle seroit bonne

1696. pour la cuisine, pour les bestiaux & pour laver le linge, & leur épargneroit la peine de le venir laver très-souvent aux trois rivières avec beaucoup de risques & de danger.

*Départ
des Saintes.*

Je donnai à dîner au Curé & au Commandant des Saintes dans la barque; & après qu'on les eust reporté à terre, nous levâmes l'ancre sur les quatre heures après midi. Je me fâchai quand je vis que le maître de la barque vouloit passer au vent de la Dominique pour gagner le mouillage de Sainte Marie qui est proche de notre habitation, où il devoit décharger sa poterie. Je fis tout ce que je pus pour lui faire changer de dessein, parce qu'ayant reconnu combien sa barque étoit dure & pesante, il paroïsoit impossible que nous pussions jamais arriver à ce point-là; mais je ne pus rien gagner. Il prétendoit que les vents de terre nous porteroient cette même nuit bien loin au vent de Marie-galante, & que conservant pendant le jour-nôtre avantage, ou même l'augmentant en faisant des bordées, nous nous élèverions en deux nuits jusqu'à la hauteur de la Caravelle, d'où il nous seroit facile de nous rendre au mouillage de
Sainte

Sainte Marie, vent arrière. Ce projet 1696.
étoit beau & auroit pû réussir si la bar-
que n'avoit pas été une vraie charette ;
il fallut pourtant en passer par là, &
moitié content, moitié fâché, nous four-
pâmes, & puis je me mis entre deux
balles de cotton, enveloppé dans mon
manteau, où je dormis une partie de la
nuit.

Je vis à mon réveil environ deux
heures avant le jour, que nous étions
par le travers de Marie-galante, à peu
près à la moitié de sa longueur, & à
une petite lieue de terre. Nous conti-
nuâmes assez bien notre route jusqu'au
lever du soleil, parce que les vents de
terre qui étoient Nord & Nord-ouest
nous favorisoient ; mais dès qu'ils se
mirent à l'Est, nous commençâmes à
perdre notre avantage. Je conseillai au
maître de faire une bordée sur la terre
de Marie-galante, & de mouiller quand
nous le pourrions faire pour passer la
journée, sans perdre ce que nous avions
gagné, & que le soir nous remettrions
à la voile, & profiterions des vents de
terre, qui selon les apparences nous éle-
veroit assez pour porter vent large
sur la Trinité ; il n'en voulut rien faire,
car entre autres bonnes qualitez, il a-
voit

*Mauvaise
se con-
duite du
maître
de la
barque.*

1696. voit celle de ne faire jamais ce qu'on lui conseilloit, quelque bon qu'il fût. Il continua donc de porter au plus près, & de dériver à vûë d'œil; puis il se mit à faire des bordées, & ce fut encore pis, de sorte qu'il eut le chagrin de voir qu'à deux heures après midi nous avions tellement perdu, que nous n'étions plus qu'à deux lieuës au vent du Trou-auchat de la Cabesterre de la Guadeloupe. Il fallut donc reporter sur les Saintes que nous eûmes bien de la peine à gagner. Le vent de terre étant venu avec la nuit, il voulut tenter de l'autre côté & porter au vent de la Dominique; mais dès que nous fûmes au vent de la terre de haut, les courans se trouverent plus forts que le vent, & nous entraînerent dans le canal entre les Saintes & la Dominique. Nous passâmes toute la nuit à louvoyer bord sur bord sans gagner autre chose que de nous trouver le matin à deux lieuës au vent des Saintes.

Nous employâmes tout le Jeudi à faire la même manœuvre, sans avoir gagné un quart de lieuë; encore étions-nous heureux de n'avoir rien perdu. Nous eûmes la nuit un vent de Nord fort frais qui nous mit à près de six lieuës

lieuës au vent de la Dominique & à 1696.
 peu près par son milieu. Nous com-
 mençons à bien espérer de nôtre voyage
 quand le Vendredi à l'aube du jour nous
 découvrîmes deux voiles qui portoient
 sur nous. Nous nous crûmes pris, &
 nous l'étions en effet si elles avoient été
 Angloises. Mais dans ce moment le vent ^{Rencon-}
 s'étant tourné à l'Est, nous portâmes ^{tre de}
 sur les Saintes, & entrâmes dans le port, ^{deux}
 ayant en queue une corvette & une barque ^{Corsai-}
 qui alloient en course, qui ayant recon- ^{res Fran-}
 nu nôtre bâtiment bien avant que nous
 les eussions reconnus, n'avoient pas vou-
 lu forcer de voiles, afin de nous laisser
 le chemin libre, & que nous n'allas-
 sions pas nous échoûer. Elles entrèrent
 dans le port des Saintes où elles alloient
 prendre des legumes, & se mocquerent
 bien fort de nôtre maître & de sa navi-
 gation.

Nous remîmes à la voile à soleil cou-
 chant, mais bien que nous fussions en-
 core aidez du vend de Nord, les deux
 lieuës que nous avions à faire au vent
 plus que les jours precedens, & les cou-
 rans du canal qui nous entraînoient a-
 vec d'autant plus de force que nous en
 étions plus proches, furent cause que
 nous ne pûmes nous élever qu'environ

1696. une lieüe au vent de la Dominique: car nôtre pilote ne voulût plus reprendre la premiere route, quoiqu'elle fut meilleure que celle qu'il suivoit.

Nous passâmes le Samedi tout entier & toute la nuit du Dimanche à faire la même manœuvre sans pouvoir nous élever plus de trois lieües. Enfin le jour de la Pentecôte le maître resolut de porter sur la Basse-terre de la Martinique, & de mouïller s'il pouvoit au Prescheur pour prendre de l'eau, & attendre un vent favorable pour remonter à Sainte Marie en rangeant la côte.

Le Lundi onzième Juin, sur les dix heures du matin, nous nous trouvâmes à la pointe du Prescheur. Je me fis mettre à terre à l'habitation de Madame la veuve Chapelle, où je dis la Messe, & où je dinai. Elle me donna un canot avec trois Negres, & un Caraïbe pour gouverner, pour me porter jusqu'au Potiche chez Monsieur Michel. Ma navigation avoit été jusques-là fort ennuyeuse, la fin fut des plus perilleuses que j'eusse essuyé jusqu'alors.

*Danger
où se
trouve
l'An-
seur.*

A peine eûmes nous doublé le morne S. Martin, que nous fûmes pris d'un coup de vent si furieux, accom-
pagné

pagné de pluye, d'éclairs & de tonnerres, que deux barques qui étoient devant nous furent contraintes d'amener tout plat, & de pouter à mats & à cordes. J'aurois bien voulu prendre terre, mais cela étoit impraticable, parce que c'est une côte de fer où les lames hautes comme des montagnes se rompoient contre la falaise avec un bruit effroyable. Je dis au Caraïbe de virer, mais il se contenta de me dire en son baragouin: *Compere ne pas tenir peur, si canot tournerai tenir cœur fort.* Les Negres qui parloient mieux que lui me dirent qu'il étoit impossible de virer, & qu'il falloit se résoudre à périr, ou à continuer le voyage. Je pris patience. A tout hazard je me dépouillai ne laissant sur moi que mon caleçon & mon chapeau. En cet état je m'assis au fond du canot, duquel j'avois soin de vider l'eau de toutes mes forces, & j'avois assez d'affaires; car comme les lames sont courtes près de terre, le Caraïbe ne pouvoit pas empêcher qu'il n'en entrât quelqu'une par nôtre avant. Cependant les trois Negres & lui travailloient comme des désesperez, les Negres à nager, le Caraïbe à parer les lames. On peut croire que je les

1696. exhortois de mon mieux. Nous arrivâmes enfin à l'embarcadere du Portiche où nous nous échouâmes bien plus heureusement que nous n'osions esperer. Je pris du linge & un habit sec dans mon panier, & je fis laver le reste de ma dépouille dans la riviere parce que tout étoit mouillé d'eau de mer. Je montai chez Monsieur Michel où je fus reçu à l'ordinaire. On donna à boire & à manger à ceux qui m'avoient conduit, & je les recompensai largement de leurs peines. J'appris que le Pere Rosié mon Confrere ne comptoit pas de me rendre ma Paroisse, & qu'il s'en étoit expliqué ainsi à plusieurs personnes. Les voisins de Monsieur Michel aiant sçu que j'étois arrivé, me vinrent voir, & m'offrirent de faire signer une Requête à toute la Paroisse pour demander à l'Intendant & au Gouverneur general que je fusse réintégré dans mon poste. Je ne crus pas devoir accepter leurs offres, je les remerciai de leur bonne volonté, étant resolu de ne m'adresser qu'aux Superieurs de la Religion, persuadé qu'ils me rendroient justice. Je soupai & couchai chez Monsieur Michel.

Le Mardi 12 Juin il me donna un
che-

cheval & un Negre pour porter mon 1696.
 panier, & vint avec moi au Macouba, *il arrive*
 Les habitans qui demeuroient sur le *à sa Pa-*
 chemin, m'accompagnèrent, & nous *roisse de*
 vinâmes tous mettre pied à terre au *Macou-*
 Presbytere. Le Curé parut étonné de
 me voir arriver si bien accompagné ;
 il m'a avoué depuis qu'il avoit crû d'a-
 bord que je venois prendre possession
 de ma maison de haute lutte, & le met-
 tre dehors. Après les complimens or-
 dinaires il me tira à part, & me dit
 qu'on n'avoit pas pensé que je dusse
 revenir si-tôt, qu'il n'eût pas quitté sa
 Paroisse, s'il eût crû ne devoir pas de-
 meurer plus long-tems dans celle où
 il se trouvoit, qu'il ne la pouvoit ce-
 der sans un ordre ~~de~~ après du Superieur,
 & que comme il trouvoit fort juste que
 je travaillasse pour y rentrer, il me
 prioit d'agréer qu'il tâchât de s'y con-
 server, puisqu'on lui avoit promis po-
 sitivement de l'y laisser, & de me con-
 tenter d'une autre façon en cas que je
 revinsse de la Guadeloupe. Je ne crus
 pas me devoir beaucoup expliquer avec
 lui. Je lui dis seulement que j'étois ve-
 nu pour le voir, dire la Messe & conti-
 nuer mon voyage. Il me pria de rester
 à dîner, mais je le remerciai. Je fus dire
 la

1696. la Messe, à la fin de laquelle la plupart de mes Paroissiens me vinrent saluer, & me dirent en sa presence que je n'avois qu'à parler, & que dès le même jour ils députeroient vers le Gouverneur general & l'Intendant pour me faire rendre ma Paroisse. Je les priai de n'en rien faire, & comme je vis que ces offres mortifioient mon Confrere, & qu'on pourroit peut-être s'échauffer de part & d'autre, je montai à cheval & je partis. Je vis en passant le Pere Breton & le Pere Imbert, & j'arrivai au fond S. Jacques à l'heure de dîner.

Le Pere Cabasson notre Superieur parut surpris de me voir, il me demanda des nouvelles de la Guadeloupe, & feignit de n'avoir pas reçu la lettre par laquelle je lui mandois que ne voyant aucune apparence de faire travailler au canal, j'en retournerois aussi-tôt que j'aurois achevé ce que Monsieur Auger fouhaittoit de moi, il me dit que ne m'attendant pas si-tôt, il avoit été obligé de donner ma Paroisse au Pere Rosié, mais qu'il trouveroit le moyen de me contenter. Je lui répondis que sans mettre en ligne de compte les dépenses qu'il sçavoit que j'avois faites pour meubler la maison Curiale, j'esperois qu'il

qu'il se souviendrait de la parole qu'il 1696.
m'avoit donnée, sur laquelle je croyois
devoir compter très-seurement. Le di-
ner se passa sans plus parler de cette
affaire. Dès que nous fûmes sortis de
table, il emmena avec lui le Pere Cha-
vagnac. Je vis bien qu'il alloit consul-
ter sur ce qu'il avoit à faire pour se tirer
d'embarras. Je me retirai dans une cham-
bre pour dire mon Breviaire & me repo-
ser. Nous ne parlâmes point d'affaires
en soupant; mais comme le Supérieur
se fut retiré dans sa chambre en sortant
de table, le Pere Chavagnac qui étoit
mon ami particulier, me prit par la main
& me conduisit dans le jardin pour pren-
dre le frais; il faisoit un beau clair de
lune, & il sût si bien me tourner que
je consentis à demeurer avec lui au fond
S. Jacques jusqu'à ce que les bâtimens
qu'on étoit obligé de faire pour la fabri-
que du sucre blanc, fussent achevez, ou
lu moins en état d'être continuez sans
mon assistance; & que cela étant fait,
je serois maître de retourner à ma Paroif-
se, & que le Supérieur en donneroit avis
ès le lendemain au Pere Rosié, afin
qu'il prît là-dessus ses mesures comme
le jugeroit à propos. Nous rentrâ-
mes dans la maison aussi-tôt que j'eus
don-

1696. donné ma parole au Pere Chavagnac, qui frappa à la porte du Pere Superieur, & lui fit part de la réüffite de sa commission. Celui-ci sortit avec empressement, m'embrassa, me renouvela les promesses qu'on venoit de me faire de sa part, & m'assura que dans toutes les occasions il feroit pour moi ce que je faisois pour lui dans celle-ci. Je me chargeai aussi du soin de la Paroisse du Marigot, parce que nous n'avions personne pour la remplir, & qu'étant fort petite elle ne m'empêcheroit pas de vaquer à mes bâtimens. Le plus considerable étoit une purgerie, c'est-à-dire une longue gallerie où l'on porte les formes de sucre au sortir de la sucrerie pour les y travailler. Je résolus de lui donner cent vingt pieds de longueur sur trente de largeur, avec des appentis d'un côté de quinze pieds de large, & de mettre l'étuve au bout des appentis.





CHAPITRE XXVII.

Du Pommier des Isles. La maniere de faire les Canots. De la Chaux, du Sable, du Moillon & des Pierres de taille.

LE Mercredi 13. Juin, je pris quelques Negres avec moi, & je fus dans les bois de nôtre habitation chercher les arbres qui seroient necessaires pour faire la charpente du bâtiment projeté, & un canot pour aller chercher la chaux. Le mauvais état de nôtre temporel, nous obligeoit à mettre tout en œuvre pour épargner afin de pouvoir satisfaire nos créanciers. Je ne trouvai point d'arbre plus à la main pour faire le canot dont j'avois besoin, qu'un pommier. On l'appelle Cottonnier rouge à S. Domingue & à la nouvelle Espagne. Je ne vois pas la raison de ce nom, car il ne porte ni coton ni duvet, & n'a rien qui approche des arbres qui portent du coton de quelque espece qu'il soit.

La feuille de cet arbre est toute sem-
blable à celle du pommier d'Europe ^{Pommier ou}
pour ^{Cotton-}

1696. pour la figure & pour la couleur, mais
 mier elle est deux fois plus grande & plus
 rouge. épaisse. Son écorce est rougeâtre, épais-
 se d'un bon pouce; toute tailladée; elle
 est peu adhérente & se leve facilement,
 parce que l'arbre est rempli de beau-
 coup de sève. Il paroît de couleur de
 chair lorsqu'on le coupe, mais il se
 décharge & devient gris à mesure qu'il
 se sèche. Il est doux, il a les fibres lon-
 gues, le grain fin, il est léger, se cou-
 pe & se travaille aisément, mais ils ne
 dure pas long-tems. Le soleil le fait
 fendre & les vers s'y engendrent & le
 percent à moins qu'on n'ait soin de le
 tenir bien gaudronné, & à couvert quand
 on ne s'en sert point.

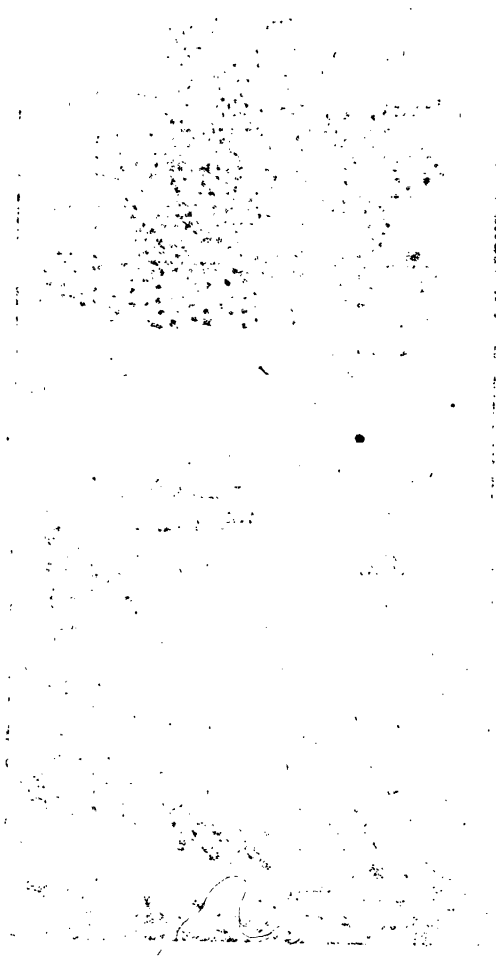
Je louai deux Mulâtres charpentiers
 de canots qui étoient esclaves d'un habi-
 tant de la rivière Capot, nommé Cour-
 tois, avec lequel je fis marché à quinze
 écus pour la façon du canot, & un écu
 à chacun des deux ouvriers de recom-
 pense à la fin de l'ouvrage, avec leur
 nourriture. L'arbre que je fis abattre
 se trouva propre pour faire un canot
 de vingt-neuf pieds de longueur sur
 quatre pieds de large dans son milieu.
 Je le fis faire en pirogue, c'est-à-dire,
 pointu & relevé par les deux bouts,
 par-

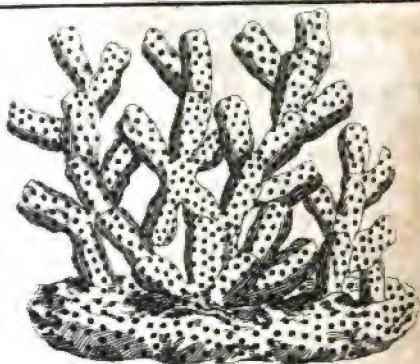
parce que comme les mers sont fort rudes dans nos quartiers, j'étois bien aise qu'on pût s'en servir sans être obligé de virer. Ce qui m'étoit arrivé en venant de la pointe du Prêcheur au Potiche m'avoit fait sage. Je ne sçai si on se souviendra de ce que j'ai dit dans un autre endroit que le canot diffère de la pirogue en ce que celle-ci est pointuë & relevée par les deux bouts, & ne se gouverne qu'avec la pagalle; au lieu que le canot n'a que l'avant fait en pointe & son arrière qui est coupé quarrément ou en poupe, à d'ordinaire un gouvernail attaché, bien qu'il puisse être aussi gouverné à la pagalle.

Lorsque l'arbre est a terre & coupé de la longueur qu'on veut donner au canot, on choisit le côté le plus plat pour être creusé. On tourne l'arbre sur ce côté, pendant qu'on travaille le côté opposé qui doit être le fond. On donne à celui-ci une figure un peu platte dans son milieu que l'on appelle la semelle, qu'on arrondit insensiblement à mesure qu'on s'approche des côtez. Cette figure le rend plus ferme que s'il étoit tout-à-fait rond ou coupé comme le dessous d'un vaisseau, parce que pour lors il seroit volage & tourneroit sens dessus dessous

Manière de faire les canots.

1696. sous pour peu qu'il ne fût pas assez lesté. Cette partie étant achevée, on le retourne, & on le met sur des chantiers pour le creuser. On fait trois ou quatre trous de tarrières dans le fond pour connoître l'épaisseur qu'on lui doit donner, & la laisser égale tout le long de la semelle jusqu'à la naissance des pointes, où on laisse beaucoup plus de bois, c'est-à-dire d'épaisseur. Lorsque tout le dedans est creusé, & qu'il ne reste plus qu'à le doler & le polir, on fait entrer par force des rondins de la grosseur du bras, tout le long de ses côtes en dedans, pour les ouvrir & écarter le plus qu'il est possible, & on les y laisse jusqu'à ce que le bois étant parfaitement sec il n'y ait plus de danger qu'ils se fesserent, & qu'ils se rapprochent. On tourne le canot sur un côté pour doler l'autre, & lui donner l'épaisseur que l'on juge à propos, qui est pour les grands trois bons pouces à la semelle en diminuant peu à peu jusqu'aux bords, où on ne lui laisse qu'un pouce ou environ. On le polit avec l'herminette & la tille courbe & creuse. On ajuste les naissances des pointes en ménageant de petites nervûres qui partent de la semelle, & qui marquent
com-





*Chaux des
Isles .*



*Four a
Chaux .*



comme la fin d'une quille, lorsqu'un côté est achevé, on retourne le canot pour en faire autant à l'autre. On a soin de ménager dans sa concavité de petites élévations prises dans l'épaisseur du bois, dans lesquelles on creuse des rainures pour y faire entrer les bouts des tostes, c'est-à-dire, les planches ou bancs sur lesquels s'asseient ceux qui nagent. J'en fis mettre cinq. Comme je destinois ce canot à porter de la chaux & des pierres, je ne me souciai pas qu'il fut léger; je lui fis donner plus d'épaisseur qu'on ne leur en donne ordinairement; je lui fis mettre des courbes par dedans pour le fortifier, avec trois liens de fer à chaque bout. Il fut achevé en quinze jours. Pour lors je fis marché avec un jeune homme du Bourg Sainte Marie pour pêcher de la chaux à une petite anse, éloignée d'une demie-lieüe ou environ de ce Bourg, qu'on appelle l'Anse Sazerot.

La chaux dont on se sert aux Isles du *Chaux*
des Isles
du Vent.
Vent, est une plante qui croît dans la mer. Elle vient dans une infinité d'endroits, mais on ne la pêche que dans ceux qui n'ont pas plus de trois brasses de profondeur. Celle qui vient dans des eaux plus profondes croît à son aise, jusqu'à ce que sa hauteur ne lui donnant plus

1696. assez de force pour résister à l'impétuosité de la mer agitée, elle se rompt & est emportée sur la côte, où on la ramasse. Le pied de cette plante est rond ou ovale; il s'élargit à l'endroit d'où il sort du fond comme si c'étoit un bourlet qui environnât le pied pour le soutenir & le fortifier. Quand cette tige a un pied de hauteur ou environ, elle s'élargit & se partage en plusieurs branches qui sont comme une main à plusieurs doigts; c'est ce qui lui a fait donner le nom de patte de chaux. Ces doigts s'élargissent ensuite & en poussent d'autres, & ceux-là encore d'autres. Tous sont plus longs que larges, & toujours assez plats. Ils sont tous remplis de petits trous comme des rayons de miel. Lorsque cette plante est jeune & tendre & qu'on la rompt, il en sort une liqueur épaisse & blanche comme du lait. Il faut que ce soit son suc ou la sève qui la fait croître & la nourrit. Les extrémités sont toujours tendres, & s'égrainent facilement quand on les presse dans la main avant qu'elles soient sorties de l'eau; mais elles durcissent dès qu'elles ont pris l'air, & ne s'égrainent plus facilement. Cette plante ou pierre est blanche comme la neige, pesante & compacte. Quand on en rompt

rompt une patte & qu'on examine la construction du dedans, on voit que ses pores & ses parties se resserrent à mesure qu'elles s'approchent du centre, & que les fibres des tiges ou pieds sont perpendiculaires, & celles des pattes, horizontales. Cette chaux à une odeur fort approchante de celle du goëmon quand on la tire de la mer, qu'elle perd à mesure qu'elle se seche. 1696.

Il y a deux manieres de la pêcher; la première est d'entortiller une corde au pied de la plante, que ceux qui sont dans le canot tirent de force; ils rompent ainsi le pied & enlèvent la plante toute entiere. On se sert de cette maniere quand il y a plus d'une brassée d'eau. Lorsqu'il y en a moins les pêcheurs se mettent à l'eau ayant le canot à côté d'eux; ils brisent les tiges ou pieds des plantes avec des pinces de fer, ou avec de bonne perches ferrées, & plongent pour prendre ce qu'ils ont rompu & le mettre dans le canot, car la chaux ne flotte pas, sur tout le pied. Il est vrai que les extrémités des pattes viennent sur l'eau, & flottent quand on les rompt étant encore jeunes & tendres; mais dès qu'elles se sont imbibées d'eau, qui selon les apparences s'insinue par l'endroit

Deux manieres de pêcher la chaux.

1696. de la rupture ; elles coulent au fond.
 Com- Soit que cette plante se reproduise par
 nent les racines qui restent au fond de la mer,
 cette soit que la liqueur blanche qui en coule
 plante se quand on la rompt, lui serve comme de
 repro- germe & de semence pour renaître &
 duit, en com- pousser de nouveau, il est certain qu'elle
 bien de repousse toujours, & que les lieux où il y
 tems. en a eu une fois ne s'en dégarnissent ja-
 mais.

Quoiqu'elle soit dure & compacte, elle
 croît assez vite. J'ai expérimenté étant à
 la Guadeloupe, qu'ayant fait rompre ou
 pêcher, comme on dit aux Isles, de la
 chaux à l'ance des fontaines bouillantes,
 autrement l'Islet à Goyaves, entre la terre
 & un rocher, nommé l'Hermitage, qui
 en est éloigné d'environ cent pas, où il
 n'y a pas plus de quatre pieds & demi à
 cinq pieds d'eau, & où les plantes de
 chaux étoient presque à fleur d'eau, &
 empêchoient les canots de passer quand je
 les fis rompre ; il m'arriva vingt-deux
 mois après que passant la nuit par le même
 endroit, le canot où j'étois s'arrêta tout
 court, comme s'il eut échoüé sur un banc
 de sable ; je fis amener la voile pour son-
 der & voir ce qui nous arrêtoit, & nous
 trouvâmes que nous étions échoüez sur
 les plantes de Chaux, dont j'en rompis
 quel-

quelques tiges avec la main, de sorte que nous eûmes assez de peine à nous tirer d'affaire en rebroussant chemin, & nous fûmes obligez de faire le tour du rocher, après avoir essayé le passage en plusieurs endroits, où nous trouvâmes pas tout la Chaux trop haute & trop forte. Cette plante étoit crüe de quatre à cinq pieds en vingt-deux mois. Je ne croi pas qu'elle fasse tant de progrès aux lieux où la menest rude, comme sont les Cabesterres. J'ai remarqué qu'elle ne pousse jamais au dessus de la surface de l'eau. Il faut quand elle est arrivée à ce terme, qu'elle grossisse ou qu'elle pousse des branches de côté & d'autre, car il n'est pas croyable que la nature cesse d'opérer & de produire, quand elle a commencé à le faire avec tant de vivacité.

Le four dont on se sert pour cuire la chaux, est de maçonnerie ordinaire. Il est fait comme un entonnoir, dont le bout le plus étroit est vers la terre. On adosse toujours ces fours contre un terrain élevé, afin de pouvoir aller de plein pied sur le bord, & les charger plus aisément que s'il falloit y monter avec une échelle. On choisit autant qu'il est possible un lieu voisin d'une rivière, ou

*Figure
des fours
à chaux.*

1696

de quelqu'autre eau, pour la commodité d'éteindre la chaux quand elle est cuite. On donne depuis huit jusqu'à dix pieds de diamètre à l'ouverture d'en haut, & dix à douze pieds de profondeur. On laisse en bas une ouverture de deux pieds & demi en quarré, qui sert pour mettre le feu quand on commence la cuisson, & pour retirer la chaux à mesure qu'elle tombe en cuisant, lorsqu'on continuë de charger le four de bois & de chaux.

*Manière
de les
charger
& de
cuire la
chaux.*

Lorsqu'on veut charger un four, on emplit de bois sec le fond de l'entonnoir, sans trop le presser ni le fouler. On met par dessus quelques buches d'un bois dur, qui se consomme difficilement, comme le raisinier, le bois lezard, le châtanier, l'oranger & autres semblables; on les taille comme pour faire un grillage, & on met par dessus environ un pied & demi de bois coupé par morceaux & accommodé uniment. On met la chaux sur ce bois. Quand elle est jeune on met les patres toutes entieres, mais quand elle est vieille, ou que les morceaux sont trop gros, ou que ce sont des tiges qui sont toujours plus dures & plus compactes que le reste; on les coupe en pieces avec une mé-
chante

chante hache, afin qu'ils cuisent mieux 1696.
& plus vite. On donne à ce lit de chaux
un bon pied d'épaisseur. On fait ensuite
un lit de bois une fois plus épais que la
chaux qu'on doit mettre dessus, & on
continue ainsi à remplir le four, & même
à le charger trois ou quatre pieds au
dessus de ses bords, de differens lits de
chaux & de bois alternativement. Après
que cela est achevé, on met le feu au
bois sec dont le fond du four est rem-
pli, qui se communique aux autres cou-
ches de bois. Autant qu'on le peut faire
il vaut mieux se servir de bois verd que
de bois sec, outre que le premier fait un
feu plus vif, il est certain qu'il dure beau-
coup davantage que celui qui est sec.

A mesure que le bois se consume & que
la chaux se cuit, elle tombe dans le fond
du four, d'où celui qui en a le soin la retire
avec un fourgon qui est garni par le bout
d'une bande de fer en croissant, qui lui
sert aussi à retirer les cendres. On charge
de bois & de chaux le dessus du four à me-
sure que ce qui est dessous s'affaïsse, se
cuit & tombe, & on peut continuer ainsi
plusieurs jours jusqu'à ce que les cendres
se multipliant trop, empêchent l'air d'a-
gir par la bouche, & de faire consumer
le bois en cuisant la chaux.

1696. *Qualitez de la* La chaux que l'on retire du four est mise à côté dans une place que l'on a destinée pour cela. Elle se fond d'elle-même en peu de tems, & se réduit en une poudre blanche comme la neige, déliée, fine & douce comme la farine de froment. Si on veut l'éteindre en sortant du four, on jette un peu d'eau dessus, & aussitôt elle se met en poudre. Elle ne se conserve en pierre que quand elle n'est pas cuite. Elle foisonne beaucoup, elle est grasse & fort tenace. De très-habiles connoisseurs qui ont été aux Isles, conviennent qu'elle est beaucoup meilleure que celle d'Europe, qu'elle se cuit plus aisément, & qu'elle foisonne davantage. On la peut conserver éteinte dans des fosses comme en Europe, mais il est mieux de la garder en poudre, elle perd moins de sa bonté. J'ai éprouvé que le mortier que je faisois faire avec de la chaux vive se sechoit plutôt, & faisoit corps bien plus promptement que quand la chaux étoit éteinte depuis quelque tems. Cette expérience m'a obligé de me servir presque toujours de chaux vive. Il est vrai qu'elle mange un peu le bout des doigts des maçons, mais la peau revient sans cesse, & d'ailleurs c'est à eux à y pren-

prendre garde & à s'y accoutumer. 1696.

La chaux que l'on trouve par toute la grande terre de la Guadeloupe quand on fouille dans la terre, est de même espèce que celle que l'on pêche à la mer. Il est difficile d'en rendre raison. Seroit-il possible que toute l'étendue de terrain qui compose cette Ile ne fut dans les siècles passez, qu'un haut-fond rempli de plantes de Chaux, qui aiant beaucoup crû & rempli les vuides qui étoient entre elles, occupez par l'eau ont enfin haussé le terrain & obligé l'eau à se retirer & à laisser à sec toute la superficie? Cette conjecture toute extraordinaire qu'elle paroisse d'abord, n'a pourtant rien d'impossible, & deviendra même assez vrai-semblable à ceux qui l'examineront sans prévention. Car enfin en suivant le commencement de ma supposition, ces plantes aiant crû & rempli tout l'espace que l'eau occupoit, se sont enfin étouffées l'une l'autre; les parties superieures se sont réduites en poussiere & en terre; les oyseaux y ont laissé tomber les graines de quelques arbres, qui ont geriné & produit ceux que nous y voyons, & la nature y en a fait germer d'autres qui ne sont pas d'une espèce commune aux au-

1696. tres endroits, comme les bois marbrez & violets. Il ne seroit pas indigne de la curiosité des gens qui y demeurent, de faire fouiller en differens endroits pour connoître quel est le sol, jusqu'à quelle profondeur on trouve cette pierre à chaux, en quelle situation elle est répandue sous l'épaisseur de la terre & autres circonstances qui pourroient ruiner ou fortifier ma conjecture. Si j'avois fait travailler à la grande terre comme j'ai fait à la Guadeloupe, je n'aurois pas manqué de faire quelques-unes de ces recherches.

*Chaux
appelée
Gingembre.*

Il y a une espece de chaux appelée Gingembre, parce qu'elle approche en quelque maniere du Gingembre pour la figure. Elle n'est pas si blanche que celle qui est pêchée récemment, & n'est gueres plus longue, & plus grosse que le pouce. Il y a des Ances qui en font quelquefois toutes couvertes, après de grosses marées. Ce ne sont que des morceaux de chaux ordinaire que la mer a rompus, & que les flots ont arrondis en les roulant jusque sur le rivage. Cette chaux est bonne, mais elle est plus dure à cuire que l'autre, & c'est ce qu'elle a de commun avec celle de la grande terre.

On fait encore de la chaux avec de
grosses,

grosses coquilles, qu'on appelle des Lam- 1696.
bis, des Casques, des Porcelaines & au- Chaux
tres. Toutes ces manieres sont très-bon- de co-
nes, mais elles sont dures à la cuisson & quillage.
consument beaucoup de bois.

Nous n'avons que deux sortes de sable *Sable de*
aux Isles. Celui de mer & celui de rivie- *rievre.*
re. Ce dernier si on n'y prend garde est
souvent mêlé de beaucoup de terre, &
quand cela arrive, il ne fait pas un bon
mortier; quand il est pur il est très-bon,
s'incorpore bien avec la chaux, & fait
une fort bonne liaison.

Le sable de mer est de trois sortes. Il *Sable de*
y en a de blanc qui est assez fin; il n'est *mer*
bon que pour faire des enduits. On en *blanc.*
trouve d'autre qui est plus gros, grisâ- *Sable*
tre, qui fait du bruit quand on le remue, *gris.*
c'est le meilleur pour toutes sortes de
matieres.

Le troisieme est de couleur d'ardoise
& fort fin. Je n'en ai jamais voulu em- *Sable*
ployer, parce qu'il m'a paru trop pe- *noir.*
fant, & peu propre pour se bien incor-
porer avec la chaux.

Il faut avoir soin avant d'employer
le sable de mer, de le renfermer dans *Précau-*
un quarré fait avec des planches soute- *tion*
nuës par des piquets, & de l'arroser *pour dé-*
d'eau douce, lorsqu'on n'est pas dans *saler le*
sable de
la *mer.*

1696. la saison des pluyes, afin d'emporter tout le sel qui y est attaché. On observe pour cela que l'aire où l'on le met ait assez de pente pour l'écoulement des eaux, parce que si l'eau dont on le lave y demeurait, ce seroit une fatigue inutile, & on le trouveroit aussi salé qu'en sortant de la mer.

Pour du sable de cave j'en ai jamais trouvé, quoique j'aye fait travailler & fouiller en differens endroits & à diverses profondeurs.

*Terre
grasse.*

On trouve en beaucoup d'endroits des basses terres de la Martinique & de la Guadeloupe, en fouillant depuis trois jusqu'à cinq pieds, une certaine terre grasse de couleur grise, qui est très-bonne pour maçonner. On s'en sert toute seule & sans chaux pour faire des murs de clôture & autres qui ne soient pas fort élevez, & qui n'ayent pas un poids considerable à porter. Lorsque ces murs sont secs on leur fait un crépi de chaux & de sable, de crainte que la pluye ne les pénétre & ne les dégrade. Ces murs ne sont bons que dans les quartiers où l'on prend la terre qui compose le mortier, parce qu'on y trouve aussi des pierres qui liaisonnent avec ce mortier.

Nous nous servons de cinq ou six
for-

sortes de pierres au lieu de moillon. 1696

Les premières sont celles qu'on trou-^{Diffé-}
ve dans la mer & dans les rivières, qui ^{rentes}
sont de deux especes. Les unes sont lisses ^{especes de}
& unies comme une glace; elles sont ^{pierres.}
presque toutes rondes ou ovales. Il faut
que le mortier soit parfaitement bon
pour lier ces sortes de pierres les unes
avec les autres, parce que leur dureté &
la liffure de leur superficie l'empêche
d'y pouvoir mordre. On les fend quand
elles sont grosses, & on met le côté fen-
du en parement, afin que le crépi & ^{Pierres}
l'enduit s'y puissent attacher. Les au- ^{de fer.}
tres sont raboteuses & inégales. On s'en
sert avec plus de succès que des premie-
res; car bien que le mortier ait de la
peine à y mordre, à cause de leur dureté
il s'arrête néanmoins dans leurs trous &
leurs inégalitez, & compose un tout qui
a de la tenue. Ces pierres sont pesantes,
dures, d'un grain fin de couleur de fer.
Pour réussir en se servant de ces roches,
il faut toujours les mettre en bain de
mortier, & ne les employer que dans
les fondations ou le bas des murs.

Les secondes sont celles qu'on trouve
en fouillant dans les mornes. Elles sont
de différentes especes, selon la qualité ^{Pierres}
du terrain où on les trouve. A la Basse- ^{grises.}

1696. terre de la Martinique, & jusqu'à la rivière Capot, elles sont poreuses & assez légères, elles se fendent aisément, prennent bien le mortier & font une bonne liaison. Elles sont grises.

Celles que l'on trouve dans les mor-
nes des Cabesterres sont plus dures &
plus pesantes, & à peu près de même
espèce que celles qu'on prend à la mer,
où selon les apparences elles ont été en-
trainées par les débordemens des rivie-
res, ou les éboulemens des côtes. Com-
me elles n'ont pas encore frotté les unes
contre les autres, leur superficie est
moins unie, plus raboteuse, & par con-
séquent plus propre à prendre le mor-
tier.

*Pierres
d'éclats.* Les troisièmes sont les éclats que l'on
tire des grosses roches, ou à coups de
masse, ou en les faisant chauffer pour
*Remar-
que sur
la ma-
nière de
faire
éclater
les ro-
chers.* les éclater. J'avois entendu dire à bien
des gens que pour fendre les rochers &
les cailloux les plus durs, il falloit les
arroser de vinaigre lorsqu'ils étoient
bien échauffez. J'ai connu par expé-
rience que c'étoit une inutilité que d'em-
ployer du vinaigre à cet usage. Il se peut
bien faire que le premier qui a donné
cet avis, avoit une grande quantité de
vinaigre dont il vouloit se défaire. J'ai
fait

fait éclater des rochers d'une grosseur 1696.
très-considérable, sans autre ceremonie
que de les arroser de quatre ou cinq
sceaux d'eau, quand ils étoient bien é-
chauffez. Les éclats qu'on leve de cette
maniere sont très-bons; ils sont pour
l'ordinaire plus longs que hauts; ils liai-
sonnent très-bien & font parpain.

Les quatrièmes sont les roches à ra- *Roches*
vets, ainsi appellées, parce qu'elles sont *à ravets.*
toutes remplies de trous, comme si elles
avoient été rongées par ces insectes que
j'ai décrits dans un autre endroit. Non-
seulement leur superficie est trouée, mais
on les trouve encore de même quand on
les rompt. Elles approchent beaucoup
pour la consistance & pour la bonté, du
moillon que l'on tire des carrieres aux
environs de Paris. Elles portent bien la
charge; elles ne demandent pas un mor-
tier trop gras; elles sont de couleur bru-
ne & assez legeres. J'en ai trouvé en
beaucoup d'endroits à la Martinique &
à la Guadeloupe, & sur tout dans les
mornes voisins de la mer.

Les cinquièmes sont les pierres de *Pierres*
Ponces. Elles sont admirables pour faire *de ponces*
des voutes; elles sont legeres, se coupent
aisément & prennent le mortier comme
des éponges. On en trouve dans toutes
les

1696. les Basses-terres des Isles. J'en ai trouvé à la Guadeloupe, au bord de la mer, dans un petit morne appelé le Morne doré près la ravine Billau, qui portoit jusqu'à deux pieds de longueur, un pied de large & autant d'épaisseur. La facilité de les tailler m'avoit fait résoudre à les employer pour faire des merlons & autres ouvrages que je devois faire faire au Fort, si les ennemis eussent tardé un peu plus long-tems à nous rendre visite. J'en ai fait des plates formes pour des batteries. J'en ai employé à des fourneaux, & par tout j'en ai été content.

*Terre
propre
pour les
briques.*

On trouve en beaucoup d'endroits des terres propres pour faire de la poterie & des briques. Cette dernière est plus commune que l'autre. Il y a à la Martinique & la Guadeloupe des poteries où l'on travaille les pots & les formes pour faire le sucre blanc; mais on n'y fait pas de briques, parce que le profit ne répondroit pas à la dépense. Le P. Temple qui avoit été Procureur de notre maison de la Martinique, se mit en tête d'établir chez nous une briqueterie, & en effet, il fit faire une quantité considérable de briques; mais son ouvrier s'étant retiré, parce qu'ils s'aperçût que nos Negres vouloient lui dérober son métier, l'en-

tre-

treprise échoïa. J'ai trouvé beaucoup 1696.
de ces briques; elles étoient bien faites
& de bonne matiere, mais elles man-
quoient de cuisson.

Nous avons depuis bien des années
une poterie établie dans nôtre habitation
de la Guadeloupe, où nous faisons des
pots & des formes pour blanchir le sucre,
des thuiiles & des carreaux quand nous
en avons besoin, avec d'autant plus d'a-
vantage, que nous avons chez nous une
veine de terre excellente pour tous ces
ouvrages. Je me souviens qu'étant Sin-
lic de nôtre Maison, un Prêtre de nos *Histo-*
mis appelé l'Abbé du Lion, ayant eu *re de*
vis qu'il étoit arrivé dans l'Isle un po- *l'Abbé*
tier de terre, soi disant ouvrier en fayen- *du Lion.*
e, & s'accommoda avec lui pour établir
ne fayencerie qui auroit bientôt dege-
éré en poterie au préjudice de la nôtre;
e fus surpris de voir faire un four, &
es autres bâtimens nécessaires à cette
manufacture, connoissant assez le terrein
e l'Abbé pour sçavoir qu'il n'avoit point
e terre propre pour cela; mais je fus
ien plus étonné quand il me vint faire
a long discours pour me prouver qu'on
oit obligé d'assister son prochain, &
articulierement ses voisins, avec lesquels
services réciproques conservoient l'u-
nion,

nion, & referroient les nœuds de l'amitié. Pour commencer, me dit-il, je vous offre tout ce qui est en mon pouvoir, & je vous aurai une obligation singulière d'en disposer à votre gré. Je le remerciai beaucoup, & lui rendis le même compliment; ajoutant néanmoins que l'offre que je lui faisois étoit peu de chose, puisque je ne pouvois disposer de rien sans le consentement de mes Confreres. Il m'apprit dans la suite de la conversation l'entreprise qu'il avoit faite; il exagéra beaucoup l'utilité & la commodité qui en reviendrait à tout le pays; qu'à la vérité il lui manquoit une chose essentielle qui étoit la terre, mais qu'il avoit compté que je ne ferois pas de difficulté de lui laisser prendre de la nôtre ce qu'il en auroit besoin. Je lui répondis que toute nôtre Communauté estimoit trop son amitié pour rien faire qui la pût jamais alterer: mais qu'en lui fournissant de la terre pour sa poterie, nous ne manquerions jamais de nous brouiller, parce que selon le proverbe, un potier porte toujours envie à un autre potier, & que l'envie étant l'ennemie capitale de l'union, il valloit mieux qu'il abandonnât son projet de poterie, & nous le plaisir de lui fournir de la terre, que de
nous

1696.
nous mettre les uns & les autres dans le danger de rompre une amitié que je vou-
lois cimenter autrement qu'avec de la
terre. Ces raisons me paroissoient bon-
nes, mais elles ne contentoient point ce
bon Seigneur, qui se plaignit par tout
de ma dureté & de la perte que je lui
causois ; comme si un homme d'esprit
comme il étoit, ne devoit pas sçavoir
qu'on doit se fournir de terre avant d'en-
treprendre de faire des poss.

Je reviens à présent à mon sujet.

Pendant qu'on péchoit la chaux, je
louai deux Negres, dont l'un étoit demi-
maçon & demi-tailleur de pierre, &
l'autre étoit son apprentif. Je joignis à
ces deux ouvriers deux jeunes Negres de
notre habitation qui m'avoient servi, &
en qui j'avois remarqué de l'inclination
pour ce métier, & je résolus de les con-
duire tous quatre & de faire mes bâti-
mens, sans employer les maçons du pays
qui étoient fort chers & fort imperti-
nens.

Je me mis donc avec mes quatre es-
ces de maçons à chercher de la pierre de
taille pour les coins, les pieds droits,
les appuis & les fermetures des portes &
des fenêtres.

Celles que l'on employe plus ordinai-
rement

1696. rement aux Isles sont de deux sortes. Toutes celles que l'on trouve dans les basses-terrestriennent de la nature du terrain; elles sont grises, poreuses, ont le grain gros; elles se taillent aisément, mais elles sont sujettes à s'égrainer, & jamais les arrêtes des moulures ne sont bien vives. On les trouve dans les rivières & dans des éboulemens de terre, lorsqu'il arrive de grandes avalasses ou des débordemens d'eau. On en trouve quelquefois en creusant, & c'est un pur hazard. Il n'y a point de carrieres comme en Europe.

Pierres de taille rouges. Celles que l'on trouve aux Cabesterres où le terrain est plus rouge, plus gras, plus compact, participent aux mêmes qualitez; elles sont d'ordinaire de couleur d'ardoise claire; le grain est fin; elles sont pesantes & dures & fort sujettes à avoir des clouds. Quand on sçait bien les prendre de fil & les travailler avec soin, elles rendent l'ouvrage beau, & les arrêtes assez vives. J'en essayai d'en faire polir quelques morceaux pour faire des carreaux, ils se polissoient fort bien, mais je n'ai point éprouvé d'en faire scier.

Especes de marbre. J'en ai trouvé qui étoient rayez & tachetez, que je croi être une espeece de marbre; je ne les ai point fait mettre en

œuvre, parce qu'ils étoient trop durs, 1696
& qu'ils m'auroient consommé trop de
tems & trop d'outils. On trouve de très-
grosses roches dans les rivières, elles sont
dures, & à en juger par leur superficie,
elles ont plus l'air de cailloux que de pier-
res de taille. Je suis pourtant persuadé
que si on se vouloit donner un peu de pei-
ne, on les tailleroit. Celles dont on se
sert aux environs de Rome, qu'on appelle
Travertin, sont bien plus dures, & on
ne laisse pas de s'en servir.

Je trouvai dans l'Islet qui forme le *Pierre*
mouillage de Sainte Marie a la Cabester- *violée*
re de la Martinique, trois gros blocs *ss.*
d'une pierre presque violette, mêlée de
points rouges & blancs, d'un grain fin &
bien pleines; cette découverte me faisoit
espérer que ce seroit le commencement
d'une carrière, je fus trompé, après avoir
fait fouiller en plusieurs endroits je ne
trouvai rien d'avantage. Je tirai environ
cent soixante quartiers de ces trois blocs.
J'en fis faire les portes de la purgerie; el-
le étoit assez dure & franche & le travail-
loit fort bien.

On trouve dans les Isles du cul-de-sac
Francois, une sorte de pierre blanche as-
sez tendre, pleine, franche & d'un bon
grain. Elle résiste au feu pendant quel-
que

1696. *Pierre de taille blanche.* que tems, après quoi elle se delite. Elle est bonne à toutes sortes d'autres ouvrages & se travaille aisément. Si j'avois eu la commodité d'en avoir, je n'aurois pas manqué de m'en servir, mais la dépense auroit été trop forte.

Tuf jaune. Il y a une espèce de Tuf jaunâtre qui semble d'abord bon à quelque chose, mais il se mange aisément, & n'est pas capable de porter la charge. J'en ai employé au lieu de sable, après l'avoir fait secher au soleil & l'avoir battu comme on bat le plâtre. Il fait un bon mortier, qu'il faut mettre en œuvre promptement, parce qu'il se seche fort vite.

C'étoit dans un terrain de Tuf où je fis creuser les fondemens de la purgerie que je faisois bâtir. Je le trouvai à deux pieds & demi & trois pieds de profondeur. C'étoit un avantage pour moi, & j'aurois pû m'en tenir-là sans creuser davantage, mais je voulus faire une demie-cave sous une partie du bâtiment, c'est-à-dire, qui étoit toute en terre de deux côtez, & formée par des murs des deux autres côtez, où le terrain étoit en costiere. Mon bâtiment fut prêt à la fin d'Octobre à recevoir la charpente. Le P. Supérieur le vint voir & en fut content. Je voulois faire des chambres pour les Religieux

gieux au dessus de l'étage du rez de chauff- 1696.
ée, mais nous ne nous trouvâmes pas en
état de faire cette dépense. Je pressois
mes charpentiers tant que je pouvois,
& cependant je fis faire l'étuve.

Vers la fin du mois de Novembre j'é-
crivis au P. Superieur que j'avois rempli
mes engagements, que la maçonnerie é-
toit achevée & la charpente posée, & que
je le priois d'exécuter sa parole, parce
que j'étois bien aise d'aller passer les Fêtes
de Noël avec mes anciens Paroissiens. Il
me répondit que j'étois le maître d'y re-
tourner quand je voudrois, qu'il avoit
ordonné à celui qui l'occupoit d'en sor-
tir dès que je paroîtrois, & de venir pren-
dre ma place au fond St. Jacques. Il me
remercioit en termes fort obligeans des
soins que j'avois pris, & m'assuroit de sa
reconnoissance & de celle de la Mission.
Il me prioit de venir passer un jour ou
deux chaque semaine au fond S. Jacques
pour faire achever les ouvrages qui ne
l'étoient pas.

Je me préparois à m'en retourner au
Macouba au commencement de Decem-
bre, lorsque nous apprîmes que le P. Ra-
tier qui desservoit la Paroisse du Mouilla-
ge étoit mort de la maladie de Siam le
troisième jour qu'il en avoit été attaqué.

Com-

1696.

Comme il y avoit pour lors un très-grand nombre de malades à la Basse-terre, & qu'il étoit impossible que le P. Supérieur pût subvenir à tout, puisque par cette mort il étoit demeuré seul en un lieu où il y avoit du travail pour cinq ou six Religieux, je dis au P. Chavagnac que j'étois résolu de l'aller secourir. Il ne le voulut jamais permettre. Il me força par ses raisons de demeurer en sa place & de me charger du soin de la Maison, des travaux & de la Paroisse qu'il desservoit, jusqu'à ce que le P. Supérieur y pût mettre ordre, & partit dès le lendemain matin. Il trouva en chemin une lettre du P. Supérieur qui nous étoit commune, par laquelle il nous donnoit avis de la mort du P. Ratier, & nous conjuroit de nous accommoder ensemble, de maniere qu'un de nous vînt le secourir.

Ce fut ainsi qu'au lieu de retourner à ma chere solitude du Macouba, j'entrai dans un labirinte d'affaires & d'emplois, dont je n'ai pû rompre l'enchaînement qu'à la fin de 1705. lorsque je fus député par la Mission pour venir en Europe.

Fin de la Seconde Partie.

TA-



T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans la Seconde Partie.

A.

| | |
|--|------|
| A Beille de la Guadeloupe. Qualité de leur miel, & de leur cire. | 369 |
| Abîmes, où les Vaisseaux mouillent en sûreté au petit Cul-de-Sac de la Guadeloupe. | 449 |
| Accident, qui pensa coûter la vie à l'Auteur, & le remede qu'il y apporta. | 358 |
| Adresse des Caraïbes, pour mettre en mer leurs Bâtimens. | 67 |
| Adresse des Crabes pour s'échaper. | 165 |
| Agouti, espece de Lievre. Sa description, sa chasse, & la manière de l'appréter. | 391 |
| Ance du gros François. Sa description. | 282 |
| <i>Tom. II.</i> | B b |
| | Ance |

| | |
|---|-----|
| Ance à la Barque. | 287 |
| Ances de Goyaves. | 301 |
| Ance Ferri. | 311 |
| Ance de la Croix. | 304 |
| Ance des Gallions. Les retranchemens
que l'on y fit faire. | 307 |
| Anglois, qui attaquèrent la Guadeloupe
en 1691. Relation de cette attaque. | 289 |
| Aras, espece de Perroquet. Histoire
d'un de ces oiseaux. | 154 |
| Arbre qui donne le Baume de Copau.
Sa description. Maniere de tirer ce
Baume, de le connoître, & de s'en
servir. | 314 |
| Arcs de Caraïbes. Leur description. | 15 |
| Armadille ou Tatou. Sa description,
la chasse, & la maniere de l'appreter. | 387 |
| Arnouville, Fief du Sieur Baudouin à la
Guadeloupe. | 451 |
| L'Auteur part de la Guadeloupe pour
retourner à la Martinique. Avanta-
ges de son voyage. | 338 |
| Auger, Gouverneur de la Guadeloupe. | 246 |

B.

| | |
|--|----|
| Bacalis, Batiment des Caraïbes. Sa
Description. | 33 |
| Bar- | |

DES MATIERES. 579

| | |
|--|----------|
| Barques & Brigantins. Leur description,
& leur manœuvre, & leur commodité. | 250 |
| Batteries, & autres Travaux, que l'Auteur fit faire à la Guadeloupe. | 490 |
| Baume de Copau. | 414 |
| Bois amer; arbre. Sa description, ses usages, & la propriété qu'il a de communiquer son amertume aux viandes cuites au feu que l'on en a fait. Expérience de l'Auteur. | 335 |
| Bois de chandelle, arbre. Sa description, & son usage. | 183 |
| Bois de Soye, arbre. Sa description. | 384 |
| Bois jaune, espèce de Palétuvier. Son usage, & sa bonté. | 151 |
| Bois lacteux, arbrisseau. Sa description, & ses differens usages. | 323 |
| Bois marbré. Sa description. Maniere de le mettre en œuvre. | 460 |
| Bois violet. | 461 |
| Bois, appelé Tendre à caillou. | 288 |
| Bordenave, Major de la Guadeloupe, son Histoire, & sa mort. | 270 |
| Boucan de Tortuë. Ce que c'est, & comment on le fait. | 434 |
| Bourg de la Basse-terre de la Guadeloupe. Sa description. | 257. 165 |
| Bourgs de Saint Louis, & du Baillif. Leurs arantures. | 258 |

| | |
|---|----|
| Bouton, espece de Massue des Caraïbes. | |
| Sa matiere, sa figure, son usage. | 19 |
| Bras d'un Anglois boucanné, dont les Sauvages veulent faire présent à l'Auteur. | 31 |
| Brodequins, espece de demi bas des femmes Caraïbes. | 12 |
| Breton (le Pere Raymond) & le Pere Beaumont Missionnaires Jacobins chez les Sauvages. | 26 |

C.

| | |
|--|-----|
| C Abasson (le Pere) est reconnu par <i>interim</i> Supérieur des Missions des Jacobins aux Isles. | 4 |
| Cabritte ou Chevre, d'une fécondité extraordinaire. | 107 |
| Camisa des femmes Caraïbes. Sa figure, sa maniere, & son usage. | 11 |
| Cancanner. Cry des Perroquets quand ils sont jeunes. | 158 |
| Canelle bâtarde, autrement canelle gerossée. | 462 |
| Cannes à Sucre au bord de la mer. | 440 |
| Caracoli, métal dont les Sauvages font leurs ornemens. Contrefait par les Européens, & comment. | 21 |
| Caraïbes Sauvages, naturels des Isles, leur humeur, leur couleur, leurs habits. | |

DES MATIERES. 581

| | |
|---|------|
| bits. | 8 |
| Caraïbe baptisé, & ensuite apostat. Son entretien avec l'Auteur. | 25 |
| Caraïbes mauvais Domestiques. Leur antipatie pour les Nègres; ce qu'on doit observer en les achetant. | 74 |
| Caraïbe mort. Leur maniere d'enterrer, leurs coutumes sur ce sujet. Comme ils prennent leurs repas, & comme ils font cuire leurs viandes. | 87 |
| Carbets, maisons des Caraïbes. Leur construction, & leur propreté. | 84 |
| Caroli, espece de Hotte des Caraïbes. | 45 |
| Château-du-Bois, homme de qualité, qui s'étoit consacré à l'instruction des Caraïbes. | 27 |
| Chaux des Isles, plante marine. Sa description, comment elle croît, & comme on la pèche. | 53 |
| Caumels (le Pere) Supérieur des Jacobins, meurt à Saint Thomas. Ses funérailles. | 2 |
| Casimir, N. N. Polonois épouse une fille qui étoit grosse d'un Nègre. | 251 |
| Chaux de la Grande-Terre de la Guadeloupe. | 561 |
| Chaux, appelée Gengembre. | 562 |
| Chevalier, Conseiller & Capitaine de Milice à la Guadeloupe. | 473 |
| B b 3 | Chû- |

Chûte d'eau, appelée la belle Hôteffe. 445

Cirique, efpece de Crabes de mer. 181

Cîternes neceffaires aux Habitans des
Saintes. 536

Cerifier, arbriffeau. Sa description. Ufa-
ge qu'on fait de fon fruit. 221

Cochons marons ou Sangliers de deux
efpeces, d'où ils viennent. 395

Cochons de Siam. 396. Remarque fur
toutes ces efpeces de Cochons. 397

Congre, efpece d'Anguille de mer. 302

Colonie de Sainte Croix transportée à
Saint Domingue. Raifons de ce chan-
gement. 241

Coffres, Poiffons ainfi appelez. Maniere
des Caraïbes pour les apprêter. 85. 93

Confeil Souverain de la Martinique. De
quelles perfonnes il eft compofé,
leurs droits, émolumens, & privile-
ges. 118

Cire noire de la Guadeloupe, bonne pour
les corps des pieds. 372

Corvette, Bâtiment dont on fe fert pour
la courfe. Sa description. 256

Cotonnier, arbriffeau. Ses différentes
efpeces. Description de l'arbre & du
fruit. 398. Ce que c'eft que le Coton
en pierre. 401. Moulin pour éplucher
le Coton. Maniere de l'embaler. 403

Son

DES MATIERES. f83

| | |
|--|-----|
| Son prix, & l'usage qu'on en fait dans les Vaisseaux. | 405 |
| Coton de Siam. | 406 |
| Coton de Fromager. | 407 |
| Coton de Mahot. | 410 |
| Cotonnier rouge, ou Pommier. | 411 |
| Coulet, Lieutenant de Roi de la Guadeloupe. Son extraction, ses services, & ses recompenses. | 187 |
| Couvent des Jacobins au Baillif de la Guadeloupe. | 260 |
| Coûtumes des Caraïbes à l'égard de leurs Prisonniers. | 31 |
| Crabes. Leurs différentes especes. 164. A quoi on connoît les mâles d'avec les femelles. 166. Le tems, & pourquoi elles se vont baigner à la mer. 167. Comment elles quittent leur écaille. 169. Crabes bourfieres. 170. Oeufs & taumali de Crabes. Manieres de s'en servir. 171. Comment on connoît que les Crabes sont empoisonnées. | 178 |
| Crabier, espece de Heron. | 417 |
| Cul-de-Sac François. Sa description. | 97 |
| Cul-de-Sac de la Guadeloupe, Grand & Petit. Leur description. | 424 |

D.

DANGER extrême que l'Auteur cours en arrivant à la Martinique. f41.

| | |
|--|-----|
| Dauphiné, Commandeur de Negres, son Mariage, & son Histoire. | 315 |
| Degrez dans lesquels les Caraïbes se marient. | 14 |
| Diables & diabolins, oiseaux de passage. Leur description. Le tems qu'ils viennent, leur chasse, & la maniere de les accommoder. | 349 |
| D'Othémar, Habitant des trois Rivières. | 484 |
| Du Lion (l'Abbé) Prêtre. Son Histoire. | 569 |
| Du Maitz de Goimpy, Intendant des Isles. Son retour en France. | 241 |

E.

| | |
|---|-----|
| Eglise Paroissiale du Fort Royal de la Martinique. | 109 |
| Eglise & Maison des Jesuites à la Guadeloupe. | 266 |
| Eglise & Couvent des Carmes. | 268 |
| Eglise & Couvent des Capucins. | 271 |
| Eglise & Couvent des Jacobins à la Cabesterre de la Guadeloupe. | 479 |
| Empire des Caraïbes sur leurs femmes. | 14 |
| Epervier, filet rond pour la pesche. Maniere de s'en servir. | 70 |
| Etablissement d'une Paroisse au Cul-de- | |

F.

Femmes des Caraïbes ne mangent point avec leurs maris. 95

Femmes. Elles sont très-propres pour apprendre à parler aux Perroquets. 158

Fille Blanche enceinte d'un Negre. 136

Flambeaux de Bagaces, comment on les fait & leur usage. 182

Fleches des Caraïbes. Leur matiere, leur forme, leurs differens usages. Manieres de les empoisonner. 16

Fontaines bouillantes de la Guadeloupe. Leur description, & leur propriété. 303

Fort de la Basse-terre de la Guadeloupe. Sa description. 262

Fort de la Madeleine de la Guadeloupe. 279

Fort Louis de la Grande Terre. 446

Fourmis blanches, ou poux de bois, insectes. Usage qu'on en fait pour nourrir les volailles. 331

Fours à Chaux. Leur figure, & la maniere de les charger. 557

Fromager, arbre, qui porte du Coton. Usage de ce Coton. 406

Fusils Boucaniers. Leur description.

G.

Gabriël (le Pere) de Vire, Capucin,
Curé du Fort Royal. 117

Gallions d'Espagne. Leur passage devant
la Martinique en 1695. 162

Goyavier, espece de Pommier. Differen-
tes especes de ce fruit. Ses proprietez,
& les manieres de s'en servir. 210

Gargouffier, étuy pour conserver les Gar-
gouffes. Maniere de les faire, & de s'en
servir, & leur commodité. 420

Gengembre, plante & racine. Sa descrip-
tion, sa culture, maniere de le confire,
ses proprietez. 463

Gengembre, espece de chaux. 562

Grande Terre de la Guadeloupe, man-
que d'eau, conjecture del'Auteur sur
cette Isle. 441. 561

Gros Morne de la Guadeloupe. 422

Guespes. Remede à leur piqueure. 373

H.

HAmac, Lit dont se servent les Carai-
bes. Sa matiere, sa forme, son
usage, sa commodité ; comment on
le fait, usage qu'on en pourroit faire
dans

DES MATIERES. 587

| | |
|--|----------|
| dans les autres parties du monde. | 39 |
| Hamaca Caraïbes bien meilleurs que les autres, & pourquoi. | 77 |
| Habitation de M. Houel de Varennes à la pointe d'Antignes. Prodigieuse quantité de moustiques & de cousins. | 438 |
| M. Houel de Varennes. | 428. 475 |
| Houel-Bourg ou Saint Germain; Marquisat, érigé en 1707. | 445 |
| Hôpital des Religieux de la Charité à la Guadeloupe. | 270 |
| M. Hincelin, Gouverneur de la Guadeloupe. | 283 |
| Histoire de la descente des Anglois à la Guadeloupe en 1691. & de tout ce qui s'y passa jusqu'à leur retraite. | 289 |
| Huitres des Isles. Leur grandeur, & leur bonté. Elles croissent, & on les cueille sur des arbres. | 140 |
| Herbe de Cofse. Son utilité. | 339 |

I.

| | |
|--|-----|
| I Gnane, espece de Betetave. Sa description, sa culture, sa qualité, & son usage. | 339 |
| Jesuites, Missionnaires entretenus par le Roi, pour les Caraïbes de l'Isle de Saint Vincent. | 28 |

| | |
|--|-----|
| Joyeux, Capitaine de Cavalerie à la Martinique, donne le terrain pour l'Eglise du Cul-de-Sac François. | 103 |
| Isautier, Marchand Provençal, qui avoit épousé une Negresse. | 128 |
| Islet à Goyaves. Quartier de ce nom à la Basse-terre de la Guadeloupe. | 297 |
| Islet à Fanjou à la Guadeloupe. | 427 |
| Imbert (le Pere) Jesuite, Curé des trois rivières à la Guadeloupe. | 487 |

L

| | |
|---|-----|
| LA Dominique, Isle habitée par les Caraïbes, qu'il ne faut pas confondre avec Saint Domingue. | 447 |
| Lamentin ou Manate, poisson. Sa description. Maniere de le pescher. Vertus de quelques-uns de ses os. | 200 |
| La Roze, Caraïbe de ce nom. | 82 |
| Lames ou Ondes de la mer. Remarque de l'Auteur sur le nombre. | 69 |
| La Pompe, Capitaine de Milice. | 418 |
| Latanier, arbre. Sa description, & l'usage qu'on en fait. | 47 |
| Latinité d'un Conseiller au Conseil Supérieur de la Guadeloupe. | 134 |
| Le Clerc (le Pere) Religieux Jacobin, sa mort extraordinaire. | 111 |
| La Vigne Granval, Capitaine de Milice | |

DES MATIERES. 189

| | |
|---|---------|
| lice du Cul-de-Sac François. | 100 |
| Les Saints ou Saintes, petites Isles voisines de la Guadeloupe. | 249 |
| Lezards & Diabes, declarez viandes maigres par les Missionnaires. | 361 |
| Lietard, Officier de Milice à la Guadeloupe. Son Histoire. | 129-309 |

M.

| | |
|---|-----|
| M ahot ou Mangle blanc. Ses usages, & ses commoditez. | 148 |
| Mahot ou grand Cotonnier blanc. Usage qu'on en fait à Saint Domingue. | 411 |
| Mahot à grandes feuilles, ou bois de flot. Description de sa fleur, & de son fruit. | 412 |
| Mangle rouge ou Raisinier. Ses fleurs, ses fruits, & l'usage qu'on en fait. | 142 |
| Maniere des Caraïbes, pour prendre les Perroquets, & les rendre privez. | 51 |
| Manieres differentes de prendre les Crabes. | 179 |
| Manieres d'attendrir les volailles que l'on veut manger aussi-tôt qu'elles ont été tuées. | 337 |
| Maniere de faire les Canots. | 551 |
| Maniere de traiter avec les Caraïbes. | |

590 T A B L E

| | |
|---|-----|
| Massonnier (Guillaume.) Sa fortune & sa reconnoissance. | 5 |
| Matatou, table des Caraïbes. | 44 |
| Mature, & voilure des Bâtimens des Caraïbes. Histoire sur ce sujet. | 37 |
| Mal d'estomach, espece d'hidropisie. Ses causes, & son remede. | 175 |
| Marigot. Ce qu'on entend aux Isles par ce terme. | 275 |
| Matelas de Coton. Ils ne payent point de droits d'entrée. | 405 |
| Mibi & Mibipi, deux liannes ou especes d'Ozier. Leurs usages. | 184 |
| Mil, Mahis, ou Blé de Turquie. Comment on le plante. Abondantes recoltres qu'on en fait; ses usages, & sa qualité. | 328 |
| Mil, de la petite espece. | 338 |
| Missionnaires employez inutilement à la conversion des Caraïbes. | 26 |
| Montagnes Saint Louis & Saint Robert à la Guadeloupe. | 283 |
| Montagnes de Bellevûë & de Beau-Soleil à la Guadeloupe. | 514 |
| Mort du Supérieur General des Jacobins à S. Thomas. Ses Funerailles. | 2 |
| Mort extraordinaire d'un jeune homme à la Martinique. | 114 |
| Mort du Pere Ratier Jacobin, Curé du mouillage à la Martinique. | 575 |
| Mou- | |

DES MATIERES. 591

- Mouches à miel de la Guadeloupe.** Leur
cire, & leur miel. 369
- Mouches luisantes communes, & gros-
ses Mouches à feu.** Experience de l'Au-
teur sur ces Mouches. Erreur des sieurs
de Rochefort & Dampier. 375
- Mouches cornuës.** Leur description, &
leur production. 383
- Mouches cornuës, d'une autre espece.**
Maniere de les conserver. 386
- Moulin à épilucher le Coton.** 401
- Mulâtres.** Comment on les connoît.
Remarque sur les Mulâtres, leur état
avant & après 1674. Histoires sur
leur sujet. 129

N.

- N** Egres attaquez du mal d'estomach.
Comment ils sont traitez par les
Portuguais. 176
- Negresse, épouse du Sieur Lietard, Offi-
cier de Milice à la Guadeloupe.** 312

O.

- O** uragan, tempête extraordinaire.
Sa Description. Tems dans lequel
il arrive, & les desordres qu'il cause.
223
- Or-

P

- P**agalle, espece d'Aviron ou de Rame, dont on se sert à l'Amerique. Description de cet instrument, ses differens usages pour nager, ou pour gouverner. Maniere des'en servir, & son utilité. 32
- P**agne, morceau de toile, dont les femmes se couvrent. 83
- P**aniers Caraïbes. Leur commodité, & la maniere de les faire. 46
- P**aletuvier ou Mangle. Ses differentes especes, leur description, & les usages qu'on en fait. 136
- P**aletuvier de Montagne. Sa description, & son usage. 148
- P**aletuvier ou Mangle ou bois jaune. Sa longue durée, & son usage. 151
- P**atate, espece de pomme de terre. Sa description, sa culture, ses proprietés, & les diverses manieres de s'en servir. 341
- L**e Parc, terrain ainsi appelé à la Basseterre de la Guadeloupe. Son utilité. 528
- P**aul (le Pere Pierre) Superieur general des Missions des Jacobins. Son arrivée

DES MATIERES. 593

| | |
|--|---------|
| véc aux Isles. | 250 |
| Peines qu'encourent les peres des Mulatres. | 121 |
| Pensée de l'Auteur sur le Quinquina. | 250 |
| Perroquet, oiseau. Description particulière de chaque espece. | 154 |
| Perroquets nez à Paris. Ils ne pondent que deux œufs, | 159 |
| Perriques. La troisième & la plus petite espece de Perroquets. Leur bonté & leur chasse. | 161 |
| Pesche aux flambeaux. Comment elle se fait. | 72 |
| Pesche à la main. | 73 |
| Pierres vertes. Leurs vertus, moyen de les connoître, & de s'en servir. | 56 |
| Pierres ou moillons de differentes especes. | 565 |
| Pierres de taille de differente espece. | 272 |
| Précaution qu'il faut prendre pour se servir du sable de mer. | 563 |
| Pirogue, Bâtiment tout d'une piece, dont on se sert à l'Amerique. | 29 |
| Pointe à la Rose à la Martinique. | 82 |
| Pointe du vieux Fort à la Guadeloupe. | 503 |
| Poiriers, arbres. Leur description, & leur usage. | 457 |
| Pois à gratter, espece de Lianne. | Sa des- |

| | |
|---|-----|
| description. Remede à la douleur que cause son duvet | 414 |
| Pommier des Isles, ou Cotonnier rouge, arbre. Sa description, & son usage | 549 |
| Pont d'or, Vaisseau. Ses aventures | 111 |
| Poux de bois, ou Fourmis blanches, insectes. Leur description. Incommodité qu'on en reçoit, usage qu'on en fait pour nourrir les jeunes volailles | 331 |
| Projet d'une Ville à la pointe de la grande Riviere à Goïaves à la Guadeloupe | 430 |
| Projet d'une maison forte fait par l'Auteur pour M. Houël | 477 |
| Punition des Esclaves marons, & de ceux qui les retirent. | 134 |

Q.

| | |
|---|-----|
| Quartier & Paroisse des Habitans. | |
| Raison de ce nom | 284 |
| Quartier des Plaines. | 307 |
| Quartier de Caillou, ou la pointe Noire. | 311 |
| Quartier de Feri. Sa Chapelle, & les mœurs des Habitans | 312 |
| Quartier des trois Rivières. | 482 |
| Quinquina, espece de Palétuvier de Mon- | |

DES MATIERES. 595

Montagne. Pensée de l'Auteur sur
cette drogue. 150

R.

R Affinerie de l'Abbé Guefton au
Bourg de la Basseterre de la Gua-
deloupe. 273

Ragny (le Marquis de) Gouverneur ge-
neral des Isles vient au secours de la
Guadeloupe. 295

Ramiers, Pigeons sauvages. Maniere de
les conferver en les marinant. 234

Raisons pour lesquelles le grand Cul-de-
Sac de la Guadeloupe est mal peuplé.
424

Raifinier, arbre. Usage qu'on fait de son
bois, de ses feuilles, & de son fruit. 141

Rassade, especes de petites Perles d'émail
de différentes grosseurs, & couleurs 61

Ravets, insectes, qui gâtent tout ce
qu'ils touchent. 378

Reception faite à M. Auger Gouverneur
de la Guadeloupe. 250

Reduit de la Guadeloupe appelé le dos
d'Âne. 493

Religieux de la Charité ont les Aman-
des & les Confiscations des Mulâtres.
122

Remarque de l'Auteur sur les ondes ou
lames

| | |
|--|-----|
| lames de la mer. | 69 |
| Remarque de l'Auteur sur l'usage de la
chair des Crabes. | 174 |
| Relation de l'attaque que les Anglois fi-
rent à la Guadeloupe en 1691. | 289 |
| Remede dont les Negres se servent pour
guérir la teigne des enfans. | 152 |
| Réponse de l'Auteur a une objection
qu'on lui pouvoit faire. | 337 |
| Riviere du Pleffis à la Guadeloupe. | 283 |
| Riviere Beaugendre. | 287 |
| Riviere Salée, qui separe la Guadeloupe
de la Grande Terre. | 443 |
| Riviere des Gallions. | 497 |
| Riviere aux herbes. | 515 |
| Rencontre de deux Corsaires François,
qui penserent faire échouer la Barque
où étoit l'Auteur. | 541 |
| Roche (Philippe) Habitant du Macou-
ba, attaqué du mal de Siam. Simpro-
mes extraordinaires de cette mala-
die. | 208 |
| Roche (George) Anglois, Habitant d'An-
tigues. Son Histoire. | 293 |
| Romain (le Pere) Capucin. Curé de la
Paroisse des Habitans. | 285 |

S.

| | |
|---|-----|
| Sable de differentes especes. | 563 |
| Saints ou les Saintes petites Isles voi-
sines | |

DES MATIERES. 597

| | |
|---|-----|
| Isles de la Guadeloupe. | 532 |
| Sainte-Marie, Marquisat, appartenant
à Messieurs de Boissieret & de Cham-
pigny. Sa description. | 456 |
| Saisons qui partagent l'année dans les
Isles, & entre les Tropiques: | 217 |
| Souphriere de la Guadeloupe, Voiage
de curiosité, que l'Auteur y fait.
Description de la Montagne, & des
chemins qui y conduisent, & de tout
ce qu'on y voit. | 359 |
| Sujet du voiage des Caraïbes au Quartier
du Macouba à la Martinique. | 79 |

T.

| | |
|---|-----|
| Tatou. Voyez Armadille. | 387 |
| Tendre à Caillou, arbre. Sa descrip-
tion, sa durée, & son usage. | 326 |
| Terre grasse pour faire du mortier. | 564 |
| Titiri ou Piquet, petit poisson. Sa pes-
che, sa qualité, & quantité, & les
differentes manieres de l'apprester | 219 |
| Tourlouroux, especes de petites Crabs.
Leur description. | 164 |
| Tourterelles. Leur description. | 236 |
| Trafic des Habitans du Quartier de Feri
. | 313 |
| Travaux que l'Auteur fit faire aux trois
Rivieres de la Guadeloupe. | 490 |
| Terre | |

Terre à Potier.

569

Tufs des Illes.

574

V.

Vaisseaux Anglois échouëz sur les
Cayes du grand Cul-de-Sac de la
Guadeloupe. 432

Van Despigue, Capitaine de Milice 424

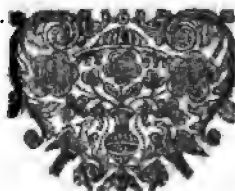
Varinghen, Prestre Missionnaire à la
Dominique. 28

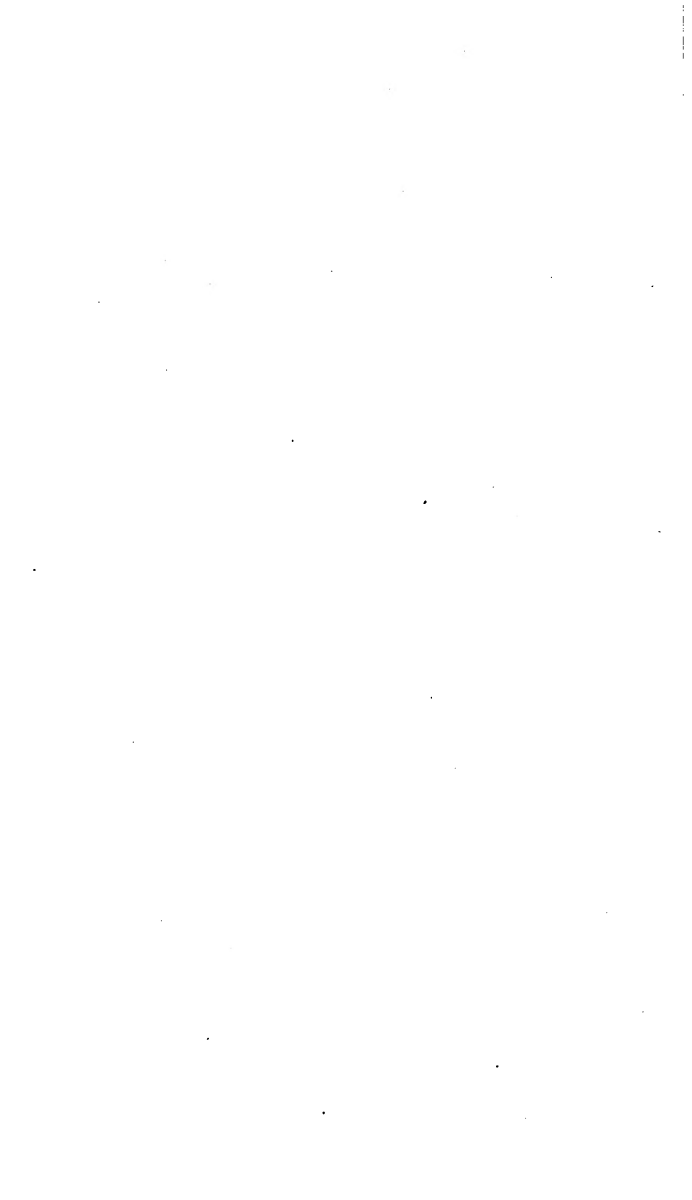
Vertus des os & écaille du Tatou. 390

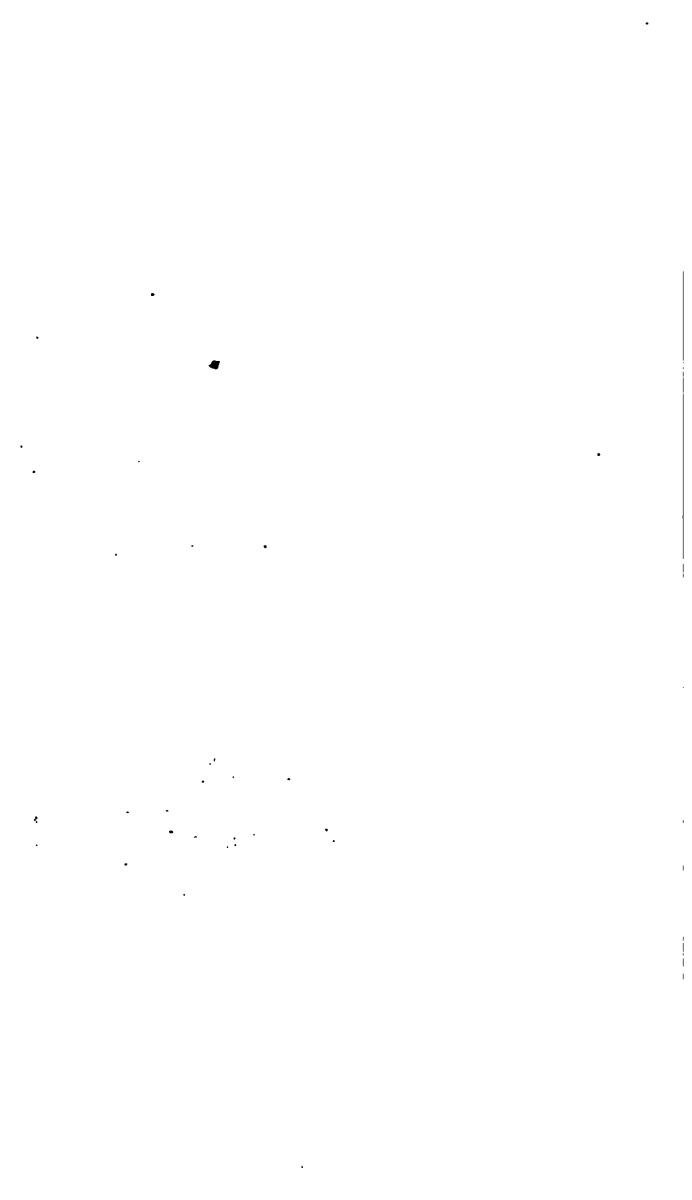
Ville du Fort Royal de la Martinique. 108

Voyage de l'Auteur à la Guadeloupe 240

*Fin de la Table des Matieres de la
seconde Partie.*







This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

